This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 1324

ZAHAROFF
FUND

£15.00 S.m3 V.70
A.8.26
Fig. 5
Bought from Blackwell

SEVIGNIANA,

OU

RECUEIL

DE PENSÉES INGÉNIEUSES,

D'Anecdotes Littéraires, Hiſtoriques & Morales,

TIRÉES DES LETTRES

DE MADAME LA MARQUISE

DE SEVIGNÉ,

Avec des Remarques pour l'intelligence du Texte.

A GRIGNAN.

Et ſe trouve à PARIS,

Chez DESAINT, rue du Foin.

MDCCLXVIII.

AVERTISSEMENT.

LE Recueil que nous préſentons au Public, contient différens Morceaux tirés des Lettres de Madame la Marquiſe de Sévigné, qui, par les agrémens de ſon eſprit, fit les délices du ſiecle de Louis XIV, & dont les chefs-d'œuvre épiſtolaires feront éternellement ceux des perſonnes d'eſprit & de goût qui aiment cette naïveté, cet enjouement, cette délicateſſe, ce ſtyle noble, aiſé & négligé que l'on ſçait convenir aux Lettres familieres, & qui caractériſent particuliérement celles de cette illuſtre Dame. Elle étoit fille de Celſe-Bénigne de Rabutin, Baron de Chantal, Bourbilly, &c. & de Marie de Coulange. Elle nâquit le 6 Février 1626, & l'année ſuivante elle perdit ſon Pere qui fut tué à la deſcente des Anglois dans l'Iſle de Rhé. Elle épouſa en 1644 Henri, Marquis de Sévigné, d'une très-noble famille de Bretagne, Maréchal de Camp, & Gouverneur de

Fougeres, dont elle eut Charles, Marquis de Sévigné, & Françoise-Marguerite, mariée en 1669 à François Adhémar de Monteil, Comte de Grignan, & Lieutenant Général des Armées du Roi. Son Mari ayant été tué en 1651 par le Chevalier d'Albret dans un combat singulier, elle s'occupa toute entiere à donner à ses enfans une excellente éducation, & elle y réussit. Ils meriterent l'un & l'autre la tendresse d'une Mere qui sacrifia à leur intérêt particulier les Partis avantageux que lui auroient procurés les grandes qualités de l'esprit & du corps, dont la réunion faisoit de Madame de Sévigné une personne accomplie. Charles, Marquis de Sévigné, parut avec distinction dans le monde, & Mademoiselle de Sévigné, après y avoir brillé par sa beauté, sa sagesse & son esprit, fut mariée au Comte de Grignan, qui bientôt après fut chargé de commander en Provence pour le Duc de Vendôme qui en étoit Gouverneur. Ce fut pour Madame de Grignan une raison indispensable de se séparer de la plus tendre des Meres; & c'est à cette

ſéparation que nous ſommes redevables de ces Lettres, où cette derniere peint avec tant d'énergie & de vivacité ſa tendreſſe pour une Fille aimable, & la douleur qu'elle reſſent d'en être ſéparée. La répétition de ce ſentiment affectueux qui fait le fond eſſentiel de toutes les Lettres de la Marquiſe, quoique toujours variée, trouve bien des Cenſeurs, qui, ſe laſſant de conſidérer ce *phénomene de tendreſſe maternelle*, ſont rebutés d'entendre une Mère leur parler ſans ceſſe des perfections de ſa Fille & de ſon amour pour elle. Sans examiner ici ſi ce dégoût eſt fondé ou non; on a cru devoir, en faveur de ces perſonnes, peut-être exceſſivement délicates, recueillir en un corps les *Penſées ingénieuſes*, les *Particularités intéreſſantes*, les *Anecdotes curieuſes*, les *Inſtructions utiles* & les *Plaiſanteries fines* qui ſe trouvent comme noyées dans tous les Volumes de Madame de Sévigné. On offre ſurtout ce Recueil aux Jeunes-Gens moins capables de ſentir ce beau naturel, ces expreſſions ſi fines & délicates avec leſquelles cette tendre Mere dévo-

loppe ſon amour pour ſa Fille ; ils goûteront plus aiſément ces narrations vives, ces expreſſions de génie, ces traits d'éloquence, ces tours d'une imagination ſlante qui rendent toujours nouveaux des faits déja connus. C'eſt pour eux qu'on a cru devoir joindre quelques Remarques qui éclairciſſent ce qui n'eſt préſenté qu'en paſſant, & font connoître certains perſonnages que l'Auteur ne fait que nommer. On n'a pas cru devoir s'aſſujettir à aucun plan, ni garder aucun ordre ; mais on a recueilli les Penſées & les Faits tels qu'ils ſe préſentoient, afin de varier & de faire paſſer le Lecteur d'un Trait ingénieux à un Trait de Morale, de celui-ci à un Morceau d'Hiſtoire, & d'une Inſtruction utile à une Anecdote curieuſe. C'eſt encore en faveur des Jeunes-Gens que l'on a ſoigneuſement recueilli tous les endroits où la Marquiſe parle de la Religion avec tant de nobleſſe, en développe avec admiration les maximes les plus pures, & ſeroit tentée d'en approfondir les plus ſublimes vérités, ſi ſon reſpect & ſon extrême retenue ne l'o-

bligeoient à ſe taire ſur des matieres ſi relevées. Dans ce ſiecle ſi corrompu, où l'impiété prend à tâche d'augmenter ſon cortege, déja trop nombreux, de tout ce qui porte le nom de *Bel-eſprit*, on ne ſçauroit trop faire entendre aux Jeunes-Gens que la Religion honore les talens, & que les beaux Eſprits du ſiecle de Louis XIV, que la poſtérité ſçaura bien mettre au-deſſus de ceux du nôtre, ſont auſſi eſtimables par leur reſpect & leur attachement pour ce qu'on blaſphême aujourd'hui avec autant d'impudence que d'ignorance, que par leur mérite perſonnel. Corneille, Racine, Boileau, la Bruyere, Madame de Sévigné, &c. étoient aſſurément de *beaux Eſprits* qui valoient bien ceux de notre tems, & étoient très-capables de cette prétendue *force d'eſprit* dont on ſe pique aujourd'hui, & que le Peintre de nos mœurs a bien raiſon d'appeller une *très-grande foibleſſe*; cependant ils croyoient, avec la docilité des enfans, la Religion qu'ils profeſſoient avec exactitude : leurs Ecrits n'inſpirent que reſpect, qu'amour pour elle; & l'on n'y reſpire point cet

air empoisonné qui infecte presque tous les Ouvrages du 18e siecle, depuis la plus mince Brochure jusqu'au plus épais *Dictionnaire*. Après cette digression, que ceux qui connoissent l'étendue du mal dont nous nous plaignons, ne trouveront pas déplacée, nous revenons à notre Recueil qui ne contient pas, à beaucoup près, tout ce que l'on trouve d'ingénieux dans les Lettres de Madame de Sévigné; mais qui renferme au moins les Faits les plus intéressans, & en assez grand nombre pour remplir notre but, qui est de présenter aux Jeunes-Gens une lecture amusante & instructive. Les *Ana* ne nous offrent pour l'ordinaire que des Remarques pesamment sçavantes, très-souvent des discussions ennuyeuses, plus souvent encore des platitudes; on ne trouvera dans celui-ci que de l'esprit, du goût & du bon sens. Si quelqu'un en doute, qu'il prenne & lise : *Tolle & lege*..

SEVIGNIANA,

OU

RECUEIL

DE PENSÉES INGÉNIEUSES,

D'ANECDOTES LITTÉRAIRES,

HISTORIQUES ET MORALES,

TIRÉES DES LETTRES

DE MADAME DE SÉVIGNÉ,

Avec des Remarques pour l'intelligence du Texte.

VOUS vous amuſez donc à penſer à moi, ma chere Fille, vous en parlez, & vous aimez mieux m'écrire vos ſentimens que vous n'aimez à me les dire; de quelque façon qu'ils me viennent, ils ſont reçus avec une tendreſſe & une ſenſibilité qui n'eſt compriſe que de

ceux qui ſçavent aimer comme je fais. Vous me faites ſentir pour vous tout ce qu'il eſt poſſible de ſentir de tendreſſe ; mais ſi vous ſongez à moi, ma chere Enfant, ſoyez aſſurée auſſi que je penſe continuellement à vous ; c'eſt ce que les dévots appellent une penſée habituelle : c'eſt ce qu'il faudroit avoir pour Dieu, ſi l'on faiſoit ſon devoir.

✕

Je vous conjure, ma Fille, de conſerver vos yeux : pour les miens, vous ſçavez qu'ils doivent finir à votre ſervice. Vous comprenez bien, ma Belle, que de la maniere dont vous m'écrivez, il faut que je pleure en liſant vos lettres : joignez à la tendreſſe & à l'inclination perſonnelle que j'ai pour votre perſonne, la petite circonſtance d'être perſuadée que vous m'aimez, & jugez de l'excès de mes ſentimens. Méchante, pourquoi me cachez-vous quelquefois de ſi précieux tréſors ? vous avez peur que je ne meure de joie ; mais ne craignez-vous point auſſi que je ne meure de déplaiſir de croire voir le contraire ? Je prends Dhacqueville à témoin de l'état où il m'a vue autrefois ; mais quittons ces triſtes ſouvenirs, & laiſſez-moi jouïr d'un bien ſans lequel la vie m'eſt dure & fâcheuſe. Ce ne ſont point des paroles, ce ſont des vérités.

Vous ſçaurez qu'avant hier Mercredi, après être revenue de chez M. de Coulanges *, où nous faiſons nos paquets les jours d'ordinaire, je revins me coucher : cela n'eſt pas extraordinaire ; mais ce qui l'eſt beaucoup, c'eſt qu'à trois heures après minuit j'entendis crier au voleur, au feu ; & ces cris ſi près de moi & ſi redoublés, que je ne doutai

* Philippe-Emmanuel de Coulanges, né à Paris, fut d'abord Conſeiller au Parlement, puis Maître des Requêtes ; étant aux Enquêtes du Palais, il fut chargé de rapporter une affaire où il s'agiſſoit d'une marre d'eau que ſe diſputoient deux payſans, dont l'un s'appelloit Grappin. M. de Coulanges ſe trouvant embarraſſé dans le récit du fait, rompit bruſquement ſa phraſe, en diſant : *Pardon, Meſſieurs, je me noye dans la marre à Grappin ; je ſuis votre ſerviteur.* Il en reſta-là, & depuis il ne rapporta aucune affaire. Ainſi quoiqu'il eût beaucoup d'eſprit, & qu'il pût aiſément réuſſir dans la profeſſion qu'il avoit embraſſée, ſon goût pour les plaiſirs & la liberté le rendant incapable du travail qu'exigent ces fonctions graves & pénibles, il y renonça, & ſe jetta dans le grand monde, dont il fit l'amuſement par ſon humeur enjouée & ſa facilité à compoſer des chanſons dans l'inſtant ſur toutes ſortes de ſujets. On en a imprimé un Recueil, dont il y a deux éditions. Cet homme aimable étoit couſin de Madame de Sévigné. Il mourut en 1716, âgé de près de 85 ans.

point que ce ne fût ici : je crus même entendre qu'on parloit de ma pauvre petite Fille, je ne doutai pas qu'elle ne fût brûlée : je me levai dans cette crainte ſans lumiere, avec un tremblement qui m'empêchoit quaſi de me ſoutenir. Je courus à ſon appartement qui eſt le vôtre ; je trouvai tout dans une grande tranquillité, mais je vis la maiſon de Guitaut toute en feu. Les flammes paſſoient par-deſſus la maiſon de Madame de Vauvineux : on voyoit dans nos cours & ſur-tout chez M. de Guitaut, une clarté qui faiſoit horreur : c'étoient des cris, c'étoit une confuſion, c'étoient des bruits épouvantables, des poutres & des ſolives qui tomboient. Je fis ouvrir ma porte, j'envoyai mes gens au ſecours. M. de Guitaut m'envoya une caſſette de ce qu'il a de plus précieux ; je la mis dans mon cabinet, & puis je voulus aller dans la rue pour bayer comme les autres. J'y trouvai M. & Madame de Guitaut quaſi nuds ; Madame de Vauvineux, l'Ambaſſadeur de Veniſe, tous ſes gens, la petite de Vauvineux qu'on portoit toute endormie chez l'Ambaſſadeur, pluſieurs meubles & vaiſſelle d'argent qu'on ſauvoit chez lui. Madame de Vauvineux faiſoit démeubler ; pour moi j'étois comme dans une Iſle, mais j'avois grande pitié de mes pauvres voiſins. Madame Gueſton & ſon frere don-

noient de très-bons conſeils. Nous étions tous dans la conſternation : le feu étoit ſi allumé qu'on n'oſoit en approcher ; & l'on n'eſpéroit la fin de cet embrâſement qu'avec la fin de la maiſon de ce pauvre Guitaut. Il faiſoit pitié, il vouloit aller ſauver ſa mere qui brûloit au troiſieme étage. Sa femme s'attachoit à lui, & le retenoit avec violence, il étoit entre la douleur de ne pas ſecourir ſa mere, & la crainte de bleſſer ſa femme groſſe de cinq mois. Enfin il me pria de tenir ſa femme ; je le fis, il trouva que ſa mere avoit paſſé au travers de la flamme, & qu'elle étoit ſauvée. Il vouloit aller retirer quelques papiers, il ne put approcher du lieu où ils étoient : enfin il revint à nous dans cette rue où j'avois fait aſſeoir ſa femme. Des Capucins pleins de charité & d'adreſſe travaillerent ſi bien qu'ils couperent le feu. On jetta de l'eau ſur les reſtes de l'embrâſement, & enfin le combat finit faute de combattans, c'eſt-à-dire, après que le premier & ſecond étage de l'anti-chambre, de la petite chambre & du cabinet qui ſont à main droite du ſallon, eurent été entiérement conſumés. On appella bonheur ce qui reſtoit de la maiſon, quoiqu'il y ait pour Guitaut pour plus de dix mille écus de perte ; car on compte de faire rebâtir cet appartement qui étoit peint & doré. Il y avoit pluſieurs beaux

tableaux à M. Le Blanc à qui eſt la maiſon ; il y avoit auſſi pluſieurs tables, miroirs, mignatures, meubles, tapiſſeries. Ils ont un grand regret à des lettres : je me ſuis imaginée que c'étoient des lettres de M. le Prince. Cependant vers les cinq heures du matin il fallut ſonger à Madame de Guitaut : je lui offris mon lit ; mais Madame de Gueſton la mit dans le ſien, parce qu'elle a pluſieurs chambres meublées : nous la fîmes ſaigner, nous envoyâmes querir Boucher : il craint bien que cette grande émotion ne lui cauſe une fauſſe couche. Elle eſt donc chez cette pauvre Madame Gueſton : tout le monde les vient voir. Vous m'allez demander comment le feu s'étoit mis à cette maiſon : on n'en ſçait rien, il n'y en avoit point dans l'appartement où il a pris ; mais ſi on avoit pu rire dans une ſi triſte occaſion, quels portraits n'auroit-on pas faits de l'état où nous étions tous ? Guitaut étoit nud en chemiſe avec des chauſſes ; Madame de Guitaut étoit nues-jambes, & avoit perdu une de ſes mules de chambre : tous les valets, tous les voiſins en bonnet de nuit : l'Ambaſſadeur étoit en robe de chambre & en perruque, & conſerva fort bien la gravité de la Séréniſſime ; mais ſon Sécrétaire étoit admirable. Vous parlez de la poitrine d'Hercule ; vraiment celle-ci étoit bien

autre choſe : elle eſt blanche, graſſe, potelée, & ſur-tout ſans aucune chemiſe ; car le cordon qui la devoit attacher, avoit été perdu à la bataille. Voilà les triſtes nouvelles de notre quartier.

✕

Madame de Mazarin * partit il y a deux jours pour Rome. M. de Mazarin ſe plaignit au Roi qu'on envoyât ſa femme à Rome ſans ſon conſentement ; que c'étoit une choſe inouïe qu'on ôtât ainſi une femme de la domination de ſon mari ; & qu'on lui fît donner vingt-quatre mille livres de penſion par an, & douze mille francs préſentement pour un voyage qu'il n'approuvoit point, & qui le déshonoroit. Sa Majeſté l'écouta ; mais tout étant réglé, & le voyage réſolu, il n'en fut autre choſe. Pour Madame de Mazarin, ſur tout ce qu'on lui diſoit ici, pour l'obliger de ſe remettre avec ſon mari, elle répondit tou-

* Hortenſe Mancini, niéce du Cardinal Mazarin, ſi connue par ſes aventures & par les Ouvrages de ſaint Evremont, fut mariée avec le Duc de la Meilleraie, qui prit le nom de Mazarin après la mort du Cardinal dont il fut Légataire univerſel. Hortenſe, après avoir erré dans pluſieurs Cours de l'Europe, pour n'être pas obligée de vivre avec ſon mari, alla enfin mourir en Angleterre.

jours en riant, comme pendant la guerre civile : *Point de Mazarin, point de Mazarin.*

⁂

Ha ! ma Fille, quelle Lettre ! quelle peinture de l'état où vous avez été ! & que je vous aurois mal tenu ma parole ſi je vous avois promis de n'être point effrayée d'un ſi grand péril ! Je ſçais bien qu'il eſt paſſé ; mais il eſt impoſſible de ſe repréſenter votre vie, ſi proche de ſa fin, ſans frémir d'horreur, & M. de Grignan vous laiſſe conduire la barque ; & quand vous êtes téméraire, il trouve plaiſant de l'être encore plus que vous ; au lieu de vous faire attendre que l'orage ſoit paſſé, il veut bien vous expoſer. Ha ! mon Dieu, qu'il eût été bien mieux d'être timide, & de vous dire que ſi vous n'aviez point de peur, il en avoit, lui ; & ne ſouffriroit point que vous traverſaſſiez le Rhône par un tems comme celui qu'il faiſoit ! Que j'ai de peine à comprendre ſa tendreſſe en cette occaſion ! Ce Rhône qui fait peur à tout le monde ; ce Pont d'Avignon, où l'on auroit tort de paſſer en prenant de loin toutes ſes meſures ; un tourbillon de vent vous jette violemment ſous une arche ; & quel miracle que vous n'ayez pas été briſés & noyés dans un moment ! Je ne ſoutiens pas cette penſée ; j'en friſſonne, & m'en ſuis

réveillée avec des ſurſauts dont je ne ſuis pas la maîtreſſe. Trouvez-vous toujours que le Rhône ne ſoit que de l'eau ? De bonne foi n'avez-vous point été effrayée d'une mort ſi proche & ſi inévitable ? Une autre fois ne ſerez-vous point un peu moins hazardeuſe ? Une aventure comme celle-là ne vous fera-t-elle point voir les dangers auſſi terribles qu'ils le ſont ? Je vous prie de m'avouer ce qui vous en eſt reſté. Je crois du moins que vous avez rendu graces à Dieu de vous avoir ſauvée.

✕

Le Comte d'Eſtrées a raconté à M. de la Rochefoucault, qu'en ſon voyage de Guinée il ſe trouva parmi des Chrétiens ; qu'étant entré dans une Egliſe, il y trouva vingt Chanoines Négres, tout nuds avec des bonnets quarrés, & une aumuſſe au bras gauche, qui chantoient les louanges de Dieu. Il vous prie de faire réflexion ſur cette rencontre, & de ne pas croire qu'ils euſſent le moindre ſurplis ; car ils étoient comme quand on ſort du ventre de ſa mere, & noirs comme des diables. Voilà ma commiſſion.

✕

Voici une terrible cauſerie, ma chere Enfant, il y a trois heures que je ſuis ici ;

je ſuis partie de Paris avec l'Abbé *, Hélene, Hébert & *Marphiſe*, dans le deſſein de me retirer pour juſqu'à Jeudi au ſoir, du monde & du bruit: je prétends être en ſolitude : je fais de ceci une petite Trappe : je veux y prier Dieu, y faire mille réflexions : j'ai deſſein d'y jeûner beaucoup par toutes ſortes de raiſons, marcher pour tout le tems que j'ai été dans ma chambre, & ſur-tout m'ennuyer pour l'amour de Dieu. Mais, ma chere Fille, ce que je ferai beaucoup mieux que tout cela, c'eſt de penſer à vous : je n'ai pas encore ceſſé depuis que je ſuis arrivée ; & ne pouvant contenir tous mes ſentimens, je me ſuis miſe à vous écrire au bout de cette petite allée ſombre que vous aimez, aſſiſe ſur ce ſiége de mouſſe où je vous ai vue quelquefois couchée. Mais, mon Dieu ! où ne vous ai-je point vue ici ? Et de quelle façon toutes ces penſées me traverſent-elles le cœur ? Il n'y a point d'endroit, point de lieu, ni dans la maiſon, ni dans l'Egliſe, ni dans le pays, ni dans le jardin où je ne vous aie vue. Il n'y en a point qui ne me faſſe ſouvenir de quelque choſe. De quelque maniere que ce ſoit, je vous vois, vous m'êtes préſente, je penſe & repenſe à tout, ma tête & mon eſprit ſe creuſent : mais j'ai

* Coulanges, Abbé de Livry, oncle de Madame de Sévigné.

beau tourner, j'ai beau chercher, cette chere Enfant que j'aime avec tant de paſſion, eſt à deux cens lieues de moi; je ne l'ai plus: ſur cela je pleure ſans pouvoir m'en empêcher. Voilà qui eſt bien foible; mais pour moi je ne ſçais point être forte contre une tendreſſe ſi juſte & ſi naturelle: je ne ſçais en quelle diſpoſition vous ſerez en liſant cette lettre; le hazard fera qu'elle viendra mal-à-propos, & qu'elle ne ſera peut-être pas lue de la maniere qu'elle eſt écrite: à cela je ne ſçais point de remede; elle ſert toujours à me ſoulagar préſentement: c'eſt au moins ce que je lui demande: l'état où ce ce lieu-ci m'a miſe eſt incroyable. Je vous prie de ne point parler de mes foibleſſes; mais vous devez les aimer, & reſpecter mes larmes, puiſqu'elles viennent d'un cœur tout à vous.

✕

Si j'avois autant pleuré mes péchés que j'ai pleuré pour vous depuis que je ſuis ici, je ſerois très-bien diſpoſée pour faire mes Pâques & mon Jubilé. J'ai paſſé ici le tems que j'avois réſolu, de la maniere dont je l'avois imaginé, à la réſerve de votre ſouvenir qui m'a plus tourmenté que je ne l'avois prévu. C'eſt une choſe étrange qu'une imagination vive qui repréſente toutes choſes comme ſi elles étoient encore. Sur cela on ſonge au préſent, & quand on a

le cœur comme le l'ai, on ſe meurt. Je ne ſçais où me ſauver de vous : notre maiſon de Paris m'aſſomme encore tous les jours, & Livry m'acheve; pour vous, c'eſt par un effort de mémoire que vous penſez à moi. La Provence n'eſt point obligée de me rendre à vous comme ces lieux-ci doivent vous rendre à moi. J'ai trouvé de la douceur dans la triſteſſe que j'ai eue ici; une grande ſolitude, un grand ſilence, un office triſte, des Ténébres chantées avec dévotion : je n'avois jamais été à Livry la Semaine Sainte : un jeûne canonique, & une beauté dans ces jardins dont vous ſeriez charmée. Tout cela m'a plu : hélas! que je vous y ai ſouhaitée! nous entendîmes l'autre jour l'Abbé de Monmort *. Je n'ai jamais ouï un ſi bon jeune Sermon : je vous en ſouhaiterois autant à la place de votre Minime. Il fit le ſigne de la Croix, il dit ſon texte, il ne nous gronda point : il ne nous dit point d'injures; il nous pria de ne point craindre la mort, puiſqu'elle étoit le ſeul paſſage que nous euſſions pour reſſuſciter avec Jéſus-Chriſt. Nous le lui accordâmes, nous fûmes contens : il n'a rien qui choque; il imite M. d'Agen ſans le copier : il eſt hardi, il eſt modeſte, il eſt ſavant, il eſt dévot; enfin j'en fus contente au dernier point.

* Depuis Evêque de Bayonne.

Et moi, ma chere Enfant, que penſez-vous que je faſſe ? Vous aimer, penſer à vous, m'attendrir à tout moment plus que je ne voudrois, m'occuper de vos affaires, m'inquiéter de ce que vous penſez, ſentir vos ennuis & ves peines, les vouloir ſouffrir pour vous, s'il étoit poſſible, écumer votre cœur, comme j'écumois votre chambre des fâcheux dont je la voyois remplie ; en un mot, comprendre vivement ce que c'eſt d'aimer quelqu'un plus que ſoi-même. Voilà comme je ſuis ; c'eſt une choſe qu'on dit ſouvent en l'air ; on abuſe de cette expreſſion : moi, je la répete, & ſans la profaner jamais, je la ſens toute entiere en moi, & cela eſt vrai.

Votre frere me contoit l'autre jour, qu'un Comédien vouloit ſe marier, quoiqu'il eût un certain mal un peu dangereux ; & ſon camarade lui dit : Hé ! morbleu, attends que tu ſois guéri, tu nous perdras tous. Cela me parut fort épigramme.

Madame de Marans diſoit l'autre jour chez Madame de la Fayette * : *Ha !*

* Marie-Magdeleine Pioche de la Vergne, mariée au Comte de la Fayette, fut un des prin-

mon Dieu, il faut que je me faſſe couper les cheveux. Madame de la Fayette lui répondit bruſquement : *Ha ! mon Dieu, Madame, ne le faites point, cela ne ſied bien qu'aux jeunes perſonnes.* Si vous n'aimez ces traits-là, dites mieux.

✕

Brancas * verſa, il y a trois ou quatre

---

cipaux ornemens du ſiécle de Louis XIV. par ſa beauté, ſon eſprit & ſon goût pour les Lettres. Nous avons de cette Dame ingénieuſe trois Romans très-bien écrits, Zaïde, la Princeſſe de Montpenſier & la Princeſſe de Cleves, & des Mémoires qui contiennent des Anecdotes fort curieuſes ſur la Cour de France. La modeſtie de Madame de la Fayette lui laiſſa imprimer, ſous le nom de Segrais, le Roman de Zaïde, quoiqu'il n'y eût d'autre part, comme il l'avoue lui-même, dans le Segraiſiana, que d'avoir contribué à la diſtribution de l'Ouvrage. M. de Valincourt critiqua avec eſprit la Princeſſe de Cleves la même année que ce Roman parut. Son Auteur mourut en 1693, après avoir paſſé les dernieres années de ſa vie dans les exercices de la plus ſolide piété.

* Charles, Comte de Brancas, de l'illuſtre Famille de Brancacio, une des premieres du Royaume de Naples, établie en France depuis 400 ans, étoit Chevalier d'Honneur de la Reine-Mere Anne d'Autriche. Ce Seigneur, homme d'eſprit & de mérite, étoit ſinguliérement connu par ſes diſtractions ; & c'eſt lui que

jours, dans un foſſé ; il s'y établit ſi bien, qu'il demandoit à ceux qui alloient le ſecourir, ce qu'ils déſiroient de ſon ſervice : toutes ſes glaces étoient caſſées, & ſa tête l'auroit été, s'il n'avoit été plus heureux que ſage. Toute cette aventure n'a fait aucune diſtraction à ſa rêverie. Je lui ai mandé ce matin que je lui apprenois qu'il avoit verſé, qu'il avoit penſé ſe rompre le cou ; qu'il étoit le ſeul dans Paris qui ne ſçût point cette nouvelle, & que je lui en voulois marquer mon inquiétude. J'attends ſa réponſe.

✕

Le Roi y doit aller (à Chantilly) le 25 de ce mois. Il y ſera un jour entier. Jamais il ne s'eſt fait tant de dépenſe au triomphe des Empereurs qu'il y en aura-là : rien ne coûte ; on reçoit toutes les belles imaginations ſans regarder à l'argent. On croit que M. le Prince n'en ſera pas quitte pour quarante mille écus. Il faut quatre repas : il y aura vingt-cinq tables ſervies à cinq ſervices, ſans compter une infinité d'autres qui ſurviendront. Il nourrit tout, c'eſt-à-dire, nourrir la France & la loger. Tout eſt meublé : de petits endroits qui ne ſer-

---

Labruyere a eu en vue dans le portrait du Diſtrait.

voient qu'à mettre des arroſoirs, deviendront des chambres de Courtiſans. Il y aura pour mille écus de jonquilles ; jugez à proportion.

Le Roi arriva hier au ſoir à Chantilly ; il courut un cerf au clair de la lune ; les lanternes firent des merveilles. Le feu d'artifice fut un peu effacé par la clarté de notre Amie. Mais enfin le ſoir, le ſouper, le jeu, tout alla à merveille. Le tems qu'il a fait aujourd'hui, nous faiſoit eſpérer une ſuite digne d'un ſi agréable commencement. Mais voici ce que j'apprends en entrant ici, dont je ne puis me remettre, & qui fait que je ne ſçais plus ce que je vous mande ; c'eſt qu'enfin Vatel, le grand Vatel, Maître d'Hôtel de M. Fouquet, qui l'étoit préſentement de M. le Prince, cet homme d'une capacité diſtinguée de toutes les autres, dont la bonne tête étoit capable de contenir tout le ſoin d'un Etat ; cet homme donc que je connoiſſois, voyant à huit heures ce matin que la marée n'étoit point arrivée, n'a pu ſoutenir l'affront qu'il a vu qui l'alloit accabler ; & en un mot, il s'eſt poignardé. Vous pouvez penſer l'horrible déſordre qu'un ſi horrible accident a cauſé dans cette fête. Songez que la marée eſt peut-être arrivée comme il expiroit. Je n'en ſçais point da-

vantage préſentement ; je penſe que vous trouvez que c'eſt aſſez. Je ne doute pas que la confuſion n'ait été grande : c'eſt une choſe fâcheuſe à une fête de cinquante mille écus.

✕

Je vous écrivis Vendredi que Vatel s'étoit poignardé : voici l'affaire en détail. Le Roi arriva Jeudi au ſoir : la promenade, la collation dans un lieu tapiſſé de jonquilles, tout cela fut à ſouhait. On ſoupa ; il y eut quelques tables où le rôt manqua, à cauſe de pluſieurs diners, à quoi l'on ne s'étoit point attendu. Cela ſaiſit Vatel ; il dit pluſieurs fois : Je ſuis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne ſupporterai pas. Il dit à Gourville : La tête me tourne. Il y a douze nuits que je n'ai dormi ; aidez-moi à donner des ordres : Gourville * le ſoulagea en ce qu'il put : le rôt qui avoit manqué, non pas à la table du Roi, mais aux vingt-cinquiemes, lui revenoit toujours à la tête. Gourville le dit à M. le

* Valet de Chambre du Duc de la Rochefoucault, devenu ſon ami, & même celui du Grand Condé ; dans le même tems pendu à Paris en effigie, & envoyé du Roi en Allemagne ; enſuite propoſé pour ſuccéder au Grand Colbert dans le Miniſtere.

Prince. M. le Prince alla juſques dans ſa chambre, & lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'étoit ſi beau que le ſouper du Roi. Il répondit : Monſeigneur, votre bonté m'acheve ; je ſçais que le rôti a manqué à deux tables : point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez pas, tout va bien. La nuit vint, le feu d'artifice ne réuſſit pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtoit ſeize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va par-tout, il trouve tout endormi ; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit ſeulement deux charges de marée. Il lui demanda : Eſt-ce-là tout ? Il lui dit : oui, Monſieur. Il ne ſavoit pas que Vatel avoit envoyé à tous les Ports de Mer. Vatel attend quelque tems ; les autres pourvoyeurs ne vinrent point. Sa tête s'échauffoit, il crut qu'il n'auroit point d'autre marée. Il trouva Gourville, il lui dit : Monſieur, je ne ſurvivrai point à cet affront-ci. Gourville ſe moqua de lui. Vatel monte à ſa chambre, met ſon épée contre la porte, & ſe la paſſe au travers du cœur ; mais ce ne fut qu'au troiſieme coup, car il s'en donna deux qui n'étoient point mortels. Il tombe mort : la marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la diſtribuer ; on va à ſa chambre, on heurte, on enfonce ſa porte, on le trouve noyé dans ſon ſang : on court à M. le Prince qui fut au déſeſ-

poir. M. le Duc pleura. C'étoit ſur Vatel que tournoit tout ſon voyage de Bourgogne. M. le Prince le dit au Roi fort triſtement. On dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur en ſa maniere. On le loua fort : on loua & on blâma ſon courage. Le Roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilly, parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit à M. le Prince qu'il ne devoit avoir que deux tables, & ne point ſe charger de tout ; il jura qu'il ne ſouffriroit plus que M. le Prince en uſât ainſi ; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel : on dina très-bien, on fit collation, on ſoupa, on ſe promena, on joua, on fut à la chaſſe, tout étoit parſemé de jonquilles, tout étoit enchanté. Hier qui étoit Samedi, on fit encore de même ; & le ſoir le Roi alla à Liancourt où il avoit commandé *Media-noche* ; il y doit demeurer aujourd'hui.

✕

Ma Fille, vous ſouhaitez que le tems marche, vous ne ſavez ce que vous faites ; vous y ſerez attrapée, il vous obéira trop exactement ; & quand vous voudrez le retenir, vous n'en ſerez plus la maîtreſſe. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous, je m'en ſuis repentie ; & quoiqu'il ne m'ait pas fait tout le mal qu'il fait aux

autres, mille petits agrémens qu'il m'a ôtés, font appercevoir qu'il ne laiſſe que trop de marques de ſon paſſage.

✕

Vous avez écrit un billet admirable à Brancas : il vous écrivit l'autre jour une main toute entiere de papier ; c'étoit une rapſodie aſſez bonne ; il nous la lut à Madame de Coulanges * & à moi. Je lui dis : envoyez-la moi donc toute achevée pour Mercredi. Il me dit qu'il n'en feroit rien, qu'il ne vouloit pas que vous la viſſiez, que cela étoit trop ſot & trop miſérable. Pour qui nous prenez-vous ? Vous nous l'avez bien lu : tant y a, je ne veux pas qu'elle le liſe. Voilà toute la raiſon que j'en ai eue. Jamais il ne fut ſi fou. Il ſollicita l'autre jour un procès à la ſeconde des Enquêtes ; c'étoit à la premiere qu'on le jugeoit. Cette folie a fort réjoui les Sénateurs. Je crois qu'elle lui a fait gagner ſon procès.

✕

Il eſt vrai que j'aime votre fille ; mais vous êtes une friponne de me parler de ja-

* Mademoiſelle de Turpin, niéce de la femme du Chancelier le Tellier, & mariée à M. de Coulanges.

louſie : il n'y a ni en vous ni en moi de quoi la pouvoir compoſer. C'eſt une imperfection dont vous n'êtes point capable, & je ne vous en donne non plus de ſujet que M. de Grignan. Hélas ! quand on trouve dans ſon cœur toutes les préférences, & que rien n'eſt en comparaiſon, de quoi pourroit-on donner de la jalouſie à la jalouſie même ? Ne parlons point de cette paſſion ; je la déteſte, quoiqu'elle vienne d'un fonds adorable ; les effets en ſont trop cruels & trop haïſſables. Je vous prie au reſte de ne point faire des ſonges ſi triſtes de moi, cela vous émeut & vous trouble. Je ſuis perſuadée que vous n'êtes que trop vive & trop ſenſible ſur ma vie & ſur ma ſanté ; vous l'avez toujours été, & je vous conjure auſſi, comme j'ai toujours fait, de n'en être point en peine. J'ai une ſanté au-deſſus de toutes les craintes ordinaires : je vivrai pour vous aimer, & j'abandonne ma vie à cette unique occupation, c'eſt-à-dire, à toute la joie, à toute la douleur, à tous les agrémens, à toutes les mortelles inquiétudes ; enfin à tous les ſentimens que cette paſſion me pourra donner.

X

Brancas eſt parti, je ne ſçais ſi cela eſt bien vrai : il n'a point dit adieu, il croit peut-être l'avoir fait. Il étoit l'autre jour

Coulanges ; je lui dis : Aſſeyez-vous donc, ne voulez-vous pas ſouper ? Il ſe tenoit toujours debout. Madame de Coulanges lui dit : Aſſeyez-vous donc : Parbleu, dit-il, Madame de Sanſey ſe fait bien attendre ; je crois qu'on ne lui a pas dit qu'on a ſervi : c'étoit elle qu'il attendoit. Il y a environ cinq ſemaines qu'elle eſt à Autry ; nous en rîmes beaucoup.

✕

Ne jettez point ſi loin ces livres de *la Fontaine** : il y a des Fables qui vous raviront, & des Contes qui vous charmeront. *La fin des Oyes de Frere Philippe*, *les Rémois*, *le petit Chien*, tout cela eſt très-joli ; il n'y a que ce qui n'eſt point de ce ſtyle qui eſt plat. Je voudrois faire une fable qui lui fît entendre combien cela eſt miſérable de forcer ſon eſprit à ſortir de ſon genre, & combien la folie de vouloir chanter ſur tous les tons, fait une mauvaiſe Muſique.

✕

Une de mes grandes envies, ce ſeroit d'être dévote, j'en tourmente tous les jours la Mouſſe ; je ne ſuis ni à Dieu, ni au

* Jean de la Fontaine, né à Château-Thierri en 1621, mourut à Paris en 1695. Ce Poëte célebre eſt aſſez connu par ſes Ouvrages immortels qui feront à jamais l'honneur de la France.

Diable ; cet état m'ennuie, quoiqu'entre nous je le trouve le plus naturel du monde. On n'eſt point au Diable, parce qu'on craint Dieu, & qu'au fond on a un principe de religion : on n'eſt point à Dieu auſſi, parce que ſa loi paroît dure, & qu'on n'aime point à ſe détruire ſoi-même. Cela compoſe les tiédes dont le grand nombre ne m'étonne point du tout : j'entre dans leurs raiſons ; cependant Dieu les hait ; il faut donc en ſortir, & voilà la difficulté.

✕

Mon fils s'en va en Lorraine ; ſon abſence nous donnera beaucoup d'ennui. Vous ſavez comme je ſuis ſur le chagrin de voir partir une compagnie agréable ; vous ſavez auſſi mes tranſports quand je vois partir une chienne de Carroſſée, qui m'a contrainte & ennuyée : c'eſt ce qui nous faiſoit décider nettement qu'une méchante compagnie eſt plus ſouhaitable qu'une bonne.

✕

Je fis l'autre jour une maxime tout de ſuite ſans y penſer, & je la trouvai ſi bonne que je crus l'avoir retenue par cœur de celles de M. de la Rochefoucault. Je vous prie de me le dire : en ce cas-là, il faudroit louer ma mémoire plus que mon jugement. Je diſois, debout devant la table de Madame de

comme ſi je n'euſſe rien dit, *que l'ingratitude attire les reproches, comme la reconnoiſſance attire de nouveaux bienfaits.* Dites-moi donc ce que c'eſt que cela : l'ai-je lu ? l'ai-je rêvé ? l'ai-je imaginé ? Rien n'eſt plus vrai que la choſe, & rien n'eſt plus vrai auſſi que je ne ſçais où je l'ai priſe, & que je l'ai trouvée toute rangée dans ma tête, & au bout de ma langue.

Je reviens à nos lectures : c'eſt ſans préjudice de Cléopatre* que j'ai gagé d'achever, (vous ſavez comme je ſoutiens mes gageures) je ſonge quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces ſottiſes-là ; j'ai peine à le comprendre. Vous vous ſouvenez peut-être aſſez de moi pour ſavoir que je ſuis bleſſée des méchans ſtyles : j'ai quelque lumiere pour les bons, & perſonne n'eſt plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le ſtyle de la Calprenede **

* Roman de la Calprenede en 12 vol. in-8°.

** Gautier de Coſtes, Seigneur de la Calprenede, nâquit au Diocèſe de Cahors ; & après avoir fait ſes études à Toulouſe, il vint à Paris, entra dans le régiment des Gardes, & peu après, il fut fait Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi. Il eſt Auteur de quelques Piéces de Théatre, & entr'autres d'une Tragédie intitulée, *la Mort de Mithridate* ; mais il ſe fit ſur-tout une grande réputation par ſes Romans de Caſſandre & de Cléopatre, chacun en

eſt

eſt maudit en mille endroits, de grandes périodes de Roman, de méchans mots, je ſens tout cela. J'écrivis l'autre jour une lettre à mon fils de ce ſtyle qui étoit fort plaiſant. Je trouve donc qu'il eſt déteſtable, & je ne laiſſe pas de m'y prendre comme à de la glu. La beauté des ſentimens, la violence des paſſions, la grandeur des événemens, & le ſuccès miraculeux de leurs redoutables épées, tout cela m'entraîne comme une petite fille. J'entre dans leurs deſſeins; & ſi je n'avois M. de la Rochefoucault & M. d'Hacqueville pour me conſoler, je me pendrois de trouver encore en moi cette foibleſſe. Vous m'apparoiſſez pour me faire honte; mais je me dis de méchantes raiſons, & je continue.

✕

La mort de M. du Mans * m'a aſſommée.

---

deux volumes in-8°. & par celui de Pharamond, dont il n'a donné que ſept volumes. La mort qui le ſurprit dans ce travail, l'empêcha de le pouſſer plus loin. Le Cardinal de Richelieu s'étant fait lire une de ſes piéces, dit qu'elle étoit bonne, mais que les vers en étoient lâches: *Comment lâches*, s'écria la Calprenede, quand on lui rapporta la déciſion du Cardinal: *Cadédis, il n'y a rien de lâche dans la maiſon de la Calprenede.*

* Philibert-Emmanuel de Beaumanoir, Commandeur des Ordres du Roi, Prélat d'un goût fin & délicat, & qui ſe piquoit de bonne chere.

Je n'y avois jamais penſé non plus que lui; & de la maniere dont je le voyois vivre, il ne me tomboit pas dans l'imagination qu'il pût mourir : cependant le voilà mort d'une petite fievre, ſans avoir eu le tems de ſonger au ciel ni à la terre. Il a paſſé ce tems-là à s'étonner : il eſt mort ſubitement de la fievre tierce. La Providence fait quelquefois des coups d'autorité qui me plaiſent aſſez, mais il en faudroit profiter.

✕

Ce que vous dites ſur les inquiétudes que nous avons ſi ſouvent & ſi naturellement ſur l'avenir ; & comme inſenſiblement notre inclination ſe change & s'accommode à la néceſſité, eſt la plus juſte matiere d'un livre comme celui de Paſchal ; rien n'eſt ſi ſolide, rien n'eſt ſi utile que ces ſortes de méditations. Hé ! qui ſont les perſonnes de votre âge qui en ſçachent faire ? Je n'en connois point : vous avez un fonds de raiſon & de courage que j'honore. Pour moi je n'en ai pas tant, ſur-tout quand mon cœur prend le ſoin de m'affliger : mes paroles ſont aſſez bonnes ; je les range comme ceux qui diſent bien, mais la tendreſſe de mes ſentimens me tue. Par exemple, je n'ai point été trompée dans les douleurs d'être ſéparée de vous ; je les ai imaginées comme je les ſens. Je n'ai point trouvé que le proverbe fût vrai pour moi :

d'avoir la robe ſelon le froid. Je n'ai point de robe pour ce froid-là. Mais cependant je m'amuſe, & le tems paſſe toujours ; & ce fait particulier n'empêche pas la regle générale qui eſt toujours vraie, & qui le ſera toujours. Nous craignons quaſi toujours des maux qui perdent ce nom par le changement de nos penſées & de nos inclinations.

⁂

On comptoit hier au ſoir à table, qu'Arlequin, l'autre jour à Paris, portoit une groſſe pierre ſous ſon petit manteau : on lui demandoit ce qu'il vouloit faire de cette pierre, il dit que c'étoit un échantillon d'une maiſon qu'il vouloit vendre : cela me fit rire ; je jurai que je vous le manderois. Si vous croyez, ma Fille, que cette invention ſoit bonne pour vendre votre terre, vous pourrez vous en ſervir.

⁂

Je trouve votre eſprit dans une philoſophie & dans une tranquillité qui me paroît bien plus au-deſſus des brouillards & des groſſieres vapeurs, que le château de Grignan. C'eſt tout de bon que les nuages ſont ſous vos pieds ; vous êtes élevée dans la moyenne région ; & vous ne m'empêcherez pas de croire que ces beaux noms que vous dites que vous donnez à des qua-

lités naturelles, ſont un effet de votre raiſon & de la force de votre eſprit. Dieu vous le conſerve ſi droit, il ne vous ſera pas inutile; mais il faut un peu agir, afin que votre philoſophie ne ſe tourne point en pareſſe, & que vous puiſſiez être en état de revoir un pays, où les nues ſont au-deſſus de vous. Il me ſemble que je vous vois dans l'indolence que vous donne l'impoſſibilité; ne vous y abandonnez qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour votre repos, & non pas aſſez pour vous ôter l'action & le courage. Je vous plains bien d'avoir des femmes, vous ſavez que je les hais. Vos ſtatues d'hommes ſur des piédeſtaux ſont bien ennuyeuſes: vous me ferez aimer l'amuſement de nos Bretons, plutôt que l'indolence parfumée de vos Provençaux: mais où ſont donc ces eſprits ſi vifs, ſi brillans, ces têtes ſi près du bonnet, & ces imaginations échauffées par un ſi beau ſoleil? Au moins vous devriez avoir des fous; & dans la quantité vous en trouveriez quelqu'un qui pourroit vous divertir. Je ne comprens point bien votre Provence ni vos Provençaux.

Il eſt certain qu'à la mort nous aurons de la foi de reſte, elle fera tous nos déſeſpoirs & tous nos troubles; & ce tems que nous prodiguons, & que nous voulons qui

coule préſentement, nous manquera ; & nous donnerions toutes choſes pour avoir un de ces jours que nous perdons avec tant d'inſenſibilité. Voilà de quoi je m'entretiens dans ce mail que vous connoiſſez. La Morale Chrétienne eſt excellente à tous les maux, mais je la veux chrétienne, elle eſt trop creuſe & trop inutile autrement. Ma Mouſſe me trouve quelquefois aſſez raiſonnable là deſſus, & puis un ſouffle, un rayon de ſoleil emporte toutes les réflexions du ſoir. Nous parlons quelquefois de l'opinion d'Origène & de la nôtre ; vous aurez peine à nous faire entrer une éternité de ſupplices dans la tête, à moins que la ſoumiſſion n'arrive au ſecours.

✕

Nous avons à Vitré ce pauvre petit Abbé de Montigny *, Evêque de Léon, qui part aujourd'hui, comme je crois, pour voir un pays plus beau que celui-ci. Enfin après avoir été baloté cinq ou ſix fois de

* Jean de Montigny, fils & frere d'Avocats Généraux au Parlement de Bretagne, fut d'abord Aumônier de la Reine Marie-Thérèſe, reçu à l'Académie Françoiſe, & enſuite nommé à l'Evêché de Léon. L'année même qu'il en prit poſſeſſion, étant allé aux Etats de ſa Province qui ſe tenoient à Vitré, il y mourut. Nous avons de lui quelques Ouvrages de Proſe & de Vers.

la mort à la vie, les redoublemens opiniâtres de ſa fievre ont décidé en faveur de la mort. Il ne s'en ſoucie guères, car ſon cerveau eſt embarraſſé; mais ſon frere l'Avocat Général s'en ſoucie beaucoup, & pleure très-ſouvent avec moi; car je le vais voir, & ſuis ſon unique conſolation. C'eſt dans ces occaſions qu'il faut faire des merveilles.

✕

Le pauvre Léon a toujours été à l'agonie, depuis que je vous ai mandé qu'il ſe mouroit: il y eſt plus que jamais, & il ſçaura bientôt mieux que vous, ſi la matiere raiſonne. C'eſt un dommage extrême que la perte de ce petit Evêque. C'étoit, comme diſent nos amis, un eſprit lumineux ſur la Philoſophie.

✕

Je crois qu'à préſent l'opinion *Léonique* eſt la plus aſſûrée, il voit de quoi il eſt queſtion, & ſi la matiere raiſonne ou ne raiſonne pas, & quelle ſorte de petite intelligence Dieu a donné aux bêtes, & tout le reſte. Vous voyez bien que je le crois dans le ciel; *O che ſpero.* Il mourut Lundi matin, je fus à Vitré, je le vis, & voudrois ne l'avoir point vu. Son frere l'Avocat Général me parut inconſolable. Je lui offris de venir pleurer en liberté dans mes

bois : il me dit qu'il étoit trop affligé pour chercher cette conſolation. Ce pauvre petit Evêque avoit 35 ans : il étoit établi, il avoit un des plus beaux eſprits du monde pour les Sciences ; c'eſt ce qui l'a tué comme Paſchal, il s'eſt épuiſé. Vous n'avez pas trop affaire de ce détail ; mais c'eſt la nouvelle du pays, il faut que vous en paſſiez par-là ; & puis il me ſemble que la mort eſt l'affaire de tout le monde, & que les conſéquences viennent bien droit juſqu'à nous.

✕

Pour la Mouſſe il fait des Catéchiſmes les Fêtes & les Dimanches ; il veut aller en Paradis. Je lui dis que c'eſt par curioſité, & afin d'être aſſûré une bonne fois, ſi le ſoleil eſt un amas de pouſſiere qui ſe meut avec violence, ou ſi c'eſt un globe de feu. L'autre jour il interrogeoit de petits enfans, & après pluſieurs queſtions, ils confondirent le tout enſemble ; de ſorte que venant à leur demander qui étoit la Vierge, ils répondirent tous l'un après l'autre que c'étoit le Créateur du ciel & de la terre. Il ne fut point ébranlé par les petits enfans ; mais voyant que des hommes, des femmes, & même des vieillards, diſoient la même choſe, il en fut perſuadé, & ſe rendit à l'opinion commune. Enfin, il ne ſavoit plus où il en étoit ; & ſi je ne

fuſſe arrivée là-deſſus, il ne s'en fût jamais tiré. Cette nouvelle opinion eût bien fait un autre déſordre que le mouvement des petites parties.

Je m'en vais vous demander un petit ſecret, n'en parlez pas, je vous prie, ſi perſonne ne vous l'a mandé. Vous ſçaurez que notre pauvre d'Hacqueville a tant fait, & s'eſt ſi fort tourmenté autour de ſes amis, qu'il en eſt tombé malade. On prend même plaiſir à dire que c'eſt de la petite vérole, & qu'il a vu tous les jours M. de Chevreuſe qui l'a. Je ne le crois point; mais voici ce qui eſt: on lui a écrit une lettre d'une main inconnue, où on lui demande une heure le lendemain de 7 à 8, pour une conſultation pour le Cardinal de Retz. On marque enſuite toutes les heures du jour, comme il a accoutumé de les employer. On le prie de venir voir donner un remede à cinq heures à M. le Maréchal de Grammont, & d'aller querir dans ſon carroſſe M. Brayer * pour le petit de Monaco. On l'avertit d'envoyer ſavoir des nouvelles de tous les malades dont on lui fait la liſte. On le conjure de ne pas manquer de ſe trouver le ſoir chez Mademoiſelle de Cliſſon, qui a de grands maux de mere. On parle du

* Fameux Médecin.

commerce de Provence & de tous les pays de l'Europe; & l'on finit par, *dormez, dormez, vous ne ſçauriez mieux faire.* Enfin il a montré cette lettre avec un tel chagrin, que je meurs de peur que cela n'augmente ſa fievre.

✕

Cependant j'ai dix ou douze charpentiers en l'air, qui élevent ma charpente, qui courent ſur des ſolives qui ne tiennent à rien, qui ſont à tous momens ſur le point de ſe rompre le cou, qui me font mal au dos, à force de les aider d'en-bas. On ſonge à ce bel effet de la Providence que fait la cupidité; & on remercie Dieu qu'il y ait des hommes, qui pour douze ſols veuillent bien faire ce que d'autres ne feroient pas pour cent mille écus. *O trop heureux ceux qui plantent des choux, quand ils ont un pied à terre, l'autre n'en eſt pas loin!* Je tiens ceci d'un bon Auteur *.

✕

Le Roi envoya querir dans ce tems-là, (de la diſgrace de M. de Lauzun) M. de Marſillac **, & lui dit: « Je vous donne le « Gouvernement de Berry qu'avoit Lau-

* Panurge.

** Fils du fameux Duc de la Rochefoucault Auteur des Réflexions.

» zun ». Marſillac répondit : « Sire, que » Votre Majeſté, qui ſçait mieux les regles » de l'honneur que perſonne du monde, » ſe ſouvienne, s'il lui plaît, que je n'étois » pas ami de Lauzun ; qu'elle ait la bonté » de ſe mettre un moment à ma place, & » qu'elle juge ſi je dois accepter la grace » qu'elle me fait. « Vous êtes, dit le Roi, » trop ſcrupuleux ; j'en ſçais autant qu'un » autre là-deſſus ; mais vous n'en devez » faire aucune difficulté. « Sire, puiſque » Votre Majeſté l'approuve, je me jette à » ſes pieds pour la remercier. » Mais, dit le Roi : « Je vous ai donné une penſion de » douze mille francs, en attendant que » vous ayez quelque choſe de mieux. Oui, » Sire, je la remets entre vos mains : & » moi, dit le Roi, je vous la redonne en- » core une fois, & je m'en vais vous faire » honneur de vos beaux ſentimens ». En diſant cela, il ſe tourna vers ſes Miniſtres, leur conta les ſcrupules de M. de Marſillac, & dit : « J'admire la différence, ja- » mais Lauzun n'avoit daigné me remer- » cier du Gouvernement de Berry : il n'en » avoit pas pris les proviſions, & voilà un » homme pénétré de reconnoiſſance ».

Je ne ſçais ſi vous aurez appris que Villarceau, en parlant au Roi d'une charge pour ſon fils, prit habilement l'occaſion

de lui dire qu'il y avoit des gens qui ſe méloient de dire à ſa niece, que Sa Majeſté avoit quelque deſſein pour elle; que ſi cela étoit, il le ſupplioit de ſe ſervir de lui; que l'affaire ſeroit mieux entre ſes mains que dans celles des autres, & qu'il s'y emploieroit avec ſuccès. Le Roi ſe mit à rire, & lui dit: *Villarceau, nous ſommes trop vieux, vous & moi, pour attaquer des Demoiſelles de quinze ans;* &, comme un galant homme, ſe moqua de lui, & conta ce diſcours chez les Dames. *Les* * *Anges* ſont enragées, & ne veulent plus voir leur oncle, qui de ſon côté eſt un peu honteux. Il n'y a nul chiffre à tout ceci, mais je trouve par-tout que le Roi fait un ſi bon perſonnage, qu'il n'eſt nul beſoin de tant de myſteres.

✕

Eſt-il poſſible que mes lettres vous ſoient agréables au point que vous me le dites? Je ne les ſens point telles en ſortant de mes mains. Je crois qu'elles le deviennent quand elles ont paſſé par les vôtres: enfin, ma chere Enfant, c'eſt un grand bonheur que vous les aimiez; car de la maniere dont vous êtes accablée, vous ſeriez fort à plaindre, ſi cela étoit autre-

* Madame de Grancey, & Madame de Marey ſa ſœur.

ment. M. de Coulanges eſt bien en peine de ſçavoir laquelle de vos Madames y prend goût : nous trouvons que c'eſt un bon ſigne pour elle ; car mon ſtyle eſt ſi négligé, qu'il faut avoir un eſprit naturel & du monde, pour pouvoir s'en accommoder.

✕

Nous ſoupons tous les ſoirs avec Madame Scarron ; elle a l'eſprit aimable, & merveilleuſement droit. C'eſt un plaiſir que de l'entendre raiſonner ſur les horribles agitations d'un certain pays qu'elle connoit bien ; le déſeſpoir qu'avoit cette D *** dans le tems que ſa place paroiſſoit ſi miraculeuſe, les rages continuelles de Lauzun, les noirs chagrins & les triſtes ennuis des Dames de S. Germain ; & peut-être que la plus enviée n'en eſt pas toujours exempte : c'eſt une plaiſante choſe que de l'entendre cauſer ſur tout cela. Ces diſcours nous menent quelquefois bien loin de moralité en moralité, tantôt chrétienne & tantôt politique. Nous parlons très-ſouvent de vous, elle aime votre eſprit & vos manieres ; & quand vous vous retrouverez ici, vous n'aurez point à craindre de n'être pas à la mode.

✕

Pour le Chancelier *, il eſt mort très-

* Pierre Séguier, d'une ancienne Famille ori-

aſſurément, mais mort en grand homme : ſon bel eſprit, ſa prodigieuſe mémoire, ſa naturelle éloquence, ſa haute piété, ſe ſont raſſemblées aux derniers jours de ſa vie. La comparaiſon du flambeau qui redouble ſa lumiere en finiſſant, eſt juſte pour lui. Le Maſcaron * l'aſſiſtoit, & ſe

---

ginaire de Bourbonnois & féconde en grands Magiſtrats, fut ſucceſſivement Conſeiller au Parlement de Paris, Maître des Requêtes, Préſident à Mortier, & devint Chancelier de France après la mort de M. d'Aligre. Il ſe diſtingua dans l'exercice de cette charge, & ſe montra ſur-tout ami des Gens de Lettres. Après la mort du Cardinal de Richelieu, il fut protecteur de l'Académie Françoiſe qui tenoit ſes aſſemblées chez lui.

* Jules Maſcaron, né à Marſeille, fut un des plus célebres Prédicateurs du dix-ſeptieme ſiecle. Il entra fort jeune dans la Congrégation de l'Oratoire, où, après avoir perfectionné par l'étude les diſpoſitions extraordinaires que la Nature lui avoit données pour la chaire, il parut avec éclat, d'abord à Saumur, puis à Paris & à la Cour où il remplit douze ſtations ſans qu'on parût ſe laſſer de lui. Louis XIV le nomma à l'Evêché de Tulles, & quelques années après Sa Majeſté le fit paſſer à celui d'Agen, où il trouva un champ proportionné à l'étendue & à la vivacité de ſon zele. Les Hérétiques qui y étoient en grand nombre, furent entraînés par le torrent de ſon éloquence rapide, convaincus par la force de ſes raiſons, & gagnés par les charmes de ſa vertu : il eut la conſolation avant de mourir, de voir la face de ſon Diocèſe entiérement changée, & de

trouvoit confondu par ſes réponſes & par ſes citations : il paraphraſoit le *Miſerere*, & faiſoit pleurer tout le monde : il citoit la Sainte Ecriture & les Peres mieux que les Evêques dont il étoit environné. Enfin ſa mort eſt une des plus belles & des plus extraordinaires choſes du monde ; ce qui l'eſt encore plus, c'eſt qu'il n'a pas laiſſé de grands biens. Il étoit auſſi riche en entrant à la Cour, qu'il l'étoit en mourant : il eſt vrai qu'il a établi ſa famille ; mais ſi l'on prenoit chez lui, ce n'étoit pas lui. Enfin il ne laiſſe que ſoixante & dix mille livres de rente : eſt-ce du bien pour un homme qui a été quarante ans Chancelier, & qui étoit riche naturellement ?

✕

Je fus hier au Service de M. le Chancelier (Séguier) à l'Oratoire. Ce ſont les Peintres, les Sculpteurs, les Muſiciens & les Orateurs qui en ont fait la dépenſe ; en un mot, les quatre Arts libéraux. C'étoit la plus belle décoration qu'on puiſſe imaginer. Lebrun * avoit fait le deſſein : le mau-

---

ne laiſſer que 2000 Calviniſtes endurcis dans leurs erreurs, de 30000 qu'il avoit trouvés en y arrivant. Nous avons de ce célebre Orateur un Recueil d'Oraiſons funebres.

* Charles Lebrun, premier Peintre du Roi, un de ces hommes rares, qui ont fait la gloire

ſolée touchoit à la voûte, orné de mille lumieres, & de pluſieurs figures convenables à celui qu'on vouloit louer. Quatre ſquéletes en bas étoient chargés des marques de ſa dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie : l'un portoit ſon Mortier, l'autre ſa Couronne de Duc, l'autre ſon Ordre, l'autre des Maſſes de Chancelier. Les quatre Arts étoient éplorés & déſolés d'avoir perdu leur Protecteur; la Peinture, la Muſique, l'Eloquence & la Sculpture. Quatre Vertus ſoutenoient la premiere repréſentation : la Force, la Juſtice, la Tempérance & la Religion. Quatre Anges, ou quatre Génies, recevoient au-deſſus cette belle ame. Le mauſolée étoit encore orné de pluſieurs Anges qui ſoutenoient une chapelle ardente qui tenoit à la voûte. Jamais il ne s'eſt rien vu de ſi magnifique, ni de ſi bien imaginé : c'eſt le chef-d'œuvre de Lebrun. Toute l'Egliſe étoit parée de tableaux, de deviſes & d'emblêmes, qui avoient rapport aux armes ou à la vie du Chancelier. Pluſieurs actions principales y étoient peintes. Madame de Verneuil * vouloit acheter toute cette décoration un prix exceſſif. Ils ont tous, en

---

du ſiécle de Louis XIV, par l'excellence de leurs talens. Il mourut en 1700.

* Charlotte Séguier ſa fille, mariée à Henri de Bourbon, Duc de Verneuil.

corps, réſolu d'en parer une galerie, & de laiſſer cette marque de leur reconnoiſſance & de leur magnificence à l'éternité. L'Aſſemblée étoit belle & grande, mais ſans confuſion : j'étois auprès de M. de Tulles, de M. Colbert, de M. de Montmouth *, beau comme du tems du Palais Royal, qui, par parenthèſe, s'en va à l'armée trouver le Roi. Il eſt venu un jeune

* Jacques Scot, Duc de Montmouth, *étoit* fils naturel de Charles II. Roi d'Angleterre. Il fut élevé en France, & lorſque ſon pere fut monté ſur le trône, il l'appella auprès de lui, & le combla de faveurs extraordinaires. Montmouth y répondit d'abord par un grand zele pour le ſervice de Sa Majeſté, dont il commanda les Armées avec ſuccès ; mais s'étant laiſſé entraîner par des vûes d'ambition, il oublia ce qu'il devoit à ſon pere & à ſon bienfaiteur, & forma pluſieurs conſpirations contre lui. Le Roi qui l'aimoit tendrement lui pardonna autant de fois, mais ſa bonté ne put toucher ce fils ingrat, qui ſe retira en Hollande pour attendre l'occaſion d'exécuter ſes pernicieux deſſeins. Il y apprit la mort de Charles & la proclamation de Jacques II. au trône de la Grande Bretagne. Auſſi-tôt il paſſa en Angleterre pour y faire révolter les peuples contre leur légitime Souverain ; mais il y trouva la peine due à ſa perfidie : car ayant été défait & pris par l'Armée Royale, il fut condamné à perdre la tête ſur un échafaud, ce qui fut exécuté le 25 de Juillet 1685 ; Prince que ſes qualités euſſent rendu digne d'un meilleur ſort, s'il ne les eût flétries par une ambition criminelle.

Pere de l'Oratoire pour faire l'Oraiſon funebre. J'ai dit à M. de Tulles de le faire deſcendre & de monter à ſa place, & que rien ne pouvoit ſoutenir la beauté du ſpectacle, & la perfection de la Muſique, que la force de ſon éloquence. Ce jeune homme a commencé en tremblant : tout le monde trembloit auſſi. Il a débuté par un accent Provençal, il eſt de Marſeille ; il s'appelle Lainé * : mais en ſortant de ſon trouble, il eſt entré dans un chemin ſi lumineux ; il a ſi bien établi ſon diſcours ; il a donné au Défunt des louanges ſi meſurées ; il a paſſé dans tous les endroits délicats avec tant d'adreſſe ; il a ſi bien mis dans ſon jour tout ce qui devoit être admiré ; il a fait des traits d'éloquence & des coups de Maître ſi à propos & de ſi bonne grace, que tout le monde, je dis tout le monde ſans exception, s'en eſt écrié ; &

* Vincent l'aîné, ou Lena, nâquit à Lucques, & fut élevé à Marſeille, où il entra dans la Congrégation de l'Oratoire. Ses rares talens pour la chaire l'auroient égalé aux plus fameux Orateurs de cette illuſtre Congrégation, ſi ſes infirmités habituelles ne l'euſſent forcé de s'arracher aux fonctions pénibles de la Prédication, pour ſe borner à faire des conférences ſur l'Ecriture-Sainte : il mourut à l'âge de 44 ans, & nous n'avons imprimé de lui que l'Oraiſon funebre dont parle Madame de Sévigné, & celle du Maréchal Dupleſſis-Praſlin.

chacun étoit charmé d'une action ſi parfaite & ſi achevée. C'eſt un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulles, & qui s'en va avec lui. Nous le voulions nommer le Chevalier Maſcaron, mais je crois qu'il ſurpaſſera ſon aîné. Pour la Muſique, c'eſt une choſe qu'on ne peut expliquer. Baptiſte (Lully) avoit fait un dernier effort de toute la Muſique du Roi. Ce beau *Miſerere* y étoit encore augmenté : il y a eu un *Libera*, où tous les yeux étoient pleins de larmes. Je ne crois pas qu'il y ait une autre Muſique dans le ciel.

Cette nuit Madame la Princeſſe de Conty * eſt tombée en apoplexie : elle n'eſt pas encore morte ; mais elle n'a aucune

* Anne-Marie Martinozzi, fille du Comte Martinozzi & de la ſœur du Cardinal Mazarin, fut mariée au Prince de Conty, dont elle demeura veuve à l'âge de 29 ans. Elle remplit le court intervalle qui ſe paſſa entre la mort de ſon époux & la ſienne, par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, dont elle donna l'exemple le plus parfait à toute l'Europe. Guidée dans la voie du ſalut par des Conducteurs ſages & éclairés, elle ſe livra avec ardeur à toutes les rigueurs de la plus auſtere pénitence, pour réparer les déſordres & les omiſſions d'une jeuneſſe paſſée dans les délices de la Cour. Elle s'appliqua à procurer une éducation chrétienne aux Princes ſes

connoiſſance ; elle eſt ſans pouls & ſans parole : on la martyriſe pour la faire revenir. Il y a cent perſonnes dans ſa chambre, trois cents dans ſa maiſon ; on pleure, on crie, voilà tout ce que j'en ſçais juſqu'à l'heure qu'il eſt.

✕

Madame la Princeſſe de Conty mourut quelques heures après que j'eus fermé mon paquet, ſans avoir eu la moindre connoiſſance : la déſolation de ſa chambre ne ſe peut repréſenter. M. le Duc, Meſſieurs les Princes de Conty, Madame de Longueville, Madame de Gamaches, pleuroient de tout leur cœur. Madame de Gêvres avoit pris le parti des évanouiſſemens ; Madame de Briſſac de crier les hauts cris, & de ſe jetter par la place ; il fallut la chaſſer, parce qu'on ne ſçavoit plus ce qu'on faiſoit. Ces deux perſonnages n'ont pas réuſſi : qui prouve trop ne prouve rien, dit je ne ſçais qui. Enfin la douleur eſt univerſelle. Le Roi a paru touché, & a fait ſon panégyrique, en diſant qu'elle étoit plus conſi-

---

enfans, reſtitua tous les biens dont l'acquiſition lui étoit ſuſpecte ; & ſe réduiſit à une dépenſe très-modeſte, pour être plus en état de ſecourir les pauvres. Cette vertueuſe Princeſſe conſomma ſon ſacrifice à l'âge de 35 ans, le 4 Février 1672.

dérable par ſa vertu que par la grandeur de ſa fortune. Elle laiſſe par ſon teſtament l'éducation de ſes enfans à Madame de Longueville. Je diſois qu'il n'y avoit que le Diable qui gagnât à cette mort, & qu'il alloit reprendre ces deux petits Princes; mais afin qu'en nul lieu on ne s'en réjouiſſe, les voilà retombés en bonne main. M. le Prince eſt tuteur. Il y a 20000 écus aux pauvres, autant à ſes domeſtiques : elle veut être enterrée à ſa Paroiſſe tout ſimplement, comme la moindre femme. Je vis hier ſur ſon lit cette ſainte Princeſſe : elle étoit défigurée par le martyre qu'on lui avoit fait ſouffrir à la bouche : on lui avoit rompu deux dents, & brûlé la tête; c'eſt-à-dire, que ſi on ne mouroit point de l'apoplexie, on ſeroit à plaindre dans l'état où l'on met les pauvres patiens. Il y a de belles réflexions à faire ſur cette mort, cruelle pour toute autre, mais très-heureuſe pour elle qui ne l'a pas ſentie, & qui étoit préparée.

X

Si vous conduiſez à cette extrémité (à être amoureux) M. de Vence *, je vous

* Antoine Godeau, Ecrivain diſtingué du dix-ſeptieme ſiecle, naquit à Dreux d'une des premieres familles de la Ville : il penſa d'abord à s'y établir ; mais la Demoiſelle qu'il recherchoit

prie, ma Fille, que j'en ſois la confidente : en attendant, vous ne ſçauriez avoir un plus agréable commerce. C'eſt un Prélat d'un eſprit & d'un mérite diſtingué : c'eſt le plus bel eſprit de ſon tems ; vous avez

---

en mariage, l'ayant refuſé, parce qu'il étoit petit & de laide figure, le dépit qu'il en eut le fit venir à Paris, où il fut produit à l'hôtel de Rambouillet, qui étoit alors le rendez-vous de tous ceux qui couroient la carriere du bel-eſprit. Il s'y diſtingua bientôt par les agrémens de ſa converſation & le tour ingénieux de ſes vers. Les applaudiſſemens qu'il reçut l'éblouirent ſans le ſéduire. Il connut le faux des careſſes du monde, & cédant aux mouvemens victorieux de la Grace, il conſacra tous ſes talens au ſervice de celui à qui il en étoit redevable. Il entra donc dans l'Etat Eccléſiaſtique, & ſe fit une loi de n'employer ſon génie poëtique qu'à chanter les merveilles de Dieu & les vérités de la Religion. Il n'avoit que 31 ans lorſqu'il fut nommé à l'Evêché de Graſſe par le Cardinal de Richelieu, à qui il étoit allé préſenter ſa Paraphraſe du Cantique des trois jeunes Hébreux, & qui probablement le nomma à ce bénéfice pour le plaiſir de faire une mauvaiſe pointe. *Vous m'avez donné* BENEDICITE, lui dit-il, *& je vous donne* GRASSE. Le nouveau Prélat partit auſſi tôt pour ſon Diocèſe, où il conſacra tous ſes talens à l'inſtruction & à l'édification de ſon troupeau. Il y mourut dans ce ſaint exercice le 21 d'Avril 1672. Il a laiſſé un grand nombre d'Ouvrages en Proſe & en Vers, qui font encore plus d'honneur à ſa Religion qu'à ſon eſprit.

admiré ſes vers, jouiſſez de ſa proſe : il excelle en tout ; il mérite que vous en faſſiez votre ami. Vous citez plaiſamment cette Dame, qui aimoit à faire tourner la tête à des Moines ; ce ſeroit une bien plus grande merveille de la faire tourner à M. de Vence, lui dont la tête eſt ſi bonne, ſi bien faite & ſi bien organiſée. C'eſt un tréſor que vous avez en Provence, profitez-en ; du reſte, ſauve qui peut.

✕

Vous me demandez, ma chere Enfant, ſi j'aime toujours bien la vie : je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuiſans, mais je ſuis encore plus dégoûtée de la mort. Je me trouve ſi malheureuſe d'avoir à finir tout ceci par elle, que ſi je pouvois retourner en arriere, je ne demanderois pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarraſſe : je ſuis embarquée dans la vie ſans mon conſentement, il faut que j'en ſorte, cela m'aſſomme ; & comment en ſortirai-je, par où, par quelle porte ? Quand ſera-ce ? En quelle diſpoſition ? Souffrirai-je mille & mille douleurs qui me feront mourir déſeſpérée ? Aurai-je un tranſport au cerveau ? Mourrai-je d'un accident ? Comment ſerai-je avec Dieu ? Qu'aurai-je à lui préſenter ? La crainte, la néceſſité, feront-elles mon retour vers lui ? N'aurai-je aucun autre ſentiment que ce-

lui de la peur ? Que puis-je eſpérer ? Suis-je digne du Paradis ? Suis-je digne de l'Enfer ? Quelle alternative ! Quel embarras ! Rien n'eſt ſi fou que de mettre ſon ſalut dans l'incertitude ; mais rien n'eſt ſi naturel ; & la ſotte vie que je mene eſt la choſe du monde la plus aiſée à comprendre. Je m'abîme dans ces penſées ; & je trouve la mort ſi terrible, que je hais plus la vie, parce qu'elle m'y mene, que par les épines qui s'y rencontrent. Vous me direz que je veux vivre éternellement, point du tout ; mais ſi on m'avoit demandé mon avis, j'aurois bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice, cela m'auroit ôté bien des ennuis, & m'auroit donné le ciel bien ſûrement & bien aiſément.

✕

Voici un bon mot de Madame Cornuel *, qui a fort réjoui le Parterre. M. T...le fils, a quitté la robbe, & a mis une ſangle au-deſſous de ſon ventre & de ſon derriere. Avec ce bel air, il veut aller ſur la mer ; (je ne ſçais ce que lui a fait la terre). On

* Anne Bigot, d'une famille originaire d'Orléans, épouſa M. de Cornuel, Tréſorier de l'Extraordinaire des Guerres, à qui elle avoit inſpiré la paſſion la plus vive. Cette Dame ſe rendit célebre par la vivacité de ſon eſprit, & une multitude de bons mots dont on a recueilli pluſieurs.

diſoit donc à Madame Cornuel qu'il s'en alloit à la mer : *Hélas !* dit-elle, *eſt-ce qu'il a été mordu d'un chien enragé ?* Cela fut dit ſans malice : c'eſt ce qui a fait rire extrémement.

✕

Vous me parlez de mon départ : ha ! ma chere Fille, je languis dans cet eſpoir charmant. Rien ne m'arrête que ma tante qui ſe meurt de douleur & d'hydropiſie. Elle me briſe le cœur par l'état où elle eſt, & par tout ce qu'elle dit de tendreſſe & de bon ſens. Son courage, ſa patience, ſa réſignation, tout cela eſt admirable. M. d'Hacqueville & moi, nous ſuivons ſon mal jour à jour. Il voit mon cœur ; & la douleur que j'ai de n'être pas libre tout préſentement ; je me conduis par ſes avis, nous verrons entre-ci & Pâques. Si ſon mal augmente, comme il a fait depuis que je ſuis ici, elle mourra entre nos bras ; ſi elle reçoit quelque ſoulagement, & qu'elle prenne le train de languir, je partirai dès que M. de Coulanges ſera revenu.

✕

Ma tante ne parle que pour vous remercier : ſon état touche le cœur des plus indifférens : elle enfle tous les jours ; les remedes ne font point d'effet. Elle me diſoit tantôt : Enfin, ma Chere, voilà ce qui s'appelle

s'appelle une femme abandonnée. Elle ſe diſpoſe à mourir, & en parle ſans frayeur: elle eſt ſeulement étonnée qu'il faille tant de douleurs pour faire mourir une perſonne ſi foible. Il y a des manieres de mourir bien rudes & bien cruelles : la ſienne eſt des plus pitoyables qu'on puiſſe voir : elle reçoit mes ſoins avec une grande tendreſſe : je lui en rends de la même façon, & ſuis ſi extrémement touchée de ſes douleurs, & de l'horrible déſeſpoir de ma couſine, qu'il m'eſt impoſſible de n'en pas pleurer.

✕

Ma tante eſt toujours très-mal ; je lui dis mille tendreſſes de votre part qu'elle reçoit très-bien. M. de la Trouſſe lui en écrit d'exceſſives : ce ſont des amitiés de l'agonie, dont je ne fais pas grand cas. J'en quitte ceux qui ne commenceroient que-là à m'aimer. Ma Fille, il faut aimer pendant la vie, comme vous faites, la rendre douce & agréable, ne point noyer d'amertumes ceux qui nous aiment : il eſt trop tard de changer quand on expire.

✕

Ne croyez point, ma Fille, que la maladie de Madame de la Fayette puiſſe m'arrêter, elle n'eſt pas en état de faire peur ; & puiſque j'enviſage bien de partir dans

l'état où eſt ma tante, il faut croire que rien ne me peut empêcher. M. de Coulanges ne croyoit plus la revoir, il l'a trouvée méconnoiſſable ; elle ne prend plus plaiſir à rien ; elle eſt à demi dans le ciel ; c'eſt une véritable Sainte. Elle ne ſonge plus qu'à ſon grand voyage, & comprend fort bien celui que je vais faire. Elle me donne congé d'un cœur déja tout détaché de la terre, entrant dans mes raiſons. Cela touche ſenſiblement, & j'admire le contrepoids que Dieu veut mettre à la joie ſenſible que j'aurai de vous aller voir. Je laiſſerai ma tante à demi-morte. Cette idée bleſſe le cœur, & j'emporterai une inquiétude continuelle de mon fils. Ha ! que voilà bien le monde ! Vous dites qu'il faut ſe déſaccoutumer de ſouhaiter quelque choſe, ajoutez-y, & de croire être parfaitement contente. Cet état n'eſt pas réſervé pour les mortels.

✕

J'ai bien ſué aux périls de votre voyage. Ma tante a reçu encore aujourd'hui le Viatique dans la penſée de faire le ſien, où elle eſt appliquée avec une dévotion angélique : ſa préparation, ſa patience, ſa réſignation ſont des choſes ſi peu naturelles, qu'il faut les conſidérer comme autant de miracles qui perſuadent la Religion : elle eſt entiérement détachée de la

terre ; ſon état, quoiqu'infiniment douloureux, eſt la choſe du monde la plus ſouhaitable à ceux qui ſont véritablement Chrétiens. Elle nous chaſſe tous, comme je vous ai déja dit, & quoique nous ayons deſſein de lui obéir, nous croyons quelquefois qu'elle s'en ira encore plutôt que nous.

✕

Enfin, ma Fille, notre chere tante a fini ſa malheureuſe vie : la pauvre femme nous a bien fait pleurer dans cette triſte occaſion ; & pour moi qui ſuis tendre aux larmes, j'en ai beaucoup répandu : elle mourut hier matin à quatre heures, ſans que perſonne s'en apperçût ; on la trouva morte dans ſon lit. La veille elle étoit extraordinairement mal, & par inquiétude elle voulut ſe lever : elle étoit ſi foible qu'elle ne pouvoit ſe ſoutenir dans la chaiſe, elle s'affaiſſoit & couloit juſqu'à terre : on la relevoit : Mademoiſelle de la Trouſſe ſe flattoit, & trouvoit que c'étoit qu'elle avoit beſoin de nourriture. Elle avoit des convulſions à la bouche : elle diſoit que c'étoit un embarras que le lait avoit fait dans ſa bouche & dans ſes dents : pour moi, je la trouvois très-mal. A onze heures, elle me fit ſigne de m'en aller ; je lui baiſai la main, elle me donna ſa bénédiction, & je partis : enſuite elle prit ſon lait par complai-

ſance pour Mademoiſelle de la Trouſſe ; mais en vérité elle ne put rien avaler, & lui dit qu'elle n'en pouvoit plus : on la recoucha, elle chaſſa tout le monde, & dit qu'elle s'en alloit dormir : à trois heures elle eut beſoin de quelque choſe, & fit encore ſigne qu'on la laiſſât en repos : à quatre heures on dit à Mademoiſelle de la Trouſſe que ſa mere dormoit : elle dit qu'il ne falloit pas l'éveiller pour prendre ſon lait : à cinq heures elle dit qu'il falloit voir ſi elle dormoit : on approche de ſon lit, on la trouve morte. On crie, on ouvre les rideaux, ma couſine ſe jette ſur cette pauvre femme, elle la veut réchauffer, reſſuſciter ; elle l'appelle, elle crie, elle ſe déſeſpere ; enfin on l'arrache, & on la met par force dans une autre chambre : on me vient avertir : je cours toute émue ; je trouve cette pauvre tante toute froide, & couchée ſi à ſon aiſe, que je ne crois pas que depuis ſix mois elle ait eu un moment ſi doux que celui de ſa mort. Elle n'étoit quaſi point changée, à force de l'être auparavant : je me mis à genoux, & vous pouvez penſer ſi je pleurai abondamment en voyant ce triſte ſpectacle. J'allai enſuite voir Mademoiſelle de la Trouſſe, dont la douleur fend les pierres. Elle eſt venue coucher ici : nous avons été ce matin au Service, & me voilà prête à partir.

✕

Le Maréchal de Bellefond *, par un pur ſentiment de piété, s'eſt accommodé avec ſes Créanciers : il leur a cédé le fond de ſon bien, & donné plus de la moitié du revenu de ſa Charge, pour achever de payer les arrérages : cette exécution eſt belle, & fait bien voir que ſes voyages à la Trappe ne ſont pas inutiles.

✕

Le Maréchal de Bellefond a demandé permiſſion au Roi de vendre ſa Charge : jamais perſonne ne la fera ſi bien que lui : tout le monde croit, & moi plus que les autres, que c'eſt pour payer ſes dettes, pour ſe retirer, & ſonger uniquement aux affaires de ſon ſalut.

✕

Mais écoutez la bonté du Roi & le plaiſir de ſervir un ſi aimable Maître. Il a fait appeller le Maréchal de Bellefond dans ſon

* Bernardin Gigaut, Marquis de Bellefond, premier Maître-d'Hôtel du Roi, ſignala ſon courage en pluſieurs occaſions importantes au ſervice de Louis XIV, qui le fit Maréchal de France en 1668. Il mourut en 1694. & fut enterré dans le Chœur de la Sainte Chapelle de Vincennes, où ſe voit ſon Epitaphe.

Cabinet, & lui a dit : *Monſieur le Maréchal, je veux ſçavoir pourquoi vous me voulez quitter. Eſt-ce dévotion ? Eſt-ce envie de vous retirer ? Eſt-ce l'accablement de vos dettes ? Si c'eſt le dernier, j'y veux donner ordre, & entrer dans le détail de vos affaires.* Le Maréchal fut ſenſiblement touché de cette bonté : *Sire*, dit-il, *ce ſont mes dettes ; je ſuis abîmé ; je ne puis voir ſouffrir quelques-uns de mes amis qui m'ont aſſiſté & que je ne puis ſatisfaire. Hé bien*, dit le Roi, *il faut aſſurer leur dette, je vous donne cent mille francs de votre maiſon de Verſailles, & un brevet de retenue de quatre cents mille francs, qui ſervira d'aſſurance, ſi vous veniez à mourir. Vous payerez les arrérages avec les cent mille francs ; cela étant vous demeurerez à mon ſervice.* En vérité, il faudroit avoir le cœur bien dur pour ne pas obéir à un Maître, qui entre dans les intérêts d'un de ſes domeſtiques avec tant de bonté ; auſſi le Maréchal n'y réſiſta pas, & le voilà remis à ſa place, & comblé de bienfaits. Tout ce détail eſt vrai.

La guerre eſt déclarée, on ne parle que de partir. Canaples a demandé permiſſion au Roi d'aller ſervir dans l'Armée du Roi d'Angleterre, & en effet il eſt parti, mal content de n'avoir point

eu de l'emploi en France. Le Maréchal Dupleſſis ne quittera point Paris. Il eſt Bourgeois & Chanoine. Il met à couvert tous ſes Lauriers, & jugera des coups. Je ne trouve pas ſon perſonnage mauvais, ayant une ſi belle & ſi grande réputation. Il dit au Roi qu'il portoit envie à ſes enfans qui avoient l'honneur de ſervir Sa Majeſté; que pour lui, il ſouhaitoit la mort, puiſqu'il n'étoit plus bon à rien. Le Roi l'embraſſa & lui dit: *Monſieur le Maréchal, on ne travaille que pour approcher de la réputation que vous avez acquiſe: il eſt agréable de ſe repoſer après tant de victoires.* En effet, je le trouve heureux de ne point remettre au caprice de la fortune ce qu'il a acquis pendant toute ſa vie.

*

Le Roi part demain; il y aura cent mille hommes hors de Paris: l'Iſſel eſt bordé de deux cents piéces de canon, de ſoixante mille hommes de pied, de trois groſſes Villes, d'une large riviere qui eſt encore au-devant; le Comte de Guiche qui ſçait ce pays, nous montra l'autre jour cette carte chez Madame de Verneuil: c'eſt une choſe aſſez étonnante. M. le Prince eſt fort occupé dans cette grande affaire: il lui vint l'autre jour une maniere de fou aſſez plaiſant, qui lui dit

qu'il ſçavoit fort bien faire de la Monnoie. *Mon ami*, lui dit-il, *je te remercie, mais ſi tu ſçais une invention pour nous faire paſſer l'Iſſel, ſans être aſſommés, tu me feras grand plaiſir, car je n'en ſçais point.*

M. le Prince aura pour Lieutenans-Généraux, Meſſieurs les Maréchaux d'Humieres * & de Bellefond. Voici un détail qu'on eſt bien aiſe de ſçavoir : les deux Armées ſe joindront. Le Roi commandera à Monſieur, Monſieur à M. le Prince, M. le Prince à M. de Turenne, & M. de Turenne aux deux Maréchaux & même à l'Armée du Maréchal de Créquy. Le Roi parla donc au Maréchal de Bellefond, & lui dit qu'il vouloit qu'il obéît à

* Louis de Crevant d'Humieres, d'une très-ancienne famille originaire de Touraine, épouſa Louiſe de la Châtre, qui ne contribua pas peu à le faire parvenir à la dignité de Maréchal de France, à laquelle il fut élevé en 1668, à la ſollicitation du Vicomte de Turenne, qui ne put réſiſter aux charmes & à l'eſprit de la Marquiſe d'Humieres : c'eſt ce qui donna lieu à la plaiſanterie du Chevalier de Grammont, à qui le Roi ayant demandé s'il ſçavoit bien qui il venoit de faire Maréchal de France : *Oui, Sire*, lui dit-il, *c'eſt Madame d'Humieres.*

M. de Turenne ſans conſéquence. Le Maréchal, ſans demander du tems (voilà ſa faute,) répondit qu'il ne ſeroit pas digne de l'honneur que lui a fait le Roi, s'il ſe déshonoroit par une obéiſſance ſans exemple. Le Roi le pria fort bonnement de ſonger à ce qu'il lui répondoit, qu'il ſouhaitoit cette preuve de ſon amitié, qu'il y alloit de ſa diſgrace: le Maréchal lui répondit qu'il voyoit bien qu'il perdoit les bonnes graces de Sa Majeſté & ſa fortune, mais qu'il s'y réſolvoit plutôt que de perdre ſon eſtime, qu'il ne pouvoit obéir à M. de Turenne ſans dégrader la dignité où il l'avoit élevé. Le Roi lui dit, M. le Maréchal, il faut donc ſe ſéparer. Le Maréchal lui fit une profonde révérence, & partit. M. de Louvois qui ne l'aime pas, lui expédia tout auſſi-tôt un ordre d'aller à Tours. Il a été rayé de deſſus l'Etat de la Maiſon du Roi: il a cinquante mille écus de dettes au-delà de ſon bien, il eſt abîmé; mais il eſt content, & l'on ne doute pas qu'il n'aille à la Trappe. Il a offert ſon équipage qui étoit fait aux dépens du Roi, à Sa Majeſté, pour en faire ce qu'il lui plairoit: on a pris cela comme s'il avoit voulu braver le Roi. Jamais rien ne fut ſi innocent. Tous ſes parens, les Villars, & tout ce qui eſt attaché à lui eſt inconſolable. Le Maréchal d'Humieres, ſoutenu de M. de Louvois, n'avoit point paru, & at-

tendoit que le Maréchal de Créquy eût répondu : il eſt venu de ſon Armée en poſte répondre lui-même : il arriva avant-hier. Il a eu une converſation d'une heure avec le Roi. Le Maréchal de Grammont fut appellé, qui ſoutint les droits des Maréchaux de France, & fit le Roi juge de ceux qui faiſoient plus de cas de cette dignité, ou ceux qui pour en ſoutenir la grandeur, s'expoſoient au danger d'être mal avec lui, ou celui qui étoit honteux d'en porter le titre qui l'avoit effacé de tous les lieux où il pouvoit être, qui tenoit le nom de Maréchal de France pour une injure, & qui vouloit commander en Prince. Enfin la concluſion fut que le Maréchal de Créquy eſt allé à la campagne dans ſa maiſon planter des choux, auſſi bien que le Maréchal d'Humieres. Voilà de quoi on parle uniquement : les uns diſent qu'ils ont bien fait, d'autres qu'ils ont mal fait. La Comteſſe * s'égoſille, le Comte de Guiche prend ſon fauſſet, il les faut ſéparer, c'eſt une comédie : ce qui eſt vrai, c'eſt que voilà trois hommes d'une grande importance pour la guerre, & qu'on aura bien de la peine à remplacer. M. le Prince les regrette fort pour l'intérêt du Roi. M. de Schomberg ne veut pas obéir non plus à M.

* Madame de Fieſque.

de Turenne, ayant commandé des Armées en Chef. Enfin la France qui eſt pleine de grands Capitaines, n'en trouvera pas aſſez par la circonſtance de ce malheureux contre-tems... Je viens de faire un tour de Ville, j'ai été chez M. de la Rochefoucault : il eſt accablé de douleur d'avoir dit adieu à tous ſes enfans ; au travers de cela, il m'a prié de vous dire mille tendreſſes de ſa part : nous avons fort cauſé. Tout le monde pleure, ſon fils, ſon frere, ſon mari, ſon amant. Il faudroit être bien miſérable pour ne ſe pas trouver intéreſſé au départ de la France toute entiere. Dangeau *, & le Comte de Sault ** ſont venus nous dire adieu. Ils nous ont appris que le Roi, au lieu de partir demain, comme tout le monde le croyoit, afin d'éviter

* Philippes de Courcillon, Marquis de Dangeau, s'acquit les bonnes graces de Louis XIV, qui l'employa dans pluſieurs négociations importantes, & le combla de bienfaits. La reconnoiſſance de Dangeau éclata par un petit Ouvrage très-curieux, où il décrit le caractère de ſon Bienfaiteur, & le repréſente tel qu'il étoit au milieu de ſa Cour. Si cet Ouvrage étoit public, il feroit honneur à ſon Auteur, que ſon mérite fit parvenir à l'Académie Françoiſe & à celle des Sciences.

** Depuis Duc de Leſdiguieres & Gouverneur du Dauphiné : il fut bleſſé au paſſage du Rhin, où il fit des prodiges de valeur.

les larmes, eſt parti à dix heures du matin, ſans que perſonne l'ait ſçu. Il eſt parti lui douzieme, tout le reſte courra après. Au lieu d'aller à Villers-cotterets, il eſt allé à Nanteuil, où l'on croit que d'autres ſe trouveront qui ſont diſparus auſſi. Demain il ira à Soiſſons, & tout de ſuite, comme il avoit réſolu. Si vous ne trouvez pas cela galant, vous n'avez qu'à le dire. La triſteſſe où tout le monde ſe trouve, eſt une choſe qu'on ne ſçauroit imaginer au point qu'elle eſt. La Reine eſt demeurée Régente. Toutes les Compagnies Souveraines l'ont été ſaluer. Voici une étrange guerre qui commence bien triſtement.

X

J'ai vu Madame Dupleſſis Belliere * depuis deux heures. Elle m'a conté la converſation du Roi & du Maréchal de Créquy : elle eſt longue, forte, raiſonnable, touchante : ſi on lui avoit parlé le premier jour, la choſe ſeroit accommodée; il propoſa cinq ou ſix tempéramens qui auroient été reçus du Roi, ſi le Roi ne s'étoit fait une loi de ne les pas recevoir. Le Maréchal de Bellefond a gâté cette affaire. M. de la Rochefoucault dit que c'eſt qu'il n'a point de jointure dans l'eſprit. Le Maréchal de

* Belle-mere du Maréchal de Créquy.

Créquy parut déſeſpéré, & dit au Roi : Sire, ôtez-moi le Bâton, n'êtes-vous pas le maître ? Laiſſez-moi ſervir cette campagne *Marquis de Créquy*, peut être que je mériterai que Votre Majeſté me le rende à la fin de la guerre. Le Roi fut touché de l'état où il le voyoit ; & comme il ſortit de ſon Cabinet tout tranſporté, ne connoiſſant perſonne, le Roi dit au Maréchal de Villeroy, ſuivez le Maréchal de Créquy : il eſt hors de lui : il en a parlé avec eſtime & ſans aigreur, & fait ſervir dans l'Armée la Compagnie de ſes Gardes. Le Maréchal de Créquy eſt allé dans une de ſes terres près Pontoiſe avec ſa femme & ſes enfans. Le Maréchal d'Humieres eſt allé à Angers. Voilà de quoi il a été queſtion depuis quatre jours. Il n'y a plus perſonne à Paris.

Paſſage du Rhin.

Je viens d'apprendre, ma Fille, une triſte nouvelle, dont je ne vous dirai point le détail, parce que je ne le ſçais pas. Mais je ſçais qu'au paſſage de l'Iſſel * ſous les or-

* Riviere des Pays-Bas qui ſe jette dans le Zuider-Zée ou la Mer du Sud. Cette riviere reçoit les eaux du Rhin par un canal qui fut tiré depuis Arnheim juſqu'à Doesbourg, par Druſus pere de l'Empereur Claude & de Germanicus.

Mademoiſelle de Vertus * étoit retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle eſt preſque toujours : on eſt allé la querir avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiſelle de Vertus n'avoit qu'à ſe montrer. Ce retour ſi précipité marquoit bien quelque choſe de funeſte. En effet, dès qu'elle parut : Ah, Mademoiſelle ! comme ſe porte Monſieur mon frere ? Sa penſée n'oſa aller plus loin : Madame, il ſe porte bien de ſa bleſſure : & mon fils ? On ne lui répondit rien. Ah, Mademoiſelle ! mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, eſt-il mort ſur le champ ? N'a-t-il pas eu un ſeul moment ? Ah ! mon Dieu, quel ſacrifice ? Et là-deſſus, elle tombe ſur ſon lit ; & tout ce que la plus vive douleur peut faire, & par des convulſions, & par des évanouiſſemens, & par un ſilence mortel, & par des cris étouffés,

* Catherine-Françoiſe de Bretagne, de Vertus, de l'illuſtre Maiſon des Ducs de Bretagne, après avoir brillé ſur le théâtre du monde par la beauté de ſon eſprit & les excellentes qualités dont la Nature l'avoit favoriſée, renonça tout-à-coup aux eſpérances les plus flatteuſes du ſiécle, & vint s'enſévelir dans la ſainte retraite de Port-Royal, où elle paſſa les 22 dernieres années de ſa vie, en qualité de bienfaitrice, dans les œuvres de la plus auſtere pénitence & de la plus ardente charité. Elle y mourut le 21 Novembre 1692.

& par des larmes ameres, & par des élans vers le ciel, & par des plaintes tendres & pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens ; elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut : elle n'a aucun repos ; je lui ſouhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puiſſe vivre après une telle perte. Il y a un homme * dans le monde qui n'eſt guères moins touché : j'ai dans la tête que s'ils s'étoient rencontrés tous deux dans les premiers momens, & qu'il n'y eût eu perſonne avec eux, tous les autres ſentimens auroient fait place à des cris & à des larmes qu'on auroit redoublés de bon cœur.

⁂

M. de Longueville avoit fait ſon teſtament avant que de partir : il laiſſe une grande partie de ſon bien à un fils qu'il a, & qui, à mon avis, paroîtra ſous le nom de Chevalier d'Orléans **, ſans rien couter à ſes parens, quoiqu'ils ne ſoient point gueux. Sçavez-vous que l'on mit le corps de M. de Longueville dans le même bateau où il avoit paſſé tout vivant ? Deux

* M. de la Rochefoucault.

** Il paruт ſous le nom de Chevalier d'Orléans, & fut tué au Siége de Philisbourg en 1688.

heures après, M. le Prince le fit mettre près de lui, couvert d'un manteau, dans une douleur ſenſible : il étoit bleſſé, & auſſi pluſieurs autres ; de ſorte que ce jour fut la plus triſte choſe du monde. Ils ſont dans une ville en-deçà du Rhin pour ſe faire panſer. On dit que le Chevalier de Monthevreuil, qui étoit à M. de Longueville, ne veut pas qu'on le panſe d'une bleſſure qu'il a reçue auprès de lui.

⁂

Je n'ai point vu Madame de Longueville ; on ne la voit point : elle eſt malade ; il y a eu des perſonnes diſtinguées, mais je n'en ai pas été, & n'ai point de titre pour cela. Il ne paroît pas que la paix ſoit ſi proche, comme je vous l'avois mandé. Mais il paroît un air d'intelligence par-tout, & une ſi grande promptitude à ſe rendre, qu'il ſemble que le Roi n'ait qu'à s'approcher, pour qu'on ſe rende à lui. Sans l'excès de bravoure de M. de Longueville, qui lui a cauſé la mort, & à beaucoup d'autres, tout auroit été à ſouhait ; mais en vérité, toute la Hollande ne vaut pas un tel Prince.

⁂

J'ai vu enfin Madame de Longueville * :

* Anne-Génevieve de Bourbon, Ducheſſe de Longueville, devint dans le rang le plus élevé,

le haſard me plaça près de ſon lit : elle m'en fit approcher encore davantage, & me parla la premiere ; car pour moi je ne ſçais point de paroles dans une telle occaſion. Elle me dit qu'elle ne doutoit pas qu'elle ne m'eût fait pitié, que rien ne manquoit à ſon malheur. Elle me parla de Madame de la Fayette, de M. d'Hacqueville, comme de ceux qui la plaindroient le plus : elle me parla de mon fils, & de l'amitié que ſon fils avoit pour lui ; je ne vous dis point mes réponſes, elles furent comme elles devoient être ; & de

---

le modele le plus accompli de l'humilité & de la pénitence chrétienne. Après avoir donné ſes premieres années à la Religion, elle ſe livra à l'amour du monde, & ſe trouva engagée par le malheur des tems dans les guerres civiles qui déſolerent le commencement du Regne de Louis-Quatorze ; mais Dieu par un rayon de ſa Grace, lui ayant fait appercevoir l'abîme affreux où elle étoit plongée, elle en eut horreur, & ſongea d'abord à ſortir des malheureux engagemens qu'elle avoit contractés. Après avoir fait ſa paix avec le Roi, elle ne s'occupa que de ſa réconciliation avec Dieu, & elle entra dans la carriere laborieuſe de la Pénitence, où elle édifia pendant 27 ans par ſes auſtérités, ſon humilité, ſa patience & la pratique exacte de toutes les vertus chrétiennes. Sa ſainte vie fut terminée par une mort précieuſe qui l'enleva à la terre comme un fruit mûr pour l'éternité, le 15 Avril 1679.

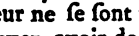
bonne foi, j'étois ſi touchée que je ne pouvois pas mal dire : la foule me chaſſa. Mais enfin la circonſtance de la paix eſt une ſorte d'amertume qui me bleſſe juſqu'au cœur, quand je me mets à ſa place : quand je me tiens à la mienne, j'en loue Dieu, puiſqu'elle me conſerve mon pauvre Sévigné & tous nos amis.

✕

Vous devez avoir reçu des Relations fort exactes, qui vous auront fait voir que le Rhin étoit mal défendu ; le grand miracle, c'eſt de l'avoir paſſé à la nâge. M. le Prince & ſes Argonautes étoient dans un bateau : les premieres troupes qu'ils rencontrerent au delà, demandoient quartier, quand le malheur voulut que M. de Longueville, qui ſans doute ne l'entendit pas, pouſſé d'une bouillante ardeur, s'approche de la barriere, & tue le premier qui ſe trouve ſous ſa main ; en même tems on le perce de cinq ou ſix coups. M. le Duc le ſuit, M. le Prince ſuit ſon fils, & tous les autres ſuivent M. le Prince. Voilà où ſe fit la tuerie, qu'on auroit, comme vous voyez, bien évitée, ſi l'on avoit ſçu l'envie que ces gens-là avoient de ſe rendre ; mais tout eſt marqué dans l'ordre de la Providence. M. le Comte de Guiche *

* Fils aîné du Maréchal de Grammont, fut

a fait une action dont le ſuccès le couvre de gloire ; car ſi elle eût tourné autrement, il eût été criminel. On l'envoie reconnoître ſi la riviere eſt guéable : il dit qu'oui. Elle ne l'eſt pas : des Eſcadrons entiers paſſent à la nâge ſans ſe déranger, il eſt vrai qu'il eſt le premier. Cela ne s'eſt jamais haſardé ; cela réuſſit : il enveloppe des Eſcadrons, & les force à ſe rendre. Vous voyez bien que ſon bonheur & ſa valeur ne ſe ſont point ſéparés. Mais vous devez avoir de grandes relations de tout cela.



Le Chevalier de Nantouillet étoit tombé de cheval : il va au fond de l'eau, il revient, il retourne, il revient encore : enfin il trouve la queue d'un cheval, il s'y attache : ce cheval le mene à bord, il monte ſur le cheval, ſe trouve à la mêlée,

---

le premier qui tenta le paſſage. Il étoit Lieutenant-Général de l'Armée de M. le Prince, & le Roi lui commanda de voir s'il trouveroit un gué dans le Rhin, pour aller aux Ennemis qui paroiſſoient de l'autre côté. Il vint rapporter au Roi qu'il avoit trouvé un gué facile vers Tolhuis, & promit de paſſer à la tête de la Cavalerie. La vérité étoit qu'il n'y avoit point de gué, de ſorte que l'Armée fut obligée de traverſer le Rhin à la nâge.

reçoit deux coups dans ſon chapeau, & revient gaillard. Voilà qui eſt d'un ſang froid, qui me fait ſouvenir d'Oronte *, Prince des Maſſagetes.

Au reſte, il n'eſt rien de plus vrai que M. de Longueville avoit été à confeſſe avant que de partir : comme il ne ſe vantoit jamais de rien, il n'en avoit pas même fait ſa cour à Madame ſa mere ; mais ce fut une confeſſion conduite par nos amis **, dont l'abſolution fut différée plus de deux mois : cela s'eſt trouvé ſi vrai que Madame de Longueville n'en peut pas douter. Vous pouvez penſer quelle conſolation. Il faiſoit une infinité de libéralités & de charités que perſonne ne ſçavoit ; & qu'il ne faiſoit qu'à condition qu'on n'en parlât point. Jamais un homme n'a eu tant de ſolides vertus, il ne lui manquoit que des vices, c'eſt-à-dire, un peu d'orgueil, de vanité, de hauteur ; mais du reſte, jamais on n'a été ſi près de la perfection : il étoit au-deſſus des louanges ; pourvu qu'il fût content de lui, c'étoit aſſez. Je vois ſouvent des gens qui ſont encore fort éloignés de ſe conſoler de cette perte ; mais

* Héros de Roman.
** Meſſieurs de P. R.

pour tout le gros du monde, ma chere Enfant, cela eſt paſſé : cette triſte nouvelle n'a aſſommé que trois ou quatre jours *.

* Le corps de ce jeune Prince fut enterré aux Céleſtins de Paris dans la Chapelle d'Orléans, & ſon cœur fut porté à Port-Royal des Champs, où on lui conſacra cette Epitaphe : « Ici repoſe le cœur de Charles I. d'Orléans, Duc » de Longueville, Prince Souverain de Neuf-» Châtel en Suiſſe, jeune Prince que ſa ſageſſe, » ſa foi, ſon eſprit, ſa libéralité, ſon courage, » ſa valeur & ſa bonté qui avoient peu d'exem-» ples, non-ſeulement parmi les Princes, mais » même parmi le commun des hommes, ren-» doient vraiment digne de ſa naiſſance. Déja » illuſtre par l'excellence de ſes qualités per-» ſonnelles, par la grandeur de ſes actions, par » ſa ſcience au fait de la Guerre, & par la répu-» tation qu'il s'y étoit acquiſe, ſur-tout à la » campagne de Flandres, à celle de Franche-» Comté, au ſecours de Candie, & à l'expédi-» tion de Hollande, où il s'acquitta avec beau-» coup de valeur de tous les devoirs d'un grand » homme de guerre, il étoit ſur le point de ſe » voir élever ſur le Trône de Pologne par le » choix volontaire des premiers du Royaume. » Mais comme il penſoit ſérieuſement à de plus » grandes choſes, c'eſt-à-dire, à l'éternité & au » Royaume des Cieux, & qu'il pleuroit amére-» ment les fautes de ſa vie paſſée, Dieu touché » du danger où l'expoſoient ſon âge & ſa di-» gnité prochaine, le délivra d'affaires très-épi-» neuſes, en l'appellant à lui le 12 Juin 1672, » & fruſtra par-là l'attente de tout l'Univers &

✕

Deſpréaux a été avec Gourville voir M. le Prince. M. le Prince l'envoya voir ſon armée : *Hé bien, qu'en dites-vous ?* dit M. le Prince. *Monſeigneur*, dit Deſpréaux, *je crois qu'elle ſera fort bonne quand elle ſera majeure.* C'eſt que le plus âgé n'a pas dix-huit ans.

✕

On diſoit l'autre jour à M. le Dauphin, qu'il y avoit un homme à Paris qui avoit fait pour chef-d'œuvre un petit charriot qui étoit traîné par des puces. Il dit à M. le Prince de Conty : Mon couſin, qui eſt-ce qui a fait les harnois ? Quelque araignée du voiſinage, dit le Prince : cela eſt joli.

✕

Il faut commencer, ma chere Fille,

» le deſir des Polonois ». Il n'étoit alors âgé que de 23 ans, ſans avoir été engagé dans le mariage. Il combattoit en ce moment avec beaucoup de valeur, après avoir paſſé le Rhin près du Fort de Tolhuis.

La Princeſſe Génevieve de Bourbon ſa mere, que Dieu avoit réſervée à une ſi grande piété, a fait poſer ce monument pour marque de ſa douleur & de ſon eſpérance.

par

par la mort du Comte de Guiche ; voilà de quoi il eſt queſtion préſentement. Ce pauvre garçon eſt mort de maladie & de langueur dans l'armée de M. de Turenne : la nouvelle en vint Mardi matin. Le Pere Bourdaloue l'a annoncé au Maréchal de Grammont qui s'en douta, ſçachant l'extrémité de ſon fils. Il fit ſortir tout le monde de ſa chambre : il étoit dans un petit appartement qu'il a au-dehors des Capucines : quand il fut ſeul avec ce Pere, il ſe jetta à ſon cou, diſant qu'il devinoit bien ce qu'il avoit à lui dire, que c'étoit le coup de ſa mort ; qu'il la recevoit de la main de Dieu ; qu'il perdoit le ſeul & véritable objet de ſa tendreſſe & de toute ſon inclination naturelle ; que jamais il n'avoit eu de ſenſible joie, ou de violente douleur que par ce fils qui avoit des choſes admirables. Il ſe jetta ſur un lit, n'en pouvant plus, mais ſans pleurer (car on ne pleure pas dans cet état) le Pere pleuroit, & n'avoit encore rien dit : enfin il lui parla de Dieu, comme vous ſçavez qu'il en parle : ils furent ſix heures enſemble ; & puis le Pere, pour lui faire faire ſon ſacrifice entier, le mena à l'Egliſe de ces bonnes Capucines, où l'on diſoit Vigiles pour ce cher fils : le Maréchal y entra en tombant, en tremblant, plutôt traîné & pouſſé que ſur ſes jambes : ſon viſage n'étoit plus connoiſſable. M. le

Duc le vit en cet état ; & en nous le contant chez Madame de la Fayette, il pleuroit. Ce pauvre Maréchal revint enfin dans ſa petite chambre : il eſt comme un homme condamné : le Roi lui a écrit : perſonne ne le voit : Madame de Monaco * eſt entiérement inconſolable. Madame de Louvigny ** l'eſt auſſi, mais c'eſt par la raiſon qu'elle n'eſt point affligée : n'admirez-vous point le bonheur de cette derniere ? La voilà dans un moment Ducheſſe de Grammont. La Chancelière *** eſt tranſportée de joie. La Comteſſe de Guiche fait fort bien : elle pleure quand on lui conte les honnêtetés & les excuſes que ſon mari lui a faites en mourant. Elle dit : Il étoit aimable, je l'aurois aimé paſſionnément, s'il m'avoit un peu aimée. J'ai ſouffert ſes mépris avec douleur, ſa mort me touche & me fait pitié : j'eſpérois toujours qu'il changeroit de ſentiment pour moi. Voilà qui eſt vrai, il n'y a point là de Comédie.

✕

Voici une querelle qui faiſoit la nou-

* Sœur du Comte de Guiche.

** Marie-Charlotte de Caſtelnau.

*** Madame Séguier, grande-mere de la Comteſſe de Guiche.

velle de S. Germain. M. le Chevali
Lorraine & M. de Vivonne* ſont les a
reux de Madame de Ludre. Le Che
de Lorraine veut chaſſer M. de Viv
On s'écrie, & de quel droit ? Sur c
dit qu'il veut ſe battre contre M. de
vonne. On ſe moque de lui. Non,
a point de raillerie, il ſe veut battr
monte à cheval, & prend la campa
Voici ce qui ne ſe peut payer, c'eſt
tendre M. de Vivonne : il étoit da
chambre très-mal de ſon bras, receva

* Louis-Victor de Rochechouart, D
Mortemar & de Vivonne, d'abord Génér
Galeres, & enſuite Maréchal de France,
un homme de beaucoup d'eſprit, & fert
bons mots. Au paſſage du Rhin il mont
cheval blanc qui paſſa des premiers ; & c
le fleuve étoit un peu rapide, le Maréchal a
ces paroles à ſon cheval qu'il appelloit
ce Jean le blanc, ne ſouffre pas qu'un G
» de mer ſoit noyé dans l'eau douce ce. U
le Roi le railloit ſur ſa groſſeur extraord
en préſence du Duc d'Aumont qui n'éto
moins gros : *Vous groſſiſſez à vue d'œil* ; l
ce Prince, *vous ne faites point d'exercice. Sire, c'eſt une médiſance*, répliqua M. de V
ne ; *il n'y a point de jour que je ne faſſe au trois fois le tour de mon couſin d'Aumont.* L
me Prince lui demandant ce que la lecture à l'eſprit, *ce que vos Perdrix font à mes*, répondit-il ; il avoit les couleurs extrêm vives.

complimens de toute la Cour, car il n'y a point eu de partage. *Moi, Meſſieurs*, dit-il, *moi, me battre : il peut fort bien me battre, s'il veut, mais je le défie de faire que je veuille me battre : qu'il ſe faſſe caſſer l'épaule, qu'on lui faſſe dix-huit inciſions ; & puis* (on croit qu'il va dire, & puis nous nous battrons) *& puis*, dit-il, *nous nous accommoderons. Mais ſe moque-t-il de vouloir tirer ſur moi ; voilà un beau deſſein ; c'eſt comme qui voudroit tirer dans une porte cochere. Je me repens bien de lui avoir ſauvé la vie au paſſage du Rhin. Je ne veux plus faire de ces actions ſans faire tirer l'horoſcope de ceux pour qui je les fais. Euſſiez-vous jamais cru que c'eût été pour me percer le ſein, que je l'euſſe remis ſur la ſelle ?* Mais tout cela d'un ton & d'une maniere ſi folle, qu'on ne parloit d'autre choſe à S. Germain.

✕

Le Chevalier de Lorraine a demandé quartier de plaiſanterie à M. de Vivonne qui ne s'épuiſoit point ſur l'horreur qu'il avoit de ſe battre : l'accommodement s'eſt fait, & on n'en parle plus. Soyecourt * demandoit hier à Vivonne, Quand eſt-ce que le Roi ira à la chaſſe ? Vivonne ** ré-

* Grand-Veneur.
** Général des Galeres.

pondit bruſquement, Quand eſt-ce que les Galeres partiront ?

✕

Il y a une nouvelle de l'Europe qui m'eſt entrée dans la tête : je vais vous la mander contre mon ordinaire. Vous ſçavez que le Roi de Pologne eſt mort. Le Grand Maréchal *, mari de Mademoiſelle d'Arquien, eſt à la tête d'une armée contre les Turcs : il a gagné une bataille ſi pleine & ſi entiere, qu'il eſt demeuré quinze mille Turcs ſur la place : il a pris deux Baſſas, il s'eſt logé dans la tente du Général ; & cette victoire eſt ſi grande, qu'on ne doute point qu'il ne ſoit élu Roi, d'autant plus qu'il eſt à la tête d'une armée, & que la fortune eſt toujours pour les gros bataillons. Voilà une nouvelle qui m'a plu.

✕

Vous me dites mille douceurs ſur le commencement de l'année, ma chere Fille, rien ne me peut être plus doux, vous m'êtes toutes choſes, & je ne ſuis appliquée qu'à faire que tout le monde ne voie pas toujours à quel point cela eſt vrai. J'ai paſſé le commencement de cette année

* Jean Sobieski, qui fut depuis élu Roi de Pologne le 20 Mai 1674.

assez brutalement. Je ne vous ai dit qu'un pauvre mot; mais comptez, mon Enfant, que cette année, & toutes celles de ma vie sont à vous : c'est un tissu, c'est une vie toute entiere qui vous est dévouée jusqu'au dernier soupir. Vos moralités sont admirables : il est vrai que le tems passe par-tout, & passe vîte : vous criez après lui, parce qu'il vous emporte toujours quelque chose de votre belle jeunesse ; mais il vous en reste beaucoup ; pour moi, je le vois courir avec horreur, & m'apporter en passant l'affreuse vieillesse, les incommodités, & enfin la mort. Voilà de quelle couleur sont les réflexions d'une personne de mon âge. Priez Dieu, ma Fille, qu'il m'en fasse tirer la conclusion que le Christianisme nous enseigne.

*

L'Archevêque de Reims * revenoit hier fort vîte de S. Germain, c'étoit comme un tourbillon. S'il se croit grand Sei-

* Charles-Maurice le Tellier, fils du Chancelier, & frere du Marquis de Louvois, se distingua par son zele pour la pureté de la Morale, & pour l'observation de la Discipline ecclésiastique. Il mourut subitement à Paris, le 22 Février 1710, à 69 ans, & laissa sa riche Bibliothéque aux Chanoines Réguliers de l'Abbaye de Sainte Génevieve.

gneur, ſes gens le croient encore plus que lui. Ils paſſoient au travers de Nanterre, *tra, tra, tra* : ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare* : ce pauvre homme ſe veut ranger, ſon cheval ne le veut pas, & enfin le carroſſe & les ſix chevaux renverſent cul par-deſſus tête le pauvre homme & le cheval ; & paſſent par-deſſus, & ſi bien par-deſſus, que le carroſſe en fut verſé & renverſé : en même tems l'homme & le cheval, au lieu de s'amuſer à être roués, ſe relevent miraculeuſement, & remontent l'un ſur l'autre, & s'enfuient, & courent encore ; pendant que les Laquais & le Cocher de l'Archevêque, & l'Archevêque même ſe mettent à crier : *Arrête, arrête, ce coquin ; qu'on lui donne cent coups.* L'Archevêque en racontant ceci, diſoit : *Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras, & coupé les oreilles.*

Mon Dieu, ma chere Fille, que je m'accoutume peu à votre abſence ! J'ai quelquefois de ſi cruels momens, quand je conſidere comme nous voilà placées, que je ne puis reſpirer ; & quelque ſoin que je prenne de détourner cette idée, elle revient toujours. Je demande pardon à votre Philoſophie ; mais une fois entre mille, ne ſoyez point fâchée que je me donne le ſou-

lagement de vous dire ce que je ſouffre ſi ſouvent, ſans en rien dire à perſonne. Il eſt vrai que la Bretagne nous va encore éloigner ; c'eſt une rage. Il ſemble que nous voulions nous aller jetter chacune dans la mer, & laiſſer toute la France entre nous deux. Dieu nous béniſſe.

✕

Voici une petite hiſtoire qui s'eſt paſſée, il y a trois jours. Un pauvre Paſſementier dans ce fauxbourg S. Marceau, étoit taxé à dix écus pour un impôt ſur la Maîtriſe. Il ne les avoit pas ; on le preſſe & repreſſe ; il demande du tems, on lui refuſe : on prend ſon pauvre lit & ſa pauvre écuelle. Quand il ſe vit en cet état, la rage s'empara de ſon cœur ; il coupa la gorge à trois enfans qui étoient dans ſa chambre ; ſa femme ſauva le quatrieme, & s'enfuit. Le pauvre homme eſt au Châtelet : il ſera pendu dans un jour ou deux. Il dit que tout ſon déplaiſir, c'eſt de n'avoir pas tué ſa femme & l'enfant qu'elle a ſauvé. Songez que cela eſt vrai, comme ſi vous l'aviez vu ; & que depuis le ſiége de Jéruſalem il ne s'eſt point vu une telle fureur.

✕

L'autre jour M. le Dauphin tiroit au blanc, il tira fort loin du but ; M. de

Montauſier * ſe moqua de lui, & dit au Marquis de Créquy, qui eſt fort adroit, de tirer : le petit pendart tire un pied plus loin que M. le Dauphin, *Ha ! petit corrompu*, s'écria M. de Montauſier, *il faudroit vous étrangler.*

Voici la nouvelle du jour. Le Roi vient de dire que le Duc de Lunebourg ayant aſſiégé Treves, & le Maréchal de Créquy s'étant acheminé pour y aller, ce Duc avoit quitté le Siege, brûlé ſon propre camp, paſſé la riviere ſur trois ponts, chargé le Maréchal de Créquy en flanc, pris ſon canon & ſon bagage, défait l'Infanterie, & mis la Cavalerie dans un deſordre effroyable. On ne ſçavoit pas ce qu'étoit devenu le Maréchal de Créquy **. On

* Charles de Sainte Maure, Duc de Montauſier, Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur de M. le Dauphin, premier Gentilhomme de ſa Chambre, & Maître de ſa Garderobe, mari de la célebre Julie d'Angennes, Demoiſelle de Rambouillet, s'eſt rendu célebre par ſa rare probité, ſon auſtere vertu, ſa grande érudition, & ſa bonne conduite à la guerre. Il mourut le 17 Mai 1690, âgé de 80 ans.

** Le Maréchal de Créquy étant accouru au ſecours de Treves que les Ducs de Lunebourg aſſiégeoient, fut entiérement défait à Conſarbrick.

croit que les Ennemis ſont retournés à Treves qui eſt ſans Gouverneur ; car M. de Vignori qui l'étoit, allant voir une batterie, ſon cheval l'a laiſſé dans un foſſé, où il a été tué. Le pauvre Lamarck & le Chevalier de Cauviſſon ont été tués, on ſçaura demain les autres. Voilà ce que Sa Majeſté a dit ; mais à Paris on dit, & on croit ſçavoir que c'eſt une vraie déroute. Toute l'Infanterie a été défaite, & la Cavalerie en fuite & en deſordre. J'ai couru tout le matin pour ſçavoir des nouvelles de la Trouſſe & de Sanzey ; on ne dit rien de ce dernier. On dit que la Trouſſe eſt bleſſé, & puis d'autres diſent qu'on ne ſçait où il eſt ; ce qui paroît sûr, c'eſt qu'il n'eſt pas mort, puiſqu'on ſçait le nom de tant de gens au-deſſous de lui. La conſterna-

---

& ſe ſauva lui quatrieme à Treves, où il eut le bonheur d'entrer, & l'honneur de défendre la Ville près d'un mois. Il l'eut même défendue plus long-tems, quoique mal fortifiée, ſans la révolte de la garniſon ſoulevée par un Capitaine nommé *Boisjourdan*. Le Maréchal de Créquy ayant refuſé de ſigner la Capitulation, fut fait priſonnier de Guerre avec les autres Officiers qui voulurent ſuivre ſon exemple. Ce fut à l'occaſion de la défaite de Conſarbrick, que M. le Prince dit qu'il ne manquoit que cette diſgrace au Marquis de Créquy, pour le rendre un des plus grands Généraux de l'Europe.

tion eſt grande : rien n'empêche cette Armée victorieuſe de joindre Montécuculli, qui a paſſé le Rhin à Straſbourg, où l'on s'eſt déclaré pour lui. On ne croit pas que M. le Prince puiſſe joindre notre Armée, il ne ſe porte pas bien : quelle conjoncture pour lui & pour ſa gloire ! Duras eſt ſeul à cette Armée : il a mandé au Roi en le remerciant, que ſon frere de Lorges méritoit bien mieux l'honneur d'être Maréchal de France que lui. Les Ennemis ſont fiers de la mort de M. de Turenne : en voilà les effets : ils ont repris courage : on ne peut en écrire davantage ; mais la conſternation eſt grande ici ; je vous le dis pour la ſeconde fois.

✕

Depuis la défaite du Maréchal de Créquy, M. de la Feuillade * a pris la poſte, & s'en eſt venu droit à Verſailles, où il ſurprit le Roi : il lui dit : *Sire, les uns font venir leurs femmes*, (c'eſt Rochefort) *les autres les viennent voir : pour moi, je*

* François, Vicomte d'Aubuſſon, Duc de la Feuillade, Pair & Maréchal de France, Colonel des Gardes Françoiſes, Chevalier des Ordres du Roi, Gouverneur du Dauphiné, fit en partie la dépenſe de la Place des Victoires. Il mourut ſubitement au mois de Septembre 1691.

viens voir une heure Votre Majeſté, & la remercier mille & mille fois : je ne verrai que Votre Majeſté, car ce n'eſt qu'à elle que je dois tout. Il cauſa aſſez long-tems, & prit congé, & dit : *Sire, je m'en vais, je vous prie de faire mes complimens à la Reine, à M. le Dauphin, à ma femme, & à mes enfans*, & s'en alla remonter à cheval, & en effet, il n'a vu ame vivante : cette petite équipée a fort plu au Roi, il a raconté en riant comme il étoit chargé de complimens : il n'y a qu'à être heureux, tout réuſſit.

✕

Enfin M. de la Trouſſe eſt trouvé : admirez ſon bonheur dans cette affaire : après avoir fait des merveilles à la tête de ce Bataillon, il eſt enveloppé de deux Eſcadrons, & ſi bien enveloppé, qu'on ne ſçait ce que tout cela eſt devenu : tout d'un coup il ſe trouve qu'il eſt priſonnier : de qui ? Du Marquis de Grana qui l'a vu pendant ſix mois à Cologne, & qui l'aime extrémement. Il a auſſi une jolie petite bleſſure, & pourra fort bien faire ſes vendanges à la Trouſſe ; car il viendra très-aſſurément ſur ſa parole, & pour mieux dire, il ſera reçu très-agréablement à la Cour. Je n'ai jamais vu tant de ſoins & tant d'amitiés, que tous ſes amis lui en ont témoigné. Je le plains d'avoir tant de

remercimens à faire ; mais n'eſt-il pas vrai que ſi on avoit fait exprès une deſtinée, on n'auroit pas imaginé autre choſe que ce qui lui eſt arrivé ? Pour le bon Sanzey, nous n'en ſçavons aucune nouvelle ; cela n'eſt gueres bon. Le Maréchal de Créquy eſt à Treves, à ce que l'on dit, ſes gens l'ont vu paſſer lui quatrieme dans un bateau : *on parle d'eaux, du Tibre, & l'on ſe tait du reſte.* Sa femme eſt folle de douleur, & n'a pas reçu un mot de lui : je crois qu'il eſt noyé, ou tué par les payſans en allant à Treves. Enfin je trouve que tout va mal, hormis la Trouſſe. M. le Prince s'achemine vers l'Allemagne, M. le Duc y eſt déja. M. de la Feuillade eſt allé ramaſſer les débris de l'Armée du Maréchal de Créquy, pour ſe joindre à M. le Prince. Il ne faut point faire d'almanachs : mais ſi les Ennemis ont pris Haguenau, comme on l'a dit, la Carte nous apprend que cela n'eſt pas bon.

X

Je veux vous conter des choſes ſi raiſonnables que le Roi a dites, que c'eſt un plaiſir de les entendre. Il a fort bien compris la perte de M. de Turenne ; & quand il rêve & rentre en lui-même, il la prend pour la cauſe de ce dernier malheur. Un Courtiſan vouloit lui faire croire que ce n'étoit rien que ce qu'on avoit perdu ; il

répondit qu'il haïſſoit ces manieres, & qu'en un mot, c'étoit une défaite très-complette : on voulut excuſer le Maréchal de Créquy, il convint que c'étoit un très-brave homme ; mais ce qui eſt deſagréable, dit-il, c'eſt que mes Troupes ont été battues par des gens qui n'ont jamais joué qu'à la baſſette : il eſt vrai que ce Duc de Zell eſt jeune & joueur, mais voilà un joli coup d'eſſai. Un autre Courtiſan voulut dire, mais pourquoi le Maréchal de Créquy donnoit-il la bataille ? Le Roi répondit, & ſe ſouvint d'un vieux conte du Duc de Veimar*, qu'il appliqua très-bien. Ce Veimar, après la mort du grand Guſtave, commandoit les Suédois Alliés de la France : un vieux Parabere, cordon-bleu, lui demanda en parlant de la derniere bataille qu'il avoit perdue : *Monſieur, pourquoi la donniez-vous ? Monſieur*, lui répondit le Duc de Veimar, *c'eſt que je croyois*

* Bernard, Duc de Saxe, l'un des plus grands Capitaines du dix-ſeptieme ſiecle. Louis XIII le mit à la tête d'une puiſſante Armée, avec laquelle il remporta des victoires ſignalées, & fit de grandes conquêtes, qu'il auroit pouſſées plus loin ſans la mort qui le ſurprit en 1639. Ce vaillant homme, pour marquer l'eſtime qu'il faiſoit de la valeur du Comte de Guébriand, lui laiſſa en mourant ſon épée, ſes piſtolets, ſes armes & ſon cheval de combat.

la gagner ; & puis ſe tourna ; *Qui eſt ce ſot Cordon bleu là ?* Toute cette explication eſt extrémement plaiſante : M. de Lorraine n'avoit par voulu obéir à ce jeune Duc de Zell, qui eſt frere du Duc d'Hanovre, & ce Duc de Zell qui avoit là toutes ſes Troupes, avoit voulu les commander. Tout a été bien pour eux. On ne ſçait encore rien du Maréchal de Créquy depuis le petit bateau : pour moi je le crois mort.

X

On vient de me dire de très-bon lieu que les Courtiſans croyant faire leur cour en perfection, diſoient au Roi qu'il entroit à tout moment à Thionville & à Metz des Eſcadrons & même des Bataillons tout entiers, & que l'on n'avoit quaſi rien perdu. Le Roi, comme un galant homme, ſentant la fadeur de ce diſcours, & voyant donc rentrer tant de Troupes, *Mais*, dit-il, *en voilà plus que je n'en avois.* Le Maréchal de Grammont *, plus habile que les autres, ſe jette dans cette penſée : *Oui*,

* Antoine, Duc de Grammont, mourut à Bayonne en 1678. Ce Maréchal & le Duc de Grammont ſon frere, paſſoient pour les Seigneurs de la Cour, qui railloient le plus agréablement. Ils avoient tous deux l'eſprit orné, ſurtout le Maréchal qui parloit très-bien ſa langue.

Sire, c'eſt qu'ils ont fait des petits. Voilà de ces bagatelles que je trouve plaiſantes, & qui ſont vraies.

Le Siege de Treves ſe pouſſe vivement; s'il y a quelque balle qui ait reçu la commiſſion de tuer le Maréchal de Créquy, elle n'aura pas de peine à le trouver, car on dit qu'il s'expoſe comme un déſeſpéré.... Les gens de M. de Sanzey content cette déroute (de Conſarbrick) d'une terrible façon: il y avoit deux mille hommes au fourage: ils n'étoient que cinq mille contre vingt-deux mille, on ne croyoit pas la riviere guéable; elle l'étoit en trois endroits, de ſorte que l'Armée des Ennemis paſſoit, & prenoit nos Troupes en flanc. La Trouſſe diſoit ſon avis, mais la tête tourne à moins. Le Maréchal de Créquy combattit comme un déſeſpéré, & puis s'alla jetter dans Treves, où il fait une défenſe d'Orondate. Il s'eſt ſauvé beaucoup de troupes; la terreur & la confuſion ont été plus loin que la tuerie. On n'a point trouvé le corps de M. de Sanzey, mais ſes gens l'ont vu ſe jetter dans un Eſcadron qui s'appelle *Sansquartier*; il cria, en s'y jettant, qu'on n'en fit point auſſi: il combattit long-tems; ce qui reſta de ſon Régiment ſe rallia, & de lui point de nouvelles: le peut-on imaginer autre

part que ſur le champ de bataille ; où l'on n'a pu l'aller chercher d'abord, ni le reconnoître quand on y eſt allé au bout de douze jours. La pauvre Madame de Sanzey arriva Samedi à ſept heures du matin, comme je montois en caleche pour m'en aller à Livry. Je deſcendis, & ne la quittai pas de tout le jour. Elle penſa trouver à la porte l'équipage de ſon mari qui revint une heure après elle. On ne pouvoit voir ſans pleurer tous les pauvres gens & tout ce train maigre & triſte. Elle s'en retournera dans quelques jours à Autry : elle eſt fort affligée, & pleure de bon cœur. On ne vouloit pas qu'elle prît le deuil, j'ai ri de cette viſion : M. de Sanzey reviendra le jour d'Hénoch, d'Elie, de S. Jean-Baptiſte, du feu Marquis de Piennes & du Marquis d'Eſtrées. Quelle folie de douter de ſa mort ! Et au bout du compte, s'il revenoit, on ôteroit le bandeau, & on deviendroit groſſe : pourvu qu'on ne ſe marie pas, on eſt toujours en état de recevoir ſon mari.

✕

M. de Lorraine ne vouloit pas qu'on s'amusât au Siege de Treves, & diſoit : Vous y périrez, Meſſieurs ; ſongez qu'il y a quatre mille hommes & un Maréchal de France en colere. En effet, ce Maréchal fait des miracles : il nettoie tous les deux ou

trois jours la tranchée avec une propreté extraordinaire ; mais enfin, mes Belles, rien n'eſt imprenable ; il faudra ſe rendre. La Maréchale de Créquy dit toujours que M. de Sanzey eſt dans Treves : je ne le crois point du tout. Ce ſeroit une belle choſe ſi pendant que ſa femme le pleure d'un côté, & refuſe l'eſpérance de le trouver dans cette place aſſiégée, elle alloit apprendre qu'il y a été tué.

✕

Vous me louez continuellement ſur mes lettres, & je n'oſe plus vous parler des vôtres, de peur que cela n'ait l'air de rendre louanges pour louanges ; mais encore ne faut-il pas ſe contraindre juſqu'à ne pas dire la vérité : vous avez des penſées & des tirades incomparables : il ne manque rien à votre ſtyle ; d'Hacqueville & moi nous étions ravis de lire certains endroits brillans, & même dans vos narrations, l'endroit qui regarde le Roi, votre colere contre Lauzun & contre l'Evêque, ce ſont des traits de Maître ; quelquefois j'en donne auſſi une petite part à Madame de Villars ; mais elle s'attache aux tendreſſes, & les larmes lui en viennent fort bien aux yeux.

✕

Ecoutez, ma Fille, une bonté & une

douceur charmante du Roi votre Maître : cela redoublera bien votre zele pour ſon ſervice. Il m'eſt revenu de très-bon lieu que l'autre jour M. de Montauſier demanda une petite Abbaye à Sa Majeſté pour un de ſes amis ; il en fut refuſé, & ſortit fâché de chez le Roi, en diſant : *Il n'y a que les Miniſtres & les Maîtreſſes qui ayent du pouvoir en ce pays.* Ces paroles n'étoient pas trop bien choiſies, le Roi les ſçut : il fit appeller M. de Montauſier, lui reprocha avec douceur ſon emportement, le fit reſſouvenir du peu de ſujet qu'il avoit de ſe plaindre de lui, & le lendemain il fit Madame de Cruſſol Dame du Palais : je vous dis que voilà des conduites de Titus. Vous pouvez juger ſi le Gouverneur a été confondu, auſſi bien que l'Evêque qui vous doit ſa députation. Ces manieres de ſe venger ſont bien cruelles.

✕

Brancas s'eſt inquiété, je ne ſçais pourquoi, il eſt Volontaire à l'Armée : & comme il eſt deſeſpéré de mille choſes, il n'évitera pas trop de rêver, ou de s'endormir vis-à vis d'un canon. Il ne voit gueres d'autre porte pour ſortir de tous ſes embarras. Il écrivoit l'autre jour à Madame de Villars & à moi : le deſſus de la lettre étoit : *A M. de Villars, à Madrid.* Madame de Villars qui le connoît, devina la vérité :

elle ouvre la lettre, & y trouve d'abord, *Mes très-cheres* : nous n'avons point encore fait réponſe.

X

Nous parlons tous les jours, Corbinelli * & moi, de la Providence ; & nous diſons qu'il y a ce que vous ſçavez jour pour jour, heure pour heure, que votre voyage eſt réſolu : vous êtes bien aiſe que ce ne ſoit pas votre affaire de réſoudre ; car une réſolution eſt quelque choſe d'étrange pour vous ; c'eſt votre bête : je vous ai vue longtems à décider d'une couleur ; c'eſt la marque d'une ame trop éclairée, & qui voyant d'un coup d'œil toutes les difficultés, demeure en quelque ſorte ſuſpendue comme le tombeau de Mahomet : tel étoit M. Bignon **, le plus bel eſprit de ſon ſiecle ;

---

* Fils de *Raphaël Corbinelli*, Sécretaire des Commandemens de la Reine Marie de Médicis, & petit-fils de Jacques, Noble Florentin, qui vint en France du tems de Catherine de Médicis dont il étoit allié. Celui dont il s'agit ici, étoit un homme de beaucoup d'eſprit, qui a laiſſé pluſieurs Ouvrages manuſcrits, & trois imprimés qui ne répondent pas à la grande réputation de leur Auteur. Il mourut à Paris en 1716. âgé de plus de cent ans.

** Jérôme Bignon, Avocat-Général au Parlement, enſuite Conſeiller d'Etat, fut l'homme

pour moi qui ſuis le plus petit du mien, je hais l'incertitude, & j'aime qu'on me décide.

✕

L'Abbé de Valbelle ſort d'ici : il m'a conté qu'hier à la Meſſe, Sa Majeſté, d'un air riant, donna à ſes Aumôniers un Imprimé qu'un Inconnu a répandu à S. Germain, & où la Nobleſſe ſupplie le Roi de réformer l'immodeſtie de ſon Clergé qui cauſe & parle haut, & tourne le dos à l'Autel avant que Sa Majeſté arrive à la Chapelle; & de leur ordonner d'être au moins, quand il n'y a que Dieu dans la Chapelle, comme quand le Roi eſt entré : cette Requête eſt extrémement bien faite ; les Prélats en ſont en furie, ſur-tout quelques-uns qui prenoient ce tems pour parler de bas en haut aux Muſiciens, au grand ſcandale de l'Egliſe Gallicane.

✕

J'ai été avec l'Abbé Arnauld & d'Hacqueville voir paſſer la Proceſſion de Sainte

---

de ſon tems qui jouit de la réputation la plus étendue & la mieux méritée. Il ſe diſtingua dans toutes ſortes de Sciences, & n'avoit eu pour Maître unique que Roland Bignon ſon pere, Avocat au Parlement.

Génevieve : nous en ſommes revenus de tres-bonne heure ; il n'étoit que deux heures : bien des gens n'en reviendront que ce ſoir. Sçavez-vous que c'eſt une belle choſe que cette Proceſſion ? Tous les différens Religieux, tous les Prêtres des Paroiſſes, tous les Chanoines de Notre-Dame, & M. l'Archevêque pontificalement, qui va à pied, béniſſant à droit & à gauche juſqu'à la Métropole ; il n'a cependant que la main gauche, & à la droite, c'eſt l'Abbé de Sainte Génevieve, nuds pieds, précédé de cent cinquante Religieux, nuds pieds auſſi, avec ſa Croſſe & ſa Mitre, comme l'Archevêque, & béniſſant de même, mais modeſtement & dévotement, & à jeûn, avec un air de pénitence, qui fait voir que c'eſt lui qui va dire la Meſſe dans Notre-Dame. Le Parlement en robes rouges, & toutes les Compagnies ſupérieures ſuivent cette Châſſe qui eſt brillante de pierreries, portée par vingt hommes habillés de blanc, nuds pieds. On laiſſe en ôtage à Sainte Génevieve le Prevôt des Marchands & quatre Conſeillers, juſqu'à ce que ce précieux tréſor y ſoit revenu. Vous m'allez demander pourquoi on a deſcendu cette Châſſe, c'étoit pour faire ceſſer la pluie & pour demander le chaud : l'un & l'autre étoient arrivés au moment qu'on a eu ce deſſein ; de ſorte que comme c'eſt en général pour

nous apporter toutes ſortes de biens, je crois que c'eſt à elle que nous devons le retour du Roi.

✕

Ecoutez une belle action du Procureur Général : il y avoit une Terre de la Maiſon de Bellievre qu'on lui avoit donnée, il l'a remiſe dans la maſſe des biens des Créanciers, diſant qu'il ne ſçauroit aimer ce préſent, quand il ſonge qu'il fait tort à des Créanciers qui ont donné leur argent de bonne foi : cela eſt héroïque.

✕

M. d'Hacqueville me dit qu'une fois la ſemaine, c'eſt aſſez écrire pour des affaires ; mais que ce n'eſt pas aſſez pour ſon amitié, & qu'il augmenteroit plutôt d'une lettre, que d'en retrancher une : vous jugez bien que, puiſque le régime que je lui avois ordonné, ne lui plaît pas, je lâche la bride à toutes ſes bontés, & lui laiſſe la liberté de ſon écritoire : ſongez qu'il écrit de cette furie à tout ce qui eſt hors de Paris, & voit tous les jours tout ce qui y reſte : ce ſont les *d'Hacquevilles*, adreſſez-vous à eux, ma Fille, en toute confiance, leurs bons cœurs ſuffiſent à tout. Je me veux donc ôter de l'eſprit de le ménager ; j'en veux abuſer ; auſſi bien ſi ce n'eſt moi qui le tue, ce ſera un autre. Il n'aime que ceux

dont il eſt accablé ; accablons-le donc ſans ménagement.

Je ſuis ravie que vous aimiez Joſephe & Hérode, & Ariſtobule : continuez, je vous en prie, voyez le ſiege de Jéruſalem & de Jotapat * ; prenez courage, tout eſt beau, tout eſt grand ; cette lecture eſt magnifique & digne de vous, ne la quittez pas ſans rime ni ſans raiſon : pour moi je ſuis dans l'Hiſtoire de France ; les Croiſades m'y ont jettée : elles ne ſont pas comparables à la derniere des feuilles de Joſephe. Ah ! que l'on pleure bien Ariſtobule & Mariamne. L'Hiſtoire des Croiſades eſt fort belle ; mais le ſtyle du P. Maimbourg me déplaît fort. Il a ramaſſé le délicat des mauvaiſes ruelles. *Faites graces à ſon ſtyle en faveur de l'Hiſtoire.* Je le veux bien.

Vraiment il y a bien d'autres affaires, & je penſe que je ſuis folle de m'amuſer à parler d'autre choſe. Il y a deux jours que l'on eſt aſſez comme le jour de Mademoiſelle & de M. de Lauzun : on eſt dans une

* Ville de la Paleſtine, mémorable par le ſiege opiniâtre que l'Hiſtorien Joſephe y ſoutint contre Veſpaſien.

agitation

agitation, on envoie aux nouvelles, on va dans les maiſons pour en apprendre, on eſt curieux ; & voici ce qui a paru en attendant le reſte. M. de L... * étoit Mercredi à S. Germain, ſans que le Roi lui fît moins bonne mine qu'à l'ordinaire: on l'avertit qu'il y avoit contre lui un décret de priſe de corps ; il voulut parler au Roi ; vous pouvez penſer ce qu'on dit : Sa Majeſté lui dit que s'il étoit innocent, il n'avoit qu'à s'aller mettre en priſon, & qu'il avoit donné de ſi bons Juges pour examiner ces ſortes d'affaires, qu'il leur en laiſſoit toute la conduite. M. de L... pria qu'on ne l'y menât point ; & en effet il monta en carroſſe, & s'en vint chez le P. la Chaiſe. Meſdames de Lavardin & de Mouſſy qui venoient ici, le rencontrerent dans la rue S. Honoré, aſſez triſte dans ſon carroſſe. Après avoir été une heure

* François-Henri de Montmorency, Duc de Luxembourg, élève du Grand Condé, & l'un des Grands Hommes du ſiecle de Louis XIV, fut impliqué fort injuſtement dans l'affaire abominable des poiſons. Il ſubit un long interrogatoire à la Baſtille, où il demeura 14 mois, après leſquels il ſortit triomphant de la malignité de l'envie qui avoit voulu en vain donner atteinte à ſa grande réputation, par une accuſation ridicule, qui n'avoit d'autre fondement qu'une vaine curioſité de la part de ce grand homme.

aux Jéſuites, il fut à la Baſtille, il donna à Baiſemeaux l'ordre qu'il avoit apporté de S. Germain : il entra d'abord dans une aſſez belle chambre, Madame de Meckelbourg y vint, qui penſa fondre en larmes. Elle s'en alla ; & une heure après qu'elle fut ſortie, il vint un ordre de le mettre dans une des horribles chambres grillées qui ſont dans les tours, où l'on voit à peine le ciel, & défenſe de voir qui que ce ſût. Voilà, ma chere Enfant, un grand ſujet de réflexion : ſongez ce que ce fut pour lui que d'entendre ces gros verroux ; & s'il a dormi par excès d'abattement, ſongez au réveil : perſonne ne croit qu'il y ait du poiſon à ſon affaire.

✕

Madame de T.. eſt chez elle : elle eſt ajournée pour répondre devant les Juges : pour Madame la Comteſſe de ...*, elle n'a pu enviſager la priſon. On a bien voulu lui donner le tems de s'enfuir, ſi elle eſt coupable. Elle jouoit à la Baſſette Mercredi. M. de B.. entra, il la pria de paſſer dans ſon cabinet ; il lui dit qu'il falloit ſortir de France, ou aller à la Baſtille : elle ne balança point : elle fit ſortir du jeu Ma-

* Soiſſons, Surintendante de la Maiſon de la Reine.

dame d'A.. elles ne parurent plus. L'heure du ſouper vint : on dit que Madame la C... ſoupoit à la ville. Tout le monde s'en alla perſuadé de quelque choſe d'extraordinaire ; cependant on fit beaucoup de paquets, on prit de l'argent, des pierreries : on fit prendre des juſte-au-corps gris aux Laquais & Cochers : on fit mettre huit chevaux au carroſſe : elle fit mettre au fond auprès d'elle la Marquiſe d'A.. qu'on dit qui n'y vouloit pas aller : deux femmes de chambre au devant. Elle dit à ſes gens qu'ils ne ſe miſſent point en peine d'elle, qu'elle étoit innocente ; mais que ces coquines de femmes * avoient pris plaiſir à la nommer. Elle pleura ; elle paſſa chez Madame de C... & à trois heures du matin ſortit de Paris : on dit qu'elle va à Namur : vous croyez bien qu'on n'a pas deſſein de la ſuivre : on ne laiſſera pas de faire ſon procès, ou de la juſtifier ; il y a bien des noirceurs dans ce que dit la Voi-

* La Vigoureux & la Voiſin qui faiſoient commerce de poiſon, & qui ſe mêloient de dire la bonne aventure. La curioſité naturelle au ſexe avoit amené chez ces femmes pluſieurs Dames de la Cour, qui leur avoient fait des queſtions indiſcretes ſur la vie du Roi & de ſes Maîtreſſes. La Comteſſe de Soiſſons qui y étoit allée, aima mieux paſſer en Flandre, que de s'expoſer à la haine des ennemis qu'elle avoit à la Cour.

ſin. Le Duc de V... paroît très-affligé ; ou pour mieux dire, ne paroît pas ; car il eſt enfermé dans ſa chambre : peut-être vous dirai-je encore quelque nouvelle, avant que de fermer ma lettre. Pomenars a été taillé, vous l'ai-je dit ? Je l'ai vu, c'eſt un plaiſir que de l'entendre parler ſur tous ces poiſons : on eſt tenté de lui demander, Eſt-il poſſible que ce ſeul crime vous ſoit inconnu ? Volonne dit ſon avis comme un autre, admirant le commerce qu'on a eu avec ces coquines.

On continue toujours à blâmer un peu la ſageſſe des Juges, qui a fait tant de bruit, & nommé ſcandaleuſement de ſi grands noms pour ſi peu de choſe. M. de.. * a demandé permiſſion au Roi de faire imprimer l'interrogatoire de ſa femme pour l'envoyer en Italie, & par toute l'Europe, où l'on croiroit que ſa femme eſt une empoiſonneuſe. Madame D. L. F.. ravie d'être innocente une fois en ſa vie, a voulu à toute force jouir de cette qualité ; & quoiqu'on lui eût mandé de ne point venir ſi elle ne vouloit, elle le voulut, & cela fut encore plus léger que Madame de B., F... & Madame du R.., toujours des

* Bouillon.

peccadilles ; mais voici ce qui eſt agréable pour les priſonniers, c'eſt que la Chambre ne travaillera de vingt jours, ſoit pour tâcher de ſe racquitter, en trouvant des informations nouvelles, ou en faiſant venir de loin les gens accuſés, comme, par exemple, cette P... qui a un décret, & comme la Comteſſe de... Enfin, voilà vingt jours de repos ou de déſeſpoir: cependant la Comteſſe de .. gagne pays, & fait fort bien ; il n'eſt rien tel que de mettre ſon crime ou ſon innocence au grand air.

✕

Ma groſſe lettre eſt partie ; mais quand il y a de grandes nouvelles, il faut les écrire, quoique vous puiſſiez les ſçavoir par d'autres. Je vous dirai donc que Madame la Comteſſe de Soiſſons * eſt partie cette nuit pour Liége, ou pour quelque autre endroit qui ne ſoit point la France. La Voiſin l'a extrémement marquée, & je penſe que Sa Majeſté lui a donné charitablement le tems de ſe retirer. M. de Luxembourg s'eſt mis volontairement à la

* Olympe Mancini, fille de la Sœur du Cardinal Mazarin, épouſa Eugene-Maurice de Savoie, Comte de Soiſſons, & Marie-Anne ſa ſœur fut mariée au Duc de Bouillon.

Baſtille, & ſe croit aſſez innocent pour prendre ce ton. On parle de Madame de Tingry, de pluſieurs autres encore ; mais c'eſt un cahos, & je vous mande ce qui eſt poſitif. A Vendredi le reſte.

On a trompetté Madame la Comteſſe *à trois briefs jours*, c'eſt-à-dire, qu'on va lui faire ſon procès par contumace. Le Roi a dit à Madame de Carignan : « Ma-» dame, j'ai bien voulu que Madame la » Comteſſe ſe ſoit ſauvée, peut-être en » rendrai-je compte un jour à Dieu & à » mes peuples » ; & pour ſon appartement que Madame de Carignan demandoit, il répondit qu'il y avoit pourvu.

Il faut reprendre le fil des nouvelles, que je laiſſe toujours un peu repoſer, quand je traite le chapitre de votre ſanté. M. de Luxembourg a été deux jours ſans manger, il avoit demandé pluſieurs Jéſuites, on les lui a refuſés : il a demandé la Vie des Saints, on la lui a donnée. Il ne ſçait, comme vous voyez, *à quel Saint ſe vouer*. Il fut interrogé quatre heures Vendredi, ou Samedi, je ne m'en ſouviens pas. Il parut enſuite fort ſoulagé, & ſoupa. On croit qu'il auroit mieux fait de mettre ſon innocence en pleine campagne, & de dire

qu'il reviendroit quand ſes Juges naturels * le feroient revenir. Il fait grand tort au Duché en reconnoiſſant cette Chambre, mais il a voulu obéir aveuglément à Sa Majeſté. M. de Seſſac a ſuivi l'exemple de Madame la Comteſſe. Meſdames de Bouillon & de Tingry furent interrogées Lundi à cette Chambre de l'Arſenal. Leurs nobles familles les accompagnerent juſqu'à la porte; il ne paroît pas juſqu'ici qu'il y ait rien de noir aux ſottiſes qu'on leur impute : il n'y a pas même du gris-brun : ſi on ne trouve rien de plus, voilà de grands ſcandales qu'on auroit pu épargner à des perſonnes de cette qualité. Le Maréchal de Villeroy dit que ces Meſſieurs & ces Dames ne croient pas en Dieu, & qu'ils croient au Diable. Vraiment on conte des choſes ridicules de tout ce qui ſe paſſoit chez ces abominables femmes. La Maréchale de L. F. qui eſt ſi bien nommée, alla par complaiſance (chez la Voiſin) avec Madame la Comteſſe, & ne monta point. M. de Langres étoit avec la Maréchale; voilà qui eſt bien noir : cette affaire lui donne un plaiſir qu'elle n'a pas ordinairement, c'eſt d'entendre dire qu'elle eſt innocente. La Ducheſſe de Bouillon alla demander à la Voiſin un peu de poi-

* Le Parlement de Paris.

ſon pour faire mourir un vieux & ennuyeux mari qu'elle avoit, & une invention pour épouſer un jeune homme qu'elle aimoit. Ce jeune homme étoit M. de Vendôme qui la menoit d'une main, & M. de Bouillon (ſon mari) de l'autre; & de rire. Quand une *Mancini* ne fait qu'une folie comme celle-ci, c'eſt donné: & ces ſorcieres vous rendent cela ſérieuſement, & font horreur à toute l'Europe d'une bagatelle. Madame la Comteſſe de Soiſſons demandoit ſi elle ne pourroit point faire revenir un amant qui l'avoit quittée; cet amant étoit un grand Prince, & on aſſure qu'elle dit que s'il ne revenoit à elle, il s'en repentiroit. Cela s'entend du Roi, & tout eſt conſidérable ſur un tel ſujet; mais voyons la ſuite: ſi elle a fait de plus grands crimes, elle n'en a pas parlé à ces gueuſes-là. Un de nos amis dit qu'il y a une branche aînée au poiſon, où l'on ne remonte pas, parce qu'elle n'eſt pas originaire de France: ce ſont ici de petites branches de Cadets qui n'ont pas de ſouliers. La T. fait imaginer quelque choſe de plus important, parce qu'elle a été Maîtreſſe des Novices. Elle dit, J'admire le monde, on croit que j'ai eu des enfans de M. de L. Hélas! Dieu le ſçait. Enfin le ton d'aujourd'hui, c'eſt l'innocence des nommées, & l'horreur de la diffamation; peut-être que demain ce ſera le contraire.

Vous connoiſſez ces ſortes de voix générales, je vous en inſtruirai fidélement, on ne parle ici d'autre choſe : en effet il n'y a gueres d'exemples d'un pareil ſcandale dans une Cour Chrétienne. On dit que cette Voiſin mettoit dans un four tous les petits enfans dont elle faiſoit avorter, & Madame de Coulanges, comme vous pouvez penſer, ne manque pas de dire en parlant de la T. *que c'étoit pour elle que le four chauffoit.*

Voici ce que j'apprends de bon lieu. Madame de Bouillon entra comme une petite Reine dans cette Chambre. Elle s'aſſit dans une chaiſe qu'on lui avoit préparée, & au lieu de répondre à la premiere queſtion, elle demanda qu'on écrivît ce qu'elle vouloit dire : c'étoit, « qu'elle ne venoit » là que par le reſpect qu'elle avoit pour » l'ordre du Roi, & nullement pour la » Chambre qu'elle ne reconnoiſſoit point, » ne voulant point déroger au privilege » des Ducs ». Elle ne dit pas un mot que cela ne fût écrit, & puis elle ôta ſon gant, & fit voir une très-belle main : elle répondit ſincérement juſqu'à ſon âge. Connoiſſez-vous la Vigoureux ? *Non.* Connoiſſez vous la Voiſin ? *Oui.* Pourquoi vouliez-vous vous défaire de votre mari ? *Moi, me défaire ! Vous n'avez qu'à lui de-*

mander s'il en eſt perſuadé. Il m'a donné la main juſqu'à cette porte. Mais pourquoi alliez-vous ſi ſouvent chez cette Voiſin ? *C'eſt que je voulois voir les Sibylles qu'elle m'avoit promiſes ; cette Compagnie méritoit bien qu'on fît tous les pas.* N'avez-vous pas montré à cette femme un ſac d'argent? Elle dit que non par plus d'une raiſon ; & tout cela d'un air fort riant & fort dédaigneux. *Hé bien, Meſſieurs, eſt-ce-là tout ce que vous avez à me dire?* Oui, Madame. Elle ſe leve ; & en ſortant elle dit tout haut : *Vraiment je n'euſſe jamais cru que des hommes ſages puſſent demander tant de ſottiſes.* Elle fut reçue de tous ſes parens, amis & amies avec adoration, tant elle étoit jolie, naïve, naturelle, hardie, d'un bon air & d'un eſprit tranquille.

✕

M. de L. eſt entiérement déconfit *. Ce n'eſt pas un homme, ni un petit homme, ce n'eſt pas une femme, c'eſt une vraie

* Madame de Sévigné ſemble avoir adopté trop légérement les bruits ridicules que la malignité & l'envie femerent contre un des plus grands hommes que la France ait eus. Il eſt vrai que ſa trop grande curioſité & ſon trop grand commerce avec les femmes, pouvoient avoir jetté quelque ſoupçon ſur lui ; mais il ne méritoit pas l'affront qu'on lui fit.

femmelette. *Fermez cette fenêtre, allumez du feu, donnez-moi du chocolat, donnez-moi ce livre, j'ai quitté Dieu, il m'a abandonné.* Voilà ce qu'il a montré à Baiſemeaux & à ſes Commiſſaires, avec une pâleur mortelle. Quand on n'a que cela à porter à la Baſtille, il vaut bien mieux gagner pays, comme le Roi avec beaucoup de bonté lui en avoit donné les moyens, juſqu'au moment qu'il s'eſt enfermé; mais il en faut revenir malgré ſoi à la Providence. Il n'étoit pas naturel de ſe conduire comme il a fait, étant auſſi foible qu'il le paroît. Je me trompois, Madame de Meckelbourg ne l'a point vu, & la T. qui revint avec lui de S. Germain, n'eut pas la penſée, non plus que lui, de donner le moindre avis à Madame de Meckelbourg, il y avoit du tems de reſte: mais la T. éloignoit tout le monde de lui, & l'obſédoit au point qu'il ne connoiſſoit plus qu'elle. J'ai vu cette Meckelbourg aux Filles du S. Sacrement, où elle s'étoit retirée. Elle eſt très-affligée, & ſe plaint fort de la T. qu'elle accuſe de tous les malheurs de ſon frere.

X

Madame de Bouillon s'eſt ſi bien vantée des réponſes qu'elle a faites aux Juges, qu'elle s'eſt attiré une bonne Lettre de cachet, pour aller à Nérac près des Pyré-

nées. Elle partit hier avec beaucoup de douleur. Il y a bien à méditer ſur ce départ : ſi elle eſt innocente, elle perd infiniment de n'avoir pas le plaiſir de triompher ; ſi elle eſt coupable, elle eſt heureuſe d'éviter les confrontations infâmes & les convictions. Toute ſa famille l'a conduite juſqu'à une demi-journée d'ici, comme Pſyché ; la voilà où étoit autrefois la bonne Reine Marguerite. Voyez un peu les quatre ſœurs, quelle étoile errante les domine ! En Eſpagne *, en Angleterre **, en Flandre, au fond de la Guienne. On fait le procès par contumace à la Comteſſe de Soiſſons. M. d'Alluye eſt exilé à Amboiſe, il parloit trop. On ne dit rien de M. de Luxembourg, quoiqu'il ait été confronté, les Juges ſont muets. Je m'en vais faire vos complimens à Madame de Meckelbourg qui pleure & ſe tourmente fort.

✕

Il faut que la T. ſoit bien malheureuſe, puiſque Madame de Leſdiguieres en

---

* Marie, qui épouſa Laurent Colonne, Connétable du Royaume de Naples.

** Hortenſe, mariée à Charles de Laporte, Duc de Mameilleraye, ſubſtitué au Nom & aux Armes de Mazarin.

a pitié : je crois que le plus grand crime de M. de L. eſt de l'avoir aimée. On ne parle plus de lui, on ne ſçait pas même s'il eſt encore à la Baſtille, on dit qu'il eſt à Vincennes. Rien n'eſt pire en vérité que d'être en priſon ; ſi ce n'eſt d'être comme cette pauvre diableſſe de Voiſin qui eſt, à l'heure que je vous parle, brûlée à petit feu à la Greve. On aſſure qu'on a fermé les portes de Namur & d'Anvers, & de pluſieurs Villes de Flandre à Madame la Comteſſe, diſant, Nous ne voulons point de ces empoiſonneuſes. Voilà comme cela ſe tourne, & déſormais un François dans les pays étrangers, voudra dire un empoiſonneur. On croit que Madame la Comteſſe ira à Hambourg.

✕

Au reſte ce ne fut point Mercredi, comme je vous l'avois mandé, que la Voiſin fut brûlée ; ce ne fut qu'hier : elle ſçavoit ſon Arrêt dès Lundi, choſe fort extraordinaire : le ſoir elle dit à ſes gardes, Quoi, nous ne ferons point *Mezzanote !* Elle mangea avec eux à minuit par fantaiſie, car il n'étoit point jour maigre : elle but beaucoup de vin, elle chanta vingt chanſons à boire. Le Mardi elle eut la queſtion ordinaire & extraordinaire ; elle avoit dîné & dormi huit heures. Elle fut confrontée ſur le matelas avec Meſdames de D..

& le F.. & pluſieurs autres. On ne dit pas encore ce qu'elle a dit : on croit toujours qu'on verra des choſes étranges. Elle ſoupa le ſoir, & recommença, toute brûlée qu'elle étoit, à faire la débauche avec ſcandale : on lui en fit honte, & on lui dit qu'elle feroit bien mieux de penſer à Dieu, & de chanter un *Ave*, *maris Stella*, ou un *Salve*, que toutes ces chanſons. Elle chanta l'un & l'autre en ridicule, elle dormit enſuite. Le Mercredi ſe paſſa de même en confrontations, & débauche & chanſons : elle ne voulut point voir le Confeſſeur ; enfin le Jeudi, qui étoit hier, on ne voulut lui donner qu'un bouillon, elle en gronda, craignant de n'avoir pas la force de parler à ces Meſſieurs. Elle vint en carroſſe de Vincennes à Paris ; elle étouffa un peu, & fut embarraſſée. On la voulut faire confeſſer, point de nouvelles. A cinq heures on la lia, & avec une torche à la main elle parut dans le tombereau habillée de blanc ; c'eſt une ſorte d'habit pour être brûlée : elle étoit fort rouge, & l'on voyoit qu'elle repouſſoit le Confeſſeur & le Crucifix avec violence. Nous la vîmes paſſer à l'Hôtel de Sully, Madame de Chaulnes, Madame de Sully, la Comteſſe & bien d'autres. A Notre-Dame elle ne voulut jamais prononcer l'amende honorable, & à la Greve elle ſe défendit autant qu'elle put, de ſortir du tombereau ; on

l'en tira de force, on la mit ſur le bucher aſſiſe & liée avec du fer; on la couvrit de paille, elle jura beaucoup, elle repouſſa la paille cinq ou ſix fois; mais enfin, le feu s'augmenta, & on la perdit de vue, & ſes cendres ſont en l'air préſentement. Voilà la mort de la Voiſin, célebre par ſes crimes & par ſon impiété.

M. de la Rochefoucault nous conta hier, qu'à Bruxelles la Comteſſe de S.. avoit été contrainte de ſortir doucement de l'Egliſe, & que l'on avoit fait une danſe de chats liés enſemble, ou pour mieux dire, une criaillerie & un ſabbat ſi épouvantable, par malice, qu'ayant crié en même tems que c'étoient des diables & des ſorciers qui la ſuivoient, elle avoit été obligée, comme je vous dis, de quitter la place pour laiſſer paſſer cette folie, qui ne vient point d'une trop bonne diſpoſition des peuples. On ne dit rien de M. de L... Cette Voiſin ne nous a rien produit de nouveau. Elle a donné gentiment ſon ame au diable, tout au beau milieu du feu: elle n'a fait que paſſer de l'un à l'autre.

Madame de Dreux ſortit hier de priſon; elle fut admoneſtée, qui eſt une très-légère peine, avec cinq cens livres d'aumônes.

Cette pauvre femme a été un an dans une chambre, où le jour ne venoit que d'un petit trou d'en haut, ſans nouvelles, ſans conſolation : ſa mere qui l'aimoit très-paſſionnément, qui étoit encore aſſez jeune & bien faite, & qu'elle aimoit auſſi, mourut il y a deux mois de la douleur de voir ſa fille en cet état. Madame de Dreux, à qui on ne l'avoit point dit, fut reçue hier à bras ouverts de ſon mari & de toute ſa famille, qui l'allerent prendre à cette Chambre de l'Arſenal. Ses premieres paroles furent, Et où eſt ma mere, & d'où vient qu'elle n'eſt pas ici ? M. de Dreux lui dit qu'elle l'attendoit chez elle : elle ne put ſentir la joie de ſa liberté, & demandoit toujours ce qu'avoit ſa mere ; & qu'il falloit bien qu'elle fût bien malade, puiſqu'elle ne venoit point l'embraſſer. Elle arrive chez elle : Quoi ! je ne vois point ma mere ! quoi, je ne l'entends point ! Elle monte avec précipitation. On ne ſçavoit que lui dire : tout le monde pleuroit : elle couroit dans ſa chambre, elle l'appelloit. Enfin un Pere Céleſtin, ſon Confeſſeur, parut, & lui dit qu'elle ne la trouveroit point, qu'elle ne la verroit que dans le ciel, qu'il falloit ſe réſoudre à la volonté de Dieu. Cette pauvre femme s'évanouit, & ne revint que pour faire des cris & des plaintes qui faiſoient fendre le cœur; diſant que c'étoit elle & la vue de ſon mal-

heur qui l'avoient tuée ; qu'elle voudroit être morte en priſon ; qu'elle ne pouvoit rien ſentir que la perte d'une ſi bonne mere. Le petit Coulanges étoit préſent à ce ſpectacle, il avoit couru chez M. de Dreux, comme beaucoup d'autres ; & il nous conta tout ceci hier au ſoir ſi naturellement, & ſi touché lui-même, que Madame de Coulanges en eut les yeux rouges ; & moi j'en pleurai ſans pouvoir m'en empêcher. Que dites-vous, ma Fille, de cette amertume qui vient troubler ſa joie & ſon triomphe, & les embraſſemens de toute ſa famille & de tous ſes amis ? Elle eſt encore aujourd'hui dans des pleurs que M. de Richelieu ne peut eſſuyer. Il a fait des merveilles dans toute cette affaire. Je me ſuis jettée inſenſiblement dans ce détail, que vous comprendrez mieux qu'un autre, & dont tout le monde eſt touché. On croit que M. de L... ſera tout auſſi bien traité ; car même il y avoit des Juges qui étoient d'avis de renvoyer Madame de Dreux ſans être admoneſtée, & c'eſt une choſe terrible que le ſcandale qu'on a fait ſans pouvoir convaincre les accuſés. Cela marque auſſi l'intégrité des Juges.

✕

M. de Tulle a ſurpaſſé tout ce qu'on eſpéroit de lui dans l'Oraiſon Funebre de M. de Turenne. C'eſt une action pour

l'immortalité..... on ne parle que de cette admirable Oraiſon funebre de M. de Tulle. Il n'y a qu'un cri d'admiration ſur cette action. Son texte étoit : *Domine, probaſti me, & cognoviſti me ;* & cela fut traité divinement bien.

Ne vous a-t-on pas envoyé l'Oraiſon funebre de M. de Turenne ? M. de Coulanges & le petit Cardinal m'ont déja ruinée en ports de lettres ; mais j'aime bien cette dépenſe : il me ſemble n'avoir jamais rien vu de ſi beau que cette piece d'éloquence. On dit que l'Abbé Fléchier veut la ſurpaſſer ; mais je l'en défie : il pourra parler d'un Héros, mais ce ne ſera pas de M. de Turenne ; & voilà ce que M. de Tulle a fait divinement à mon gré. La peinture de ſon cœur eſt un chef-d'œuvre ; & cette droiture, cette naïveté, cette vérité dont il étoit paitri ; cette ſolide modeſtie ; enfin tout. Je vous avoue que j'en ſuis charmée ; & ſi les Critiques ne l'eſtiment plus depuis qu'elle eſt imprimée :

Je rends graces aux Dieux de n'être pas Romain.

En arrivant ici, Madame de Lavardin me parla de l'Oraiſon funebre de Flé-

chier *; nous la fimes lire, & je demande mille & mille pardons à M. de Tulle, mais il me paroît que celle-ci eſt au-deſſus. Je la trouve encore plus également belle par-tout ; je l'écoutai avec étonnement, ne croyant pas qu'il fût poſſible de trouver encore de nouvelles manieres de dire les mêmes choſes. En un mot, j'en fus charmée.

⁂

Quelque goût que vous ayez pour mes lettres, elles ne peuvent jamais vous être

---

* Eſprit Fléchier, né à Pernes, petite ville du Comtat Venaiſſin, fut élevé dans la Congrégation de la Doctrine Chrétienne, dont le P. Audifret ſon oncle étoit Général. Après s'y être perfectionné dans les Sciences & dans la piété, il en ſortit, & parut avec éclat dans le monde, où il ſe fit connoître par des Panégyriques & des Oraiſons funebres, dont celle du Maréchal de Turenne eſt le chef-d'œuvre de l'Art. Il compoſa auſſi pluſieurs autres Ouvrages qui lui donnent rang parmi les plus célebres Ecrivains du ſiecle de Louis XIV, & qui lui mériterent l'entrée à l'Académie Françoiſe. Ayant été nommé à l'Evêché de Lavaur, enſuite à celui de Niſmes, il partit pour ſon Diocèſe, où il ſe fit un devoir de réſider, occupé à l'inſtruction de ſes ouailles fideles, & à la converſion de celles qui étoient égarées. Il conſomma ſa vie dans ce ſaint exercice en 1710, âgé de 78 ans.

ce que les vôtres me ſont ; & puiſque Dieu veut qu'elles ſoient préſentement ma ſeule conſolation, je ſuis heureuſe d'y être très-ſenſible ; mais en vérité, ma Fille, il eſt douloureux d'en recevoir ſi long-tems, & cependant la vie ſe paſſe, ſans jouir d'une préſence ſi chere : je ne puis m'accoutumer à cette dureté ; toutes mes penſées & toutes mes rêveries en ſont noircies : il me faudroit un courage que je n'ai pas, pour m'accoutumer à cette extraordinaire deſtinée. J'ai regret à tous mes jours, qui s'en vont, & qui m'entraînent, ſans que j'aye le tems d'être avec vous ; je regrette ma vie, & je ſens pourtant que je la quitterois avec moins de regret, puiſque tout eſt ſi mal rangé pour me la rendre agréable. Dans ces penſées, ma très-chere, on pleure quelquefois, ſans vous le dire, & je mériterai vos ſermons malgré moi, plus ſouvent que je ne le voudrai ; car ce n'eſt jamais volontairement que je me trouve dans ces triſtes méditations. Elles ſe trouvent tout naturellement dans mon cœur, & je n'ai pas l'eſprit de m'en tirer. Ma chere Fille, je ſuis au déſeſpoir de n'avoir pas été aujourd'hui maîtreſſe d'un ſentiment ſi vif, je n'ai pas accoutumé de m'y abandonner ; parlons d'autre choſe. C'eſt un de mes triſtes amuſemens que de penſer à la différence des jours de l'année paſſée & de

celle-ci : quelle compagnie les ſoirs ! quelle joie de vous voir & de vous rencontrer, & de vous parler à toute heure ! Que de retours agréables pour moi ! Rien ne m'échape de tous ces heureux jours que les jours mêmes qui ſe ſont échapés : je n'ai pas au moins le déplaiſir de n'avoir pas ſenti mon bonheur : c'eſt un reproche que je ne me ferai jamais : mais par cette raiſon je ſens bien vivement le contraire d'un état ſi heureux.

*

Ne liſez-vous pas toujours Joſeph ? Prenez courage, mon Enfant, & finiſſez miraculeuſement cette hiſtoire. Si vous prenez les Croiſades, vous y verrez deux de vos grands-peres ; mais je ſuis aſſurée qu'à de certains endroits vous jetterez le Livre, & maudirez le Jéſuite, & cependant l'hiſtoire eſt admirable.

*

Devinez ce que c'eſt, ma Fille, que la choſe du monde qui vient le plus vîte ; & qui s'en va le plus lentement ; qui vous fait approcher le plus près de la convaleſcence, & qui vous en retire le plus loin ; qui vous fait toucher l'état du monde le plus agréable, & qui vous empêche le plus d'en jouir ; qui vous donne les plus belles eſpérances du monde, & qui en

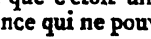
éloigne le plus l'effet. Ne ſçauriez-vous le diviner ? *Jettez votre langue aux chiens :* c'eſt un rhumatiſme. Il y a vingt-trois jours que j'en ſuis malade ; depuis le 14, je ſuis ſans fievre & ſans douleurs, & dans cet état bienheureux, croyant être en état de marcher, qui eſt tout ce que je ſouhaite, je me trouve enflée de tous côtés, les pieds, les jambes, les mains, les bras ; & cette enflure qui s'appelle ma guériſon, & qui l'eſt effectivement, fait tout le ſujet de mon impatience, & feroit celui de mon mérite, ſi j'étois bonne. Cependant je crois que voilà qui eſt fait, & que dans deux jours je pourrai marcher : Larmechim me le fait eſperer, *O che ſpero.*

✕

Madame de Brinvilliers * n'eſt pas ſi

* Fille du Lieutenant Civil d'Aubrai, mariée au Marquis de Brinvilliers. Celui-ci ayant logé dans ſa maiſon un Capitaine de ſon Régiment, nommé Sainte-Croix, Gaſcon de naiſſance, ſa femme en devint amoureuſe, & le pere de la Marquiſe, pour rompre ce commerce, ſollicita une Lettre de cachet, & fit envoyer Sainte-Croix à la Baſtille. Cet Officier fut mis malheureuſement dans la même chambre où étoit le nommé Exili Italien, qui, après s'être ruiné à chercher ce qu'on appelle la *Pierre Philoſophale*, s'étoit exercé à compoſer des poiſons & à les vendre. Celui-ci apprit à Sainte-Croix l'art funeſte de ſe

aiſe que moi : elle eſt en priſon, & ſe défend aſſez bien : elle demanda hier à jouer au piquet, parce qu'elle s'ennuyoit. On a trouvé ſa confeſſion : elle nous apprend qu'à ſept ans elle avoit ceſſé d'être fille, qu'elle avoit continué ſur le même ton, qu'elle avoit empoiſonné ſon pere, ſes freres, un de ſes enfans, & elle-même; mais ce n'étoit que pour eſſayer d'un contre-poiſon : Médée n'en avoit pas tant fait ; elle a reconnu que cette confeſſion étoit de ſon écriture, c'eſt une grande ſottiſe, mais qu'elle avoit la fievre chaude quand elle l'avoit écrite, que c'étoit une frénéſie, une extravagance qui ne pouvoit être lue ſérieuſement.



On ne parle ici que des diſcours, & des faits, & geſtes de la Brinvilliers. A-t-on jamais vu craindre d'oublier dans ſa confeſſion d'avoir tué ſon pere ? Les peccadilles qu'elle craint d'oublier ſont admirables. Elle aimoit ce Sainte-Croix * ; elle

venger, & la Marquiſe de Brinvilliers en fit la terrible expérience ſur ſon mari, ſon pere, ſes deux freres & ſa ſœur.

* Sainte-Croix en travaillant un poiſon violent & prompt, laiſſa tomber ſon maſque de verre, & mourut ſubitement. Lorſqu'on leva ſon ſcellé, on trouva une caſſette que la Brinvilliers

vouloit l'épouſer, & empoiſonnoit fort ſouvent ſon mari à cette intention ; Sainte-Croix qui ne vouloit point d'une femme auſſi méchante que lui, donnoit du contre-poiſon à ce pauvre mari ; deſorte qu'ayant été balotté cinq ou ſix fois de cette ſorte, tantôt empoiſonné, tantôt déſempoiſonné, il eſt demeuré en vie, & s'offre préſentement de venir ſolliciter pour ſa chere Moitié. On ne finiroit point ſur toutes ces folies.

⁂

Cette diableſſe de Brinvilliers accuſe vivement Penautier ** qui eſt en priſon par avance : cette affaire occupe tout Paris, au préjudice des affaires de la guerre.

⁂

On a confronté Penautier à la Brinvil-

---

réclama avec empreſſement ; mais la Juſtice en ayant ordonné l'ouverture, les poiſons s'y trouverent étiquetés avec l'effet qu'ils devoient produire.

* Penautier, Receveur Général du Clergé, ami de la Brinvilliers, fut accuſé d'avoir mis en uſage les ſecrets de cette malheureuſe, & il lui en coûta la moitié de ſes biens pour ſupprimer les accuſations. On a trouvé dans la Caſſette de Sainte-Croix un paquet à l'adreſſe de Penautier, lequel renfermoit du poiſon.

villiers ;

liers ; cette entrevue fut fort triſte, ils s'étoient vus autrefois plus agréablement : elle a tant promis que ſi elle mouroit, elle en feroit mourir bien d'autres, qu'on ne doute pas qu'elle n'en diſe aſſez pour entraîner celui-ci, ou du moins pour lui faire donner la queſtion, qui eſt une choſe terrible. Cet homme a un nombre infini d'amis d'importance, qu'il a obligés dans les deux emplois qu'il avoit. Ils n'oublient rien pour le ſervir : on ne doute pas que l'argent ne ſe jette de toute part ; mais s'il eſt convaincu, rien ne le peut ſauver.

X

Penautier eſt heureux ; jamais il n'y eut un homme ſi bien protégé ; vous le verrez ſortir, mais ſans être juſtifié dans l'eſprit de tout le monde. Il y a eu des choſes extraordinaires dans ce procès ; mais on ne peut les dire. Le Cardinal de Bonzi * diſoit toujours en riant, que tous ceux qui avoient des penſions ſur ſes bénéfices ne vivroient pas long-tems, & que ſon étoile les tueroit. Il y a bien deux ou trois mois que l'Abbé Fouquet ayant rencontré cette Éminence dans le fond de ſon carroſſe avec

* Archevêque de Narbonne, un des Protecteurs les plus déclarés de Penautier.

Penautier, dit tout haut : *Je viens de rencontrer le Cardinal Bonzi avec ſon étoile :* cela n'eſt-il pas bien plaiſant ? Tout le monde croit comme vous, qu'il n'y aura pas de preſſe à la table de Penautier : on ne peut écrire tout ce qu'on entend dire là-deſſus.

L'affaire de la Brinvilliers va toujours ſon train : elle empoiſonnoit de certaines tourtes de pigeonneaux, dont pluſieurs mouroient : qu'elle n'avoit pas deſſein de tuer. Le Chevalier Duget avoit été de ces jolis repas, & s'en meurt depuis deux ou trois ans : elle demandoit l'autre jour s'il étoit mort, on lui dit que non : elle dit en ſe tournant : il a la vie bien dure. M. de la Rochefoucault jure que cela eſt vrai.

Enfin ; c'en eſt fait, la Brinvilliers * eſt en l'air : ſon pauvre petit corps a été jetté après l'exécution dans un fort grand feu, & ſes cendres au vent ; de ſorte que nous la reſpirerons ; & par la communication des petits eſprits, il nous prendra quelque humeur empoiſonnante dont nous ſerons tout étonnés. Elle fut jugée dès hier ; ce

* Elle fut exécutée en 1679.

matin on lui a lu ſon Arrêt, qui étoit de faire amende honorable devant Notre-Dame, & d'avoir la tête coupée, ſon corps brûlé, les cendres au vent. On l'a préſentée à la queſtion; elle a dit qu'il n'en étoit pas beſoin, & qu'elle diroit tout: en effet, juſqu'à cinq heures du ſoir, elle a conté ſa vie encore plus épouventable qu'on ne le penſoit. Elle a empoiſonné dix fois de ſuite ſon pere, elle n'en pouvoit venir à bout, ſes freres & pluſieurs autres, & toujours l'amour & les confidences mêlées par-tout. Elle n'a rien dit contre Penautier. Après cette confeſſion, on n'a pas laiſſé de lui donner dès le matin, la queſtion ordinaire & extraordinaire; elle n'en a pas dit davantage: elle a demandé à parler à M. le Procureur Général; elle a été une heure avec lui; on ne ſçait point encore le ſujet de cette converſation. A ſix heures on l'a menée nue en chemiſe & la corde au col, à Notre-Dame, faire l'amende honorable, & puis on l'a remiſe dans le même tombereau, où je l'ai vû jettée à reculons ſur de la paille, avec une cornette baſſe & ſa chemiſe, un Docteur auprès d'elle, le Bourreau de l'autre côté; en vérité, cela m'a fait frémir: ceux qui ont vu l'exécution, diſent qu'elle eſt montée ſur l'échafaud avec bien du courage; pour moi j'étois ſur le Pont Notre-Dame avec la bonne

d'Eſcars : jamais il ne s'eſt vu tant de monde, ni Paris ſi ému & ſi attentif ; & demandez-moi ce qu'on a vu, car pour moi je n'ai vu qu'une cornette ; mais enfin ce jour étoit conſacré à la tragédie, j'en ſçaurai demain davantage, & cela vous reviendra.

✕

Encore un petit mot de Brinvilliers : elle eſt morte comme elle a vécu, c'eſt-à-dire, réſolument : elle entra dans le lieu où l'on devoit lui donner la queſtion, & voyant trois ſeaux d'eau, elle dit : *C'eſt aſſurément pour me noyer, car de la taille dont je ſuis, on ne prétend pas que je boive tout cela.* Elle écouta ſon Arrêt dès le matin, ſans frayeur & ſans foibleſſe, & ſur la fin elle fit recommencer, diſant que ce tombereau l'avoit frappée d'abord, & qu'elle en avoit perdu l'attention pour le reſte : elle dit à ſon Confeſſeur par le chemin, de faire mettre le Bourreau devant elle, *afin de ne point voir*, dit-elle, *ce coquin de Deſgrais * qui m'a priſe ;* il étoit à cheval devant le tombereau : ſon Confeſſeur la reprit de ce ſentiment ; elle dit : *Ha ! mon Dieu, je vous demande pardon, qu'on me*

* Exempt habile, mis en campagne pour chercher la Brinvilliers. Il la pourſuivit en Angleterre, & la prit à Liege.

Laiſſe donc cette étrange vue. Elle monta ſeule, & nuds pieds, ſur l'échelle & ſur l'échafaud, & fut un quart-d'heure *mirodée*, raſée, dreſſée & redreſſée par le Bourreau; ce fut un grand murmure & une grande cruauté. Le lendemain on cherchoit ſes os, parce que le peuple diſoit qu'elle étoit ſainte : elle avoit, diſoit-elle, deux Confeſſeurs ; l'un diſoit qu'il falloit tout dire, & l'autre non ; elle rioit de cette diverſité, diſant : Je puis faire en conſcience tout ce qu'il me plaira ; il lui a plu de ne rien dire du tout. Penautier ſortira un peu plus blanc que la neige : le Public n'eſt point content ; on dit que tout cela eſt trouble. Admirez le malheur : cette créature a refuſé d'apprendre ce qu'on vouloit, & a dit ce qu'on ne demandoit pas : par exemple, elle dit que M. F... avoit envoyé Glaſer, leur Apoticaire empoiſonneur, en Italie, pour avoir une herbe qui fait du poiſon : elle a entendu dire cette belle choſe à Sainte-Croix. Voyez quel excès d'accablement & quel prétexte pour achever cette miſérable, tout cela eſt bien ſuſpect. On dit encore mille autres choſes, mais en voilà aſſez pour aujourd'hui.

Le monde eſt bien injuſte : il l'a bien été auſſi pour la Brinvilliers, jamais tant de crimes n'ont été traités ſi doucement :

elle n'a pas eu la queſtion ; on lui faiſoit entrevoir une grace, & ſi bien entrevoir, qu'elle ne croyoit pas mourir, & dit en montant ſur l'échafaud : *C'eſt donc tout de bon.* Enfin elle eſt au vent, & ſon Confeſſeur dit que c'eſt une Sainte. M. le premier Préſident lui avoit choiſi ce Docteur comme une merveille. C'étoit celui qu'on vouloit qu'elle prît. N'avez-vous point vu ces gens qui font des tours avec des cartes ? Ils les mêlent inceſſamment, & vous diſent d'en prendre une telle que vous voudrez, & qu'ils ne s'en ſoucient pas ; vous la prenez, vous croyez l'avoir priſe, & c'eſt juſtement celle qu'ils veulent. A l'application elle eſt juſte. Le Maréchal de Villeroy diſoit l'autre jour : Penautier ſera ruiné de cette affaire ; le Maréchal de Grammont répondit ; il faudra qu'il ſupprime ſa table : voilà bien des épigrammes. Je ſuppoſe que vous ſçavez que l'on croit qu'il y a cent mille écus répandus pour faciliter toutes choſes, l'innocence ne fait guères de telles profuſions. Rien n'eſt ſi plaiſant que tout ce que vous me dites ſur cette horrible femme ; je crois que vous avez contentement ; car il n'eſt pas poſſible qu'elle ſoit en Paradis ; ſa vilaine ame doit être ſéparée des autres. Aſſaſſiner eſt le plus ſûr ; nous ſommes de votre avis : c'eſt une bagatelle en comparaiſon d'être huit mois à tuer ſon pere, & à en

recevoir toutes ſes careſſes & toutes ſes douceurs, à quoi elle ne répondoit qu'en doublant toujours la doſe. Ce que vous dites ſur la liberté que prend la mort d'interrompre la fortune, eſt incomparable: c'eſt ce qui doit conſoler de n'être pas au nombre des heureux: nous en trouverons la mort moins amere. Vous me demandez ſi je ſuis dévote; hélas! non, dont je ſuis très-fâchée; mais il me ſemble que je me détache un peu de ce qui s'appelle le monde. La vieilleſſe & un peu de maladie donnent le tems de faire de grandes réflexions; mais, ma chere Enfant, ce que j'épargne ſur le Public, il me ſemble que je vous le redonne; ainſi je n'avance guères dans le pays du détachement, & vous ſçavez que le droit du jeu ſeroit de commencer par effacer un peu ce qui tient le plus au cœur.

X

Voici une petite hiſtoire que vous devez croire comme ſi vous l'aviez entendu. Le Roi diſoit un de ces matins: « En vérité je crois que nous ne pourrons pas » ſecourir Philiſbourg; mais enfin, je n'en » ſerai pas moins Roi de France ». M. de Montauſier, *qui, pour le Pape, ne diroit une choſe qu'il ne croiroit*, lui dit: « Eſt-il vrai, » Sire, que vous ſeriez encore Roi de » France, quand on vous auroit repris

» Metz, Toul & Verdun, & la Comté; » & pluſieurs autres Provinces, dont vos » Prédéceſſeurs ſe ſont bien paſſés ». Chacun ſe mit à ſerrer les levres ; le Roi dit de très-bonne grace : « Je vous entends » bien, M. de Montauſier, c'eſt-à-dire, » que vous croyez que mes affaires vont » mal ; mais je trouve très-bon ce que vous » dites, car je ſçais quel cœur vous avez » pour moi ». Cela eſt vrai, & je trouve que tous les deux firent parfaitement bien leur perſonnage.

✕

Je ſuis attachée à des Mémoires de M. de Pontis*, Provençal qui eſt mort depuis

* Louis de Pontis, Gentilhomme Provençal, ainſi nommé de la Terre de Pontis en Dauphiné, étant entré fort jeune dans le Régiment des Gardes de Henri IV, s'éleva par ſon mérite & ſa valeur à divers emplois militaires. Il fut particuliérement connu de Louis XIII, qui lui donna en toute occaſion des marques d'eſtime. Cependant ayant toujours rencontré des obſtacles à ſon élévation & à ſa fortune, il reconnut la vanité des choſes du monde, & Dieu ayant ſaiſi la mort ſubite d'un de ſes amis pour le toucher, il renonça à la Cour après plus de cinquante ans de ſervice ſous trois Rois, & après avoir reçu plus de 17 bleſſures ; il ſe retira dans l'Abbaye de Port-Royal des Champs, où, ſous la conduite de M. de Singlin, & enſuite de M. de Sacy, il paſſa le

ſix ans à Port-Royal, à plus de quatre-vingts ans, & qui conte ſa vie, & le tems de Louis XIII avec tant de vérité, de naïveté & de bon ſens, que je ne puis m'en tirer. M. le Prince l'a lu d'un bout à l'autre avec le même appétit. Ce Livre a bien des approbateurs, & d'autres qui ne le peuvent ſouffrir: ou on l'aime, ou on le hait, il n'y a point de milieu; je ne voudrois pas jurer que vous l'aimaſſiez. Au reſte, je lis les figures * de la Sainte Ecriture qui prennent l'affaire dès Adam. J'ai commencé par cette création du monde que vous aimez tant: cela conduit juſqu'après la mort de Notre-Seigneur, c'eſt une belle ſuite. On y voit tout quoiqu'en abrégé; le ſtyle en eſt fort beau, & vient de bon lieu; il y a des réflexions des Peres fort bien mêlées, cette lecture eſt très-attachante; pour moi je paſſe bien plus loin que les Jéſuites, & voyant les reproches d'ingratitude, les punitions horribles dont Dieu menace & afflige ſon peuple, je ſuis perſuadée que

reſte de ſes jours dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il mourut le 14 Juin 1670, à 87 ans. Les Mémoires que nous avons ſous ſon nom, ont été recueillis de ſes converſations, & agréablement rédigés par M. Dufoſſé.

* Par M. Fontaine, ſous le nom de Royaumont, Prieur de Sombreval.

nous avons notre liberté toute entiere, que par conſéquent nous ſommes très-coupables, & méritons bien le feu & l'eau dont Dieu ſe ſert quand il lui plaît.

✕

Il y eut l'autre jour une vieille Décrépite qui ſe préſenta au dîner du Roi, elle faiſoit frayeur : Monſieur la repouſſa en lui demandant ce qu'elle vouloit : *Hélas ! Monſieur*, lui dit-elle, *c'eſt que je voudrois bien prier le Roi de me faire parler à M. de Louvois.* Le Roi lui dit, *Tenez, voilà M. de Rheims qui y a plus de pouvoir que moi :* cela réjouit fort tout le monde.

✕

En vérité, ma Fille, voici une pauvre petite femme * bien malade ; c'eſt le onziéme de ſon mal qui lui prit à Chaville en revenant de Verſailles. Madame le Tellier fut frappée en même-tems qu'elle, & reçut hier le Viatique à Paris, où elle revint en diligence. Beaujeu, la Demoiſelle de Madame de Coulanges, fut frappée, du même trait, elle a toujours ſuivi ſa maîtreſſe : pas un remede n'a été or-

* Madame de Coulanges, niece de Madame le Tellier, femme du Chancelier.

donné dans la chambre, qu'il ne l'ait été dans la garde-robe, un lavement, un lavement, une ſaignée, une ſaignée; notre Seigneur, notre Seigneur; tous les redoublemens, tous les délires, tout étoit pareil : mais Dieu veuille que cette communauté ſe ſépare, car on vient de donner l'Extrême-Onction à Beaujeu, & elle ne paſſera pas la nuit. Nous craignons demain le redoublement de Madame de Coulanges, parce que c'eſt celui qui figure avec celui qui emporte cette pauvre fille. En vérité, c'eſt une terrible maladie, mais ayant vu de quelle façon les Médecins font ſaigner rudement une pauvre perſonne, & ſçachant que je n'ai point de veines, je déclarai hier au premier Préſident de la Cour des Aydes qui me vint voir, que ſi je meurs jamais, je le prierai de m'amener M. Sanguin dès le commencement. J'y ſuis très-réſolue, il n'y a qu'à voir ces Meſſieurs pour ne vouloir jamais les mettre en poſſeſſion de ſon corps. C'eſt de l'arriere-main qu'ils ont tué Beaujeu. J'ai penſé vingt fois à Moliere depuis que j'ai vu tout ceci. Cependant j'eſpere que cette pauvre femme échapera malgré tous leurs mauvais traitemens. Elle eſt aſſez tranquille, & dans un repos qui lui donnera la force de ſoutenir le redoublement de cette nuit.

✕

Madame Cornuel étoit l'autre jour chez Berryer, dont elle eſt maltraitée; elle attendoit à lui parler dans une antichambre qui étoit pleine de Laquais : il vint une eſpece d'honnête-homme qui lui dit qu'elle étoit mal dans ce lieu-là : Hélas, dit-elle, j'y ſuis fort bien, je ne les crains point, tant qu'ils ſont Laquais. Voilà ce qui a fait éclater de rire M. de Pomponne, de ces rires que vous connoiſſez. Je crois que vous le trouverez plaiſant auſſi.

✕

Il y a long-tems que je ſuis de votre avis pour préférer les mauvaiſes compagnies aux bonnes : quelle triſteſſe de ſe ſéparer de ce qui eſt bon ? & quelle joie de voir partir une troupe de Provençaux tels que vous me les nommez. Ne vous ſouvient-il point de la couvée de Freſnel comme nous tirions agréablement le jour & le moment de leur bienheureuſe ſortie ? Soutenons donc, ma chere Fille, que rien n'eſt ſi bon dans les Châteaux qu'une chieme de compagnie, & rien n'eſt ſi mauvais qu'une bonne : ſi l'on veut l'explication de cette Enigme, qu'on vienne parler à nous.

✕

Vous me repréſentez fort bien votre coup de tonnerre ; j'avois quelquefois entendu parler des effets ſurprenans du tonnerre, mais je n'y crois pas tant qu'à ce que vous m'en dites : cette petite fille toute morte, ſans qu'il y paroiſſe, comme ſi c'étoit avec de la poudre de ſympathie, me paroît une choſe bien étonnante : je comprends bien que vous ayez eu la curioſité de la voir, j'aurois bien été de cette partie ; j'aime toutes les choſes extraordinaires, celle-là eſt forte. Ce n'eſt point comme on a accoutumé de mourir. Vos tonnerres ſont bons à Grignan : ils ont un éclat & une majeſté au-deſſus de tous les autres. Lucien n'auroit pas oſé appeller ce foudre un vain épouvantail de cheneviere, c'eſt un Jupiter tonnant comme du tems de Sémélé.

✕

Hier au ſoir à Cône, nous allâmes dans un véritable enfer, ce ſont des forges de Vulcain, nous y trouvâmes huit ou dix Cyclopes forgeant, non pas les armes d'Enée, mais des ancres pour les vaiſſeaux, Jamais vous n'avez vu redoubler des coups ſi juſtes, ni d'une ſi aimable cadence : nous étions au milieu de quatre fourneaux, de tems en tems ces démons ve-

noient autour de nous, tout fondus de ſueurs, avec des viſages pâles, des yeux farouches, des mouſtaches brutes, des cheveux longs & noirs: cette vue pourroit effrayer des gens moins polis que nous; pour moi je ne comprenois pas qu'on pût réſiſter à nulle des volontés de ces Meſſieurs-là dans leur enfer. Enfin nous en ſortîmes avec pluie de pieces de quatre ſols, dont notre bonne compagnie les rafraîchit, pour faciliter notre ſortie.

Je ſuis très-fort en peine de la ſanté de Montgobert, l'air de Grignan ne lui eſt pas bon, & je la trouve très-eſtimable de s'oublier elle-même pour vous ſuivre: vous en pouvez dire autant pour M. de Grignan; car aſſurément, dans ce dernier voyage, vous n'avez conſidéré uniquement que ſa propre ſatisfaction qu'il a même cachée long-tems ſous ſes manieres polies; vous l'avez approfondie, vous l'avez obſervée & démêlée, & dès que vous l'avez apperçue un peu plus d'un côté que de l'autre, vous lui avez ſacrifié votre ſanté, votre vie, la tendreſſe & le repos de votre mere; & enfin vous avez parfaitement accompli le précepte de l'Evangile, qui veut que l'on quitte tout pour ſon mari: il le mérite bien; mais il faut auſſi que cela l'engage davantage à prendre

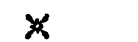
ſoin de votre ſanté, que vous expoſez ſi librement & ſi courageuſement pour lui plaire; pour moi c'eſt mon unique penſée, quoique très-inutilement à mon grand regret.

Madame de la Fayette prend des bouillons de vipéres qui lui redonnent une ame, & lui donnent des forces à vue d'œil: elle croit que cela vous ſeroit admirable. On prend cette vipére, on lui coupe la tête, la queue, on l'ouvre, on l'écorche, & toujours elle remue une heure, deux heures, on la voit remuer: nous comparâmes cette quantité d'eſprits ſi difficiles à appaiſer à de vieilles paſſions, & ſur-tout celles de ce quartier, que ne leur fait-on point? On dit des injures, des mépris, des rudeſſes, des cruautés, des querelles, des plaintes, des rages: & toujours elles remuent, on n'en ſauroit voir la fin. On croit que quand on leur arrache le cœur, c'en eſt fait, qu'on n'en entendra plus parler; point du tout, elles ſont encore en vie, elles remuent encore: je ne ſai pas ſi cette ſottiſe vous paroîtra comme à nous; mais nous étions en train de la trouver plaiſante; on en peut faire ſouvent l'application.

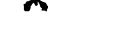
La Cour eſt toute réjouie du mariage de M. le Prince de Conti avec Mademoiſelle de Blois. * Ils s'aiment comme dans les Romans. Le Roi s'eſt fait un grand jeu de leur inclination. Il parla tendrement à ſa fille ; & lui dit qu'il l'aimoit ſi fort, qu'il n'avoit point voulu l'éloigner de lui. La petite fut ſi attendrie & ſi aiſe qu'elle pleura ; & le Roi dit qu'il voyoit bien que c'eſt qu'elle avoit de l'averſion pour M. le Prince de Conti. Elle redoubla ſes pleurs, ſon petit cœur ne pouvoit contenir tant de joie. Le Roi conta cette petite ſcene, & tout le monde y prit plaiſir. Pour M. le Prince de Conti, il étoit tranſporté, il ne ſavoit ni ce qu'il diſoit, ni ce qu'il faiſoit. Il paſſoit pardeſſus tous les gens qu'il trouvoit en ſon chemin, pour aller trouver Mademoiſelle de Blois : Madame Colbert ne vouloit pas qu'il la vît que le ſoir ; il força les portes, & ſe jetta à ſes pieds, & lui baiſa la main ; elle, ſans autre façon, l'embraſſa ; & la revoilà encore à pleurer. Cette bonne petite Princeſſe eſt ſi tendre & ſi jolie, qu'on voudroit la

* Marie-Anne, fille de Louis XIV, & de Mademoiſelle de la Valliere : elle eſt morte en 739.

manger. Le Comte de Grammont fit ſes complimens, comme les autres, au Prince de Conti. « Monſieur, je me réjouis » de votre mariage, croyez-moi, mé» nagez le beau-pere, ne le chicanez » point; ne prenez point garde à peu » de choſe avec lui; vivez bien dans » cette famille, & je vous réponds que » vous vous trouverez fort bien de cette » alliance. »



Le Roi ſe rejouit de tout cela, & maria ſa fille en faiſant des complimens, comme un autre, à M. le Prince, à M. le Duc, & à Madame la Ducheſſe, demandant ſon amitié à cette derniere pour Mademoiſelle de Blois, diſant qu'elle ſeroit trop heureuſe d'être ſouvent auprès d'elle; & de ſuivre un ſi bon exemple: il ſe réjouit à donner des tranſes au Prince de Conti, il lui fait dire que les articles ne ſont pas ſans difficulté, qu'il faut remettre l'affaire à l'hiver qui vient: là-deſſus le Prince tombe comme évanoui. La Princeſſe l'aſſure qu'elle n'en aura jamais d'autre: cette fin s'écarte un peu dans le Roman; mais dans la vérité il n'y en eut jamais un ſi joli.



✕

Extrait des Lettres de Madame de Coulanges, à Madame de Sévigné.

M. le Duc * s'ennuye beaucoup à Utrecht; les hommes y ſont horribles, voici un petit conte ſur ſon ſujet. Il ſe familiariſoit avec une jeune femme de ce pays-là, pour ſe déſennuyer apparemment; & comme les familiarités étoient ſans doute un peu grandes, elle lui dit: *pour Dieu, Monſeigneur, V. A. a la bonté d'être trop inſolente.*

✕

La mort de M. de Paris **, ma très-Belle, vous aura infailliblement ſurpriſe, il n'y en eut jamais de ſi prompte. Madame de Leſdiguieres a été préſente à ce

* Fils du Grand Condé.

** François de Harlay de Chanvalon, d'abord Archevêque de Rouen, puis transféré à Paris, mourut ſubitement à Conflans en 1695, âgé de 70 ans. Ce Prélat avoit beaucoup d'eſprit & de ſçavoir, mais il deshonora ſon caractère par une vie ſcandaleuſe. Il eut pour ſucceſſeur Louis-Antoine de Noailles, Prélat qui le fit bientôt oublier, ou dont les mœurs irréprochables n'en perpétuerent la mémoire, que par le parallele que l'on en fit avec les ſiennes.

ſpectacle. On aſſure qu'elle eſt médiocrement affligée. L'on ne parle point encore du ſucceſſeur ; mais bien des gens croient que ce ſera M. de Cambrai, * & ce ſera certainement un bon choix ; d'autres diſent M. le Cardinal de Janſon. Nous ſçaurons Lundi ce grand évenement, la choſe mérite qu'on y penſe. Il s'agit maintenant de trouver quelqu'un qui ſe charge de l'Oraiſon funebre du Mort ; on prétend qu'il n'y a que deux petites bagatelles qui rendent cet ouvrage difficile, c'eſt la vie & la mort.

✕

Encore faut-il bien vous apprendre, mon amie, que c'eſt le Pere Gaillard, ** qui ne doit point faire l'Oraiſon funebre de feu M. l'Archevêque de Paris. Voici ce que je veux dire : M. le premier Préſident, & le P. de la Chaiſe ſe ſont adreſſés au Pere Gaillard pour ce grand Ouvrage. Le P. Gaillard a répondu qu'il y trouvoit de grandes difficultés, il a imaginé de faire un Sermon ſur la mort au milieu de la cérémonie ; de tour-

* Fénélon.

** Honoré Gaillard, né à Aix en Provence, d'un Avocat au Parlement de cette Ville, ſe fit à Paris une grande réputation par ſes Sermons. Il mourut en 1727, âgé de plus de 85 ans.

ner tout en morale, d'éviter les louanges & la ſatire qui ſont deux écueils bien dangereux: tout le prélude des Oraiſons funebres n'y ſera point, il ſe jettera ſur ſes Auditeurs pour les exhorter. Il parlera de la ſurpriſe de la mort, peu du mort, & puis, Dieu vous conduiſe à la vie éternelle.

⁂

Je crois M. Nicole mort : il tomba en apoplexie, il y a deux jours : Racine vint en diligence de Verſailles lui apporter des gouttes d'Angleterre qui le reſſuſciterent ; mais on vient de me dire qu'il étoit retombé ; c'eſt une grande perte, il s'eſt trop épuiſé à écrire. On prétend qu'il s'eſt caſſé la tête à ce dernier Livre contre les Quiétiſtes, ils n'en valoient en vérité pas la peine.

⁂

Pour moi je ſuis fort touchée de la mort de Gourville avec lequel j'avois renouvellé un commerce très-vif. J'y ajouterai que ſon bon eſprit étoit ſi parfaitement revenu, que jamais lumiere n'a tant brillé avant que de s'éteindre.

⁂

L'eſprit de Gourville étoit plus ſolide & plus aimable qu'il n'avoit jamais été,

il étoit revenu d'une maniere qui a fait ſentir bien vivement le regret de le perdre. Ses Mémoires ſont charmans : ce ſont deux aſſez gros Manuſcrits de toutes les affaires de notre tems, qui ſont écrits, non pas avec la derniere politeſſe, mais avec un naturel admirable : vous voyez Gourville pendu en effigie, & gouverner le monde. Ce qui m'en a plu, car je les ai entiérement lus, c'eſt un portrait, ou plutôt un caractere de Madame de la Fayette très-offenſant pour la tourner très-finement en ridicule. Je le trouvai quatre jours avant ſa mort avec la Comteſſe de Grammont, & je l'aſſurai que je paſſois toujours cet endroit de ſes Mémoires : les caracteres de tous les Miniſtres y ſont merveilleux. L'hiſtoire de Madame de Saint Loup & de la Croix y eſt narrée dans le point de la perfection : vous m'allez demander ſi on ne peut point avoir un auſſi aimable ouvrage ; non, Madame, on ne le verra plus, & en voici la raiſon : Gourville y parle de ſa naiſſance avec une ſincérité parfaite, & ſon neveu n'eſt pas un aſſez grand homme, pour ſoutenir une choſe auſſi eſtimable à mon gré. *

* Ces Mémoires ont enfin été imprimés à Paris en 1724, en 2 vol. in-12. mais ils ſont bien inférieurs à l'idée qu'en donne Madame de Cou-

✕

Madame votre Belle-Sœur, * eſt établie au Fauxbourg S. Jacques, & M. votre Frere ira y deſcendre en arrivant de Bretagne. Je ſuis perſuadée qu'il va être le Compagnon du P. Maſſillon, ** c'eſt ſon premier métier que celui d'être dévot. Les dévots ſont en vérité plus heureux que les autres; je les envie, & je voudrois bien les imiter.

✕

Madame votre Belle-Sœur eſt fort joliment logée; j'allai chez elle en dernier

---

langes: ils ne contiennent que de menus détails racontés à la vérité fort naïvement, mais qui ne peuvent intéreſſer perſonne.

* Jeanne-Marguerite de Brehan de Mauron, épouſe du Marquis de Sévigné.

** Jean-Baptiſte Maſſillon, né à Hieres en Provence, entra chez les PP. de l'Oratoire, & fut un des plus célebres Prédicateurs du dix-huitieme ſiecle. Il prêcha avec un applaudiſſement univerſel à Paris, & à la Cour devant Louis XIV qui le nomma à l'Evêché de Clermont en 1717. Il y eſt mort en 1742, à 79 ans. On a ſes Sermons & ſes autres Ouvrages en 14 vol. in-12. On y trouve le Petit-Carême qu'il a prêché devant Louis XV, en 1718; dans lequel il inſtruit en grand Maître le jeune Roi des fonctions importantes de la Royauté.

lieu, je la trouvai dans une très-parfaite ſanté, Mademoiſelle de Grignan, & le P. Gaffarel avec elle ; charmée de la vie qu'elle mene, bien des prieres, bien des lectures, & une ſociété de perſonne qui ſont toutes occupées de l'Eternité, indifférentes pour les nouvelles du monde, peu ſenſibles à tout ce qui ſe paſſe. En vérité, Madame, ce n'eſt pas eux qui ont tort.

Lettre de Madame de Sévigné à Monſieur de Coulanges.

Je ſuis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-ſubite de M. de Louvois, * que je ne ſçais par où commencer

* François-Michel le Tellier, Marquis de Louvois, Miniſtre de la Guerre ſous Louis XIV. avoit reçu de la Nature les plus grands talens, qu'il exerça avec éclat ſous le regne le plus glorieux & le plus fertile en grands évenemens. Ce Miniſtre que ſes talens avoient rendu comme néceſſaire à ſon Maître, lui devint enfin tellement inſupportable par ſes hauteurs & ſon caractère dur, que Louis XIV prenoit des meſures pour s'en défaire, lorſque Louvois étant allé un matin pour travailler à ſon ordinaire avec le Roi, ſe trouva mal & changea de viſage. Louis XIV le renvoya, & à peine fut-il arrivé chez lui, qu'il expira au moment qu'on lui ouvroit la veine, le 16 Juillet 1691, à 51 ans.

pour vous en parler. Le voilà donc mort ce grand Miniſtre, cet homme ſi conſidérable, qui tenoit une ſi grande place, dont le moi, comme dit M. Nicole, étoit ſi étendu, qui étoit le centre de tant de choſes: que d'affaires, que de deſſeins, que de projets, que de ſecrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire & à conduire? Ah! mon Dieu, donnez-moi un peu de tems, je voudrois bien donner un échec au Duc de Savoie, un mat au Prince d'Orange: Non, non, vous n'aurez pas un ſeul, un ſeul moment. Faut-il raiſonner ſur cette étrange aventure? non en vérité, il y faut réfléchir dans ſon cabinet. Voilà le ſecond Miniſtre * que vous voyez mourir depuis que vous êtes à Rome; rien n'eſt plus différent que leur mort, mais rien n'eſt plus égal que leur fortune, & les cent millions de chaînes qui les attachoient tous deux à la terre. Quand aux grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarraſſé dans votre Religion ſur ce qui ſe paſſe à Rome & au Conclave: mon

* M. de Seignelai, fils aîné du Grand Colbert, formé par les mains d'un pere infatigable, l'eut peut-être égalé, s'il en eût eu la tempérance, & s'il n'eût partagé ſon tems entre ſes plaiſirs & les occupations de ſon miniſtere. Il mourut en 1690, à 39 ans.

pauvre

pauvre couſin, vous vous méprenez : j'ai ouï dire qu'un homme d'un très-bon eſprit tira une conſéquence toute contraire au ſujet de ce qu'il voyoit dans cette grande Ville : il en conclut qu'il falloit que la Religion chrétienne fût toute ſainte & toute miraculeuſe, de ſubſiſter ainſi par elle-même au milieu de tant de déſordres & de profanations. Faites donc comme lui, tirez les mêmes conſéquences, & ſongez que cette même Ville a été baignée autrefois du ſang d'un nombre infini de Martyrs : qu'aux premiers ſiecles toutes les intrigues du Conclave ſe terminoient à choiſir entre les Prêtres celui qui paroiſſoit avoir le plus de zele & de force pour ſoutenir le martyre ; qu'il y eut trente-ſept Papes qui le ſouffrirent l'un après l'autre, ſans que la certitude de cette fin leur fît fuir ni refuſer une place où la mort étoit attachée, & quelle mort ! Vous n'avez qu'à lire cette Hiſtoire pour vous perſuader qu'une Religion ſubſiſtante par un miracle continuel, & dans ſon établiſſement & dans ſa durée, ne peut être une imagination des hommes : les hommes ne penſent pas ainſi ; liſez ſaint Auguſtin dans ſa *Vérité de la Religion*, liſez l'Abbadie *, bien différent de ce

* Jacques Abbadie, né dans le Béarn, ſe rendit célebre chez les Proteſtans par ſes emplois &

grand Saint, mais très-digne de lui être comparé, quand il parle de la Religion Chrétienne : demandez à l'Abbé de Polignac *, s'il eſtime ce Livre. Ramaſſez donc toutes ces idées, & ne jugez point ſi légérement ; croyez que quelque manege qu'il y ait dans le Conclave, c'eſt toujours le Saint-Eſprit qui fait le Pape ; Dieu fait tout, il eſt le maître de tout, & voici comme nous devrions penſer. J'ai lu ceci en bon lieu : *Quel mal peut-il arriver à une perſonne qui ſçait que Dieu fait tout, & qui aime tout ce que Dieu fait ?* Voilà ſur quoi je vous laiſſe, mon cher Couſin.

✕

Ah ! ne me parlez point de Madame de Meckelbourg, je la renonce. Comment peut-on, par rapport à Dieu, & même à l'humanité, garder tant d'or, tant d'argent, tant de meubles, tant de pierreries au milieu de l'extrême miſere des pauvres dont on étoit accablé dans ces derniers

---

ſes ouvrages. Le premier & le plus excellent eſt celui de la *Vérité de la Religion Chrétienne*, qui a eu un ſuccès prodigieux. Cet Auteur mourut Doyen de Kiſlalow en 1727.

* Depuis Archevêque d'Auſch, Cardinal, & Auteur de l'Anti-Lucrece.

tems ? Mais comment peut-on vouloir paroître aux yeux du monde, ce monde dont on veut l'eſtime & l'approbation au-delà du tombeau ? Comment veut-on lui paroître la plus avare perſonne du monde, avare pour les pauvres, avare pour ſes domeſtiques, à qui elle ne laiſſe rien, avare pour elle-même, puiſqu'elle ſe laiſſoit quaſi mourir de faim ; & en mourant, lorſqu'elle ne peut plus cacher cette horrible paſſion, paroître aux yeux du Public l'avarice même ? Ma chere Madame *, je parlerois un an ſur ce ſujet ; j'en veux à cette frénéſie de l'eſprit humain, & c'eſt m'offenſer perſonnellement que d'en uſer comme vient de faire Madame de Meckelbourg ; nous nous étions fort aimées autrefois, nous nous appellions Sœurs, je la renonce, qu'on ne m'en parle plus.

*

Quand vous m'écrivez, mon aimable Couſin **, j'en ai une joie ſenſible. Vos lettres ſont agréables comme vous : on les lit avec un plaiſir qui ſe répand par-tout ; on aime à vous entendre, on vous approuve, on vous admire, chacun ſelon le dégré de chaleur qu'il a pour vous. Quand

* Madame de Coulange.
** M. de Coulange.

vous ne m'écrivez pas, je ne gronde point; je ne boude point; je dis, Mon Couſin eſt dans quelque Palais enchanté : mon Couſin n'eſt point à lui : on aura ſans doute enlevé mon pauvre Couſin; & j'attends avec patience le retour de votre ſouvenir, ſans jamais douter de votre amitié; car le moyen que vous ne m'aimiez pas? C'eſt la premiere choſe que vous avez faite, quand vous avez commencé d'ouvrir les yeux; & c'eſt moi auſſi qui ai commencé la mode de vous aimer, & de vous trouver aimable. Une amitié ſi bien conditionnée ne craint point les injures du tems. Il nous paroît que ce tems qui fait tant de mal en paſſant ſur la tête des autres, ne vous en fait aucun : vous ne connoiſſez plus rien à votre baptiſtaire : vous êtes perſuadé qu'on a fait une très-groſſe erreur à la date de l'année. Le Chevalier de Grignan dit qu'on a mis ſur le ſien tout ce qu'on a ôté du vôtre; & il a raiſon : c'eſt ainſi qu'il faut compter ſon âge. Pour moi que rien n'avertit encore du nombre de mes années, je ſuis quelquefois ſurpriſe de ma ſanté : je ſuis guérie de mille petites incommodités que j'avois autrefois; non ſeulement j'avance doucement comme une tortue; mais je ſuis prête à croire que je vais comme une écreviſſe. Cependant je fais des efforts pour n'être point la dupe de ces trompeuſes apparences; & dans

quelques années je vous conſeillerai d'en faire autant.

✕

Nous venons de lire un Diſcours qui nous a tous charmés, & même M. l'Archevêque d'Arles qui eſt du métier. C'eſt l'Oraiſon funebre de M. de Fieubet * par l'Abbé Anſelme **: c'eſt la plus meſurée,

* Gaſpard de Fieubet, Conſeiller au Parlement, puis Maître des Requêtes, Chancelier de la Reine Marie d'Autriche, & Conſeiller d'Etat ordinaire, mourut en 1694, aux Camaldules de Grosbois où il s'étoit retiré.

** Antoine Anſelme, né dans l'Armagnac, entra dans l'Etat Eccléſiaſtique avec de grands talens pour la Chaire, qu'il exerça avec ſuccès dans ſa Province. Il prêchoit à Toulouſe, lorſque le Marquis de Monteſpan qui l'y entendit, le choiſit pour lui confier l'éducation de ſon fils. Le ſuccès juſtifia le choix de ce Seigneur, & la fin de l'éducation rendit l'Abbé Anſelme aux travaux de la Chaire, dont il avoit interrompu l'exercice ſans en négliger les talens. Paris confirma les applaudiſſemens qu'il avoit reçus en Province, & ce Prédicateur mérita tous les éloges que lui donne Madame de Sévigné dans quelques endroits de ſes Lettres. Il excelloit ſur-tout dans les Oraiſons funebres, & outre celle de M. de Fieubet, on a de lui celles de la Reine Marie-Théreſe, de Madame de Montpenſier & du Roi Jacques. Après avoir fourni pendant plus de trente ans la laborieuſe carriere

la plus ſage, la plus convenable & la plus chrétienne Piece qu'on puiſſe faire ſur un pareil ſujet. Tout eſt plein de citations de la Sainte Ecriture, d'applications admirables, de dévotion, de piété, de dignité, & d'un ſtyle noble & coulant. Liſez-la; ſi vous êtes de notre avis, tant mieux pour nous; & ſi vous n'en êtes pas, tant pis pour vous en un certain ſens: c'eſt ſigne que votre joie, votre ſanté & votre vivacité vous rendent ſourd à ce langage; mais quoi qu'il en ſoit, je vous donne cet avis, puiſqu'il eſt sûr qu'on ne vit pas toujours. C'eſt une chanſon qui dit cette vérité.

Vous ne m'expliquez que trop bien les fatigues de votre voyage, je ne les comprends pas, c'eſt-à-dire, je ne comprends pas comment on s'y peut expoſer: j'aimerois mieux aller à l'occaſion, j'affronterois plus aiſément la mort dans la chaleur du combat, avec l'émulation des autres, & le bruit des trompettes, que de voir de groſſes vagues me marchander, & me mettre

---

de l'Apoſtolat, l'Abbé Anſelme revint auprès du Duc d'Antin, fut admis à la place d'Académicien des Inſcriptions, & ſe retira enfin dans ſon Abbaye de S. Sever, Cap de Gaſcogne, où il eſt mort en 1737, dans ſa 86 année.

à loiſir à deux doigts de ma perte ; & d'un autre côté, vos Alpes, dont les chemins ſont plus étroits que vos litieres, en ſorte que votre vie dépend de la fermeté du pied de vos mulets. Ma Fille, cette penſée m'a fait tranſir depuis les pieds juſqu'à la tête : je ſuis ſervante de ces pays-là ; je n'irai de ma vie, & je tremble quand je ſonge que vous en venez.

M. Chapelain * ſe meurt : il a eu une maniere d'apoplexie qui l'empêche de parler : il s'eſt confeſſé en ſerrant la main : il eſt dans ſa chaiſe comme une ſtatue. Ainſi Dieu confond l'orgueil des Philoſophes.

Nous avons ri aux larmes de cette Fille qui chanta tout haut dans l'Egliſe, cette

* Jean Chapelain, de l'Académie Françoiſe, s'acquit d'abord beaucoup de réputation par ſon Ode au Cardinal de Richelieu, & par ſon érudition ; mais ſon Poëme de la Pucelle promis & attendu depuis 20 ans, fut l'écueil de ſa gloire. Ce Poëme ridicule étoit diviſé en 24 Chants, dont il n'y a que les 12 premiers d'imprimés : les 12 autres ſont en manuſcrit à la Bibliotheque du Roi. Chapelain eut beaucoup de part à l'excellente Critique du Cid, & il mourut à Paris le 22 Février 1674, à 79 ans.

chanſon deshonnête dont elle ſe confeſſoit ; rien au monde n'eſt plus nouveau ni plus plaiſant : je trouve qu'elle avoit raiſon ; aſſurément le Confeſſeur vouloit entendre la chanſon, puiſqu'il ne ſe contentoit pas de ce que la fille lui avoit dit en s'accuſant : je vois d'ici le bon-homme de Confeſſeur pâmé de rire le premier de cette aventure. Nous vous mandons ſouvent des folies, mais nous ne pouvons payer celle-là.

Vous voilà hors du Jubilé & des Stations ; vous avez dit tout ce qui ſe peut de mieux ſur ce ſujet. Ce n'eſt point de la dévotion que vous êtes laſſe, c'eſt de n'en avoir point. Hé, mon Dieu ! c'eſt juſtement de cela qu'on eſt au déſeſpoir. Je crois que je ſens ce malheur plus que perſonne : il ſemble que toutes choſes m'y devroient porter : mais nos efforts & nos réflexions avancent bien peu cet ouvrage.

Nous liſons toujours S. Auguſtin avec tranſport : il y a quelque choſe de ſi noble & de ſi grand dans ſes penſées, que tout le mal qui peut arriver de ſa doctrine aux eſprits malfaits, eſt bien moindre que le bien que les autres en retirent. Vous croyez que je fais l'entendue moi ; quand vous

verrez comme cela s'eſt familiariſé, vous ne ſerez pas étonnée de ma capacité.

X

Je ſerois fâché de n'avoir pas ſçu l'hiſtoire de ce bon Curé du S. Eſprit : il eſt à Semur, & M. de Trichâteau, dont vous n'aimez pas la giganteſque figure, nous conta à Epoiſſe, qu'il lui étoit tombé un Ange du ciel dans ſa ville de Semur, que c'étoit un Saint du Paradis, qu'on ne ſçavoit ni ſon nom, ni le ſujet de ſon voyage ; qu'il ne ſe plaignoit point, qu'il étoit ſilentieux ; & que cette ſorte de mérite l'avoit touché au point qu'il l'avoit pris chez lui, & le nourriſſoit avec une grande joie d'avoir recueilli un tel homme. Nous écoutâmes cela,* Guitaut & moi ; & comme je ſuis toujours allerte *ſur nos pauvres amis*, je le priai de continuer ſa généroſité, & qu'aſſurément c'étoit un ami de la Vérité : cela eſt plaiſant, car je ne ſongeois point du tout à ce pauvre Curé. Je viens d'écrire à Guitaut pour lui dire le mérite de cet homme, & le prier de bien fixer les bons ſentimens de Trichâteau ſur ce ſujet. Voilà donc ce pauvre Curé un peu conſolé pendant cet exil. Si je puis lui

* Guitaut de Comminge de Pechepeyron, Seigneur d'Epoiſſe.

OXFORD

rendre à Paris quelque ſervice, je vous aſſure que je n'y manquerai pas. Votre Pere ſpirituel vous a intéreſſée dans cette affaire par des facilités ſi utiles & ſi conſidérables, qu'il faudroit que je fuſſe dénaturée pour ne vous pas ſervir dans cette occaſion. Votre narration eſt admirable, & ne pouvoit manquer de faire ſon effet. Hélas, mon Enfant, vous ſçavez comme je ſuis pour les malheureux, & à quel point je me tiens offenſée de certaines injuſtices.

✕

Nous arrivons ici, ma très-Belle, nous avons quitté Tours ce matin: j'y ai laiſſé à la poſte une lettre pour vous. Qui m'ôteroit la faculté de penſer, m'embarraſſeroit beaucoup, ſur-tout dans ce voyage. Je ſuis douze heures de ſuite dans ce caroſſe ſi bien placé, ſi bien expoſé; j'en emploie quelques-unes à manger, à boire, à lire, beaucoup à regarder, à admirer, & encore plus à rêver, à penſer à vous. Je ſuis aſſurée que vous ne croyez point que ce ſoit une flatterie, c'eſt une vérité. Je vous parcours, je vous dévide, je vous redévide; je paſſe par mille endroits triſtes, fâcheux, d'autres, doux & ſenſibles: je penſe à votre belle jeuneſſe, à votre ſanté, de quelle maniere elle a été traitée, comme vous en avez abuſé, comme votre

ſang s'eſt irrité : nous ne fûmes point aſſez effrayés de cette premiere marque qu'il nous en donna, & qui fut le commencement de tous vos maux. Enfin que ne penſe-t-on point quand on penſe toujours avec beaucoup de ſilence & de loiſir ? Je ne vous dis point tous les pays que j'ai battus, ni tous les chemins que fait mon imagination, ma lettre ſeroit trop longue : ce qui eſt vrai, c'eſt que je trouve toujours une égale tendreſſe dans mon cœur : j'aimerois fort à vous parler ſur certains chapitres ; mais ce plaiſir n'eſt pas à portée d'être eſpéré ; en attendant, *je penſe, donc je ſuis* : je penſe à vous avec tendreſſe, donc je vous aime ; je penſe uniquement à vous de cette maniere, donc je vous aime uniquement.

✕

Le ſaint Evêque de Pamiers * eſt mort,

* François-Etienne de Caulet, né à Toulouſe d'une Famille illuſtre dans la Robe, fut nommé à l'Evêché de Pamiers en 1644, & rendit ſon Epiſcopat mémorable par toutes les vertus qui ont diſtingué les plus grands Evêques des premiers ſiecles. Ce digne Prélat eut à ſoutenir trois grandes affaires qui l'occuperent pendant tout le tems de ſon Pontificat. La premiere regardoit la ſignature du Formulaire, & elle lui fut commune avec les Evêques d'Alet, d'Angers & de Beau-

voilà l'affaire de la Régale finie, & voilà encore un nom bien chaud à prendre; mais puiſque nous nous ſommes accoutumés à M. d'Alet *, nous ſouffrirons M. de

---

vais; mais elle fut terminée à l'avantage des quatre Prélats par la fameuſe paix de Clément IX, en 1668. La ſeconde affaire dans laquelle l'Evêque de Pamiers ſe trouva engagé, concernoit les Jéſuites qui, par leur rébellion contre ce ſaint Prélat, le forcerent à fulminer contre eux une Sentence d'excommunication; & la troiſieme fut celle de la Régale, où le droit de l'Evêque de Pamiers paroît plus équivoque que dans les précédentes, mais qu'il ſoutint avec le même eſprit de zele pour la gloire de Dieu & pour les intérêts de l'Egliſe. Ce ſaint Prélat mourut avant qu'elle fût terminée en 1680, âgé de 70 ans, ayant donné au dix-ſeptieme ſiecle le modele d'une vie vraiment Epiſcopale.

* Nicolas Pavillon, fils d'un Correcteur de la Chambre des Comptes, naquit à Paris l'an 1597. Sa vertu & ſon zele pour les fonctions Apoſtoliques le firent nommer à l'Evêché d'Alet, où les guerres civiles & la négligence des Paſteurs précédens avoient introduit la plus profonde ignorance des vérités de la Religion, & la pratique des déſordres les plus honteux. Pendant 38 ans d'Epiſcopat & de réſidence, M. Pavillon conſacra tous ſes ſoins à remédier à de ſi grands maux, & mourut âgé de 80 ans, après avoir retracé dans toute la ſuite de ſa vie l'image d'un Paſteur accompli. Ce ſaint Prélat ſe trouva engagé dans les mêmes affaires que l'Evêque de Pamiers, & il y porta le même zele & la même fermeté.

Pamiers, & puis M. d'Angers, & puis nous n'aurons plus rien à craindre. Ces cinq * Evêques, à qui l'on vouloit faire le procès, ſont devant le grand Juge qui les aura traités avec plus de bonté qu'on n'a fait en ce monde.

✕

C'eſt un plaiſir, ma Belle, que de n'avoir point de mémoire, nous reliſons Sarazin **, & je ſuis auſſi aiſe que la premiere fois: *des petites Lettres*, tout de même; ce ſont des lectures toutes nouvelles, nous y en ajoutons encore ſelon nos fantaiſies, ſans beaucoup de regle, mais avec bien du plaiſir. Votre frere eſt d'un grand commerce ſur ces ſortes d'amuſemens. J'ai voulu tâter des *Préjugés* que je trouve admirables; & ce qui donne le prix

* MM. de Caulet, Evêque de Pamiers, Pavillon d'Alet, Arnaud d'Angers, Buzenval de Beauvais, & Vialart de Châlons.

** Jean-François Saraſin, né dans un village près de Caën, fut Sécrétaire des commandemens du Prince de Conty, & mourut à Pézenas du chagrin qu'il eut d'avoir encouru la diſgrace de ſon Maître, pour s'être mêlé d'une affaire qui déplaiſoit à ce Prince. C'eſt un des plus agréables de nos Poëtes: il écrivoit avec beaucoup de facilité & de naturel; d'ailleurs il étoit ſçavant & du commerce le plus aimable.

à tout cela, c'eſt que toutes ces choſes me conduiſent droit à vous. C'eſt une grande douceur d'être aſſurée qu'on ſe retrouvera. Hélas! il y a un an que je ne fais que vous dire adieu; cela me fait mal: je ne donne point au paſſé un ſi bon air que vous: au contraire, je m'en fais une amertume, je le regrette. J'en uſois du moins ainſi juſqu'à l'aſſurance de vous revoir: préſentement je lui pardonne en faveur de l'avenir, puiſque le voilà éclairé par l'eſpérance qui me rend contente de tout.

X

Je vous admire, en vérité, d'être deux heures avec un J.... ſans diſputer: il faut que vous ayez une belle patience pour lui entendre dire ſes fades & fauſſes maximes. Je vous aſſure que quoique vous m'ayez ſouvent repouſſée politiquement ſur ce ſujet, je n'ai jamais crû que vous fuſſiez d'un autre ſentiment que moi; & j'étois quelquefois un peu mortifiée, qu'il me fût comme défendu de cauſer avec vous ſur une matiere que j'aime, ſçachant bien qu'au fond de votre ame, vous étiez dans les bonnes & droites opinions. Je n'aurai jamais cette tranquillité avec un bon Pere. J'en trouvai un à Vichi; dès la premiere viſite, nous fûmes brouillés, & ſes eaux en furent tellement troublées, qu'il fut contraint d'aller à S. Mion pour ſe rafrai-

chir. Puiſque vous liſez les Epîtres de S. Paul, vous puiſez à la ſource, & je ne puis en dire davantage.

✕

L'hiſtoire du P. Gaillard eſt plus agréable : il prêchoit le jour de la Touſſaint. M. de Louvois vint apprendre que Philiſbourg étoit pris ; le Roi fit ſigne, le P. Gaillard ſe tut, & après avoir dit tout haut la nouvelle, le Roi ſe jetta à genoux pour remercier Dieu, & puis le Prédicateur reprit ſon diſcours avec tant de proſpérité, que mêlant ſur la fin Philiſbourg, Monſeigneur, le bonheur du Roi, & les graces de Dieu ſur ſa perſonne & ſur tous ſes deſſeins, il fit de tout cela une ſi bonne ſauce ; que tout le monde pleuroit. Le Roi & la Cour l'ont loué & admiré : il a reçu mille complimens : enfin l'humilité d'un homme de ſon état a du être pleinement contente.

✕

Je ne ſuis point retournée à Brevanes avec Madame de Coulange, ma chere Comteſſe, parce que j'ai trouvé mon pauvre S. Aubin trop près du grand voyage de l'éternité. Voilà donc les miens finis pour vaquer à ce que je dois à quelqu'un que j'ai toujours aimé, & qui a été touché de me voir, tout autant qu'on peut l'être au

Fauxbourg S. Jacques. Il m'a tenu long-tems la main, en me diſant des choſes ſaintes & tendres. J'étois tout en larmes; c'eſt une occaſion à ne pas perdre, que de voir mourir un homme avec une paix & une tranquillité toute chrétienne, un détachement, une charité, un déſir d'être dans le ciel pour n'être plus ſéparé de Dieu; un ſaint tremblement de ſes jugemens, mais une confiance toute fondée ſur les mérites infinis de Jéſus-Chriſt; tout cela eſt divin. C'eſt-là qu'il faut apprendre à mourir, tout au moins quand on n'a pas été aſſez heureuſe pour y vivre. Je ſuis revenue ici; j'allai enſuite chez ce pauvre S. Aubin. Les ſaints déſirs de la mort le preſſent tellement, qu'il en a précipité tous les Sacremens. M. de Saint Jacques ne voulut pas hier lui donner l'Extrême-Onction, & ce fut une douleur pour lui, car il ne ſouhaite que l'éternité; il ne reſpire plus que d'être uni à Dieu: ſa paix, ſa réſignation, ſa douceur, ſon détachement, ſont au-delà de tout ce qu'on voit; auſſi ne ſont-ce pas des ſentimens humains. Le ſecours qu'il a de ſon Curé & du P. Moret *, qui ſont ſes Directeurs, ſes amis, ſes Gardes, & ſes Médecins, n'eſt pas une choſe ordinaire. C'eſt un

* Prêtre de l'Oratoire.

avant-goût de la félicité. Duchaine eſt ſon Médecin, c'eſt un homme admirable, point de tourment, point de remede : *Monſieur, tâchez de vous humecter, & prenez patience.* Une chambre ſans bruit, ſans trouble, ſans aucune mauvaiſe odeur, point de fievre, qu'intérieure & imperceptible ; une tête libre, un grand ſilence, à cauſe de la fluxion qui eſt ſur la poitrine ; de bons & ſolides diſcours, point de bagatelles : enfin c'eſt ce qu'on n'a jamais vu. Ce pauvre malade ſe trouve indigne de mourir à la même place où eſt morte Madame de Longueville. Je contai tout cela à Tréville * qui étoit chez Madame de la

* Henri-Joſeph de Peyre, Comte de Trois-Villes, Cornette de la premiere Compagnie des Mouſquetaires, & Gouverneur du pays de Foix, touché de la mort imprévue d'Henriette d'Angleterre, épouſe de Monſieur frere unique de Louis XIV, renonça au monde & s'appliqua uniquement dans la retraite à l'étude & au ſoin de ſon ſalut. Comme il avoit beaucoup d'eſprit, il fit de très-grands progrès dans la premiere, & avança ſur-tout dans la connoiſſance des Peres Grecs qu'il préféroit aux Latins. Meſſieurs de Port-Royal, avec qui il eut le bonheur d'être intimement uni, profiterent de ſes lumieres pour l'Edition du Nouveau Teſtament de Mons & pour pluſieurs autres Ouvrages. Il avoit l'eſprit ſi juſte & ſi exact, & parloit ſa langue avec tant de grace, que ce proverbe : *Parler comme un*

Fayette ; il me répondit : *Voilà comme l'on meurt en ce quartier-là.* Duchaine ne croit point que cela finiſſe ſitôt. Mon Dieu, ma Fille, que vous ſeriez touchée de ce ſaint ſpectacle ; je ne dis pas d'affliction, mais de conſolation & d'envie ! il m'a dit beaucoup d'amitié, & à vous, ſur ce petit Marquis ; mais tout cela n'eſt qu'un moment, & l'on revient toujours à Jéſus-Chriſt & à ſa miſéricorde ; car il n'eſt queſtion de nulle autre choſe.

✕

Je veux ſuivre l'Hiſtoire ſainte & tragique du pauvre S. Aubin. On me vint dire Mercredi dernier, d'abord après ma lettre écrite, qu'il avoit reçu l'Extrême-Onction, j'y courus avec M. de Coulange : je le trouvai fort mal, mais ſi plein de bon eſprit & de raiſon, & ſi peu de fievre extérieure, que je ne pouvois comprendre qu'il allât mourir : il avoit même une facilité à cracher, qui donnoit de l'eſpérance à ceux qui ne ſavent pas que c'eſt une marque de la corruption entiere de toute la maſſe du ſang, qui fait une génération continuelle, & qui fait enfin

---

Livre, ſembloit avoir été fait pour lui. Il mourut à Paris en 1708, âgé de 66 ans, & fut enterré à S. Nicolas du Chardonnet ſa Paroiſſe.

mourir. Je trouvai cette douceur, cette amitié, cette reconnoiſſance en ce pauvre malade ; & pardeſſus tout, ce regard continuel à Dieu, & à cette unique & adorable priere à Jeſus-Chriſt, de lui demander miſéricorde par ſon Sang précieux, ſans autre verbiage. Je trouvai les deux hommes admirables qui ne le quittoient plus ; on dit le *Miſerere* : ce fut une attention marquée par ſes geſtes & par ſes yeux : il avoit répondu à l'Extrême-Onction, & en avoit demandé la paraphraſe à M. de S. Jacques. Enfin à neuf heures du matin il me chaſſa, & me dit en propres paroles le dernier adieu. Le P. Moret y demeura ; & j'ai ſçu qu'à minuit le malade eut une horrible vapeur à la tête : la machine ſe démontoit, il vomit enſuite, comme ſi ç'eut été encore un ſoulagement ; il eut une grande ſueur comme une criſe, enſuite un doux ſommeil, qui ne fut interrompu que par le P. Moret, qui le tenant embraſſé, tandis qu'il répondoit toujours avec connoiſſance, & dans l'amour de Dieu, reçut enfin ſon dernier ſoupir, & paſſa le reſte de la nuit à le pleurer ſaintement, & à prier Dieu pour lui : les cris de cette petite femme furent ſuffoqués & applatis par le P. Moret, afin qu'il n'y eût rien que de chrétien dans cette ſainte maiſon. J'y fus le lendemain, qui étoit hier, il n'étoit point du tout changé ; il ne me

fit nulle horreur, ni à tous ceux qui le virent : c'eſt un Prédeſtiné, on reſpecte la grace de Dieu dont il a été comblé ; on lut ſon teſtament : rien de plus ſage ; il fait excuſe d'avoir mis ſon bien à fonds perdu : il dit qu'il a ſuccombé à la tentation de donner onze-mille francs pour achever de vivre, & pour mourir dans la céleſte Société des Carmélites : il dit du bien de ſa femme, de ſes ſoins, de ſon aſſiduité ; il prie M. de Coulange d'avoir ſoin d'elle, & de vendre ſes meubles pour payer quelques petites dettes. Il me loue fort, & par mon cœur dont il dit des merveilles, & par notre ancienne amitié : il me prie auſſi d'avoir ſoin de ſa femme. Il parle de lui & de ſa ſépulture avec une humilité vraiment chrétienne, qui plaît & qui touche infiniment. Nous avons été ce matin à ſon ſervice à S. Jacques ſans aucune cérémonie : il y avoit beaucoup de gens touchés de ſon mérite & de ſa vertu, la Maréchale Foucault, Madame Fouquet, M. & Madame Dagueſſeau, Madame de la Houſſaye, Madame Leboſſu, Mademoiſelle de Grignan, Bréauté & pluſieurs autres ; de-là nous avons été aux Carmélites où il eſt enterré : le Clergé l'a reçu du Clergé de S. Jacques ; cette cérémonie eſt triſte : toutes ces ſaintes Filles ſont en haut avec des cierges, elles chantent le *Libera ;* & puis enfin on le jette dans cette

foſſe profonde où le voilà pour jamais. Il n'eſt plus ſur la terre ; il n'y a plus de tems pour lui, il jouit de l'éternité : de vous dire que tout cela ſe paſſe ſans larmes, il n'eſt pas poſſible ; mais ce ſont des larmes douces, dont la ſource n'eſt point amere.

Briole nous a dit une lettre que M. de Montauſier écrivit à Monſeigneur après Philiſbourg, qui me plaît tout-à-fait. « Monſeigneur, je ne vous fait point de » compliment ſur la priſe de Philiſbourg, » vous aviez une bonne armée, des bom- » bes, du canon, & Vauban. * Je ne vous » en fais point auſſi ſur ce que vous êtes » brave, c'eſt une vertu héréditaire dans » votre Maiſon ; mais je me réjouis avec » vous de ce que vous êtes libéral, géné- » reux, humain, & faiſant valoir les ſer-

* Sébaſtien le Preſtre de Vauban, le plus grand Ingénieur de ſon ſiecle, commença de bonne heure à faire connoître ſes talens extraordinaires pour le Génie & les Fortifications, & parvint par ſes ſervices aux premieres dignités Militaires Il porta la maniere de fortifier les Places, de les attaquer & de les défendre à un degré de perfection auquel perſonne n'étoit parvenu Il en avoit fortifié plus de 300, & avoit eu la direction en chef de 53 Sieges, lorſqu'il mourut en 1707, à 74 ans.

» vices de ceux qui ſont bien. Voilà ſur » quoi je vous fais compliment. » Tout le monde aime ce ſtyle digne de M. de Montauſier & d'un Gouverneur.

✕

Le petit fripon * après nous avoir mandé qu'il n'arriveroit qu'hier Mardi, arriva, comme un petit étourdi, avant-hier à ſept heures du ſoir, que je n'étois pas revenue de la ville : ſon oncle le reçut, & fut ravi de le voir ; & moi quand je revins, je le trouvai tout gai, tout joli, qui m'embraſſa cinq ou ſix fois, & de très-bonne grace ; il me vouloit baiſer les mains, je voulois baiſer ſes joues, cela faiſoit une conteſtation. Enfin je pris poſſeſſion de ſa tête, je le baiſai à ma fantaiſie. Je voulus voir ſa contuſion ; mais comme elle eſt, ne vous en déplaiſe, à la cuiſſe gauche, je ne trouvai pas à propos de lui faire mettre chauſſes baſſes : nous causâmes le ſoir avec ce petit compere ; il adore votre portrait : il voudroit bien voir ſa chere Maman, mais la qua-

* Louis Provence Adhémar de Monteil, appellé le Marquis de Grignan, fils de Françoiſe-Marguerite de Sévigné & du Comte de Grignan. Il mourut de la petite vérole en 1704, ſans laiſſer de poſtérité.

lité de Guerrier eſt ſi ſévere, qu'on n'oſeroit rien propoſer. Je voudrois que vous lui euſſiez entendu conter négligemment ſa confuſion, & la vérité du peu de cas qu'il en fit, & du peu d'émotion qu'il en eut, lorſque dans la tranchée tout en étoit en peine. Au reſte, ma chere Enfant, s'il avoit retenu vos leçons, & qu'il ſe fût tenu droit, il étoit mort. Mais ſuivant ſa bonne coutume, il étoit penché ſur le Comte de Guiche, avec qui il cauſoit: vous n'euſſiez jamais cru, ma Fille, qu'il eût été ſi bon d'être un peu de travers. Nous cauſons avec lui ſans ceſſe, nous ſommes ravis de le voir, & nous ſoupirons que vous n'ayez pas le meme plaiſir.

X

La cérémonie de vos freres * fut donc faite le jour de l'an à Verſailles. Coulange en eſt revenu. Il m'a conté que l'on commença dès le Vendredi, comme je vous l'ai dit. Ces premiers étoient Profès avec de beaux habits, & leurs colliers. Deux Maréchaux de France étoient demeurés pour le Samedi. Le Maréchal de Bellefond totalement ridicule, parce que par modeſtie & par mine indifférente, il

* Réception des Chevaliers de l'Ordre du S. Eſprit.

avoit négligé de mettre des rubans au bas de ſes chauſſes de Page, de ſorte que c'étoit une véritable nudité. Toute la troupe étoit magnifique : M. de la Trouſſe des mieux. Il y eut un embarras dans ſa perruque, qui lui fit paſſer ce qui étoit à côté, aſſez long-tems derriere ; & comme ſa joue étoit fort découverte, il tiroit toujours ; mais ce qui l'embarraſſoit, n'obéiſſoit point, cela fut un petit chagrin. Sur la même ligne, M. de Montchevreuil & M. de Villars s'accrocherent l'un à l'autre d'une telle furie ; les épées, les rubans, les dentelles, les clinquans, tout ſe trouva tellement mêlé, brouillé, embarraſſé, toutes les petites parties crochues étoient ſi parfaitement entrelacées, que nulle main d'homme ne put les ſéparer ; plus on y tâchoit, plus on brouilloit, comme les anneaux des Armes de Roger. Enfin toute la cérémonie, toutes les révérences, tout le manege demeurant arrêté, il fallut les arracher de force, & le plus fort l'emporta. Mais ce qui déconcerta entiérement toute la gravité de la cérémonie, ce fut la négligence du bon M. d'Hoquincourt, qui étoit tellement habillé comme les Provençaux & les Bretons, que ſes chauſſes de Page étoient moins commodes que celles qu'il a d'ordinaire. Sa chemiſe ne voulut jamais y demeurer, quelque priere qu'il lui en fit ;

car

car ſçachant ſon état, il tâchoit inceſſamment d'y donner ordre, & ce fut toujours inutilement; de ſorte que Madame la Dauphine ne put tenir plus long-tems les éclats de rire. La Majeſté du Roi en penſa être ébranlée; & jamais il ne s'étoit vu dans les Regiſtres de l'Ordre l'exemple d'une telle aventure. Cela fut fort plaiſant : il eſt certain, ma chere Enfant, que ſi j'avois eu mon gendre dans cette cérémonie, j'y aurois été. Il y avoit bien des places de reſte; tout le monde ayant cru qu'on s'y étoufferoit, & c'étoit comme à ce carrouſel. Le lendemain toute la Cour brilloit de cordons bleus : toutes les belles tailles, & les jeunes gens pardeſſus les juſte-au-corps, les autres deſſous. Vous aurez à choiſir, tout au moins en qualité de belle taille. On m'a dit qu'on manderoit aux abſens de prendre le Cordon que le Roi leur envoie avec la Croix. C'eſt à M. le Chevalier à vous le mander. Voilà le chapitre des Cordons bleus épuiſé. Vous ai-je dit que le Roi a ôté la communion de la cérémonie? Il y a longtems que je le ſouhaitois. Je mets quaſi la beauté de cette action avec celle d'empêcher les duels. Voyez en effet ce que c'eût été, de mêler cette ſainte action avec les rires immodérés, qu'excita la chemiſe de M. d'Hoquincourt. Pluſieurs pourtant fi-

rent leurs dévotions, mais par oſtentation & ſans y être forcés.

M. de Montauſier a dit à M. le Dauphin : *Monſeigneur, ſi vous êtes honnête-homme, vous m'aimerez : ſi vous ne l'êtes pas, vous me haïrez, & je m'en conſolerai.*

M. d'Autun* fit hier aux grandes Carmélites l'Oraiſon Funebre de Madame de Longueville, avec toute la capacité, toute la grace, toute l'habileté dont un homme puiſſe être capable. Ce n'étoit point *Tartuffe*, ce n'étoit point un Pantalon, c'étoit un Prélat de conſéquence, prêchant avec dignité, & parcourant toute la vie de cette Princeſſe avec une adreſſe incroyable, paſſant tous les endroits délicats, diſant & ne diſant pas tout ce qu'il falloit dire ou taire. Son texte étoit : *Pulchritudo fallax, mulier timens Deum, laudabitur.* Il fit deux points également beaux. Il parla de ſa beauté, & de toutes ces guerres paſſées d'une maniere inimitable ; & pour la ſeconde partie, vous ju-

* Gabriel de Roquette, ſur qui les médiſans prétendoient que le Tartuffe avoit été fait.

gez bien qu'une pénitence de vingt-ſept ans eſt un beau champ pour conduire une ſi belle ame juſqu'au ciel. Le Roi y fut loué fort naturellement & fort bien; & M. le le Prince fut contraint d'avaler auſſi des louanges, mais auſſi bien apprêtées que celles de Voiture: il étoit-là ce Héros, & M. le Duc, & les Princes de Conti, & toute la Famille, & beaucoup de monde; mais pas encore aſſez, car il me ſemble qu'on devoit rendre ce reſpect à M. le Prince ſur une mort dont il avoit encore les larmes aux yeux.

X

Vos rêveries ne ſont jamais agréables, vous vous les imprimez plus fortement qu'une autre: vous ſçavez l'effet de ces épuiſemens, & le beſoin que vous auriez d'être quelquefois *Spenſie rata*; rien n'eſt ſi ſain aux perſonnes délicates, & vos lectures mêmes ſont trop épaiſſes: vous vous ennuyez des hiſtoires, & de tout ce qui n'applique point; c'eſt un malheur d'être ſi ſolide, & d'avoir tant d'eſprit, on ne s'en porte pas mieux: ma ſanté me fait honte, & il y a quelque choſe de ſot à ſe porter auſſi bien que je fais: ma ſanté eſt encore au-delà de la médiocrité de mon eſprit. Je trouve quelquefois que je méritois au moins quelque légere incommodité; je voudrois, pour votre ſoulage-

ment, & pour mon honneur, avoir quelques-unes des vôtres : quand je penſe à tant de maux, je vous aſſure, ma chere Enfant, que je ſuis étonnée que la bonté de mon tempérament puiſſe ſoutenir l'inquiétude que j'en ai.

⁂

J'admire ſouvent l'honnêteté de ces Meſſieurs, dont parlent ſi plaiſamment les Eſſais de Morale, qui ſont ſi honnêtes & ſi obligeans ; que ne font-ils point pour notre ſervice ? A quels uſages ne ſe rabaiſſent-ils pas pour nous obliger ? Les uns courent deux cents lieues pour porter nos lettres ; les autres grimpent ſur les toits de nos maiſons, pour empêcher que nous ne ſoyons incommodés de la pluie : quelques-uns font bien pis.

⁂

Comment, ma Fille, j'ai donc fait un ſermon ſans y penſer ? J'en ſuis auſſi étonnée, que M. le Comte de Soiſſons, quand on lui découvrit qu'il faiſoit de la Proſe. Il eſt vrai que je me ſens aſſez portée de faire honneur à la grace de Jéſus-Chriſt. Je ne dis point comme la Reine Mere, dans l'excès de ſon zele contre ces miſérables Janſéniſtes : *Ah ! ſi, ſi de la Grace.* Je dis tout le contraire ; & je trouve que j'ai de bons garants.

Madame de Sabliere eſt dans ſes Incurables fort bien guérie d'un mal que l'on croyoit incurable * pendant quelque tems, & dont la guériſon me réjouit plus que nulle autre. Elle eſt dans ce bienheureux état : elle eſt dévote, & vraiment dévote : elle fait un bon uſage de ſon libre arbitre ; mais n'eſt-ce pas Dieu qui le lui fait faire ? N'eſt-ce pas Dieu qui l'a délivrée de l'empire du démon ? N'eſt-ce pas Dieu qui a tourné ſon cœur ? N'eſt-ce pas Dieu qui la fait marcher, & qui la ſoutient ? N'eſt-ce pas Dieu qui lui donne le déſir d'être à lui ? C'eſt cela qui eſt couronné, c'eſt Dieu qui couronne ſes dons. Si c'eſt-là ce que vous appellez le libre arbitre, ah ! je le veux bien. Revenons à S. Auguſtin, ſur lequel je n'ai rien à vous répondre, ſinon que je l'écoute, & que je l'entends quand il me dit & me répete cent fois dans un même livre, que tout dépend donc, comme dit l'Apôtre, non de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miſéricorde à qui il lui plaît : que ce n'eſt point en conſidération d'aucun mérite que Dieu donne ſa grace aux hommes, mais ſelon ſon bon plaiſir ; afin que l'hom-

* Une très-grande paſſion pour M. de la Fare.

me ne ſe glorifie point, puiſqu'il n'a rien qu'il n'ait reçu, & tout un Livre ſur ce ton, plein des paſſages de la Sainte Ecriture, de S. Paul, des Oraiſons de l'Egliſe; il appelle notre libre arbitre une délivrance & une facilité d'aimer Dieu, parce que nous ne ſommes plus ſous l'empire du démon, & que nous ſommes élus de toute éternité, ſelon les décrets du Pere Eternel, avant tous les ſiecles. Quand on me parle enſuite du libre arbitre, je ſuis toute diſpoſée à en faire un myſtere: mais comme ce libre arbitre ne peut pas mettre notre ſalut en notre pouvoir, & qu'il faut toujours dépendre de Dieu, je ne cherche pas à être éclaircie davantage ſur ce point; & je veux me tenir, ſi je puis, dans l'humilité & dans la dépendance. Si vous avez le Livre de la Prédeſtination des Saints, liſez-le, ma Fille, vous en verrez beaucoup plus que je ne vous en dis.

✕

Nous avons ici une petite Huguenote qui dit que les enfans morts ſans baptême, vont droit en Paradis ſur la foi de leur pere. Ah! Mademoiſelle, vous vous moquez de moi; comment voulez-vous qu'un enfant d'Adam, qu'une partie de cette maſſe corrompue voye & connoiſſe Dieu. Il ne faut donc point de Rédempteur, ſi l'on peut aller au ciel ſans lui?

Voilà, Mademoiſelle, une grande héréſie. J'étonnai un peu ma petite Hugueno-te : je lui abandonnai certains abus qu'on nous reproche, je ne la paſſai point ſur le S. Sacrement : je me contentai d'aſſurer que je mourrois volontiers pour la réalité de Jéſus-Chriſt. Je lui demandai pourquoi elle ne vouloit point invoquer les Saints, puiſque parmi les Huguenots ils ſe recommandent aux prieres les uns des autres ?

Vous ririez de voir comme tous les vices & toutes les vertus ſont jettés pêle-mêle dans le fond de ces Provinces. Car je trouve des ames de Payſans plus droites que des lignes, aimant la vertu, comme naturellement les chevaux trottent. La main qui jette tout cela dans ſon Univers ſçait fort bien ce qu'elle fait, & tire ſa gloire de tout, & tout eſt bien. Une bonne fois, ma très-Chere, mettez un peu votre nez dans le Livre de la Prédeſtination des Saints de S. Auguſtin, & du Don de la Perſévérance. C'eſt un fort petit Livre : vous y verrez d'abord comme les Papes & les Conciles renvoient à ce Pere, qu'ils appellent le Docteur de la Grace : enſuite vous trouverez des Lettres des Saints Proſper & Hilaire qui font mention des difficultés de certains Prêtres de Marſeille qui diſent tout comme vous ; ils ſont nommés Se-

mi-Pélagiens. Voyez ce que S. Auguſtin répond à ces Lettres, & ce qu'il répete cent fois. Le onzieme Chapitre du Don de la Perſévérance, me tomba ſous la main; liſez-le, & liſez tout le Livre. C'eſt où j'ai puiſé mes erreurs : je ne ſuis pas ſeule, cela me conſole; & en vérité je ſuis tentée de croire qu'on ne diſpute aujourd'hui ſur cette matiere avec tant de chaleur, que faute de s'entendre.

✕

Le petit Coulange s'en va à Lyon avec ſa femme, & de-là à Grignan. Il me promet de faire une deſcription exacte de toute votre perſonne. Il m'écrit fort plaiſamment ſur la vie triſte, réglée & ſaine de Bourbon, dont il a peur de mourir. Il tâche un peu de s'en remettre à Paris par les veilles, les ragoûts, les indigeſtions, qu'il cherche avec ſoin. Il eſt étonné d'avoir pu réſiſter à l'exactitude de cette vie. Du reſte le petit homme eſt aſſez chagrin, il vous en contera beaucoup.

✕

Ce n'eſt pas le Livre *de la Recherche de la Vérité* * que je lis, mon Dieu ! je ne

* Ouvrage immortel de Nicolas Malebranche, né à Paris en 1638, qui entra dans la Congréga-

l'entendrois pas ; ce ſont de petites converſations qui en ſont tirées, & qui ſont expliquées. Je ſuis toujours choquée de cette impulſion que nous arrêtons tout court ; mais ſi le P. Malebranche a beſoin de cette liberté de choix qu'il nous donne, comme à Adam, pour juſtifier la juſtice de Dieu envers les adultes ; que fera-t-il pour les petits enfans ? Il faudra revenir à l'*altitudo*, j'aimerois autant m'en ſervir pour tout, comme S. Thomas qui ne marchande point.

*

Vous liſez donc S. Paul & S. Auguſtin : voilà les bons Ouvriers pour établir la ſouveraine volonté de Dieu : ils ne marchandent point à dire que Dieu diſpoſe des créatures ; comme le Potier, il en choiſit, il en rejette : ils ne ſont point en peine de faire des complimens pour ſauver la juſ-

---

tion de l'Oratoire, & fut dans la ſuite Honoraire de l'Académie des Sciences ; il mourut en 1715, âgé de 77 ans, & a laiſſé pluſieurs Ouvrages marqués au coin du génie, où l'on trouve des connoiſſances & des méditations profondes ſur les Vérités les plus importantes, & ſur-tout un talent merveilleux de traiter les matieres les plus abſtraites avec tant de clarté, d'agrémens & de délicateſſe, qu'il ſçait plaire où les autres Ecrivains ont beaucoup de peine à ſe faire lire.

tice ; il n'y a point d'autre juſtice que ſa volonté ; c'eſt la juſtice même, c'eſt la regle : & après tout, que doit-il aux hommes ? Que leur appartient-il ? Rien du tout. Il leur fait donc juſtice quand il les laiſſe, à cauſe du péché originel, qui eſt le fondement de tout ; & il fait miſéricorde au petit nombre de ceux qu'il ſauve par ſon Fils. Jéſus-Chriſt le dit lui-même : *Je connois mes brebis, je les menerai paître moi-même, je n'en perdrai aucune, je les connois, elles me connoiſſent. Je vous ai choiſis*, dit-il à ſes Apôtres, *ce n'eſt pas vous qui m'avez choiſi.* Je trouve mille paſſages ſur ce ton, je les entends tous ; & quand je vois le contraire, je dis : C'eſt qu'ils ont voulu parler communément ; c'eſt comme quand on dit que Dieu *s'eſt repenti, qu'il eſt en fureur* ; c'eſt qu'ils parlent aux hommes ; & je me tiens à cette premiere & grande Vérité qui eſt toute divine, qui me repréſente Dieu comme Dieu, comme un Maître, comme un Souverain Créateur & Auteur de l'Univers, & comme un Etre enfin très-parfait, ſelon la définition de votre Pere *. Voilà mes petites penſées reſpectueuſes, dont je ne tire pas de conſéquences ridicules, & qui ne m'ôtent point l'eſpérance d'être du nombre choiſi,

* Deſcartes.

après tant de graces qui ſont des préjugés & des fondemens de cette confiance. Je hais mortellement à vous parler de tout cela ; pourquoi m'en parlez-vous ? Ma plume va comme une étourdie.

*

Je lis l'Arianiſme : je n'en aime ni l'Auteur*, ni le ſtyle, mais l'hiſtoire eſt admirable, c'eſt celle de tout l'Univers : elle tient à tout : elle a des reſſorts qui font agir toutes les Puiſſances. L'eſprit d'Arius eſt une choſe ſurprenante, & de voir cette héréſie s'étendre par tout le monde. Ces grands événemens ſont dignes d'admiration : quand je veux nourrir mon eſprit & mon ame, j'entre dans mon cabinet, & j'é-

* Louis Maimbourg, né en Lorraine, entra dans la Société des Jéſuites, d'où Innocent XI le fit ſortir pour avoir écrit en faveur des quatre Propoſitions de l'Aſſemblée du Clergé tenue en 1682. Le Roi lui donna une penſion, & il ſe retira à l'Abbaye de S. Victor, où il mourut en 1686, âgé de 77 ans. Il compoſa un fort grand nombre d'Ouvrages que l'on a recueillis en 16 vol. in-4°. Ils ſont tous écrits avec beaucoup de feu & de rapidité, mais peu de ſolidité & de diſcernement. Ses premieres hiſtoires plurent d'abord par un air Romaneſque, mais elles tomberent dans l'oubli de ſon vivant même, ainſi que les dernieres qui n'eurent aucun ſuccès.

coute nos Freres * & leur belle Morale qui nous fait ſi bien connoître notre pauvre cœur.

X

Vous me demandez, ma Fille, ce qui a fait cette ſolution de continuité entre la Fare ** & Madame de la Sabliere : c'eſt la Baſſette, l'euſſiez-vous cru ? C'eſt ſous ce nom que l'infidélité s'eſt déclarée : c'eſt pour cette Proſtituée de Baſſette qu'il a quitté cette religieuſe adoration. Le moment étoit venu que cette paſſion devoit ceſſer, & paſſer même à un autre objet. Croiroit-on que ce fût un chemin pour le ſalut de quelqu'un que la Baſſette ? Ha ! c'eſt bien dit : il y a cinq cents mille routes qui nous y menent. Madame de la Sabliere regarda d'abord cette diſtraction, cette déſertion : elle examina les mauvaiſes excuſes, les raiſons peu ſinceres, les prétextes, les juſtifications embarraſſées, les converſations peu naturelles, les impatiences de ſortir de chez elle, les voyages à S. Germain, où il jouoit les en-

* Meſſieurs de Port-Royal.

** Seigneur de beaucoup d'eſprit, Capitaine des Gardes du Duc d'Orléans, mort en 1713. Nous avons de lui des Memoires & Réflexions ſur les principaux événemens du regne de Louis-Quatorze, écrits avec un grand air de liberté & de ſincérité.

nuis, les ne ſçavoir plus que dire. Enfin quand elle eut bien obſervé cette éclipſe qui ſe faiſoit, & le corps étranger qui cachoit peu-à-peu tout cet amour ſi brillant, elle prend ſa réſolution: je ne ſçais ce qu'elle lui a coûté ; mais enfin ſans querelle, ſans reproche, ſans éclat, ſans le chaſſer, ſans éclairciſſement, ſans vouloir le confondre, elle s'eſt éclipſée elle-même, & ſans avoir quitté ſa maiſon, où elle retourne encore quelquefois, ſans avoir dit qu'elle renonçoit à tout, elle ſe trouve ſi bien aux Incurables, qu'elle y paſſe quaſi toute ſa vie, ſentant avec plaiſir que ſon mal n'étoit pas comme celui des malades qu'elle ſert. Les Supérieurs de cette maiſon ſont charmés de ſon eſprit : elle les gouverne tous ; ſes amis la vont voir, elle eſt toujours de très-bonne compagnie. La Fare joue à la Baſſette. Voilà la fin de cette grande affaire qui attiroit l'attention de tout le monde : voilà la route que Dieu avoit marquée à cette jolie femme : elle n'a point dit les bras croiſés : *J'attends la Grace.* Mon Dieu, que ce diſcours me fatigue ! & mort de ma vie, la Grace ſçaura bien vous préparer les chemins, les tours, les détours, les baſſettes, les laideurs, l'orgueil, les chagrins, les malheurs, les grandeurs : tout ſert, tout eſt mis en œuvre par ce grand Ouvrier qui fait toujours infailliblement tout ce qu'il lui plaît.

✕

J'ai deſſein auſſi de vous convaincre d'être hérétique. Non, ma Fille, quand vous devriez en enrager, la mort de Jéſus-Chriſt ne ſuffit point ſans le Baptême : il le faut d'eau, d'eſprit, ou de ſang : c'eſt à cette condition qu'il a mis l'utilité que nous en devons recevoir : rien du vieil homme n'entrera dans le Ciel que par la régénération en Jéſus-Chriſt. Si vous me demandez pourquoi : je vous dirai, comme ſaint Auguſtin, que je n'en ſçais rien ; & pourquoi encore étant venu pour ſauver tous les hommes, il en ſauve ſi peu, & ſe cache pendant ſa vie, & ne veut pas qu'on le connoiſſe, ni qu'on le ſuive ; il n'en ſçait encore rien du tout : mais ce qui eſt aſſuré, c'eſt que puiſqu'il l'a voulu ainſi, cela eſt fort bien fait, & rien ne pouvoit être mieux, ſa volonté étant certainement la regle & la juſtice.

✕

Je m'occupe depuis quelque tems à parcourir l'Arianiſme : c'eſt une hiſtoire étonnante, le ſtyle & l'Auteur ſeulement m'en déplaiſent beaucoup : mais j'ai un crayon, & je me venge à marquer des traits qui ſont trop plaiſans, & par l'envie qu'il a de faire des applications des Ariens à d'au-

tres qu'il n'aime pas, & par l'embarras où il eſt d'accommoder les conduites de l'Egliſe dans les premiers ſiecles, avec celles d'aujourd'hui ; au lieu de paſſer légérement là-deſſus, il dit que l'Egliſe pour de bonnes raiſons, n'en uſe plus comme elle faiſoit ; cela réjouit.

✕

Il eſt vrai que votre Clergé eſt ſéparé, ce ſeroit à vous à me le dire. Ils ont tous écrit une Lettre au Pape, où ils diſent que bien loin que les Evêques ſe plaignent du Roi, il eſt le protecteur de l'Egliſe ; cette réponſe en l'air contentera-t-elle bien le Pape ? Il parle de la Régale *, de M. de Pamiers & de M. d'Alet : qu'on réponde au privilege de ces deux

* Droit qu'a le Roi de jouir des revenus des Evêchés vacans, & de conférer les Bénéfices qui en dépendent. Louis XIV, par un Edit de 1673, déclara que la Régale s'étendoit ſur tous les Diocèſes de ſon Royaume ; l'Aſſemblée du Clergé tenue en 1682, ſe ſoumit à cette Déclaration, & décida que la Régale étoit un droit attaché à la Couronne de France, dont les Rois avoient toujours joui.

Le Droit de Régale ſe trouve établi dès l'an 511, dans un Concile tenu à Orléans. Dans la ſuite il a été encore reconnu par les Papes & les Conciles. *Préſident Hénault.*

Provinces. Je crois bien que ce petit freluquet d'Alet * ne ſe plaint de rien, mais l'ombre de ſon ſaint Prédéceſſeur, & M. de Pamiers ont-il ſigné cette flateuſe Lettre? Nous en verrons la réponſe.

⁂

On m'a envoyé la Lettre de Meſſieurs du Clergé au Roi: c'eſt une belle piece: je voudrois bien que vous l'euſſiez vue, & les manieres de menaces qu'ils font à ſa ſainteté. Je crois qu'il n'y a rien de ſi propre à faire changer les ſentimens de douceur qu'il ſemble que le Pape ait pris, en écrivant au Cardinal d'Eſtrées, qu'il vînt, & que par ſon bon eſprit, il accommoderoit toutes choſes. S'il voit cette Lettre, il pourra bien changer d'avis. J'ai vu d'abord le nom de M. le Coadjuteur avec tous les autres: il a été nommé plus agréablement quand on m'a mandé de deux endroits que la harangue qu'il avoit faite au Roi avoit été parfaitement belle & bien prononcée.

⁂

Je vous mandai l'autre jour mon avis ſur cette Lettre du Clergé: je ſuis ravie quand

* Louis-Alphonſe de Valbelle, depuis Evêque de S. Omer.

je penſe comme vous : votre comparaiſon eſt divine de cette femme qui veut être battue : oui, diſent-ils, je veux qu'il nous batte ; de quoi vous mêlez-vous, Saint Pere ? Nous voulons être battus, & là-deſſus, ils ſe mettent à le battre lui-même, c'eſt-à-dire, à le menacer adroitement & délicatement que s'il penſe à leur rendre le droit de Régale, *il les obligera à prendre des réſolutions proportionnées à la prudence & au zele des plus grands Prélats de l'Egliſe, & que leurs Prédéceſſeurs ont ſçu, dans de pareilles conjonctures, maintenir la liberté de leurs Egliſes.* Tout cela eſt exquis, & ſi j'avois trouvé cette comparaiſon de la Comédie de Moliere, dont vous me faites pâmer de rire, vous me loueriez par-deſſus les nues. Je vous ai mandé comme j'avois été ravie d'entendre célébrer le nom de M. le Coadjuteur ſur un autre ſujet que celui de cette Lettre. Sa harangue fut admirable. J'ai ſenti ce plaiſir comme vous-même. Mais n'admirez-vous pas la bonté du Clergé de n'avoir point voulu que ces deux pauvres Prélats *in partibus*, M. de Paris, & M. de Reims, payaſſent aucunes décimes ordinaires ni extraordinaires. Ce fut M. d'Alet qui fit ſa cour, en ſe récriant pour M. de Paris ; ce nom préſentement n'eſt plus trop chaud, il a ſouffié deſſus. M. d'Alet courtiſan, adula-

teur, qui joue, qui ſoupe chez les Dames, qui va à l'Opéra, qui eſt hors de ſon Diocèſe, tout cela nous frappoit d'abord, mais voilà qui eſt fait : on s'accoutume à tout.

La Providence veut donc l'ordre ; ſi l'ordre n'eſt autre choſe que la volonté de Dieu, quaſi tout ſe fait donc contre ſa volonté : toutes les perſécutions que je vois contre ſaint Athanaſe, & les Orthodoxes, la proſpérité des tyrans, tout cela eſt contre l'ordre, & par conſéquent contre la volonté de Dieu. Mais, n'en déplaiſe à votre Pere Malebranche, ne ſeroit-il pas auſſi bien de s'en tenir à ce que dit ſaint Auguſtin, que Dieu permet toutes ces choſes parce qu'il en tire ſa gloire par des voies qui nous ſont inconnues ? Il ne connoit de regle ni d'ordre que la volonté de Dieu ; & ſi nous ne ſuivons cette doctrine, nous aurons le déplaiſir de voir que, rien dans le monde n'étant quaſi dans l'ordre, tout s'y paſſera contre la volonté de celui qui l'a fait : cela me paroît bien cruel.

Je voudrois bien me plaindre au Pere Malebranche des ſouris qui mangent tout ici : cela eſt-il dans l'ordre ? Quoi de

bon ſucre, du fruit, des compotes! Et l'année paſſée étoit-il dans l'ordre que de vilaines chenilles dévoraſſent toutes les feuilles de notre forêt & de nos jardins, & tous les fruits de la terre! & le Pere Payen qui s'en revient paiſiblement, à qui on caſſe la tête; cela eſt-il dans l'ordre? Oui, mon Pere, tout cela eſt bon, Dieu en ſçait tirer ſa gloire, nous ne voyons pas comment; mais cela eſt vrai: & ſi vous ne mettez la volonté de Dieu pour toute regle & pour tout ordre, vous tomberez dans de grands inconvéniens. Je ſupplie M. de Grignan d'excuſer cette apoſtrophe au bon Pere; je ſuis perſuadée qu'il ſe moque de nous, quand il dit de ces choſes-là, d'autant plus qu'il y a pluſieurs endroits dans ſes Livres où il dit préciſément le contraire.

✕

Si vous liſez l'Arianiſme, vous ſerez étonnée de cette hiſtoire; elle vous empêchera de rêver: vraiment vous y verrez bien des choſes contre l'ordre, vous y verrez triompher l'Arianiſme, & mettre en pieces les Serviteurs de Dieu. Vous y verrez l'impulſion de Dieu qui veut que tout le monde l'aime, très-rudement repouſſée: vous y verrez le vice couronné, les défenſeurs de Jéſus-Chriſt outragés. Voilà un beau déſordre; & moi petite

femme, je regarde tout cela comme la volonté de Dieu, qui en tire ſa gloire, & j'adore cette conduite, toute extraordinaire qu'elle me paroiſſe, mais je me garde bien de croire que ſi Dieu eût voulu que cela eût été autrement, cela n'eût pas été. Mon Dieu, ma Fille, c'eſt bien moi qui vous prie de ne pas confier tout ceci à vos échos. Ce ſont des furies d'écrire qui renverſeroient toute votre famille, je voudrois même que vous les cachaſſiez à M. de Grignan; je fais toujours la réſolution de me taire, & je ne ceſſe de parler: c'eſt le cours des eſprits que je ne puis arrêter. Corbinelli, avec ſa philoſophie, n'a jamais oſé approcher de ceux qui ſont en mouvement pour vous aimer: ce ſont des traces qu'il reſpecte, & qu'il trouve incurables.

X

Dîner, ſouper en feſtin chez M. & Madame de Chaulnes, avoir fait mille viſites, aller, venir, complimenter, s'épuiſer, devenir toute aliénée, comme une Dame d'honneur, c'eſt ce que nous fîmes hier. Je ſouhaite avec une grande paſſion d'être hors d'ici où l'on m'honore trop. Je ſuis extrêmement affamée de jeûne & de ſilence: je n'ai pas beaucoup d'eſprit, mais il me ſemble que je dépenſe ici ce que j'en ai en pieces de quatre ſols

que je jette, & que je diſſipe à tort & à travers, & cela ne laiſſe pas de me ruiner.

✕

Ma Fille, il y a des femmes qu'il faudroit aſſommer à frais communs. Entendez-vous bien ce que je vous dis-là ? Oui, il faudroit les aſſommer. La perfidie, la trahiſon, l'inſolence, l'effronterie ſont les qualités dont elles font l'uſage le plus ordinaire, & l'infâme malhonnêteté eſt le moindre de leurs défauts. Au reſte pas le moindre ſentiment, je ne dis pas d'amour, car on ne ſçait ce que c'eſt ; mais je dis de la plus ſimple amitié, de charité naturelle, d'humanité ; enfin ce ſont des monſtres, mais des monſtres qui parlent, qui ont de l'eſprit, qui ont un front d'airain, qui ſont au-deſſus de tout reproche, qui prennent plaiſir de triompher, & d'abuſer de la foibleſſe humaine, & qui étendent leur tyrannie ſur tous les états. Comptez combien il y en a dans ceux de Bretagne ; nous y voyons le Clergé, la Nobleſſe & le Tiers : voilà juſtement ce que je veux dire : mettez un cadre à toute cette belle peinture, & vous en ferez le portrait d'une Dame que je ne veux pas nommer, & plût à Dieu qu'elle fût ſeule dans le monde : on trouve de la conſolation à ſe

plaindre avec moi de ces ſortes de malheurs, & en vérité j'y entre, & je les comprends, ce me ſemble, mieux que perſonne.

✕

Je ne ſçavois point du tout la maniere dont étoit mort ce vieux Evreux *: c'eſt une choſe effroyable : vous avez raiſon de dire que j'en ſerai frappée. Vraiment, ma Fille, je le ſuis, & je vois Dieu qui tourne les volontés de ce bon homme d'une maniere extraordinaire pour le conduire à être déchiré & maſſacré, & tiré enfin à quatre chevaux : voyez par combien de circonſtances on voit la deſtinée s'opiniâtrer à vouloir pareillement qu'il ſe remette en équipages à quatre-vingts ans, des chevaux neufs, point de poſtillon, les avertiſſemens de tout le monde : point de nouvelles, il faut qu'il périſſe, il faut qu'il ſoit déchiré, il faut que Meſſieurs de Grignan en profitent. Ma Fille, je parlerois d'ici à demain.

✕

M. de Rennes ** qui a paſſé ici en revenant de Lavardin, m'a conté qu'au Sacre

* Henri de Maupas du Tour.
** Jean-Baptiſte de Beaumanoir de Lavardin.

de Madame de Chelles, les Tentures de la Couronne, les Pierreries au Soleil du Saint Sacrement, la Muſique exquiſe, les odeurs, & la quantité d'Evêques qui officioient, ſurprirent tellement une maniere de Provinciale qui étoit-là, qu'elle s'écria tout haut : *N'eſt-ce pas ici le Paradis ?* Ha, non, Madame, dit quelqu'un; il n'y a pas tant d'Evêques. Peut-être que vous mettrez ce petit conte avec celui que je fis malheureuſement dans votre petite chambre un ſoir. Il n'importe, il eſt tout chaud, il faut qu'il paſſe.

Vous êtes ſi Philoſophe, ma très-chere Enfant, qu'il n'y a pas moyen de ſe réjouir avec vous : vous anticipez ſur nos eſpérances, & vous paſſez par-deſſus la poſſeſſion de ce qu'on déſire, pour y voir la ſéparation : il faut mieux ménager les biens que la Providence nous prépare. Après vous avoir fait ce reproche, je veux vous avouer de bonne foi que je le mérite autant que vous, & qu'on ne peut être plus effrayée que je le ſuis de la rapidité du tems, ni plus ſentir par avance les chagrins qui ſuivent ordinairement les plaiſirs. Enfin, ma Fille, c'eſt la vie toujours mêlée de biens & de maux : quand on a ce qu'on déſire, on eſt plus près de le perdre : quand on en eſt loin,

on ſonge qu'on le trouvera : il faut donc tâcher de prendre les choſes comme Dieu les donne : pour moi, je veux ſentir l'aimable eſpérance de vous voir ſans aucun mêlange. Pour moi je cours en Bretagne avec un chagrin inſurmontable, j'y vais & pour y aller, & pour y être un peu, & pour y avoir été, & qu'il n'en ſoit plus queſtion. Après la perte de la ſanté que je mets toujours avec raiſon au premier rang, rien n'eſt ſi fâcheux que le mécompte & le dérangement des affaires ; je m'abandonne donc à cette cruelle raiſon. Jugez de l'excès de mon inquiétude, vous qui ſçavez avec quelle impatience je ſouffre le retardement de deux heures des Couriers ; vous comprenez bien ce que je vais devenir avec un peu plus de loiſir & de ſolitude, pour donner plus d'étendue à mes craintes : il faut avaler ce calice, & penſer à revenir pour vous embraſſer ; car rien ne ſe fait que dans cette vue ; & me trouvant au-deſſus de bien des choſes, je me trouve infiniment au-deſſous de celle-là : c'eſt ma deſtinée ; & les peines qui ſont attachées à la tendreſſe que j'ai pour vous étant offertes à Dieu, ſont la pénitence d'un attachement qui ne devroit être que pour lui.

Quand vous êtes ici, ma chere Bonne, vous

vous parlez ſi bien à votre fils que je n'ai qu'à vous admirer ; mais en votre abſence, je me mêle de lui apprendre les maneges des converſations ordinaires qu'il eſt important de ſçavoir. Il y a bien des choſes qu'il ne faut pas ignorer. Il ſeroit inexcuſable de paroître étonné de certaines nouvelles ſur leſquelles on raiſonne : je ſuis aſſez inſtruite de ces bagatelles. Je lui prêche fort auſſi l'attention à ce que les autres diſent, & la préſence d'eſprit pour l'entendre vîte & y répondre ; cela eſt tout-à-fait capital dans le monde. Je lui parle des prodiges de préſence d'eſprit que Dangeau * nous contoit l'autre jour : il les admire, & je peſe ſur l'agrément & ſur l'utilité même de cette ſorte de vivacité. Enfin je ne ſuis pas deſapprouvée par M. le Chevalier. Nous parlons enſemble de la lecture, & du malheur extrême d'être livrés à l'ennui & à l'oiſiveté : nous di-

* Philippe de Courcillon, Marquis de Dangeau, de l'Académie Françoiſe, fut un des beaux eſprits de la Cour de Louis XIV. Ce Prince qui l'eſtimoit, le combloit de bienfaits & d'honneurs, & le Marquis mérita la confiance du Monarque par le zele qu'il montra pour ſon ſervice. La reconnoiſſance de Dangeau l'engagea à écrire le caractère de ce grand Prince & à le repréſenter tel qu'il étoit au milieu de ſa Cour. Il mourut à Paris en 1720.

ſons que c'eſt la pareſſe d'eſprit qui ôte le goût des bons Livres & même des Romans ; comme ce Chapitre nous tient au cœur, il recommence ſouvent. Le petit d'Auvergne eſt amoureux de la lecture ; il n'avoit pas un moment de repos à l'armée, qu'il n'eût un livre à la main, & Dieu ſçait ſi M. Dupleſſis *, & nous, faiſons valoir cette paſſion ſi noble & ſi belle : nous voulons être perſuadés que le Marquis en ſera ſuſceptible, nous n'oublions rien du moins pour lui inſpirer un goût ſi convenable. M. le Chevalier eſt plus utile à ce petit garçon qu'on ne peut ſe l'imaginer ; il lui dit toujours les meilleures choſes du monde ſur les groſſes cordes de l'honneur & de la réputation, & prend un ſoin de ſes affaires dont vous ne ſçauriez trop le remercier : il entre dans tout, il ſe mêle de tout, & veut que le Marquis ménage lui-même ſon argent, qu'il écrive, qu'il ſuppute, qu'il ne dépenſe rien d'inutile ; c'eſt ainſi qu'il tâche de lui donner ſon eſprit de regle & d'économie, & de lui ôter un air *de grand Seigneur*, *de qu'importe*, *d'ignorance & d'indifférence*, qui conduit fort droit à toutes ſortes d'injuſtices, & enfin à l'Hôpital. Voyez s'il y a une obligation pareille à

* Gouverneur du Marquis de Grignan.

celle d'élever votre fils dans ces principes : pour moi, j'en ſuis charmée, & trouve bien plus de nobleſſe à cette éducation qu'aux autres.

X

J'ai commencé un Livre de piété que je trouve qui en fait *des réflexions* encore mieux que moi. Il eſt d'un M. Hamon de Port-Royal, qui étoit un vrai Saint, & qui a puiſé dans les plus pures ſources tout ce qu'il nous donne : c'eſt un *Traité de la Priere perpetuelle*, joint à quelques autres Traités : ce que j'en ai lu m'a paru admirable : la Préface eſt de bon lieu, & l'Approbation des trois Docteurs eſt un éloge. Quand ce Livre vous viendra, recevez-le bien, M. de Grignan en ſera content au dernier point.

X

Hier je donnai à dîner à un pauvre, ami de la vérité, fort bon homme, fort ſaint homme, fort anachorete, qui étoit Supérieur du Séminaire de feu M. d'Alet, qui a puiſé dix ans à cette ſource, qui a fermé les yeux & baiſé les pieds au ſaint Prélat, & puis s'eſt retiré dans ſa famille. Il n'a parlé qu'à moi depuis deux ans qu'il eſt dans ce pays. Nous connoiſſons les mêmes gens, nous avons les mêmes amis, nous penſons les mêmes choſes ;

c'eſt un Saint, mais je ne ſuis pas ſainte; voilà le malheur; j'ai été fort aiſe de paſſer ainſi mon Mardi-gras.

✕

Je viens d'écrire au petit Coulange; ma fantaiſie étoit de le prêcher ſur ſa mauvaiſe petite conſcience, dont il ne fait tous les ans que diminuer la quantité, craignant toujours la plénitude, ſans jamais ôter de la qualité; car je ſuis aſſurée qu'au bout de la Semaine-Sainte à Baville, ſon péché qui eſt *Gaudeamus*, ſera tout auſſi bien établi chez lui qu'auparavant: tout le monde eſt quaſi de même; la différence, c'eſt que ſon habitude étant moins honteuſe & moins mauvaiſe que celle de bien des gens, on prend plus aiſément la liberté de le gronder. Je le prie de dire à M. de Lamoignon que j'accepte volontiers le rendez-vous de Baville pour le mois de Septembre avec vous.

✕

On nous mande, ceci eſt *fuor di propoſito*, que les Minimes de votre Provence ont dédié une Thèſe au Roi, mais d'une maniere qu'on voit clairement que Dieu n'eſt que la copie. M. de Meaux l'a vue, & en a parlé au Roi, diſant que Sa Majeſté ne la doit pas ſouffrir. Le Roi a été de cet avis: on a envoyé la Thèſe en

Sorbonne pour juger : la Sorbonne a décidé qu'il falloit la ſupprimer, *trop eſt trop*, je n'euſſe jamais ſoupçonné les Minimes d'en venir à cette extrémité.

✕

Je cherche quelquefois où vous pouvez trouver ſi préciſément tout ce qu'il faut penſer & dire ; c'eſt en vérité dans votre cœur ; c'eſt lui qui ne manque jamais ; & quoi que vous ayez voulu dire autrefois à la louange de l'eſprit, qui veut contrefaire le cœur, l'eſprit manque, il ſe trompe, il bronche à tout moment : ſes allures ne ſont point égales, & les gens éclairés par le cœur n'y ſçauroient être trompés. Aimons donc, ma Fille, ce qui vient ſi naturellement de ce lieu.

✕

Je veux, à votre exemple, m'abandonner à la douceur d'eſpérer de vous voir, & de vous embraſſer le mois qui vient : je veux croire que Dieu nous permettra cette parfaite joie, quoiqu'il n'y eût rien au monde de ſi aiſé que d'y mêler de l'amertume, ſi nous le voulions : mais il n'y auroit pas un moment de repos dans cette vie, & c'eſt une bonté de la Providence que nous faſſions treve aux triſtes réflexions qui ſeroient en droit de nous accabler journellement, ſoit pour nous,

ſoit pour nos intimes. Il eſt donc queſtion, ma très-Chere, de reſpirer & de vivre.

✕

Vous expliquez divinement cette maniere de s'oublier ſoi-même à Verſailles, quoiqu'en effet on n'y ſonge qu'à ſoi, ſous l'apparence d'être entraîné par le tourbillon des autres ; il n'y a qu'à répéter vos propres paroles : « on y eſt ſi caché & ſi » enveloppé, qu'on a toutes les peines du » monde à ſe reconnoître pour le but des » mouvemens qu'on ſe donne ». Je défie l'éloquence de mieux expliquer cet état. Il faut donc chercher à s'éloigner directement de ſoi-même, & apporter ſon attention ſur d'autres objets.

✕

Ah, ma chère Enfant ! que la lie de l'eſprit & du corps eſt humiliante à ſoutenir ; & qu'à ſouhaiter, il ſeroit bien plus agréable de laiſſer de nous une mémoire digne d'être conſervée, que de la gâter & défigurer par toutes les miſeres que la vieilleſſe & les infirmités nous apportent : J'aimerois les pays où par pitié on tue ſes vieux parens, ſi cet uſage pouvoit s'accommoder avec le Chriſtianiſme.

✕

Pour votre idée, elle brille encore & regne par tout : jamais une perſonne n'a ſi bien rempli le lieu où elle eſt, & jamais on n'a ſi bien profité du bonheur de loger avec vous. Nos matinées n'étoient-elles point trop aimables : nous avions été deux heures enſemble, avant que les autres femmes fuſſent éveillées ; je n'ai rien à me reprocher là-deſſus, ni d'avoir perdu le tems & l'occaſion d'être avec vous ; j'en étois avare, & jamais je ne ſuis ſortie qu'avec l'envie de revenir, ni jamais approchée de cette maiſon, ſans avoir une joie ſenſible de vous retrouver, & de paſſer la ſoirée avec vous. Je demande pardon à Dieu de tant de foibleſſes, c'eſt pour lui qu'il faudroit être ainſi : vos moralités ſont très-bonnes & trop vraies.

✕

Nous penſons ſouvent les mêmes choſes, ma chere Fille, je crois même vous avoir mandé des Rochers ce que vous m'écrivez dans votre derniere lettre, ſur le tems : on conſent quelquefois qu'il avance ; les jours n'ont plus rien alors de ſi cher, ni de ſi précieux ; mais quand vous étiez à l'Hôtel de Carnavalet, je vous l'ai ſouvent dit, je ne rentrois jamais ſans une joie ſenſible, je ménageois les heures,

j'en étois avare : dans l'abſence, ce n'eſt plus cela, on ne s'en ſoucie point, on les pouſſe même quelquefois, on avance dans un tems auquel on aſpire; c'eſt cet ouvrage de tapiſſerie que l'on veut achever, on eſt libéral des jours, on les jette à qui en veut; mais, ma chere Enfant, je vous avoue que quand je penſe tout d'un coup où me conduit cette diſſipation & cette magnificence d'heures & de jours, je tremble, je n'en trouve plus d'aſſurés; & la raiſon me préſente ce que certainement je trouverai dans mon chemin.

Il faut que je vous diſe un mot de Madame de Coulange, qui me fit rire & me parut plaiſant. M. de Barillon * eſt ravi de retrouver toutes ſes vieilles amies : il eſt ſouvent chez Madame de la Fayette & chez Madame de Coulange : il diſoit à cette derniere l'autre jour : Ha, Madame, que votre maiſon me plaît! j'y viendrai bien les ſoirs, quand je ſerai las de ma famille : *Monſieur*, lui dit-elle, *je vous attends demain.* Cela partit plus vîte qu'un trait; & nous en rîmes tous plus ou moins.

* Il avoit été Ambaſſadeur en Angleterre.

Je vous plains d'être obligée d'entendre de mauvais Sermons, c'eſt une véritable peine : j'en entends ici de fort bons, le P. Soanen à S. Gervais, l'Abbé Anſelme à S. Paul, mais non pas tous les jours ; c'eſt une contrainte que donne la place où vous êtes. J'avoue que quand elle oblige à communier ſans autre raiſon que cette repréſentation extérieure, je ne m'y réſoudrois pas aiſément ; & j'aimerois mieux ne pas édifier des ſottes & des ignorantes, que de mettre tant au jeu dans une occaſion ſi importante ; car je ſuis aſſurée que tous les premiers Dimanches du mois, toutes les douze ou treize Fêtes de la Vierge, il faut en paſſer par-là. O mon Dieu ! dites-leur, ma Fille, que S. Louis qui étoit plus Saint que vous n'êtes Sainte, ne communioit que cinq fois l'année. Mais ſçait-on ſa religion ? Tout eſt en Pélerins, en *Pénitens*, en *ex Voto*, en femmes déguiſées de différentes couleurs. Vous avez bien la mine, ma Fille, d'avoir donné aujourd'hui * un bon exemple ; cette Fête eſt grande, elle eſt le fondement de celle de Pâques, & en un mot, la Fête du Chriſtianiſme ; & le jour de l'Incarnation de No-

* Jour de l'Annonciation.

tre-Seigneur. La Sainte Vierge y fait un grand rôle, mais ce n'eſt pas le premier. Enfin M. Nicole, M. le Tourneux *, tous nos Prédicateurs ont dit tout ce qu'ils ſçavoient là-deſſus.

* Nicolas le Tourneux, Ecrivain célebre & fameux Prédicateur du dix-ſeptieme ſiecle, fut tiré de l'obſcurité dans laquelle ſa naiſſance ſembloit l'avoir enſeveli, par M. Duſoſſé, Maître des Comptes à Rouen. Ce Magiſtrat appercevant dans le jeune le Tourneux des diſpoſitions ſurprenantes, ſe chargea de ſon éducation, & l'envoya à Paris où il fit ſes études avec un ſuccès extraordinaire; il entra enſuite dans l'état eccléſiaſtique, & s'y conſacra tout entier au miniſtere des ames & à la Prédication. Son éloquence ſimple & chrétienne attira tout Paris à ſes Sermons, & il avoit tellement l'art d'enchanter ſes Auditeurs, qu'on ne ſe laſſoit point de l'entendre. Louis XIV demandant un jour à Boileau quel étoit un Prédicateur qu'on nommoit le Tourneux; & auquel tout le monde courroit: *Sire*, répondit le Poëte, *Votre Majeſté ſçait qu'on court toujours à la nouveauté, c'eſt un Prédicateur qui prêche l'Evangile.* Le Roi lui ayant dit d'en dire ſérieuſement ſon avis, il ajoûta: *quand il monte en Chaire, il fait ſi peur par ſa laideur, qu'on voudroit l'en voir ſortir, & quand il a commencé à parler, on craint qu'il n'en ſorte.* Ce ſaint Eccléſiaſtique a compoſé un grand nombre d'excellens Ouvrages, capables de former le cœur & d'éclairer l'eſprit; dont le principal eſt l'*Année Chrétienne*, Livre qui réunit tous les ſuffrages. Il mourut ſubitement à Paris en 1686 âgé de 47 ans.

X

Ecoutez un peu ceci, ma Fille : connoiſſez-vous M. de B... le Berger extravagant de Fontainebleau, autrement *Caſſepot?* Sçavez-vous comme il eſt fait ? grand, maigre, un air de fou, ſec, pâle : tel que le voilà, il logeoit à l'Hôtel de Lionne avec le Duc & la Ducheſſe de....Madame de V... & Mademoiſelle de V...Cette derniere alla, il y a deux mois, à Sainte Marie du Fauxbourg S. Germain : on crut que c'étoit le bonheur de ſa ſœur qui faiſoit cette Religieuſe. Sçavez-vous ce que faiſoit ce *Caſſepot* à l'Hôtel de Lionne ? L'amour, ma fille, l'amour avec Mademoiſelle de V... tel que je vous le figure, elle l'aimoit. Benſerade diroit là-deſſus, comme Madame de...qui aimoit ſon mari: *tant mieux, ſi elle aime celui-là, elle en aimera bien un autre.* Cette petite Fille de dix-ſept ans a donc aimé ce Dom Quichotte; & hier il alla avec cinq ou ſix Gardes de M. de Gêvres, enfoncer la grille du Couvent avec une bûche & des coups redoublés : il entre, avec un homme à lui, dans ce Couvent, trouve Mademoiſelle de V.... qui l'attendoit, la prend, l'emporte, la met dans un carroſſe, la mene chez M. de Gêvres, fait un mariage ſur la croix de l'épée, couche avec elle ; & ce matin dès la pointe du jour ils

ſont diſparus tous deux, & on ne les a pas encore trouvés. En vérité c'eſt-là qu'on peut dire encore : *Agnès & le corps s'en ſont allés enſemble.* Le Duc de...crie, & ſe plaint qu'il a violé les droits de l'hoſpitalité. Madame de V...veut lui faire couper la tête. M. de Gêvres dit qu'il ne ſçavoit pas que ce fût Mademoiſelle de V...Tous les B...font quelque ſemblant de vouloir empêcher qu'on ne faſſe le procès à leur ſang. Je ne ſçais point encore ce qu'on dit à Verſailles. Voilà, ma chere Enfant, l'Evangile du jour : vous connoiſſez cela; que dites-vous de l'Amour? Je le mépriſe quand il s'amuſe à de ſi vilaines gens.

✕

M. de Lamoignon a été mêlé de tous les côtés dans l'affaire de *Caſſepot* & de cette V... il eſt parent de cette derniere & de M. de Gêvres, lequel, après avoir donné du ſecours à cette horrible action, courut à Verſailles dire au Roi, qu'étant ami de M. de B... il n'avoit pu ſe diſpenſer de le ſervir : le Roi le gronda, & lui dit qu'il ne lui avoit pas donné le Gouvernement de Paris pour un tel uſage. M. de Gêvres demanda pardon, le Roi s'eſt adouci. Pour M. de B... il peut s'en aller où il voudra : mais ſi on le prenoit, & qu'on lui fît ſon procès, homme vivant ne le pourroit ſauver. Toute la famille

des B... tâchera de l'empêcher de ſe repréſenter. M. de Lamoignon a ramené la fille chez ſa mere, qui penſa crever en la revoyant ; la fille dit qu'elle n'eſt point mariée ; elle a paſſé pourtant deux nuits avec ce vilain *Caſſepot*. On dit qu'elle eſt mariée il y a quatre mois, qu'elle l'a écrit au Roi. Rien n'eſt ſi extravagant que toute cette affaire. Le Duc de... eſt outré qu'un homme qu'il logeoit ſi généreuſement, ait ainſi bleſſé & outragé l'hoſpitalité : ils ſe prirent de paroles le D. de C... & lui ; c'étoit le jour de Notre-Dame ; le Duc de... pouſſoit un peu loin les reproches & les menaces, & ne ménageoit point les termes. Le Duc de C... pétilloit, & lui dit : Monſieur, ſi je n'avois point communié aujourd'hui, je vous dirois cela, & cela, & cela encore ; le Duc de... montoit aux nues ; mais rien n'étoit ſi plaiſant que de dire tout cela, croyant ne rien dire. Songez que voilà ſon ſtyle le jour de Communion ; qu'auroit-ce été un autre jour ?

J'ai été ce matin à une très-belle Paſſion à S. Paul, c'étoit l'Abbé Anſelme. J'étois toute prévenue contre lui ; je le trouvois Gaſcon, & c'étoit aſſez pour m'ôter la foi en ſes paroles ; il m'a forcé de revenir de cet injuſte jugement, & je le trouve un des bons Prédicateurs que j'aye jamais en-

tendus, de l'eſprit, de la dévotion, de la grace, de l'éloquence; en un mot, je n'en préfere guères à lui. Je voudrois qu'on ne vous traitât pas comme des chiens dans les Provinces, & qu'on vous envoyât à peu-près un homme comme celui-là. Le moyen d'écouter ceux que vous avez? Cela fait tort à la Religion.

⁂

Nous ſommes venus de Caen en deux jours à Avranches: nous avons trouvé le bon Evêque * de cette ville mort & enterré depuis huit jours: c'étoit l'oncle de Teſſé, un ſaint Evêque qui avoit ſi peur de mourir hors de ſon Diocèſe, que pour éviter ce malheur, il n'en ſortoit jamais. Il y en a d'autres qu'il faudroit que la mort tirât bien juſte pour les y attraper: nous avons trouvé tous ſes gens en pleurs: l'ombre de ce bon Evêque n'a pas laiſſé de nous donner un très-bon ſouper, & de nous loger.

⁂

M. de Chaulnes ** me parle ſouvent de vous; il eſt occupé des Milices: c'eſt une

* Gabriel-Philippe de Froulai.

** Charles d'Albert d'Ailly, Duc de Chaulnes, Gouverneur de la Bretagne.

choſe étrange que de voir mettre le chapeau à des gens qui n'ont jamais eu que des bonnets bleus ſur la tête : ils ne peuvent comprendre l'exercice, ni ce qu'on leur défend : quand ils avoient leurs mouſquets ſur l'épaule, & que M. de Chaulnes paroiſſoit, ils vouloient le ſaluer, l'arme tomboit d'un côté & le chapeau de l'autre. On leur dit qu'il ne faut point ſaluer ; & quand ils ſont déſarmés, s'ils voient paſſer M. de Chaulnes, ils enfoncent leurs chapeaux avec les deux mains, & ſe gardent bien de le ſaluer. On leur a dit qu'il ne faut pas branler, ni aller & venir, quand ils ſont dans leurs rangs, ils ſe laiſſoient rouer l'autre jour par le carroſſe de Madame de Chaulnes, ſans vouloir ſe retirer d'un ſeul pas, quoi qu'on pût leur dire. Enfin, ma Fille, nos Bas-Bretons ſont étranges : je ne ſçais comme faiſoit Bertrand du Gueſclin * pour les avoir rendus en

* Connétable de France qui ſe rendit très-célebre ſous les regnes des Rois Jean & Charles V. Il étoit Breton de naiſſance, & il commença dès ſa premiere jeuneſſe à porter les armes & à ſe diſtinguer par ſon courage. Toute ſa vie ne fut qu'une ſuite d'exploits militaires, & de hauts faits contre les ennemis de ſon Roi, & ſur-tout contre les Anglois. Il mourut devant Château-neuf de Randan dans le Gévaudan, âgé de 66 ans, & fut enterré à S. Denis, lieu de la ſépulture de nos Rois.

ſon tems les meilleurs Soldats de France.

✕

Vous dites des merveilles, ma Fille, en parlant de la fierté de la confiance de la jeuneſſe : il eſt vrai qu'on ne releve que de Dieu & de ſon épée ; on ne trouve rien d'impoſſible, tout cede, tout fléchit, tout eſt aiſé. Dans un autre caractere, avec bien moins de beauté, j'ai ſenti cet état & ces proſpérités ; mais comme vous dites, il vient un tems où il faut changer de ſtyle. On trouve qu'on a beſoin de tout le monde : on a un procès, il faut ſolliciter, il faut familiariſer, il faut vivre avec les vivans, il faut étrécir ſon eſprit d'un côté, & l'ouvrir de l'autre ; pour moi je trouve que l'eſprit des affaires que vous avez, eſt une ſorte d'intelligence qui eſt cent piques au-deſſus de ma tête, & je l'admire.

✕

Le tems dérange mes jolies promenades ; mais je vois que M. Nicole ne veut point qu'on ſe plaigne du tems. Pour ma Providence, je ne pourrois pas vivre en paix, ſi je ne la regardois ſouvent : elle eſt la conſolation des triſtes états de la vie ; elle abrege toutes les plaintes ; elle calme toutes les douleurs ; elle fixe toutes les penſées, c'eſt-à-dire, elle devroit faire tous

cela; mais il s'en faut beaucoup que nous ſoyons aſſez ſages pour nous ſervir ſi ſalutairement de cette vue, nous ne ſommes encore que trop agitées & trop ſenſibles. Ce que je crois, c'eſt que ceux qui ne la regardent jamais, ſont encore bien plus malheureux que ceux qui tâchent de s'en faire une habitude.

✕

Corbinelli eſt tout paîtri dans le myſtique; il y a plus d'un an que je ſuis dans cette confidence; tous les dehors de la place ſont tellement pris, qu'il ne peut ſouffrir d'autres lectures. Il a un Malaval * qui le charme; il a trouvé que ma grand-mere, & l'amour de Dieu de notre grand-pere S. François de Sales, étoient auſſi ſpirituels

* François Malaval, né à Marſeille, & devenu aveugle à l'âge de neuf mois, apprit néanmoins la langue Latine, & parvint à acquérir de l'érudition en méditant les lectures qu'on lui faiſoit. Il ſe porta de bonne heure à la piété: mais ſéduit par des lueurs d'une perfection imaginaire, il donna dans les erreurs de Molinos. Il recueillit les ſentimens de ce faux Myſtique dans un Livre qu'il intitula: *Pratique facile pour élever l'ame à la contemplation*, & qui fut cenſuré à Rome. Malaval qui avoit erré de bonne foi, ſe ſoumit à la cenſure de ſon Ouvrage, & ſe déclara ouvertement contre les erreurs de Molinos. Il mourut en 1719 âgé de 52 ans.

que Ste. Thérese. Il a tiré de tous ces Livres cinq cens Maximes d'une beauté parfaite. Il va tous les jours chez Madame le Maigre, très-jolie femme, où l'on ne parle que de Dieu, de la Morale Chrétienne, de l'Evangile du jour. Cela s'appelle des conversations saintes; il en est charmé, & il y brille; il est insensible à tout le reste. Il répond pourtant un peu à M. de Soissons pour M. Descartes: il montre ce qu'il fait à Madame de Coulange, qui en est fort contente; plusieurs Cartésiens le prient de continuer. Il ne veut pas, vous le connoissez, il brûle tout ce qu'il griffonne; toujours vuide de lui-même, & plein des autres, son amour-propre est l'intime ami de leur orgueil, car il ne les offense point ...il ne m'écrit pas, il n'a pas le tems. Je ne sçais ce que je ne donnerois point pour voir le corps de la place aussi bien pris chez lui, que tous les dehors le sont; & pour examiner ce que feroit la vraie dévotion dans un esprit aussi vif & aussi étendu, si j'étois digne de demander à Dieu cette grace, je le ferois de tout mon cœur.

X

Nous avons renouvellé la vérité que nous sentîmes en ce pays avec vous sur la bonne & la mauvaise compagnie: nous trouvâmes que la mauvaise étoit incomparablement plus souhaitable; elle fait

reſpirer agréablement ; elle rend heureux ceux qu'elle laiſſe ; & les gens qui plaiſent, vous laiſſent comme tombés des nues : on ne ſçait plus comment reprendre le train de la journée ; enfin c'eſt un grand malheur que d'avoir des gens raiſonnables, mais ce malheur n'arrive pas ſouvent.

Il faut que je vous conte que Madame de la Fayette m'écrit du ton d'un Arrêt du Conſeil d'en haut, de ſa part premiérement, puis de celle de Madame de Chaulnes & de Madame de Lavardin, me menaçant de ne me plus aimer, ſi je refuſe de retourner tout-à-l'heure à Paris, que je ſerai malade ici, que je mourrai, que mon eſprit baiſſera ; qu'enfin point de raiſonnement, il faut venir, elle ne lira point mes méchantes raiſons. Ma fille, cela eſt d'une vivacité & d'une amitié qui m'a fait plaiſir ; & puis elle continue ; voici les moyens : J'irai à Malicorne avec l'équipage de mon Fils, Madame de Chaulnes y fera trouver celui de M. le Duc de Chaulnes ; j'arriverai à Paris, je ſerai logée chez cette Ducheſſe ; je n'acheterai des chevaux que ce Printems ; & voici le beau : Je trouverai mille écus chez moi, de quelqu'un qui n'en a que faire, qui me les prête ſans intérêt, qui ne me preſſera point de les rendre, & que je parte tout-à-l'heure.

Ainſi, ma fille, je réponds avec reconnoiſſance, mais en badinant, l'aſſurant que je ne m'ennuierai que médiocrement avec mon Fils, ſa femme, des Livres, & l'eſpérance de retourner cet Eté à Paris, ſans être logée hors de chez moi, ſans avoir beſoin d'équipage, parce que j'en aurai un, & ſans devoir mille écus à un généreux ami, dont la belle ame & le beau procédé me preſſeroient plus que tous les Sergens du monde; qu'au reſte, je lui donne ma parole de n'être point malade, de ne point vieillir, de ne point radoter, & qu'elle m'aimera toujours malgré ſa menace. Voilà comme j'ai répondu à ces trois bonnes Amies. Je vous montrerai quelque jour cette lettre, elle vous fera plaiſir. Mon Dieu, la belle propoſition de n'être plus chez moi, d'être dépendante, de n'avoir point d'équipage, & de devoir mille écus! En vérité, ma chere Enfant, j'aime bien mieux, ſans comparaiſon, être ici: l'horreur de l'hiver à la campagne n'eſt que de loin, de près ce n'eſt plus de même. Mandez-moi ſi vous ne m'approuvez pas; ſi vous étiez à Paris, ha! c'eſt une raiſon étranglante, mais vous n'y êtes pas. J'ai pris mon tems & mes meſures là-deſſus; & ſi par miracle vous y voliez préſentement comme un oiſeau, je ne ſçais ſi ma raiſon ne prieroit pas la vôtre, avec la permiſſion de

notre amitié, de me laiſſer achever cet hiver certains petits arrangemens qui feront le repos de ma vie.

✕

A propos de Livres, vous dites des merveilles des derniers de M. Nicole : ils ſont divins, comme ce que vous y remarquez. J'en ai lu des endroits qui m'ont paru très-beaux ; c'eſt un ſtyle qui éclaire, & qui vous fait rentrer dans vous-même, d'une maniere digne de la beauté de ſon eſprit & de la bonté de ſon cœur ; car il ne gronde point mal-à-propos, qui eſt la plus mauvaiſe choſe du monde, & qui fait le moins ce qu'on veut. Nous liſons un Livre de ce ſaint homme * de Port-Royal,

* Jean Hamon, né à Cherbourg en Normandie, après avoir fait ſes études dans l'Univerſité de Paris, fut chargé de l'éducation de M. de Harlay, depuis premier Préſident. Après avoir quitté ſon Eleve, M. Hamon prit le parti de la Médecine, & lorſqu'il commençoit à briller dans cet Art, il fut touché de Dieu, & ayant diſtribué tout ſon bien aux pauvres, il ſe retira en 1650 dans la ſainte ſolitude de Port-Royal, où il vécut 36 ans dans la pénitence la plus auſtere & la plus laborieuſe. Il conſacra tous ſes ſoins au ſervice des pauvres qu'il viſitoit pendant le jour, & il employoit la plus grande partie de la nuit à la priere & à la compoſition des excellens

de la Priere continuelle, qui eſt une ſuite de certains Traités de piété qui ſont fort beaux ; mais, ma Fille, celui-ci qui eſt bien plus gros, eſt ſi ſpirituel, ſi lumineux, ſi ſaint, qu'encore qu'il nous paſſe cent pieds par-deſſus la tête, il ne laiſſe pas de nous plaire & de nous charmer. On eſt bien aiſe de voir qu'il y ait eu, & qu'il y ait encore des gens à qui Dieu communique ſon Eſprit & ſa Grace avec une telle abondance ; mais, mon Dieu, quand en aurons-nous quelque étincelle, quelque degré ! Quelle triſteſſe de s'en trouver ſi loin & ſi près d'autre choſe ! Ha ! fi, ne parlons point de ce malheur, il en faut ſoupirer & gémir, & s'en humilier cent fois par jour.

*

Si je vous faiſois une gazette de l'état de ma ſanté en détail, vous ſeriez perſuadée que je tiendrai la parole que j'ai donnée à Madame de la Fayette. Vous verriez dans l'article de la *Veſſie*, que les peuples ſabloneux qui avoient fait autrefois quelque entrepriſe, ſont à préſent

---

Ouvrages de piété que nous avons de lui. Ce ſaint homme mourut en 1687 âgé de 69 ans : les Médecins de Paris ont placé ſon portrait dans leur ſalle, comme un monument éternel de la vénération qu'ils conſervent pour ſa mémoire.

leurs efforts en d'autres pays lointains ; qu'on a reçu des Lettres des extrémités de ce Royaume, qui portent que les jambes ne furent jamais ni mieux faites, ni plus en état de ſervir ; que les mains qui ſont ſur les frontieres, ne ſont plus ſujettes aux fantaiſies des nerfs leurs voiſins, ni aux vapeurs qui leur donnoient du ſecours ; qu'enfin cet Etat ſeroit un pays parfait, ſi l'on y pouvoit trouver la fontaine de Jouvence : voilà tout le malheur. Après cette ridicule gazette, que vous m'avez demandée, je crois que vous devez avoir l'eſprit en repos ſur ma ſanté.

✕

Je ne donne point ma voix à M. de la Garde pour prêcher & pour gronder ; je ſçais bien que Jéſus-Chriſt, S. Paul & S. Auguſtin ont prêché & exhorté ; c'étoit à eux à le faire : ce dernier en dit de ſi bonnes raiſons ; mais un pauvre pécheur, revenu depuis trois jours d'un état pire que les nôtres, devroit ſe tenir dans le ſilence, pénétré de la miſéricorde de Dieu ſur lui, uniquement occupé de ſon bonheur, & de la ſenſible reconnoiſſance qu'il doit à ſon Sauveur, de l'avoir ſéparé & diſtingué entre tant d'autres, ſans aucun mérite, & par une grace toute gratuite. Voilà de quoi ſon cœur doit être plein ; & ſi la charité le fait prendre in-

térêt à ſon prochain, que ce ſoit en gémiſſant devant Dieu, & en demandant pour eux les mêmes graces dont il a été comblé. Telle étoit Madame de Longueville, cette ſainte & pénitente Princeſſe; elle n'oublioit point ſon état, ni les abîmes dont Dieu l'avoit tirée; elle en conſervoit le ſentiment pour fonder ſa pénitence & ſa vive reconnoiſſance envers Dieu: c'eſt ainſi que l'on conſerve l'humilité chrétienne, & que l'on fait honneur à la Grace de Jéſus-Chriſt. Cela n'empêche pas les réflexions, les converſations chrétiennes avec ſes amis; mais point de ſermons, point de gronderies: cela révolte, & fait qu'on ſe ſouvient, & qu'on les renvoie à leur vie paſſée, parce qu'on voit qu'ils l'ont oubliée. Je ſuis étonnée que les gens de bon ſens tombent dans cette injuſtice; mais il ne faudroit s'étonner de rien; car que ne trouve-t-on point dans ſon chemin?

✕

Je ne veux rien dire ſur les goûts de Pauline *, je les ai eus avec tant d'autres qui valent mieux que moi, que je n'ai qu'à me taire: il y a des exemples des bons

* Fille de Madame de Grignan, mariée au Marquis de Simiane.

& des

& des mauvais effets de ces ſortes de lectures ; vous ne les aimez pas, vous avez fort bien réuſſi ; je les aimois, je n'ai pas trop mal couru ma carriere : tout eſt ſain aux ſains, comme vous dites. Pour moi, qui voulois m'appuyer dans mon goût, je trouvois qu'un jeune homme devenoit généreux & brave en voyant mes Héros ; & qu'une fille devenoit honnête & ſage en liſant Cléopatre : quelquefois il y en a qui prennent un peu les choſes de travers ; mais ces perſonnes ne feroient peut-être guères mieux quand elles ne ſçauroient pas lire : quand on a l'eſprit bien fait, on n'eſt pas aiſé à gâter ; Madame de la Fayette en eſt encore un exemple. Cependant il eſt très-aſſuré, très-vrai, très-certain, que M. Nicole vaut mieux. Vous en êtes charmée, c'eſt ſon éloge : ce que j'en ai lu chez Madame de Coulange, me perſuade aiſément qu'il vous doit plaire : ſi Dieu ſe ſert de cet aimable Livre pour vous donner ſon amour, vous ſerez bienheureuſe & bien digne d'envie. Il me donne au moins la grace d'être perſuadée qu'il n'y a rien que cela de véritablement ſouhaitable en ce monde. Cela ſuppoſé, je vous conjure, ma chere Pauline, de ne pas tant laiſſer tourner votre eſprit du côté des choſes frivoles, que vous n'en conſerviez pour les ſolides & pour les hiſtoires ; autrement votre goût auroit les pâles cou-

leurs. Nous liſons l'Hiſtoire de l'Egliſe de M. Godeau, Evêque de Graſſe; vraiment c'eſt une très-belle choſe. Quel reſpect cela donne pour la Religion! Avec l'Abbadie, on ſeroit toute prête à ſouffrir le martyre.

X

Vous me demandez ce que nous liſons: dès qu'on a le moindre monde, on ne lit plus: mais avant les Etats, nous avions lu, avec mon Fils, de petits Livres d'un moment; *Mahomet II* qui prend Conſtantinople ſur les derniers des Empereurs d'Orient; cet événement eſt grand, & ſi ſingulier, ſi brillant, ſi extraordinaire, qu'on en eſt enlevé. Il n'y a que deux cens trente-ſix ans. *La Conjuration de Portugal* *, qui eſt fort belle, *les Variations* de M. de Meaux; un tome de l'Hiſtoire de l'Egliſe; le ſecond eſt trop plein du détail des Conciles, il pourroit ennuyer; *les Iconoclaſtes & l'Arianiſme* de Maimbourg. On hait l'Auteur, ſon ſtyle n'eſt point agréable, il veut toujours pincer quelqu'un, & comparer Arius, & une Princeſſe, & un certain Courtiſan, à M. Arnauld, à Madame de Longueville & à Tréville; mais au travers de ces ſottiſes, ces

* Ouvrage de l'Abbé de Vertot.

endroits de l'Hiſtoire ſont ſi parfaitement beaux, ce Concile de Nicée ſi admirable, qu'on le lit avec plaiſir; & comme il nous conduit juſqu'à Théodoſe, nous allons nous conſoler de tous nos maux dans le beau ſtyle de M. l'Abbé Fléchier : nous voltigeons ſur d'autres Livres, nous avons un peu retâté de l'Abbadie, & nous l'allons reprendre avec mon Fils qui le ſçait lire en perfection. Ainſi, ma chere Enfant, nous ne paſſons le tems que trop vîte : il eſt préſentement de grande importance pour moi.

✕

Nous liſons la vie de Théodoſe*; mon Fils la fait encore valoir; car vous ſçavez comme mes enfans ſçavent lire; c'eſt en vérité la plus belle choſe du monde, & d'un ſtyle parfait; mais un tel Livre ne nous dure que deux jours : je l'avois lu, il m'a été nouveau. Je ſerois fâchée, par exemple, que Pauline n'eût pas de goût pour une ſi belle vie. Les Romans ne doivent pas gâter ces ſortes de beautés, ou ce ſeroit mauvais ſigne.

✕

Une jolie Fille dit l'autre jour à Rennes

* Par M. Fléchier.

une folie qui reſſemble tout-à-fait aux Epigrammes de Madame de Coulange. Vous connoiſſez M. de la Trémouille, & ſa belle taille, & ſa laideur ; il regardoit une autre jolie perſonne dont il faiſoit l'amoureux, & tournoit le dos à celle-ci ; mais au lieu d'en être embarraſſée, elle dit vivement : *C'eſt à moi qu'il veut plaire, je vous aſſure.* N'eſt ce pas là Madame de Coulange ? Mais cela eſt joli par tout pays, quand cela ſe dit naturellement.

Vous avez donc été frappée du mot de Madame de la Fayette, mêlé avec tant d'amitié ; quoique je ne me laiſſe pas oublier cette vérité, j'avoue que j'en fus toute étonnée, car je ne ſens aucune décadence encore qui m'en faſſe ſouvenir : cependant je fais ſouvent des réflexions & des ſupputations : je trouve les conditions de la vie aſſez dures : il me ſemble que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut mourir, *la vieilleſſe.* Je la vois, m'y voilà ; & je voudrois bien au moins ménager de n'aller pas plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des *défigurements* qui ſont près de m'outrager ; & j'entends une voix qui dit : *Il faut marcher malgré vous, ou bien ſi vous ne voulez pas, il faut mourir*, qui eſt une autre ex-

trémité où la nature répugne. Voilà pourtant le ſort de tout ce qui avance un peu trop ; mais un retour à la volonté de Dieu, & à cette loi univerſelle où nous ſommes condamnés, remet la raiſon à ſa place, & fait prendre patience : prenez-la donc auſſi, ma très-chere Enfant, & que votre amitié trop tendre ne vous faſſe pas jetter des larmes que votre raiſon doit condamner.

✕

Quelquefois pour nous divertir, nous liſons les petites Lettres * : bon Dieu ! quel charme ! & comme mon Fils les lit ! Je ſonge toujours à ma Fille, & combien cet excès de juſteſſe de raiſonnement ſeroit digne d'elle ; mais votre frere dit que vous trouvez que c'eſt toujours la même

* Les Lettres au Provincial par Louis de Montalte, c'eſt-à-dire, M. Paſcal. Le premier Livre de génie qu'on vit en Proſe, dit un *fameux Poëte*, fut le Recueil des Lettres Provinciales en 1654. Toutes les ſortes d'éloquences y ſont renfermées. Il n'y a pas un ſeul mot, qui depuis cent ans ſe ſoit reſſenti du changement qui altere ſouvent les langues vivantes. Il faut rapporter à cet Ouvrage l'Epoque de la fixation du langage. L'Evêque de Luçon, fils du célebre Buſſi, ayant demandé au grand Boſſuet quel Ouvrage il eût mieux aimé avoir fait, s'il n'eût pas fait les ſiens ; M. Boſſuet lui répondit : *les Lettres Provinciales.*

chose ; ha ! mon Dieu, tant mieux. Peut-on avoir un ſtyle plus parfait, une raillerie plus fine, plus naturelle, plus délicate, plus digne fille de ces Dialogues de Platon qui ſont ſi beaux ? Mais après les dix premieres Lettres, quel ſérieux, quelle ſolidité, quelle force, quelle éloquence, quel amour pour Dieu & pour la vérité, quelle maniere de la ſoutenir & de la faire entendre, ne trouve-t-on point dans les huit dernieres Lettres qui ſont ſur un ton tout différent ? Je ſuis aſſurée que vous ne les avez jamais lues qu'en courant, grapillant les endroits plaiſans, mais ce n'eſt point cela quand on les lit à loiſir.

*

Je relis avec mon Fils de certaines choſes que j'avois lues en courant à Paris, & qui me paroiſſent toutes nouvelles. Nous reliſons auſſi à travers nos grandes lectures des Rogatons que nous trouvons ſous notre main ; par exemple, toutes les belles Oraiſons funebres de M. de Meaux, de M. l'Abbé Fléchier, de M. Maſcaron, de Bourdaloue ; nous repleurons M. de Turenne, Madame de Montauzier, M. le Prince, feue Madame la Reine d'Angleterre. Nous admirons ce portrait de Cromwel : ce ſont des chefs-d'œuvre d'éloquence qui charment l'eſprit ; il ne faut

point dire : O cela eſt vieux ! Non, cela n'eſt point vieux, cela eſt divin.

Du reſte, ma chere Enfant, je ne vous dis point que vous êtes mon but, ma perſpective, vous le ſçavez bien, & que vous êtes d'une maniere dans mon cœur, que je craindrois fort que M. Nicole ne trouvât beaucoup à y circoncire ; mais enfin telle eſt ma diſpoſition. Vous me dites la plus tendre choſe du monde, en ſouhaitant de ne point voir la fin des heureuſes années que vous me ſouhaitez : nous ſommes bien loin de nous rencontrer dans nos ſouhaits ; car je vous ai mandé une vérité qui eſt bien juſte & bien à ſa place, & que Dieu ſans doute voudra bien exaucer : c'eſt de ſuivre l'ordre tout naturel de ſa ſainte Providence ; c'eſt ce qui me conſole de tout le chemin laborieux de la vieilleſſe, & ce ſentiment eſt raiſonnable, & le vôtre trop extraordinaire & trop aimable.

Pour Pauline, cette dévoreuſe de Livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que de ne point aimer à lire. Les Romans, les Comédies, les *Voitures* *, les

* Vincent Voiture, né à Amiens, le premier qui fut en France ce qu'on appelle un bel eſprit.

Saraſins, tout cela eſt bientôt épuiſé. A-t-elle tâté de *Lucien* * ? Eſt-elle à portée des petites Lettres ? Après il faut l'Hiſtoire : ſi on a beſoin de lui pincer le nez pour lui faire avaler, je la plains. Pour les beaux Livres de dévotion, ſi elle ne les aime pas, tant pis pour elle ; car nous ne ſçavons que trop que, même ſans dévotion, on les trouve charmans. A l'égard de la Morale, comme elle n'en feroit pas un ſi bon uſage que vous, je ne voudrois point du tout qu'elle mît ſon petit nez ni dans

---

n'eut guères que ce mérite dans ſes Ecrits, ſur leſquels on ne peut point ſe former le goût. Il reſte de lui de fort jolis Vers, mais en petit nombre, & des Lettres où l'on trouve beaucoup d'eſprit acquis à grands frais, mais rien de naturel & qui reſſente le genre épiſtolaire ; de ſorte qu'on ſeroit tenté de croire qu'elles ne doivent la réputation dont elles ont joui autrefois, qu'à l'oppoſition de leur ſtyle avec le ſublime fatiguant de Balzac. Cet Auteur mourut en 1648, âgé de 50 ans.

* Lucien, Auteur Grec, naquit à Samoſate, capitale de la Comagène ſous l'Empire de Trajan. Il apprit d'abord le métier de Sculpteur ; mais n'y pouvant réuſſir, il ſe jetta dans les Lettres, & ſur-tout dans l'Etude de la Philoſophie. Cet Auteur eſt un des plus beaux eſprits de l'Antiquité, qui a ſçu joindre dans ſes Ouvrages l'utile à l'agréable : il y regne une raillerie fort amére de la Religion des Payens, & une ſatyre ingénieuſe des mœurs des Philoſophes.

Montagne *, ni dans *Charron* **, ni dans les autres de cette ſorte : il eſt bien matin pour elle, la vraie Morale de ſon âge, c'eſt celle qu'on apprend dans les bonnes converſations, dans les Fables, dans les Hiſtoires par les exemples.

✕

Vous me demandez ſi je ſuis toujours une petite dévote qui ne vaut guères : oui, juſtement, ma chere Enfant, voilà ce que je ſuis toujours, & pas davantage, à mon

---

* Michel de Montagne, Gentilhomme du Périgord, fut quelque tems Conſeiller au Parlement de Bordeaux, & devint enſuite Maire de la même Ville. Il eſt Auteur des Eſſais, dont les deux premiers Livres parurent en 1580, & auxquels il en ajouta dans la ſuite un troiſieme. Il regne dans cet Ouvrage une certaine érudition & beaucoup de naturel & de bon ſens ; mais il eſt rempli de ſentimens libres & dangereux. On y voit ſur-tout dominer un principe d'amour-propre, qui fait que l'Auteur ramene tout à lui, & n'eſt occupé que de lui-même. Il mourut au Château de Gournai en 1592, à 51 ans.

** Pierre Charron, Ecrivain célebre du ſeizieme ſiecle, nâquit à Paris, & étant entré dans l'état Eccléſiaſtique, il y remplit avec diſtinction pluſieurs poſtes importans. Il publia différens Ouvrages, entre autres les trois Livres de la Sageſſe, contre leſquels quelques Auteurs ſe ſont élevés, mais que d'autres ont très-bien défendus. Cet Auteur mourut vers 1603.

grand regret. O ! tout ce que j'ai de bon, c'eſt que je ſçais bien ma Religion, & de quoi il eſt queſtion : je ne prendrai point le faux pour le vrai, je ſçais ce qui eſt bon, & ce qui n'en a que l'apparence ; j'eſpere ne m'y point méprendre, & que Dieu m'ayant déja donné de bons ſentimens, il m'en donnera encore ; les graces paſſées me font eſpérer celles qui viendront, & ainſi je vis dans la confiance, mêlée pour un ſeul mot de crainte.

* * *

A propos de Corbinelli, il m'écrivit l'autre jour un fort joli billet. Il me rendoit compte d'une converſation & d'un dîner chez M. de Lamoignon. Les Acteurs étoient les Maîtres du Logis, M. de Troyes *, M. de Toulon **, le P. Bourda-

---

* François le Bouthillier de Chavigni, d'abord Evêque de Rennes, puis de Troyes ; & enſuite admis au Conſeil de Régence en 1715, mourut à Paris en 1731, âgé de 90 ans.

** Armand-Louis *Bonnin de Chalucet* a rendu ſon Epiſcopat mémorable par d'excellentes Ordonnances Synodales, qu'il publia pour l'inſtruction de ſes Diocéſains, & par les ſervices qu'il rendit à ſa Ville Epiſcopale, lorſque les troupes des Alliés, commandés par le Duc de Savoie, l'aſſiégerent en 1707. Une inſcription placée dans la Chambre de l'Hôtel-de-Ville, immortaliſe &

loue, ſon compagnon, Deſpréaux & Corbinelli : on parla des ouvrages des Anciens & des Modernes. Deſpréaux ſoutint les Anciens, à la réſerve d'un ſeul Moderne qui ſurpaſſoit, à ſon goût, & les vieux & les nouveaux. Le compagnon du B...qui faiſoit l'entendu, & qui s'étoit attaché à Deſpréaux & à Corbinelli, lui demanda quel étoit donc ce Livre ſi diſtingué dans ſon eſprit : il ne voulut pas le nommer : Corbinelli lui dit : Monſieur, je vous conjure de me le dire, afin que je paſſe toute la nuit à le lire : Deſpréaux lui répondit en riant : Ha, Monſieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en ſuis aſſuré ; le Jéſuite reprend & preſſe Deſpréaux de nommer cet Auteur ſi merveilleux, avec un air dédaigneux, un *Cotal riſo amaro*. Deſpréaux lui dit : Mon Pere, ne me preſſez point : le Pere continue : Deſpréaux le prend par le bras, & le ſerrant bien fort, lui dit : Mon Pere, vous le voulez ; hé bien, c'eſt Paſcal * ; morbleu Paſcal, dit le Pere

---

le zele du Prélat, & la reconnoiſſance de ſon Peuple.

* Le même Poëte s'entretenant avec le P. Bouhours ſur la difficulté de bien écrire en françois, celui-ci lui nommoit ceux de nos Ecrivains qu'il regardoit comme ſes modeles pour la pureté de la langue, & Boileau les rejettoit comme mauvais : *Quel eſt donc ſelon vous*, lui dit le P. Bou-

tout rouge, tout étonné; Paſcal eſt beau autant que le Faux le peut être. Le Faux, dit Deſpréaux, le Faux! ſçachez qu'il eſt auſſi vrai qu'il eſt inimitable. On vient de le traduire en trois langues *. Le Pere répond: Il n'en eſt pas plus vrai pour cela. Deſpréaux s'échauffe là-deſſus, & criant comme un fou, entame une autre diſpute. Le Pere s'échauffe de ſon côté; & après quelques diſcours fort vifs de part & d'autre, Deſpréaux prend Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre, puis revenant & courant comme un forcené, il ne voulut jamais ſe rapprocher du Pere, & s'en alla rejoindre la compagnie qui étoit demeurée dans la ſalle où l'on mange. Ici finit l'hiſtoire, le rideau tombe. Corbinelli me promet le reſte dans une converſation; mais moi qui ſuis perſuadée

---

hours, *l'Ecrivain parfait*, *que lirons-nous? Mon Pere*, reprit Deſpréaux, *liſons les Lettres Provinciales*, *& croyez-moi*, *ne liſons pas d'autres Livres.*

* Edition de Cologne en 1684 *in*-8°. ſous ce titre: Les Provinciales, &c. traduites en Latin par Guillaume Wendrock, *Théologien de Saltzbourg: en Eſpagnol par le Sieur* GRATIEN CORDERO *de Burgos; & en Italien par le Sieur* COSINO BRUNETTI, *Gentilhomme Florentin.* M. Nicole s'eſt déguiſé ſous le premier nom, & les autres Traducteurs ſont inconnus.

que vous trouverez cette ſcene auſſi plaiſante que je l'ai trouvée, je vous l'écris ; & je crois que ſi vous la liſez avec vos bons tons, vous la trouverez aſſez bonne.

✕

Mort de M. de Turenne.

On dit chez M. Colbert & chez le Maréchal de Villeroi, que M. de Montécuculi * a repaſſé humblement le Rhin, & que M. de Turenne, par un excès de

* Raimond de Montécuculi, d'une famille diſtinguée dans le Modénois, s'acquit la réputation de très-grand Capitaine dans un ſiecle fertile en Héros. Après avoir fait ſes premieres armes ſous ſon oncle qui étoit au ſervice de l'Empereur, il brilla en pluſieurs occaſions importantes contre les Suédois, les Tranſylvains & les Turcs ; mais le théâtre de ſa gloire fut ſur-tout la France, contre laquelle il remporta de grands avantages. La Campagne de 1675 fut ſon chef-d'œuvre, ainſi que celui du grand Turenne auquel il étoit chargé de faire tête. Toute l'Europe étoit attentive aux marches de ces deux fameux Capitaines, qui pendant deux mois épuiſerent toutes les reſſources de l'Art Militaire & du Génie : enfin Turenne croyoit avoir trouvé le moyen & le moment de vaincre Montécuculi, lorſqu'un boulet de canon lui ôta la vie près de Salsbac. Son Rival, encore plus honnête-homme que Héros, pleura & fit de lui ce magnifique éloge : *Je regrette & ne ſçaurois trop regret-*

civilité, l'a reconduit, & a repaſſé la riviere après lui : la tête tourne à nos pauvres Ennemis ; la vue de M. de Turenne les renverſe.

X

On devoit partir aujourd'hui pour Fontainebleau, où les plaiſirs devoient devenir des peines par leur multiplicité. Tout étoit prêt ; il arrive un coup de maſſue qui rabaiſſe la joie. Voilà M. de Turenne tué : voilà une conſternation générale : voilà M. le Prince qui court en Allemagne : voilà la France déſolée ; au lieu de voir finir les campagnes, & d'avoir votre frere, on ne ſçait plus où l'on en eſt. Voilà le monde dans ſon triomphe, & des événemens ſurprenans, puiſque vous les aimez. Je ſuis aſſurée que vous ſerez bien touchée de celui-ci. Peut-on douter de la

---

ter un homme au-deſſus de l'homme, un homme qui faiſoit honneur à la nature humaine. Montécuculi que cette mort rendoit ſupérieur ſur le Rhin, eut l'honneur d'avoir en tête le Grand Condé, & regarda comme l'époque la plus brillante de ſa vie d'avoir tenu la Campagne devant ces deux Héros. Il paſſa le reſte de ſa vie à la Cour Impériale, où il fut le protecteur & l'ami des Gens de Lettres. Il mourut en 1680. Il a compoſé les Mémoires de ſes Expéditions Militaires.

Providence, & que le canon qui a choiſi de loin M. de Turenne entre dix hommes qui étoient autour de lui, ne fût chargé depuis une éternité. Tout le monde ſe cherche pour parler de M. de Turenne; on s'attroupe. Tout hier étoit en pleurs dans les rues. Le commerce de toute autre choſe eſt ſuſpendu.

✕

C'eſt à vous que je m'adreſſe, mon cher Comte, pour vous écrire une des plus fâcheuſes pertes qui pût arriver à la France. C'eſt la mort de Turenne; ſi c'eſt moi qui vous l'apprend, je ſuis aſſurée que vous ſerez auſſi touché & auſſi déſolé que nous le ſommes ici. Cette nouvelle arriva Lundi à Verſailles. Le Roi en a été affligé, comme on doit l'être de la perte du plus grand Capitaine & du plus honnête homme du monde. Toute la Cour fut en larmes, & M. de Condom * penſa s'évanouir. On étoit prêt d'aller ſe divertir à Fontainebleau, tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté ſi ſincérement: tout Paris & tout le peuple étoit dans le trouble & dans l'émotion: chacun parloit & s'attroupoit pour regretter ce Héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait les derniers jours de ſa vie.

* Le grand Boſſuet.

C'eſt après trois mois d'une conduite toute miraculeuſe, & que les gens du métier ne ſe laſſent point d'admirer, qu'arrive le dernier jour de ſa gloire & de ſa vie: il avoit le plaiſir de voir décamper l'armée ennemie devant lui; & le 27 qui étoit Samedi, il alla ſur une petite hauteur pour obſerver leur marche: il avoit deſſein de donner ſur l'arriere-garde; & mandoit au Roi à midi, que dans cette penſée il avoit envoyé dire à Briſſac qu'on fît les Prieres de quarante heures: il a mandé la mort du jeune d'Hocquincourt, & qu'il enverra un Courrier apprendre au Roi la ſuite de cette entrepriſe. Il cachette ſa lettre, & l'envoie à deux heures; il va ſur cette petite colline avec huit ou dix perſonnes: on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon qui le coupe par le milieu du corps; & vous pouvez penſer les cris & les pleurs de cette armée. Le Courrier part à l'inſtant, il arriva Lundi, comme je vous ai dit; de ſorte qu'à une heure l'une de l'autre, le Roi eut une lettre de M. de Turenne, & la nouvelle de ſa mort. Il eſt arrivé depuis un Gentilhomme de M. de Turenue, qui dit que les armées ſont aſſez près l'une de l'autre, que M. de Lorge commande à la place de ſon oncle, & que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette armée.

Je penſe toujours, ma Fille, à l'étonnement & à la douleur que vous aurez de la mort de M. de Turenne. Le Cardinal de Bouillon * eſt inconſolable : il apprit cette nouvelle par un Gentilhomme de M. de Louvigny ** qui voulut être le premier à lui faire ſon compliment. Il arrêta ſon carroſſe, comme il revenoit de Pontoiſe à Verſailles. Le Cardinal ne comprit rien à ce diſcours ; comme le Gentilhomme s'apperçut de ſon ignorance, il s'enfuit : le Cardinal fit courir après, & ſçut cette terrible mort ; on le ramena à Pontoiſe, où il a été deux jours ſans manger, dans des pleurs & dans des cris continuels. Madame de Guénéguaud *** & Cavois****

* Neveu du Maréchal de Turenne.

** Fils du Maréchal de Grammont.

*** Iſabelle de Choiſeuil, fille du Maréchal de ce nom, mariée au Sécrétaire d'Etat Dupleſſis Guénégaud.

**** Louis d'*Oger*, Marquis de *Cavois*, Grand Maréchal des Logis de la Maiſon du Roi, étoit d'une famille illuſtre de Picardie. Il commença à ſe faire connoître ſous le nom de Chevalier de *Cavois* par une action de grand éclat. Il étoit avec trois autres Seigneurs François ſur le bord du fameux Ruyter dans le combat que celui-ci perdit contre les Anglois. Ruyter accablé par le nombre faiſoit une retraite glorieuſe ; mais un

l'ont été voir, qui ne ſont pas moins affligés que lui : je viens de lui écrire un billet qui m'a paru bon : je lui dis par avance votre affliction, & par ſon intérêt, & par l'admiration que vous aviez pour le Héros ; n'oubliez pas de lui écrire : il me paroit que vous écrivez très-bien ſur toutes ſortes de ſujets : pour celui-ci, il n'y a qu'à laiſſer aller ſa plume. On paroit fort touché dans Paris, & dans pluſieurs maiſons, de cette grande mort. Nous attendons avec tranſiſſement le Courrier d'Allemagne : Montécuculi qui s'en alloit, ſera bien revenu ſur ſes pas, & prétendra bien profiter de cette conjoncture. On dit que les ſoldats faiſoient des cris qui s'entendoient de deux lieues : nulle conſidération ne les pouvoit retenir ; ils crioient qu'on les menât au combat ; qu'ils vouloient venger la mort de leur Pere, de leur Général, de leur Protecteur, de leur Défenſeur ; qu'avec lui ils ne craignoient rien, mais qu'ils vengeroient bien ſa mort ; qu'on les laiſſât faire, qu'ils étoient fu-

---

Brulot Anglois qui venoit à lui, l'auroit fait périr indubitablement, ſi de *Cavois* ne fût allé avec les trois autres couper les cables de la Chaloupe du Brulot, au milieu de la Flotte ennemie. Ce Seigneur ſe diſtingua auſſi au paſſage du Rhin. Il étoit fort attaché à M. de Turenne qui l'aimoit infiniment.

rieux, & qu'on les menât au combat. Ceci vient d'un Gentilhomme qui étoit à M. de Turenne, & qui eſt venu parler au Roi; il a toujours été baigné de larmes en racontant ce que je vous dis & la mort de ſon Maître, à tous ſes amis. M. de Turenne reçut le coup au travers du corps; vous pouvez penſer s'il tomba, & s'il mourut: cependant le reſte des eſprits fit qu'il ſe traîna la longueur d'un pas, & que même il ſerra la main par convulſion, & puis on jetta un manteau ſur ſon corps. Le Bois-Guiot (c'eſt ce Gentilhomme) ne le quitta point qu'on ne l'eût porté ſans bruit dans la plus prochaine maiſon.

✕

M. de Turenne avoit dit à M. le Cardinal de Retz *, en lui diſant adieu, &

* Jean-François de Gondi, Cardinal de Retz, d'abord Coadjuteur, puis ſucceſſeur de ſon oncle dans l'Archevêché de Paris, ſe trouva malheureuſement engagé dans la guerre de la Fronde, où il fit une grande figure ſous le nom de *Coadjuteur*. Il fut arrêté, mis à Vincennes, & conduit enfin à Nantes, d'où il ſe ſauva & ſe retira à Rome. Quelque tems après il fit ſa paix avec le Roi, & donna ſa démiſſion de ſon Archevêché pour lequel il eut l'Abbaye de S. Denis. Il prit alors le parti de la plus profonde retraite, dans laquelle il paſſa le reſte de ſa vie

d'Hacqueville ne l'a dit que depuis deux jours, Monſieur, je ne ſuis point un *diſeur*, mais je vous prie de croire ſérieuſement que, ſans ces affaires-ci, où peut-être on a beſoin de moi, je me retirerois comme vous, & je vous donne ma parole que ſi j'en reviens, je ne mourrai pas ſur le coffre, & mettrai, à votre exemple, quelque tems entre la vie & la mort.

X

Parlons un peu de M. de Turenne; *il y* a long-tems que nous n'en avons parlé. N'admirez-vous point que nous nous trouvons heureux d'avoir repaſſé le Rhin;

---

comme un ſimple particulier, pour acquitter trois millions de dettes, qu'il eut la conſolation de payer avant ſa mort arrivée en 1679, à l'âge de 66 ans. Nous avons de ce Cardinal des Mémoires imprimés, écrits avec un air de grandeur, une impétuoſité de génie, & une inégalité qui ſont l'image de ſon caractere & de ſa conduite. Il compoſa cet Ouvrage dans ſa retraite de Commerci, & il avoit eu la foibleſſe d'y parler de ſes aventures galantes, dont il n'eût dû ſe ſouvenir que pour en gémir. Quelques Religieuſes, à qui il confia ſon Manuſcrit original, eurent la prudence, en le copiant, de faire main-baſſe ſur tous les traits qui deshonoroient le caractere du Cardinal, & c'eſt ſur une de ces copies que fut faite la premiere Edition des Mémoires, où l'on trouve en effet pluſieurs lacunes.

& que ce qui auroit été un dégoût, s'il étoit au monde, nous paroît une proſpérité, parce que nous ne l'avons plus? Voyez ce que fait la perte d'un ſeul homme : écoutez, je vous prie, une choſe qui me paroît belle; il me ſemble que je lis l'Hiſtoire Romaine. Saint Hilaire, Lieutenant-Général de l'Artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne qui avoit toujours galoppé, pour lui faire voir une batterie; c'étoit comme s'il eût dit : Monſieur, arrêtez-vous un peu, car c'eſt ici que vous devez être tué. Le coup de canon vient donc, & emporte le bras de Saint Hilaire qui montroit cette batterie, & tue M. de Turenne : le fils * de Saint Hilaire ſe jette à ſon pere, & ſe met à crier & à pleurer. *Taiſez-vous, mon enfant*, lui dit-il : *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement; voilà ce qui eſt irréparable :* & ſans faire nulle attention ſur lui, ſe met à crier & à pleurer cette grande perte. M. de la Rochefoucault pleure lui-même en admirant la nobleſſe de ce ſentiment.

✕

Je viens de voir le Cardinal de Bouil-

* Mort depuis peu Lieutenant-Général de l'Artillerie & des Armées du Roi.

lon : il eſt changé à n'être pas connoiſſable. Il m'a fort parlé de vous : il ne doute pas de vos ſentimens. Il m'a conté mille choſes de M. de Turenne qui font mourir. Son ame apparemment étoit en état de paroître devant Dieu, car ſa vie étoit parfaitement innocente. Il demandoit à ſon neveu, à la Pentecôte, s'il ne pourroit pas communier ſans ſe confeſſer. Il lui dit que non, & que depuis Pâques apparemment il avoit offenſé Dieu. Il lui conta ſon état : il étoit à mille lieues d'un péché mortel. Il alla pourtant à confeſſe pour la coutume ; il diſoit : Mais faut-il dire à ce Recollet comme à M. de Saint Gervais ? Eſt-ce tout de même ? En vérité une telle ame eſt bien digne du ciel. Elle venoit trop droit de Dieu pour n'y pas retourner, s'étant ſi peu gâtée par la corruption du monde. Il aimoit tendrement le Fils de M. d'Elbœuf : c'eſt un prodige de valeur à quatorze ans. Il l'envoya l'année paſſée ſaluer M. de Lorraine, qui lui dit : *Mon petit couſin, vous êtes trop heureux de voir & d'entendre tous les jours M. de Turenne, vous n'avez que lui de parent & de pere, baiſez les pas par où il paſſe, & vous faites tuer à ſes pieds.* Le pauvre enfant ſe meurt de douleur. C'eſt une affliction de raiſon & d'enfance ; & l'on craint qu'il n'y réſiſte pas. Cavois eſt affligé par les formes. Le Duc de Villeroi a

écrit ici des Lettres dans le tranſport de ſa douleur, qui ſont d'une telle force, qu'il les faut cacher : il met au premier rang de toute ſa fortune d'avoir été aimé de ce Héros, & déclare qu'il mépriſe toute autre ſorte d'eſtime après celle-la : ſauve qui peut.

J'étois l'autre jour chez M. de la Rochefoucault, M. le Premier y vint, Madame de Lavardin, M. de Marſillac, Madame de la Fayette & moi : la converſation dura deux heures ſur les divines qualités de ce véritable Héros : tous les yeux étoient baignés de larmes ; & vous ne ſçauriez croire comme la douleur de ſa perte étoit profondément gravée dans les cœurs. Vous n'avez rien par-deſſus nous que le ſoulagement de ſoupirer tout haut, & d'écrire ſon panégyrique. Nous remarquions une choſe ; c'eſt que ce n'eſt pas depuis ſa mort qu'on admire la grandeur de ſon cœur, l'étendue de ſes lumieres & l'élévation de ſon ame : tout le monde en étoit plein pendant ſa vie ; & vous pouvez penſer ce que fait ſa perte par-deſſus ce qu'on étoit déja : enfin ne croyez point que cette mort ſoit ici comme les autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, ſans croire que vous ayez une doſe de douleur plus que les autres. Pour ſon

ame (c'eſt encore un miracle qui vient de l'eſtime parfaite qu'on avoit pour lui) il n'eſt pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état. On ne peut comprendre que le mal & le péché puſſent être dans ſon cœur : ſa converſion ſi ſincère nous a paru comme un baptême. Chacun conte l'innocence de ſes mœurs, la pureté de ſes intentions, ſon humilité éloignée de toute ſorte d'affectation, la ſolide gloire dont il étoit plein, ſans faſte & ſans oſtentation, aimant la vertu pour elle-même, ſans ſe ſoucier de l'approbation des hommes, une charité généreuſe & chrétienne. Les Anglois ont dit à M. de Lorge qu'ils acheveroient de ſervir cette campagne pour le venger ; mais qu'après cela ils ſe retireroient, ne pouvant obéir à d'autres qu'à M. de Turenne. Il y avoit de jeunes ſoldats qui s'impatientoient un peu dans des marais, où ils étoient dans l'eau juſqu'aux genoux, & les vieux ſoldats leur diſoient : « Quoi, vous vous » plaignez ! On voit bien que vous ne » connoiſſez pas M. de Turenne. Il eſt » plus fâché que nous quand nous ſom» mes mal : il ne ſonge à l'heure qu'il eſt » qu'à nous tirer d'ici ; il veille quand nous » dormons : c'eſt notre pere ; on voit bien » que vous êtes jeunes » ; & ils les raſſuroient ainſi. Tout ce que je vous mande eſt vrai : je ne vous charge point de fadaiſes

daiſes dont on croit faire plaiſir aux gens éloignés ; c'eſt abuſer d'eux, & je choiſis bien plus ce que je vous écris, que ce que je vous dirois ſi vous étiez ici. Je reviens à ſon ame ; c'eſt donc une choſe à remarquer, que nul dévot ne s'eſt aviſé de douter que Dieu ne l'eût reçue à bras ouverts, comme une des plus belles & des meilleures qui ſoient jamais ſorties de ſes mains : méditez ſur cette confiance générale de ſon ſalut, & vous trouverez que c'eſt une eſpece de miracle qui n'eſt que pour lui. Enfin perſonne n'a oſé douter de ſon repos éternel ; vous verrez dans les Nouvelles les effets de cette perte.

✕

Ecoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne : il avoit fait connoiſſance avec un Berger qui ſçavoit très-bien les chemins & le pays ; il alloit ſeul avec lui, & faiſoit poſter ſes troupes ſelon la connoiſſance que cet homme lui donnoit. Il aimoit ce Berger, & le trouvoit d'un ſens admirable, & diſoit que le Colonel Bec étoit venu comme cela, & qu'il croyoit que ce Berger feroit ſa fortune comme lui. Quand il eut fait paſſer à loiſir ſes troupes, il ſe trouva content, & dit à M. de Roye : « Tout de bon, il me ſemble que » cela n'eſt pas trop mal ; & je crois que » M. de Montécuculi trouveroit aſſez

» bien ce que l'on vient de faire ». Il eſt vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté.

Le corps du Héros n'eſt point porté à Turenne *, comme on me l'avoit dit, on l'apporte à S. Denis **, au pied de la ſépulture des Bourbons. On deſtine une Chapelle pour les tirer du trou où ils ſont; & c'eſt M. de Turenne qui y entre le premier : pour moi, je m'étois tant tourmentée de cette place, que ne pouvant comprendre qui peut avoir donné ce conſeil, je crois que c'eſt moi. Il y a déja quatre Capitaines aux pieds de leurs Maîtres; & s'il n'y en avoit point, il me ſemble que celui-ci devroit être le premier : par-tout où paſſe cette illuſtre bierre, ce ſont des pleurs & des cris, des preſſes, des proceſſions qui ont obligé de marcher & d'arriver de nuit. Ce ſera une douleur bien grande s'il paſſe par Paris.

* Ancienne Ville du bas Limouſin, ſur les frontieres du Quercy, avec titre de Vicomté & un Château.

** Ville de l'Iſle de France, avec une fameuſe Abbaye de Bénédictins, où l'on voit les tombeaux des Rois de France & un tréſor précieux.

✕

Depuis la mort du Héros de la guerre, celui * du Bréviaire s'eſt retiré à Commerci **, il n'y avoit plus de ſûreté à Saint Michel ***. Le premier Préſident de la Cour des Aydes a une Terre en Champagne : ſon Fermier lui vint ſignifier l'autre jour, ou de la rabaiſſer conſidérablement, ou de rompre le bail qui en fut fait il y a deux ans. On lui demande pourquoi ? & que ce n'eſt point la coutume : il répond que du tems de M. de Turenne on pouvoit recueillir avec ſûreté, & compter ſur les terres de ce pays-là ; mais que depuis ſa mort, tout le monde quittoit, croyant que les ennemis y vont entrer. Voilà des choſes ſimples & naturelles, qui font ſon éloge auſſi magnifiquement que les Fléchiers & les Maſcarons.

✕

Ne croyez pas, ma Fille, que la mort de M. de Turenne ait paſſé ici auſſi vîte

* Le Cardinal de Retz.

** Petite Ville de France au Duché de Bar, avec titre de Principauté, & un magnifique Château que le Cardinal y fit bâtir pendant ſon ſéjour.

*** Autre Ville du Duché de Bar.

que les autres nouvelles : on en parle, & on le pleure encore tous les jours.

Tout en fait ſouvenir, & rien ne lui reſſemble.

On peut dire ce vers pour lui. Heureux ceux, comme vous dites, qui n'ont pas fait la moindre attention ſur cette perte. Celle qui s'eſt faite depuis, a bien renouvellé les éloges du Héros. Vous m'avez fait grand plaiſir d'avoir friſſonné de ce qu'a dit Saint-Hilaire : il n'eſt pas mort; il vivra avec ſon bras gauche, & jouira de la beauté & de la fermeté de ſon ame.

✕

Vraiment, ma Fille, je m'en vais bien vous parler encore de M. de Turenne. Madame d'Elbœuf *, qui demeure pour quelques jours chez le Cardinal de Bouillon, me pria hier de diner avec eux deux pour parler de leur affliction. Madame de la Fayette y vint; nous fîmes bien préciſément ce que nous avions réſolu; les yeux ne nous ſécherent point. Elle avoit un portrait divinement bien fait de ce Héros, & tout ſon train étoit arrivé à onze heures. Tous ces pauvres gens étoient en lar-

* Eliſabeth de la Tour d'Auvergne, femme de Charles de Lorraine, Duc d'Elbœuf.

mes, & déja tous habillés de deuil. Il vint trois Gentilshommes qui penſerent mourir en voyant ce portrait : c'étoient des cris qui faiſoient fendre le cœur ; ils ne pouvoient prononcer une parole. Ses Valets-de-chambre, ſes Laquais, ſes Pages, ſes Trompettes, tout étoit fondu en larmes, & faiſoit fondre les autres. Le premier qui put prononcer une parole, répondit à nos triſtes queſtions : nous nous fîmes raconter ſa mort. Il vouloit ſe confeſſer ; & en ſe cachotant, il avoit donné les ordres pour le ſoir, & devoit communier le lendemain qui étoit le Dimanche. Il croyoit donner la bataille, & monta à cheval le Samedi à deux heures, après avoir mangé. Il avoit bien des gens avec lui : il les laiſſa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller. Il dit au petit d'Elbœuf : *Mon neveu, demeurez-là ; vous ne faites que tourner autour de moi, vous me feriez reconnoître.* Il trouva M. d'Hamilton près de l'endroit où il alloit, qui lui dit : *Monſieur, venez par ici, on tirera par où vous allez. Monſieur*, lui dit-il, *je m'y en vais, je ne veux point du tout être tué aujourd'hui, cela ſera le mieux du monde.* Il tournoit ſon cheval, il apperçut Saint-Hilaire qui lui dit le chapeau à la main : *Monſieur, jettez les yeux ſur cette batterie que j'ai fait mettre là.* Il retourna deux pas, & ſans être arrêté, il reçut le

coup, qui emporta le bras & la main qui tenoit le chapeau de Saint-Hilaire, & perça le corps après avoir fracaſſé le bras de ce Héros. Ce Gentilhomme le regardoit toujours : il ne le vit point tomber ; le cheval l'emporta où il avoit laiſſé le petit d'Elbœuf : il n'étoit point encore tombé, mais il étoit penché le nez ſur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête, il tombe entre les bras de ſes gens ; il ouvre de grands yeux & la bouche, puis demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il étoit mort, & qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fit ceſſer le bruit, & ôter le petit d'Elbœuf qui s'étoit jetté ſur ce corps, & qui ne le vouloit pas quitter, & ſe pâmoit de crier. On jette un manteau, on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit ; un carroſſe vient, on l'emporte dans ſa tente ; ce fut-là où M. de Lorge, M. de Roye, & beaucoup d'autres penſerent mourir de douleur ; mais il fallut ſe faire violence, & ſonger aux grandes affaires qu'il avoit ſur les bras. On lui a fait un Service militaire dans le camp, où les larmes & les cris faiſoient le véritable deuil : tous les Officiers pourtant avoient des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étoient couverts, qui ne battoient qu'un coup, les piques traînantes, & les mouſquets renverſés ; mais ces cris de toute

une armée ne ſe peuvent pas repréſenter ſans que l'on en ſoit ému. M. de Roye tout bleſſé s'y fit porter, car cette Meſſe ne fut dite que quand ils eurent repaſſé le Rhin; je penſe que le pauvre Chevalier étoit bien abîmé de douleur. Quand ce corps a quitté ſon armée, ç'a été encore une autre déſolation : par-tout où il a paſſé, ç'a été des clameurs; mais à Langres *, ils ſe ſont ſurpaſſés; ils allerent tous au devant de lui, habillés de deuil, au nombre de deux cents, ſuivis du peuple, tout le Clergé en cérémonie, ils firent dire un Service ſolemnel dans la ville; & en un mot ſe cottiſerent tous pour cette dépenſe qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduiſirent le corps juſqu'à la premiere ville, & voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée ſur un mérite extraordinaire? Il arrive à S. Denis ce ſoir ou demain. Tous ſes gens l'alloient reprendre à deux lieues d'ici : il ſera dans une Chapelle en dépôt; il y aura un Service, en attendant celui de Notre-Dame qui ſera ſolemnel.

* Ancienne Ville de France, Capitale du Baſſigni, avec un Evêché dont l'Evêque eſt Duc & Pair.

M. de Barillon ſoupa hier ici. On ne parla que de M. de Turenne : il en eſt très-véritablement affligé. Il nous contoit la ſolidité de ſes vertus ; combien il étoit vrai ; combien il aimoit la vertu pour elle-même, combien par elle ſeule il ſe trouvoit récompenſé ; & puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, & être touché de ſon mérite, ſans en être plus honnête homme. Sa ſociété communiquoit une horreur pour la friponnerie & pour la duplicité, qui mettoit tous ſes amis au-deſſus de tous les autres hommes. Bien des ſiecles n'en donneront pas un pareil.

Mais parlons un peu de M. de Turenne ; c'eſt une honte de n'en pas dire un mot. Voici ce que l'on me conta hier : Vous connoiſſez bien Pertuis *, & ſon adoration, & ſon attachement pour M. de Turenne ; dès qu'il a ſçu ſa mort, il a écrit au Roi, & lui mande ; *Sire, j'ai perdu M. de Turenne ; je ſens que mon eſprit n'eſt point capable de ſoutenir ce malheur ; ainſi*

* Il avoit été Capitaine des Gardes de M. de Turenne.

n'étant plus en état de ſervir votre Majeſté, je lui demande la permiſſion de me démettre du Gouvernement de Courtrai. Le Cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendît cette Lettre, mais craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au Roi l'effet du déſeſpoir de Pertuis. Le Roi entra fort bien dans cette douleur & dit au Cardinal de Bouillon qu'il en eſtimoit davantage Pertuis, & qu'il ne ſongeât point à ſe retirer; qu'il étoit trop honnête homme pour ne faire pas toujours ſon devoir, en quelque état qu'il pût être : voilà comme ſont ceux qui regrettent ce Héros. Au reſte il avoit quarante mille livres de rente de partage; & M. Boucherat a trouvé que toutes ſes dettes, ſes legs payés, il ne lui reſtoit que dix mille livres de rente. C'eſt deux cents mille francs pour tous ſes héritiers, pourvu que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà comme il s'eſt enrichi en cinquante années de ſervice.

✕

Je reviens du Service de M. de Turenne à S. Denis. Madame d'Elbœuf m'eſt venue prendre, & m'a paru me ſouhaiter. Le petit Cardinal m'en a prié d'un ton à ne pouvoir le refuſer. C'étoit une choſe bien triſte. Son corps étoit là au milieu de l'Egliſe. Il eſt arrivé cette nuit avec une cérémonie ſi lugubre, que M. Boucherat

qui l'a reçu, & qui l'a veillé toute la nuit, en a penſé mourir de pleurer. Il n'y avoit que ſa famille déſolée, & tous les domeſtiques en deuil & en pleurs : on n'entendoit que des ſoupirs & des gémiſſemens. Il y avoit d'amis, M. Boucherat, M. de Harlay, M. de Meaux & M. de Barillon. Meſdames Boucherat y étoient, & les nieces. Madame d'Elbœuf a penſé crever ; la vapeur s'y eſt mêlée. On ne peut pas douter de la douleur de cette pauvre femme. Ç'a été une choſe triſte de voir tous ſes Gardes debout, la pertuiſane ſur l'épaule, autour de ce corps qu'ils ont ſi mal gardé ; & à la fin de la Meſſe porter tous ſa bierre juſqu'à une Chapelle au-deſſus du grand Autel, où il eſt en dépôt. Cette tranſlation a été touchante, & tout étoit en pleurs, & pluſieurs crioient ſans pouvoir s'en empêcher. Enfin on a été dans cette Chapelle où Madame d'Elbœuf a crié les hauts cris. Il y avoit entre autres un petit Page qui devenoit fontaine.

✕

Je partis hier aſſez matin de Paris : j'allai dîner à Pomponne. J'y trouvai notre bon homme * (M. Arnauld d'Andilly)

* Robert Arnauld, Seigneur d'Andilly, d'une

qui m'attendoit : je n'aurois pas voulu manquer à lui dire adieu. Je le trouvai

---

ancienne famille d'Auvergne, féconde en grands hommes qui ont illuſtré la Religion, la Robe, l'Epée & la Littérature, étoit l'aîné des 20 enfans du célebre Avocat Antoine Arnauld ; & frere de l'illuſtre Docteur de même nom. Dès ſa jeuneſſe M. d'Andilly ſe montra digne des plus grands emplois, & remplit ceux dont il fut revêtu, avec une ſupériorité de génie & une intégrité peu communes. Il ſçut joindre l'innocence des mœurs à la politique, la piété à la politeſſe, & ſe conduiſit toujours en parfait Chrétien dans le haut rang où il fut élevé. On a dit de lui qu'*il ne rougiſſoit point des vertus chrétiennes, & ne tiroit point de vanité des morales.* Après avoir bien ſervi ſon Prince & ſa Patrie, & avoir en toute occaſion défendu la juſtice & la vérité, épris d'amour pour la retraite, il renonça au monde & à la Cour, pour s'édifier dans la ſainte Solitude de Port-Royal. C'eſt-là que pendant 30 ans il honora l'innocence de ſa vie par une pénitence proportionnée à ſes forces, & qu'il éclaira l'Egliſe par les excellens Ouvrages qu'il compoſa. Il mourut en 1674, âgé de 85 ans. Il laiſſa trois fils, & ſix filles toutes Religieuſes à Port-Royal, dont l'aînée, Sœur Angélique de S. Jean, fut un prodige d'eſprit & de vertu. Ses traductions les plus eſtimées ſont celles des *Confeſſions de S. Auguſtin ;* de l'*Hiſtoire de Joſephe ;* des *Œuvres de Sainte Thérèſe ;* & celles du *B. Jean d'Avila.* Il a fait auſſi la Vie de J. C. en Vers françois, & quelques autres Poëſies qui lui ont mérité un rang honorable ſur le Parnaſſe.

dans une augmentation de ſanté qui m'étonna : plus il approche de la mort, & plus il s'épure. Il me gronda très-ſérieuſement ; & tranſporté de zele & d'amitié pour moi, il me dit que j'étois folle de ne point penſer à me convertir ; que j'étois une jolie Payenne ; que je faiſois de vous une idole dans mon cœur ; que cette ſorte d'idolâtrie étoit auſſi dangereuſe qu'une autre, quoiqu'elle me parût moins criminelle ; qu'enfin je ſongeaſſe à moi. Il me dit cela ſi fortement, que je n'avois pas le mot à dire. Enfin après ſix heures de converſation très-agréable, quoique très-ſérieuſe, je le quittai, & vins à Livri où je trouvai tout le triomphe du mois de Mai.

✕

Ma chere Enfant, je reviens à vous pour vous dire que M. d'Andilly m'a envoyé le Recueil qu'il a fait des Lettres de M. de S. Cyran.* C'eſt une des plus belles cho-

* Jean du Verger de Hauranne, Abbé de ſaint Cyran, un des plus grands Théologiens du dix-ſeptieme ſiecle, auſſi fameux par ſes lumieres que par ſa tendre piété, ne le fut pas moins par les Diſciples celebres qu'il ſe forma. Il naquit à Bayonne d'une famille noble, & après avoir fait ſes études en France & à Louvain, il ſe donna tout entier à la lecture des Conciles & des Peres,

ſes du monde ; ce ſont proprement des

pour ſe mettre en état de ſervir l'Egliſe dont il défendit la foi contre les Hérétiques, la morale contre les mauvais Caſuiſtes, & la Hiérarchie contre les Religieux de la Société de Jéſus. L'Ouvrage qu'il fit ſur cette derniere matiere, eſt connu ſous le nom de *Petrus Aurelius*, & fut imprimé aux fraix du Clergé de France, avec un éloge magnifique de l'Auteur, qui eut la modeſtie de vouloir demeurer inconnu. Cet éloge compoſé par le célebre Godeau, fut depuis ſupprimé par les ordres du Roi, dont les ennemis de l'Abbé de ſaint Cyran ſurprirent la Religion. Mais cette injuſte ſouſtraction ne porte aucune atteinte à l'Ouvrage qui, malgré la ridicule cenſure de l'Abbréviateur du Moréri, contient autre choſe que des *injures* & des *invectives*. Quand on décide ſi légérement d'un Ouvrage, on laiſſe à conclure qu'on ne l'a pas lu. Quoi qu'il en ſoit, le Cardinal de Richelieu irrité contre l'Abbé de ſaint Cyran, qui ne vouloit ni opiner contre la validité du mariage du Duc d'Orléans avec Marguerite de Lorraine, ni approuver la ſuffiſance de l'attrition, opinion favorite de ce Miniſtre, fit empriſonner le ſçavant Abbé en 1638 à Vincennes, d'où il ne ſortit qu'après la mort du Cardinal. Il ne jouit pas long-tems de ſa liberté, étant mort à Paris en 1643 dans ſa 62e année, honoré des ſuffrages de ſon ſiecle qui le regretta comme un homme d'une doctrine profonde, d'une piété éminente ; du zele le plus éclairé. Il commença ce que ſes Diſciples, MM. de Port-Royal, acheverent depuis ſi heureuſement, de faire revivre le goût des Peres dans un ſiecle té-

maximes & des ſentences chrétiennes, mais ſi bien tournées, qu'on les retient par cœur comme celles de M. de la Rochefoucault. * Quand il ſe débitera, priez Madame de la Fayette ou M. d'Hacqueville d'en demander un pour vous à M. d'Andilly, il vous ſera obligé de cette confiance ; quand vous ſongerez qu'il n'a jamais eu un ſol d'aucun de ſes livres, & qu'il les donne tous, vous verrez bien que c'eſt l'obliger que d'en vouloir un de ſa main.

✕

Que dites-vous de la joie de M. d'Andilly, de voir M. de Pomponne Miniſtre & Secrétaire d'Etat. En vérité il faut louer le Roi d'un ſi beau choix. Il étoit en Suéde ; le Roi penſe à lui **, & lui

---

nébreux, & de tirer la Théologie de la barbarie où la déraiſon des Scholaſtiques la tenoit plongée.

* Ce Recueil parut ſous le titre d'*Inſtructions, tirées des Lettres de M. de ſaint Cyran*, & fut approuvé par dix-huit Evêques du Royaume.

** Louis XIV, dit Gourville, prit tant de goût pour M. de Pomponne, par le bon ſtyle de ſes Lettres, que M. de Lionne étant venu à mourir, ſans aucune ſollicitation, & ſans que perſonne en ſçût rien, il lui envoya un de ſes Gentilshommes à Stockolm, où il étoit pour lors Ambaſſadeur, qui le ſurprit extrêmement, en

donne cette charge de M. de Lionne avec toutes les facilités néceſſaires pour faire qu'il la puiſſe payer. Quelles merveilles ne fera-t-il pas dans cette place, & quelle joie ſes amis n'en doivent-ils pas avoir? Vous ſçavez la part que j'y dois prendre; c'eſt ſur un choix comme celui-là que je ferois fort bien une Ode à la louange de Sa Majeſté. Un petit mot de réjouiſſance au pere & au fils, ne ſeroit-il point de bonne grace à vous qui êtes ſi aimée de toute la famille?

X

Sçavez-vous que le Roi a reçu M. d'Andilly comme nous aurions pu faire? Il cauſa une heure avec le bon homme auſſi plaiſamment, auſſi bonnement, auſſi agréablement qu'il eſt poſſible. Il étoit aiſe de faire voir ſon eſprit à ce bon vieillard, & d'attirer ſa juſte admiration. Il témoigna qu'il étoit plein de plaiſir d'avoir choiſi M. de Pomponne, qu'il l'attendoit avec impatience, qu'il auroit ſoin de ſes affai-

---

lui apprenant que Sa Majeſté l'avoit fait Secrétaire d'Etat, & lui mandoit de venir inceſſamment en prendre poſſeſſion. Ce ne fut qu'au retour de ce Courrier que l'on ſçut ce que le Roi avoit fait à cet égard, ce qui fit que ceux qui le connoiſſoient, donnerent de grandes louanges à Sa Majeſté du bon choix qu'elle avoit fait.

res, qu'il ſçavoit qu'il n'étoit pas riche. Il dit au bon homme qu'il y avoit de la vanité à lui, d'avoir mis dans ſa préface de Joſephe, qu'il avoit quatre-vingts ans, que c'étoit un péché : Enfin on rioit, on avoit de l'eſprit. Le Roi lui dit qu'il ne crût pas qu'il le laiſsât en repos dans ſon déſert, qu'il l'enverroit querir, qu'il le vouloit voir comme un homme illuſtre par toutes ſortes de raiſons. Comme le bon homme l'aſſuroit de ſa fidélité, le Roi dit qu'il n'en doutoit point ; & que quand on ſervoit bien Dieu, on ſervoit bien ſon Roi. Enfin ce furent des merveilles, il eut ſoin de l'envoyer dîner, & de le faire promener dans une caléche. Il en a parlé un jour entier en l'admirant. Pour M. d'Andilly, il eſt tranſporté, & dit de moment en moment, ſentant qu'il en a beſoin, il faut s'humilier. Vous pouvez penſer la joie que cela me donne, & la part que j'y prends.

*

Voilà M. de Pomponne * en état d'être

* Simon Arnauld, Marquis de Pomponne, fils de M. d'Andilly, fut appellé de Suede où il venoit de conclure un Traité important, pour ſuccéder au Marquis de Lionne dans la charge de Secrétaire d'Etat pour les Affaires Etrangeres

envié. Vous me parlez ſur cela bien agréablement ; je m'en vais en écrire au bon homme (M. d'Andilly.) Je vous ai dit tout ce que je ſçavois là-deſſus : il m'a écrit deux fois depuis ſa faveur, & moi auſſi deux fois : il n'a rien de plus ſenſible que mon amitié, à ce qu'il me mande, & de voir que mes approbations ont vingt ans d'avance ſur celles qu'on va donner à ſon fils, & vingt ans dont il y a eu des années difficiles à ſoutenir. Enfin voici un changement extraordinaire, c'eſt un plaiſir que d'être ſpectateur.

X

Je pourſuis cette morale de M. Nicole*.

Soit qu'il fût peu propre aux intrigues de la Cour, ou qu'il cédât à la cabale de ſes Ennemis, il quitta ſa charge en 1679 pour vivre dans la retraite ; mais en 1691, le Roi lui fit prendre place dans ſon Conſeil en qualité de Miniſtre d'Etat, & il continua d'y ſervir juſqu'à ſa mort arrivée le 26 Septembre 1699. Cet homme illuſtre s'étoit également diſtingué par ſa piété, ſa modeſtie, l'étendue de ſon génie & ſa capacité dans les affaires. On a de lui la négociation de ſa premiere Ambaſſade en Suede.

* Pierre Nicole, un de ces illuſtres Ecrivains de Port-Royal qui ont honoré le dix-ſeptieme ſiecle, naquit à Chartres avec les plus grandes diſpoſitions pour les Sciences. Après avoir fait de grands progrès dans les Lettres humaines, il

que je trouve délicieuſe, elle ne m'a encore donné aucune leçon contre la pluie, mais j'en attends, car j'y trouve tout; & la conformité à la volonté de Dieu me pourroit ſuffire, ſi je ne voulois un remede ſpécifique. Enfin je trouve ce Livre admirable; perſonne n'a écrit ſur ce ton que ces Meſſieurs, car je mets Paſcal de moitié. On aime tant à entendre parler de ſoi & de ſes ſentimens, que, quoique ce ſoit en mal, on en eſt charmé. J'ai même pardonné l'*enflure du cœur*, en faveur du reſte; & je ſoutiens qu'il n'y a point d'autre mot pour expliquer la vani-

---

conſacra tous ſes talens au ſervice de l'Egliſe & à la défenſe de la Vérité. Il prit ſouvent la plume, & toujours avec ſuccès, contre les Calviniſtes, les Quiétiſtes, & d'autres ennemis de la ſaine Doctrine. Il s'oppoſa avec force aux relâchemens qu'on s'efforçoit d'introduire dans la Morale, & leur porta des coups mortels par ce nombre d'écrits lumineux qui ſeront à jamais un monument de ſon zele ardent pour la Religion & le dépôt des ſentimens de l'Egliſe. La ſainteté d'une vie chrétienne & exemplaire lui procura une mort ſainte & édifiante, laquelle arriva à Paris en 1695. Il étoit âgé de 70 ans, & n'étoit que ſimple Tonſuré. Il a laiſſé un très-grand nombre d'Ouvrages où l'on trouve une érudition rare, une métaphyſique profonde, beaucoup de génie, & une force de raiſonnement peu commune.

té & l'orgueil, qui ſont proprement du vent ; cherchez un autre mot : j'acheverai cette lecture.

✕

Je lis M. Nicole avec un plaiſir qui m'enchante ; ſur-tout je ſuis charmée du troiſieme des moyens de conſerver la paix avec les hommes. Liſez-le, je vous prie, avec attention ; voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, & comme chacun s'y trouve, & Philoſophes, & Janſéniſtes, & Moliniſtes, & tout le monde enfin : ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'eſt ce qu'il fait : il nous découvre ce que nous ſentons tous les jours, & que nous n'avons pas l'eſprit de démêler, ou la ſincérité d'avouer : en un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces Meſſieurs-là.

✕

Vous ſçavez que je ſuis un peu entêtée de mes lectures. Ceux à qui je parle ont intérêt que je liſe de beaux Livres : celui dont je veux parler préſentement, c'eſt cette Morale de Nicole : il y a un Traité d'entretenir la paix * entre les hommes

* Ce morceau eſt un chef-d'œuvre auquel on ne trouve rien d'égal dans l'Antiquité.

qui me ravit : je n'ai jamais rien vu de plus utile, ni ſi plein d'eſprit & de lumiere : ſi vous ne l'avez pas lu, liſez-le ; & ſi vous l'avez lu, reliſez-le avec une nouvelle attention. Je crois que tout le monde s'y trouve : pour moi, je ſuis perſuadée qu'il a été fait à mon intention ; j'eſpere auſſi d'en profiter, j'y ferai tous mes efforts.

✕

Parlons un peu de M. Nicole : il y a long-tems que nous n'en avons rien dit : je trouve votre réflexion fort bonne & fort juſte, ſur ce que vous dites de l'indifférence qu'il veut que l'on ait ſur l'approbation ou l'improbation du prochain. Je crois, comme vous, qu'il faut un peu de grace, & que la Philoſophie ſeule ne ſuffit pas. Il nous met à un ſi haut point la paix & l'union avec le prochain, & nous conſeille de l'acquérir aux dépens de tant de choſes, qu'il n'y a pas moyen après cela d'être indifférente ſur ce qu'il penſe de nous. Devinez ce que je fais : je recommence ce Traité ; je voudrois bien en faire un bouillon, & l'avaler. Ce qu'il dit de l'orgueil & de l'amour-propre qui ſe trouve dans toutes les diſputes, que l'on couvre du beau nom de l'amour de la vérité, eſt une choſe qui me ravit. Enfin ce traité eſt fait pour bien du monde,

mais je crois principalement qu'on n'a eu en vue que moi. Il dit que l'éloquence & la facilité de parler donnent un certain *éclat* aux penſées, cette expreſſion m'a paru belle & nouvelle. Le mot d'*éclat* eſt bien placé; ne le trouvez-vous pas? Il faut que nous reliſions ce Livre à Grignan: ſi j'étois votre garde pendant votre couche, ce ſeroit notre fait.

Je comprends la crainte que vous avez de perdre votre premier Préſident; votre imagination va vite; car il n'eſt point en danger. Voilà les tours que me fait la mienne à tout moment: il me ſemble toujours que tout ce que j'aime, tout ce qui m'eſt bon, va m'échapper; & cela donne de telles triſteſſes à mon cœur, que, ſi elles étoient continuelles, comme elles ſont vives, je n'y pourrois pas réſiſter. Sur cela il faut faire des actes de réſignation à l'ordre & à la volonté de Dieu. M. Nicole n'eſt-il pas admirable là-deſſus? Il eſt vrai que c'eſt une perfection un peu au-deſſus de l'humanité, que l'indifférence qu'il veut de nous pour l'eſtime ou l'improbation du monde, je ſuis moins capable que perſonne de la comprendre; mais quoique dans l'exécution on ſe trouve foible, c'eſt pourtant un plaiſir de méditer avec lui, & de faire réflexion ſur

la vanité de la joie, ou de la triſteſſe que nous recevons d'une telle fumée; & à force de trouver ſes raiſonnemens vrais, il ne ſeroit pas impoſſible qu'on s'en pût ſervir dans certaines occaſions. En un mot, c'eſt toujours un tréſor, quoi que nous en puiſſions faire, d'avoir un ſi bon miroir des foibleſſes de notre cœur.

X

Je revins hier du Mêni où j'étois allée pour voir le lendemain M. d'Andilly. Je fus ſix heures avec lui; j'eus toute la joie que peut donner la converſation d'un homme admirable. Je vis auſſi mon oncle de Sévigné *, mais un moment. Ce

* Renaud de Sévigné, iſſu d'une des premieres familles de Bretagne, après avoir paſſé une partie de ſa vie dans la profeſſion des armes où il ſe diſtingua, fut touché de Dieu, & ſe retira au Monaſtere de Port-Royal de Paris, pour y embraſſer la vie pénitente. Il y vivoit dans la pratique excellente des Vertus Chrétiennes, lorſque la perſécution ſuſcitée à cette ſainte Maiſon le força d'en ſortir; mais après que la paix eût été rendue à l'Egliſe, & qu'il fût libre de ſe rejoindre aux Religieuſes, il les ſuivit à Port-Royal des Champs, où il acheva de ſe dépouiller de ce qu'il y avoit de terreſtre en lui, & de ſe rendre digne de la bienheureuſe éternité à laquelle il fut appellé en 1676, âgé de 66 ans.

Port-Royal* eſt une Thébaïde; c'eſt un Pa-

* Abbaye célebre, ſituée dans une vallée près de Chevreuſe, à ſix lieues de Paris vers l'Occident. Elle fut fondée en 1204 par Eudes de Sully, Evêque de Paris, réformée par une fille du fameux Avocat Antoine Arnauld, qui corrigea le vice de ſon entrée dans cette Abbaye, en y faiſant revivre l'eſprit de ſaint Benoît & de ſaint Bernard qui y étoit entiérement éteint. Ce fut la premiere réforme qui fut établie dans l'Ordre de Cîteaux, & elle eut des ſuites ſi heureuſes, qu'elle ſe répandit de-là dans pluſieurs Maiſons Religieuſes, & que la réputation de ce ſaint Monaſtere y attira non-ſeulement un grand nombre de Filles, mais pluſieurs autres perſonnes, qui touchées de Dieu, ſe conſacrerent dans le dehors de la Maiſon aux exercices laborieux de la pénitence. C'eſt alors que ſe forma cette Société d'hommes illuſtres, qui ſe dérobant à l'air contagieux du monde, vinrent s'enſevelir dans ce déſert, & y travaillerent ſi utilement pour l'Egliſe & pour l'Etat. Cette œuvre devint trop utile & trop éclatante, pour ne pas éprouver des contradictions de la part d'un corps d'hommes accoutumés à s'élever contre tout ce qui pourroit offuſquer leur gloire: d'ailleurs la Réformatrice étoit fille de celui qui avoit plaidé avec tant de ſuccès la cauſe de l'Univerſité de Paris, & le grand Arnauld ſon frere ne ceſſoit en toute occaſion de s'élever contre les nouveautés introduites dans le Dogme & la Morale; c'en fut aſſez pour rendre Port-Royal un objet d'horreur; on s'accoutuma à confondre ce nom avec celui d'Arnauld, & l'on conçut pour toutes les Religieuſes de cette Maiſon la haine que l'on avoit

radis : c'eſt un déſert où toute la dévotion du Chriſtianiſme s'eſt rangée : c'eſt une ſainteté répandue dans tout le pays une lieue à la ronde : il y a cinq ou ſix Solitaires qu'on ne connoît point, qui vivent comme les Pénitens de Saint Jean Climaque. Les Religieuſes ſont des anges ſur terre. Mademoiſelle de Vertus y acheve ſa vie avec des douleurs inconcevables, & une réſignation extrême. Tout ce qui les ſert, juſqu'aux charretiers, aux bergers, aux ouvriers, tout eſt modeſte. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine ſolitude dont j'avois tant ouï

---

vouée au pere & au fils. Dès-lors fut formé le plan de deſtruction, & pour y parvenir on épuiſa pendant plus de 60 ans, tout ce que l'eſprit de ſecteur, d'impoſture, de calomnie, & l'abus injuſte du pouvoir peuvent ſuggérer à des hommes paſſionnés. Louis XIV obſédé par les ennemis de cette ſainte Maiſon, en ordonna enfin la ruine. Le trop foible Cardinal de Noailles conſentit à cette œuvre d'iniquité dont il gémit toute ſa vie, & un Miniſtre ne craignit pas de ſe prêter à une opération dont il ſentoit toute l'injuſtice. Ce triſte événement ſe paſſa en 1709, & la mémoire des cruautés qu'on exerça contre ce ſaint lieu, ne ceſſe de réclamer contre les traîtres qui ſurprirent la religion d'un Prince bien intentionné. Les ruines de Port-Royal éléveront à jamais leur voix, & ſerviront de témoignage éternel de la ſainteté de ce Monaſtere & de la barbarie de ſes ennemis.

parler.

parler. C'eſt un vallon affreux, tout propre à inſpirer le goût de faire ſon ſalut, Je revins coucher au Mêni, & hier ici, après avoir encore embraſſé M. d'Andilly en paſſant. Ripert vous porte un troiſieme petit tome des Eſſais de Morale qui me paroît digne de vous : je n'ai jamais vu une force & une énergie, comme il y en a dans le ſtyle de ces gens-là ; nous ſçavons tous les mots dont ils ſe ſervent ; mais jamais, ce me ſemble, nous ne les avons vus ſi bien placés, ni ſi bien enchâſſés.

✕

J'ai dîné, comme vous ſçavez, avec le ſaint Prélat *. Sa Sainteté jointe à ſa vi-

* Henri Arnauld, Evêque d'Angers, frere du grand Arnauld & de M. d'Andilly, s'acquit d'abord une grande réputation à Rome ſous le nom d'Abbé de ſaint Nicolas. Il avoit été envoyé en cette Cour par celle de France, & il y fit avec ſuccès des négociations importantes. Lorſqu'il eût été nommé Evêque d'Angers, il ſe rendit dans ſon Diocèſe, & pendant 44 ans d'une réſidence non interrompue, il gouverna ſon Egliſe avec un zele, une prudence & une charité ſans bornes. Il ne la quitta qu'une ſeule fois, pour conférer de la Religion avec le Prince de Tarente qu'il eut le bonheur de convertir. Comme ſon travail étoit continuel, quelqu'un lui propoſa de prendre un jour de la ſemaine pour ſe repoſer :

gilance paſtorale, eſt une choſe qui ne ſe peut comprendre : c'eſt un homme de quatre-vingts-ſept ans, & qui n'eſt plus ſoutenu dans les fatigues continuelles qu'il prend, que par l'amour de Dieu & du prochain. J'ai cauſé une heure en particulier avec lui, j'ai trouvé dans ſa converſation toute la vivacité de l'eſprit de ſes freres : c'eſt un prodige que je ſuis ravie d'avoir vu de mes yeux.

✕

Mon Fils m'a conté des merveilles de M. d'Angers ; il a quatre-vingts-huit ans. Il porta le ſaint Sacrement ſur ſes épau-

---

Je le veux bien, répondit-il, *pourvu que vous me donniez un jour où je ne ſois pas Evêque.* Ami du ſaint Monaſtere de Port-Royal où il avoit ſa mere, ſix ſœurs, cinq nieces & pluſieurs autres de ſes proches, il égala par les auſtérités de ſa vie pénitente les illuſtres Solitaires qui habitoient cette Maiſon édifiante. Il eut à eſſuyer les mêmes traverſes pour la même cauſe, & fut un des quatre Evêques qui ſe diſtinguerent dans l'affaire du Formulaire. La paix ayant été rendue à l'Egliſe par Clément IX, le pieux Prélat ne s'occupa plus que du ſalut de ſes ouailles, & la mort le ſurprit dans cette ſainte occupation en 1692 à l'âge de 95 ans. Ses Négociations à la Cour de Rome & en différentes Cours d'Italie, ont été imprimées en 5 vol. *in*-12. Il s'y trouve des faits très-curieux & très-intéreſſans.

les le jour de la Fête, la proceſſion eſt d'un quart de lieue : il chanta tout de ſuite la Grand'Meſſe, & ne mangea qu'à quatre heures : tout le monde étoit en admiration du miracle viſible qui le ſoutient, *forza non a, ma l'animo non manca.* Contez cela à M. de Pomponne ; tous les ans c'eſt un nouveau prodige .... J'ai été témoin de ce prodige : j'ai reçu la bénédiction de ce ſaint homme, & j'ai baiſé ſa main avec un plaiſir extrême. C'eſt une choſe admirable que la crainte qu'a tout ſon Diocèſe de le perdre, & de voir venir à ſa place quelque freluquet qui ne ſonge qu'à plaire aux ennemis du Prélat, au lieu que celui-ci ne ſonge qu'à leur pardonner tous les dégoûts dont ils prennent plaiſir d'accabler ſa vieilleſſe.

✕

Ma Fille, je m'en vais vous ſurprendre & vous fâcher ; M. de Pomponne eſt diſgracié : il eut ordre Samedi au ſoir, comme il revenoit de Pomponne, de ſe défaire de ſa charge. On lui dit de la part du Roi qu'il en auroit ſept cens mille francs, qu'on lui continueroit ſa penſion de vingt mille francs qu'il avoit comme Miniſtre, & que le Roi avoit réglé toutes ces choſes, pour lui marquer qu'il étoit content de ſa fidélité. Ce fut M. Colbert qui fit ce compliment, en l'aſſurant qu'il *étoit au déſeſ-*

poir d'être obligé, &c. M. de Pomponne demanda s'il ne pourroit point avoir l'honneur de parler au Roi, & ſçavoir de ſa bouche quelle faute avoit attiré ce coup de tonnerre : on lui dit qu'il ne pouvoit point parler au Roi. Il lui écrivit, lui marqua ſon extrême douleur, & l'ignorance où il étoit de ce qui pouvoit lui avoir attiré ſa diſgrace : il lui parla de ſa nombreuſe famille, & le ſupplia d'avoir égard à huit enfans qu'il avoit : auſſitôt il fit remettre ſes chevaux au carroſſe, & revint à Paris, où il arriva à minuit. M. de Pomponne n'étoit pas de ces Miniſtres ſur qui une diſgrace tombe à propos pour leur apprendre l'humanité qu'ils ont preſque tous oubliée. La fortune n'avoit fait qu'employer les vertus qu'il avoit, pour le bonheur des autres ; on l'aimoit, & ſurtout parce qu'on l'honoroit infiniment. Nous avions été, comme je vous ai mandé, le Vendredi à Pomponne, M. de Chaulnes, Caumartin & moi : nous le trouvâmes, & les Dames qui nous reçurent fort gayement. On cauſa tout le ſoir, on joua aux échecs ; ha, quel échec & mat on lui préparoit à S. Germain ! Il y alla dès le lendemain matin, parce qu'un Courrier l'attendoit ; de ſorte que M. Colbert qui croyoit le trouver le Samedi au ſoir comme à l'ordinaire, ſçachant qu'il étoit allé droit à S. Germain, retourna

ſur ſes pas, & penſa crever ſes chevaux : pour nous, nous ne partîmes de Pomponne qu'après dîner : nous y laiſſâmes les Dames, Madame de Vins m'ayant chargée de mille amitiés pour vous. Il fallut donc leur mander cette triſte nouvelle : ce fut un valet de chambre de M. de Pomponne qui arriva le Dimanche à neuf heures dans la chambre de Madame de Vins *; c'étoit une marche ſi extraordinaire que celle de cet homme, & il étoit ſi exceſſivement changé, que Madame de Vins crut abſolument qu'il lui venoit dire la mort de M. de Pomponne ; de ſorte que quand elle ſçut qu'il n'étoit que diſgracié, elle reſpira : mais elle ſentit ſon mal, quand elle fut remiſe : elle alla le dire à ſa ſœur ; elles partirent à l'inſtant, & laiſſant tous les petits garçons en larmes, elles arrivèrent à Paris à deux heures après-midi, où elles trouverent M. de Pomponne. Vous pouvez vous repréſenter cette entrevue, & ce qu'ils ſentirent en ſe voyant ſi différens de ce qu'ils penſoient être la veille. Pour moi j'appris cette nouvelle par l'Abbé de Grignan ; je vous avoue qu'elle me toucha droit au cœur ; j'allai à leur porte vers le ſoir. On ne les voyoit point en public ; j'entrai,

* Belle-ſœur de M. de Pomponne.

je les trouvai tous trois. M. de Pomponne m'embraſſa ſans pouvoir prononcer une parole ; les Dames ne purent retenir leurs larmes, ni moi les miennes : ma chere Fille, vous n'auriez pas retenu les vôtres ; c'étoit un ſpectacle douloureux ; la circonſtance de ce que nous venions de nous quitter à Pomponne d'une maniere ſi différente, augmenta notre tendreſſe. Enfin je ne puis vous repréſenter cet état. La pauvre Madame de Vins, que j'avois laiſſée ſi fleurie, n'étoit pas reconnoiſſable : une fievre de quinze jours ne l'auroit pas tant changée ; elle me parla de vous, & me dit qu'elle étoit perſuadée que vous ſentiriez la douleur & l'état de M. de Pomponne ; je l'en aſſurai : nous parlâmes du contre-coup qu'elle reſſentoit de cette diſgrace ; il eſt épouvantable, & pour ſes affaires, & pour l'agrément de ſa vie & de ſon ſéjour, & pour la fortune de ſon mari : elle voit tout cela bien douloureuſement, & le ſent bien, je vous en aſſure. M. de Pomponne n'étoit pas en faveur, mais il étoit en état d'obtenir de certaines choſes ordinaires qui font pourtant l'établiſſement des gens ; il y a bien des degrés au-deſſous de la faveur des autres, qui font la fortune des Particuliers : c'étoit auſſi une choſe bien douce de ſe trouver naturellement établi à la Cour. O Dieu, quel changement, quel retran-

chement, quelle économie dans cette maiſon ! Huit enfans, n'avoir pas eu le tems d'obtenir aucune grace ; ils doivent trente mille livres de rente, voyez ce qu'il leur reſtera ; ils vont ſe réduire triſtement à Paris, à Pomponne. On dit que tant de voyages, & quelquefois des Courriers qui attendoient, & même celui de *Baviere*, qui étoit attendu le Vendredi, & que le Roi attendoit impatiemment *, ont un peu contribué à ce malheur. Mais vous comprendrez aiſément ces conduites de la Providence, quand vous ſçaurez que c'eſt M. le Préſident Colbert qui a la charge :

* Gourville raconte dans ſes Mémoires qu'un Courier dépêché de Munich par M. de Croiſſy, à l'occaſion de Madame la Dauphine, rendit ſa dépêche à M. de Pomponne dans le tems malheureuſement que M. de Chaulnes & un nombre de Dames qui étoient chez lui, montoient en carroſſe pour aller à Pomponne. Ce Miniſtre ne fit pas réflexion que le Roi étoit dans l'impatience de ſçavoir les nouvelles qu'apportoit le Courier, & en fit encore moins ſur ce que c'étoit le frere de M. Colbert qui l'envoyoit. Il ſe contenta de lui dire de ne ſe pas montrer pendant deux ou trois jours qu'il devoit être avec ſa compagnie à Pomponne. Le Courier en ſortant de chez lui alla chez M. Colbert porter une Lettre de M. de Croiſſy, qui renvoyoit M. ſon frere au détail de ce qu'il écrivoit au Roi, néanmoins avec quelques circonſtances qui ne firent qu'augmenter la curioſité de Sa Majeſté.

il eſt en Baviere, ſon frere la fait en attendant, & lui a écrit en ſe réjouiſſant, & pour le ſurprendre, comme ſi on s'étoit trompé au-deſſus de la lettre : *A Monſieur, Monſieur Colbert, Miniſtre & Secrétaire d'Etat.* J'en ai fait mes complimens dans la maiſon affligée, rien ne pouvoit être mieux ; faites un peu de réflexion à toute la puiſſance de cette famille, joignez les pays étrangers & tout le reſte, & vous verrez que tout ce qui eſt de l'autre côté où l'on ſe marie, ne vaut pas cela. Ma chere Fille, voilà bien des détails & des circonſtances ; mais il me ſemble qu'ils ne ſont point déſagréables dans ces ſortes d'occaſions. Il me ſemble que vous voulez toujours qu'on vous parle ; je n'ai que trop parlé : quand votre Courrier viendra, je n'ai plus à le préſenter, c'eſt encore un de mes chagrins de vous être déſormais entiérement inutile : il eſt vrai que je l'étois déja par Madame de Vins, mais on ſe rallioit enſemble. Enfin, ma Fille, voilà qui eſt fait, voilà le monde : M. de Pomponne eſt plus capable que perſonne de ſoutenir ce malheur avec courage, avec réſignation & beaucoup de chriſtianiſme *.

* Il ſupporta ſa diſgrace, dit Gourville, avec beaucoup de patience & de modération, par la retraite qu'il fit à Pomponne, ſe tournant tout-à-fait du côté de Dieu.

X

Vous nous parlerez long-tems du malheur de M. de Pomponne, avant que nous vous trouvions à la vieille mode, ma très-chere, cette douleur eſt encore bien vive dans nos têtes. Il eſt extrémement regretté : un Miniſtre de cette humeur, avec une facilité d'eſprit, & une bonté comme la ſienne, eſt une choſe ſi rare, qu'il faut ſouffrir qu'on ſente un peu une telle perte ; je les vois ſouvent. Je fus l'autre jour touchée de le voir entrer avec cette mine aimable, ſans triſteſſe, ſans abattement. Madame de Coulange m'avoit prié de l'y mener : il la loua de s'être ſouvenue d'un malheureux ; il ne s'arrêta point long-tems ſur ce chapitre, il paſſa à ceux qui pouvoient former une converſation, il la rendit agréable, comme autrefois, ſans affectation pourtant d'être gai, & d'une maniere ſi noble, ſi naturelle, & ſi préciſément mêlée & compoſée de tout ce qu'il falloit pour attirer notre admiration, qu'il n'eut pas de peine à l'attirer, & même nos ſoupirs : enfin nous l'allons revoir ce M. de Pomponne ſi parfait, comme nous l'avons vu autrefois. Ce premier jour nous toucha, il étoit deſoccupé, & commençoit à ſentir la vie & la véritable longueur des jours. Car de la maniere dont les ſiens étoient pleins, c'é-

toit un torrent précipité que ſa vie, il ne la ſentoit pas : elle couroit rapidement ſans qu'il pût la retenir ; nous le diſions encore à Pomponne la derniere fois qu'il en eſt ſorti Secrétaire d'Etat ; car vous ſçavez que ce jour même il fut diſgracié & déplacé. Je cauſai fort hier avec Madame de Vins : elle ſentira bien plus long-tems cette douleur que M. de Pomponne. Je leur rends des ſoins ſi naturellement, que je me retiens, de peur que le vrai n'ait l'air d'une affectation & d'une fauſſe généroſité : ils ſont contens de moi ; enfin il ne ſera plus que le plus honnête homme du monde : vous ſouvenez-vous de Voiture, en parlant de M. le Prince :

Il n'avoit pas un ſi haut rang,
Il n'étoit que Prince du Sang.

Voilà juſtement l'affaire ; mais il y a des contre-coups plaiſans dans cette diſgrace : je diſois que cela me faiſoit ſouvenir de Soyecourt, *Eſt-ce que je parle à toi ?* Vous entendez fort bien ce que je dis & ne dis point. Enfin il faut en revenir à la Providence dont M. de Pomponne eſt adorateur & diſciple ; & le moyen de vivre ſans cette divine doctrine ? Il faudroit ſe pendre vingt fois le jour ; & encore avec tout cela, on a bien de la peine à s'en empêcher. Ma chere Fille, en attendant vos lettres, je n'ai pu m'empêcher de cauſer

un peu avec vous ſur ce ſujet que je ſuis aſſurée qui vous tient au cœur. Madame de Leſdiguieres a écrit une lettre à la Mere Angélique * de Port-Royal, ſœur de ce Miniſtre : elle me montra ſa réponſe. Je l'ai trouvée ſi belle, que je l'ai copiée, & la voilà : c'eſt la premiere fois que j'ai vu une Religieuſe parler & penſer en Religieuſe ; j'en ai bien vu qui étoient agitées du mariage de leurs parentes, qui ſont au déſeſpoir que leurs nieces ne ſoient point encore mariées, qui ſont vindicatives, médiſantes, intéreſſées, prévenues : cela ſe trouve aiſément ; mais je n'en ai point encore vu qui fût véritablement & ſincérement morte au monde. Jouiſſez, ma

* Angélique de ſaint Jean Arnauld, Abbeſſe de Notre-Dame de Port-Royal des Champs, étoit fille de M. d'Andilly, & fut élevée par ſes Tantes, les Meres Angélique & Agnès, entre les mains deſquelles elle devint un prodige d'eſprit & de vertu. Son génie ſupérieur, ſa piété éminente & ſa fermeté dans les perſécutions qu'on lui ſuſcita, la rendirent l'admiration de ſon ſiecle. On trouve l'empreinte de ſa grande ame dans les Ouvrages qui nous reſtent d'elle : ſes Conférences, ſes réflexions, ſes relations, les articles du Nécrologe qu'elle a dreſſés, tous ſes autres Ouvrages portent un caractère de grandeur, de ſageſſe & de piété qui étonne & qui ravit. Cette Fille illuſtre mourut en 1684 âgée de 59 ans.

très-Chere, du même plaiſir que cette rareté m'a donné. C'étoit la chere fille de M. d'Andilly, & dont il me diſoit : *Comptez que tous mes freres, tous mes enfans & moi, nous ſommes des ſots en comparaiſon d'Angélique.* Jamais rien n'a été bon de tout ce qui eſt ſorti de ces pays-là, qui n'ait été corrigé & approuvé d'elle. Toutes les langues & toutes les ſciences lui ſont infuſes ; enfin c'eſt un prodige, d'autant plus qu'elle eſt entrée à ſix ans en religion : j'en refuſai hier une copie à Brancas. Il en eſt indigné ; & je lui dis, Avouez que cela n'eſt pas trop mal écrit pour une Hérétique. J'en ai vu encore pluſieurs autres d'elle, & bien plus belles & bien plus juſtes ; ceci eſt un billet écrit à courſe de plume, la mienne eſt bien en train de trotter... Je reçois votre lettre du 18, c'étoit un Samedi ; hélas ! ma très-chere Enfant, c'étoit le propre jour de la diſgrace de M. de Pomponne, tout ce que vous m'en dites me perce le cœur ; quand je ſonge à cette chûte, & combien vous êtes loin de la prévoir, je crains votre ſurpriſe. Comme il n'y a rien à ménager avec Madame de Vins, je lui montrerai comme vous ſentiez ce ſouvenir obligeant de M. de Pomponne. Hélas ! vous parlez du mariage de M. le Dauphin, d'affaires étrangeres, de Miniſtere, & il faut parler de paſſer peut-être ſon hiver à Pomponne

car quoiqu'il diſe que non, je crains que le monde ne l'importune : il a beaucoup de piété, & ſi c'eſt ici le chemin de ſon ſalut, il ne perdra gueres de tems à ſe jetter dans la ſolitude. Quel malheur pour Madame de Vins, & qu'elle le ſent bien ! Il nous prit hier une peur à Brancas & à moi, que ce Pomponne qu'il a aimé ſi tendrement, & qui a cauſé tous ſes péchés véniels, par un caprice qui arrive ſouvent, ne lui ſoit inſupportable préſentement. Cette trop grande liberté d'y être, lui donnera du dégoût, & le fera ſouvenir qu'il a contribué à ſon malheur. Ne ſera-ce point comme l'Abbé d'Effiat qui diſoit, pour marquer ſon chagrin contre Veret, qu'il avoit épouſé ſa maîtreſſe ; mais non, car tout cela eſt fou, & il eſt ſage.

✕

Monſieur & Madame de Pomponne, & Madame de Vins, ſont allés à Pomponne, (mon Dieu, je crains cet abord pour eux) où ils trouveront cinq garçons tout d'une vue, & cette maiſon où il n'a que trop de tems & de loiſir pour demeurer. Il me ſemble que c'eſt une grande triſteſſe que de voir tout cela. J'ai envoyé vos lettres, vous avez très-bien fait de les écrire.

✕

Votre Courier, ma Fille, arriva Sa-

medi à trois heures ; on eſt toujours ému quand on reçoit des nouvelles : tous ces paquets adreſſés à M. de Pomponne, Miniſtre & Sécrétaire d'Etat, me ſerrent le cœur. Il eſt à Pomponne dans une parfaite ſolitude, & auſſi peu d'occupation que nous en avons à Livry. Meſſieurs de Grignan & moi, nous trouvâmes honnête de lui envoyer les paquets qui s'adreſſoient à lui, afin qu'il prît ſa lettre, & renvoyât les autres ; ce qu'il fit, & en même tems le Courier, qui étoit *Rencontre*, traverſa à S. Germain tout droit, & porta à Parere ce que M. de Pomponne lui renvoyoit ; & cependant le vrai Courier, avec les autres lettres, étoit conduit par l'Abbé de Grignan par tous les lieux où il falloit qu'il allât. Il vous rendra compte de la maniére dont ils ont été reçus. Nous renverrons le Courier tout le plutôt que nous pourrons. M. de Pomponne & Madame de Vins m'ont écrit tendrement ſur ce que je leur mandois de mes ſentimens : ils me mandent qu'il leur faut dans cet abord le repos de la campagne, qu'ils s'en accommodent mieux que de Paris. Je comprends fort bien cette fantaiſie ; quand je ſuis fâchée, il me faut Livry. En vérité, je ne m'accoutume point à la chûte de ce Miniſtre, je le croyois plus aſſuré que les autres, parce qu'il n'avoit point de faveur. On dit qu'il y avoit près de deux ans qu'il

étoit gâté auprès du Roi, & que le Courier de Baviere dont il rendit compte un peu tard, a été la derniere goutte qui a fait répandre le verre. Il ſe défend de cette faute, en diſant qu'il falloit tout ce tems-là pour déchiffrer; & que ſi le Courier n'eût point paru, Sa Majeſté n'eût point eu d'impatience; mais il étoit à M. Colbert, & il donna ſes lettres, de ſorte que les nouvelles étoient répandues, & le Roi n'avoit point ſes lettres; jugez de ſon impatience: mais tout cela étoit marqué dans l'ordre de la Providence, il n'a point d'autre vue que celle-là, & c'eſt la ſeule qui puiſſe un peu calmer dans cette diſgrace.

✕

Vos réflexions ſont ſi tendres, ſi juſtes, ſi ſages & ſi bonnes, qu'elles mériteroient d'être admirées de quelqu'un qui valût mieux que moi. Vous avez raiſon; la derniere faute n'a point fait tout le mal, mais elle a fait réſoudre ce qui n'étoit pas encore. Un certain homme * avoit donné de grands coups depuis un an, eſpérant tout réunir; mais on bat les buiſſons, & les autres prennent les oiſeaux, de ſorte

* On ſoupçonna M. de Louvois d'avoir contribué à la diſgrace de M. de Pomponne.

que l'affliction n'a pas été médiocre, & a troublé entiérement la joie intérieure de la fête : m'entendez-vous bien, car vous n'aurez votre Courier de dix ans, il vaut autant mourir. C'eſt donc un *mas* qui a été donné, lorſqu'on croyoit avoir le plus beau jeu du monde, & raſſembler toutes ſes piéces enſemble : il eſt donc vrai que c'eſt la derniere goutte d'eau qui a fait répandre le verre ; ce qui nous fait chaſſer notre portier, quand il ne nous donne pas un billet que nous attendons avec impatience, a fait tomber du haut de la tour, & on s'eſt bien ſervi de l'occaſion. Perſonne ne croit que le nom * y ait eu part, peut-être auſſi qu'il y eſt entré pour ſa vade. Un homme me diſoit l'autre jour, C'eſt un crime pour eux de ſigner & de ne ſigner pas. Je n'ai rien entendu de cet écrit inſolent dont vous me parlez. Je crois qu'on ne ſe défie point de la diſcrétion de ceux qui ſçavent les ſecrets : rien n'eſt égal à

* Le grand Arnauld étoit alors dans les pays étrangers, & le nom de Port-Royal n'étoit pas moins odieux lorſque dix ans après ce Miniſtre fut rappellé, que lorſqu'il fut diſgracié. Ainſi il eſt à préſumer que le nom d'Arnauld & de Port-Royal n'entrerent pour rien dans la diſgrace : peut-être Dieu voulut-il punir le Miniſtre de ce que pour ménager ſa faveur, il avoit biaiſé ſur l'article de ſon oncle.

leur ſageſſe, à leur vertu, à leur réſignation, à leur courage : je crois que dans la ſolitude où ils ſont encore pour quelques jours, il communiquera toutes ſes perfections à toute ſa famille : j'ai fait tenir votre paquet à la belle-ſœur, comme je vous l'ai mandé, je m'en vais encore y envoyer ceux que je viens de recevoir. On me fit de-là des réponſes ſi tendres, que je ne pus les ſoutenir ſans une extrême tendreſſe.

✕

Parlons-en tant que vous voudrez, ma très-chere, vous aurez vu par toutes mes lettres que je traite ce chapitre très-naturellement, & qu'il me ſeroit difficile de m'en taire, puiſque j'y penſe ſi ſouvent ; & que ſi j'ai un degré de chaleur moins que vous pour la belle-ſœur * j'en ai bien plus que vous pour le beau-frere** Les anciennes dates, les commerces, les liaiſons, me font trouver en cette occaſion plus d'attachement que je ne penſois en avoir. Ils ſont encore à la campagne : je vous envoie deux de leurs billets qu'ils m'écrivent en renvoyant vos paquets : voilà l'état où ils ſont, & leurs ſentimens : ſe peut-il rien

* La Marquiſe de Vins.
** M. de Pomponne.

ajouter à la tendreſſe & à la droiture de leurs penſées? Je n'oublierai rien pour leur confirmer la bonne opinion qu'ils ont de l'amitié & de l'eſtime que j'ai pour eux; elle eſt augmentée par leurs malheurs. Je ſuis aſſez perſuadée, ma fille, que le nôtre a contribué à leur diſgrace: jettez les yeux ſur tous nos amis, & vous trouverez vos réflexions fort juſtes. Il y auroit bien des choſes à dire ſur cette affaire; tout ce que vous penſez eſt fort droit: je crois vous avoir fait entendre, que depuis longtems on faiſoit valoir les minuties, & cela avoit formé une diſpoſition qui étoit toujours fomentée dans la penſée d'en profiter, & la derniere faute impatienta & combla cette meſure; d'autres ſe ſervirent ſur le champ de cette occaſion, & tout fut réſolu en un moment. Voici le fait: Un Courier attendu avec impatience étoit arrivé le Jeudi au ſoir. M. de Pomponne donne tout à déchiffrer; & c'étoit une affaire de 24 heures: il dit au Courier de ne point paroître; mais comme le Courier étoit à celui qui l'envoyoit, il donna les lettres à la famille. Cette famille, c'eſt-à-dire, le frere, * dit au Roi ce qu'on lui mandoit: l'impatience prit de ſçavoir ce qu'on déchiffroit; on attendit donc le Jeudi

* M. Colbert.

au ſoir, le vendredi tout le jour, le Samedi juſqu'à cinq heures du ſoir. Vraiment quand il arriva, tout étoit fait; & le matin encore on eût pu ſe remettre dans les arçons, il étoit chez lui à la campagne, perſuadé qu'on ne ſçauroit rien : il y reçut les déchiffremens le ſoir du Vendredi; il partit à dix heures le Samedi, mais il étoit trop tard, & voilà la raiſon, le prétexte & tout ce qu'il vous plaîra; car il eſt certain que ſoit cela, ſoit autre choſe, auroit enfin renverſé cette fortune qui ne tenoit plus à rien; mais ce qui eſt curieux, c'eſt que celui* qui avoit ſes deſſeins, n'en a pas profité, & a été plus affligé qu'on ne peut croire. Notre ami demanda s'il ne pourroit point voir Sa Majeſté, & ſe juſtifier à ſon maître de ſa conduite; on lui dit qu'il n'étoit pas à propos préſentement, que ſa fidélité étoit aſſez connue, qu'elle n'étoit nullement attaquée, & que dans quelques ſemaines il pourroit avoir cet honneur. Il écrivit ſa ſurpriſe, ſon déſeſpoir d'avoir pu déplaire, repréſenta huit enfans ſans nul bien. Voilà où tout eſt demeuré; on cauſeroit long-temps là-deſſus, mais de ſi loin en voilà aſſez, & peut-être trop.

* Le Marquis de Louvois.

OXFORD TAYLOR INST.

Toute la maiſon de Pomponne eſt venuë paſſer les Fêtes à Paris. Madame de Vins y étoit la premiere : je l'avois vue deux fois. Je trouvai M. de Pomponne (le M. de Pomponne de Freſne) n'étant plus que le plus honnête-homme du monde tout ſimplement : comme le Miniſtère ne l'avoit point changé, la diſgrace ne le change point auſſi. Il eſt de très-bonne compagnie ; il me parla fort tendrement de vous. Ce chapitre nous dura long-tems, ayant à lui dire de mon côté, de quelle maniere vous m'en écriviez. Madame de Vins l'attendrit en parlant de la bonté de votre cœur, & tous nos yeux rougirent. Ils s'en retournerent à Pomponne, n'ayant point encore pris de conſiſtance. Ils n'ont point donné leur démiſſion, on ne leur a point donné d'argent ; il a demandé s'il pouvoit avoir l'honneur de voir le Roi ; on ne lui a point fait de réponſe. Il ne peut être mieux qu'à Pomponne, à inſpirer la véritable vertu à ſes enfans, & à cauſer avec ſes ſolitaires qui ſont-là. Nous avons fait tout aujourd'hui des viſites, Madame de Vins & moi ; elle n'a plus Madame de Villars, ni vous, elle me compte pour quelque choſe. Je me trouve heureuſe de pouvoir lui faire ces petits plaiſirs. Nous avons été chez Meſſieurs de Ri-

chelieu, de Chaulnes, de Créqui, de Rochefort, & puis chez M. de Pomponne, que je trouve toujours plus aimable: je n'ai jamais vu une tête ſi bien faite; ils s'en retournent demain. Madame de Vins s'en va faire un tour à S. Germain: quelle douleur de revoir ce pays qui étoit le ſien, & où elle eſt étrangere! Je crains ce voyage pour elle: enſuite de ce devoir, elle s'en retournera trouver les malheureux dont elle fait la joie & les conſolations. Elle eſt plus pénétrée qu'ils ne le ſont; elle me paroît fort tendre pour vous: elle n'eſt rien moins qu'un fagot d'épines.

M. de Pomponne eſt retourné ſur le bord de ſa Marne: il y avoit l'autre jour plus de gens conſidérables le ſoir chez lui qu'avant ſa diſgrace. C'eſt le prix de n'avoir point changé pour ſes amis; vous verrez qu'ils ne changeront point pour lui auſſi. Rien ne ſe peut ajouter à l'amitié & à la reconnoiſſance qu'il a pour vous. Madame de Vins m'en paroît toujours touchée juſqu'aux larmes, dont j'ai vu rougir pluſieurs fois ſes beaux yeux. Elle ne veut faire de viſites qu'avec moi, puiſque vous & Madame de Villars lui manquez: elle peut diſpoſer de ma perſonne tant qu'elle me trouvera bonne. J'ai trop de raiſons pour me trouver heureuſe de ce goût: elle

n'a point été à S. Germain ; elle a des affaires qui la tiennent malgré qu'elle en ait, car ſon cœur la mene & la fait demeurer à Pomponne. Cet attachement eſt digne d'être honoré, & adoucit les malheurs communs.

Vous me raviſſez d'aimer les *Eſſais de Morale* ; n'avois-je pas bien dit que c'étoit votre fait ? Dès que j'eus commencé à les lire, je ne ſongeai plus qu'à vous les envoyer ; vous ſçavez que je ſuis communicative, & que je n'aime point à jouir d'un plaiſir toute ſeule. Quand on auroit fait ce Livre pour vous, il ne ſeroit pas plus digne de vous plaire. Quel langage ! quelle force dans l'arrangement des mots ! On croit n'avoir lu de françois qu'en ce Livre : cette reſſemblance de la charité avec l'amour-propre, & de la modeſtie héroïque de M. de Turenne, & de M. le Prince, avec l'humilité du Chriſtianiſme... Mais je m'arrête ; il faudroit louer cet ouvrage d'un bout à l'autre, & ce ſeroit une bizarre lettre. En un mot, je ſuis fort aiſe qu'il vous plaiſe, & j'en eſtime mon goût. Pour *Joſephe*, vous n'aimerez pas ſa vie : c'eſt aſſez que vous ayez approuvé ſes actions & ſon hiſtoire. N'avez-vous pas trouvé qu'il jouoit d'un grand bonheur

dans cette cave, où ils tiroient à qui ſe poignarderoit le dernier ? *

✕

Tout le monde jouoit à Pomponne au dernier malheureux voyage que j'y ai fait : les hommes, les femmes, les petits garçons ; & pendant que le Maître du logis gagnoit M. de Chaulnes, on lui donnoit un étrange mat à S. Germain. Madame de Vins a été ici une partie de l'après-dînée, nous avons bien cauſé de cette triſte aventure. La derniere affaire du Courier n'eſt pas excuſable ; & ce fut un aſſoupiſſement qui n'étoit pas naturel. Je vous aſſure que ces ſortes de douleurs ſe retrouvent bien

* Joſephe, après la priſe de Jotapat, ſe cacha dans une caverne profonde, où s'étoient auſſi retirés 40 des plus braves Juifs. Veſpaſien en étant averti, lui fit propoſer de ſe rendre, & Joſephe en fut empêché par ſes compagnons qui le menacerent de le tuer s'il y conſentoit. Ces furieux, pour ne pas tomber entre les mains de leurs ennemis, propoſerent de ſe donner la mort, & Joſephe ne réuſſit qu'avec peine à leur perſuader de ne pas tremper leurs mains dans leur propre ſang, mais de recevoir la mort par la main d'un autre. Ils tirerent donc au ſort pour ſçavoir qui ſeroit tué le premier par celui qui le ſuivoit, & Joſephe eut le bonheur de reſter avec un autre à qui il perſuada de ſe rendre aux Romains.

aiſément quand on ſe laiſſe la liberté d'y penſer, & d'en parler ſans contrainte.

Il y a eu Lundi une ſcêne bien triſte, & que vous comprendrez aiſément. M. de Pomponne eſt enfin allé à la Cour, il craignoit fort cette journée; vous pouvez vous imaginer tout ce qu'il penſa par le chemin, lorſqu'il revit les cours de S. Germain, lorſqu'il reçut les complimens de tous les Courtiſans dont il fut accablé. Il étoit ſaiſi; il entra dans la chambre du Roi qui l'attendoit: que peut-on dire, & par où commencer? Le Roi l'aſſura qu'il étoit toujours content de ſa fidélité, de ſes ſervices; qu'il étoit en repos de toutes les affaires ſecretes dont il avoit connoiſſance; qu'il lui feroit du bien & à ſa famille. M. de Pomponne ne put retenir quelques larmes, en lui parlant du malheur qu'il avoit eu de lui déplaire; il ajouta que pour ſa famille, il l'abandonnoit aux bontés de Sa Majeſté; que toute ſa douleur étoit d'être éloigné d'un maître auquel il étoit attaché autant par inclination que par devoir; qu'il étoit difficile de ne pas ſentir vivement cette ſorte de perte; que c'étoit ce qui le perçoit, & qui faiſoit voir en lui des marques de foibleſſe, qu'il eſpéroit que Sa Majeſté lui pardonneroit. Le Roi lui dit qu'il en étoit touché, qu'elles

qu'elles venoient d'un ſi bon fonds, qu'il ne devoit pas en être fâché. Tout roula ſur ce point ; & M. de Pomponne ſortit avec les yeux un peu rouges, & comme un homme qui ne méritoit pas ſon malheur ; il me conta tout cela hier au ſoir ; il eût bien voulu paroître plus ferme, mais il ne fut pas le maître de ſon émotion ; c'eſt la ſeule occaſion où il ait paru trop touché, & ce ne ſeroit pas mal faire ſa cour, s'il y avoit encore une cour à faire. Il reprendra la ſuite de ſon ouvrage, & le voilà quitte d'une grande affaire ; ce ſont des renouvellemens que l'on ne peut s'empêcher de ſentir comme lui.

*

Monſieur & Madame de Pomponne, & Madame de Vins, partirent hier pour Pomponne juſqu'au retour de la Cour. Madame de Vins me parut aiſe d'aller avec eux paſſer ainſi le Carnaval. Ils avoient été prendre congé à S. Germain : le Roi fit fort bien à M. de Pomponne, & lui parla comme à l'ordinaire ; mais d'être dans la foule, après avoir vu tomber les portes devant lui, c'eſt une choſe qui le pénetre toujours. Ces devoirs-là, à quoi il ne veut pas manquer dans les occaſions, lui font une peine infinie. Ils reprendront des forces tous enſemble à la campagne :

ils ſont parfaitement contens de vous & de moi.

M. de Pomponne fut hier ici une partie du jour; il regarda votre portrait, & ſe ſouvint ſi tendrement de votre beauté, de votre eſprit, & de ces beaux ſoirs de Frêne, qu'il penſa ne point finir ſur cet article: il me fit croire que les yeux me rougiſſoient d'un tel ſouvenir; mais en vérité, ma Belle, il étoit auſſi touché que moi; & je penſe même qu'un retour ſur ſa fortune préſente, troubla pour un moment la tranquillité de ſon ame. Il a été ſaluer le Roi à ſon retour; c'eſt une étrange choſe pour lui; & comme il a toujours été ou exilé, ou Ambaſſadeur, ou Miniſtre, il n'eſt point accoutumé à la preſſe des Courtiſans: il y auroit quelque choſe de plus doux à ne point revoir ce pays-là, mais une penſion de vingt mille francs, & l'eſpérance de quelque Abbaye, l'attachent à ces ſortes de devoirs.

Madame de Maintenon fait aller à S. Cyr tous les gens d'une profonde ſageſſe. Racine lui parla de M. de Pomponne, elle fit un cri, & le Roi auſſi; S. M. lui fit ordonner d'y aller; il y fut donc hier, cet illuſtre Pomponne, je ne finirai point

cette lettre que je ne l'aye vu... Je fus delà chez M. de Pomponne, il revenoit de S. Cyr; Madame de Vins vous aura mandé comme Madame de Maintenon le nomma; & comme il eut ordre du Roi de venir le lendemain à cette belle Tragédie: * le Roi lui dit le matin qu'il étoit fort digne d'en juger, qu'il en seroit assurément content; & en effet il l'est au dernier point.

✕

J'ai reçu une lettre de M. de Pomponne, du milieu de son oisiveté, dont je me trouve plus honorée que quand il étoit à S. Germain : c'est-là où il est redevenu parfait, comme à Frêne. Ah! qu'il fait un bon usage de sa disgrace, & qu'il est en bonne compagnie.

✕

Pomenars ** est toujours accablé de procès criminels où il ne va jamais moins que de sa vie. Il sollicitoit l'autre jour à Rennes avec une grande barbe : quelqu'un demanda pourquoi il ne se faisoit point raser : *Moi*, dit-il, *je serois bien fou de prendre de la peine après ma tête, sans ſça-*

* Esther, Tragédie de Racine, composée pour être jouée à S. Cyr.

** Gentilhomme Breton.

voir à qui elle doit être. Le Roi me la diſpute ; quand on ſçaura à qui elle doit demeurer, ſi c'eſt à moi : j'en aurai ſoin. Voilà de quelle maniere il ſollicitoit ſes juges.

Pomenars peut ſe faire raſer au moins d'un côté : il eſt hors de l'affaire de ſon enlévement, il n'a plus que le courant de ſa fauſſe monnoie dont il ne ſe met guères en peines.

J'ai dit à Pomenars que vous étiez fort en peine de ſes affaires, & que vous m'aviez mandé que, pourvu qu'il n'y eût que le courant, vous ne ſeriez point en inquiétude ; mais que tant de nouvelles injuſtices qu'on lui faiſoit, donnoient beaucoup de chagrin pour lui : nous avons fort pouſſé cette plaiſanterie. Enfin je n'ai jamais vu un homme ſi fou que Pomenars ; ſa gaieté augmente en même-tems que ſes affaires criminelles : s'il lui en vient encore une, il mourra de joie.

Pomenars ne fait que de ſortir de ma chambre. Nous avons parlé aſſez ſérieuſement de ſes affaires qui ne ſont jamais de moins que de ſa tête. Le Comte de Créancé veut à toute force qu'il ait le cou cou-

pé ; Pomenars ne veut pas, voilà le procès... Je ne finirois pas au reſte ſur ſon chapitre : il ne fait pas un pas qui ne puiſſe être le dernier ; & l'on ne le quitte point qu'on ne puiſſe lui dire un dernier adieu.

✕

Le pauvre Pomenars fut taillé avant-hier avec un courage héroïque. Madame de Chaulnes m'a donné l'exemple de l'aller voir : ſa pierre eſt groſſe comme un petit œuf : il caquette comme une accouchée : il a plus de joie qu'il n'a eu de douleur : mais pour accomplir la prophétie de M. Maillé qui diſoit un jour à Pomenars qu'il ne mourroit point ſans confeſſion, il a été devant cette opération à confeſſe au grand Bourdaloue. Ha ! c'étoit une belle confeſſion que celle-là : il y fut quatre heures : je lui ai demandé s'il avoit tout dit, il m'a juré qu'oui, & qu'il ne peſe pas un grain ; car il a tout dit, & vous ſçavez qu'il n'eſt queſtion que de cela. Il n'a point langui du tout après l'abſolution ; tout cela s'eſt fort bien paſſé, il y avoit huit ou dix ans qu'il n'y avoit été ; & c'étoit le mieux : il me parla de vous, & ne pouvoit ſe taire, tant il étoit gaillard.

✕

L'autre jour Pomenars paſſa par ici ; il venoit de Laval, où il trouva une grande

assemblée de peuple : il demanda ce que c'étoit ; C'eſt, lui dit-on, que l'on pend en effigie un Gentilhomme qui avoit enlevé la fille de M. le Comte de Créancé. *Cet homme-là, Sire, c'étoit lui-même :* il s'approcha, il trouva que le Peintre l'avoit mal habillé ; il s'en plaignit, il alla ſouper chez le Juge qui l'avoit condamné, le lendemain il vint ici pâmant de rire ; il en partit cependant dès le grand matin le jour d'après.

✕

Votre frere entre ſous les loix de Ninon *, je doute qu'elles lui ſoient bonnes : il y a des eſprits à qui elles ne valent rien : elle avoit gâté ſon pere. Il faut le recom-

* Ninon Lenclos, célebre Courtiſanne du dernier ſiecle, naquit à Paris d'un Gentilhomme de Touraine, qui ayant donné à ſa Fille une éducation profane & ſenſuelle, la prépara à cette vie de proſtitution & de volupté, laquelle, à la honte des bonnes mœurs, a acquis autant de célébrité à cette Courtiſanne, que les agrémens de ſon eſprit & la multiplicité de ſes connoiſſances. S. Evremond l'a beaucoup chantée ſous le nom de la moderne *Leontium*. Et l'Abbé de Châteauneuf dans ſes Dialogues ſur la Muſique des Anciens, lui donne des louanges qui contraſtent aſſez mal avec ſon caractere. Cette *Laïs* mourut à Paris en 1706, âgée de plus de 90 ans.

mander à Dieu : quand on eſt chrétienne, ou du moins quand on le veut être, on ne peut voir les déréglemens ſans chagrin.

✕

Mais qu'elle eſt dangereuſe cette Ninon ! Si vous ſçaviez comme elle dogmatiſe ſur la Religion, cela vous feroit horreur. Son zele pour pervertir les jeunes gens, eſt pareil à celui d'un certain M. de S. Germain que nous avons vu une fois à Livry. Elle trouve que votre frere a la ſimplicité de la colombe, il reſſemble à ſa mere. C'eſt Madame de Grignan qui a tout le ſel de la maiſon, & qui n'eſt pas ſi ſotte d'être dans cette docilité. Quelqu'un penſa prendre votre parti, & voulut lui ôter l'eſtime qu'elle a pour vous ; elle le fit taire, & dit qu'elle en ſçavoit plus que lui. Quelle corruption ! Quoi, parce qu'elle vous trouve belle & ſpirituelle, elle veut joindre à cela cette autre bonne qualité, ſans laquelle, ſelon ſes maximes, on ne peut être parfaite ! Je ſuis vivement touchée du mal qu'elle fait à mon fils ſur ce chapitre : ne lui en mandez rien : nous faiſons nos efforts, Madame de la Fayette & moi, pour le dépêtrer d'un engagemens ſi dangereux.

✕

Parlons un peu de votre frere : il a eu

ſon congé de Ninon : elle s'eſt laſſée d'aimer ſans être aimée : elle a redemandé ſes lettres, on les a rendues ; j'ai été fort aiſe de cette ſéparation : je lui diſois toujours un petit mot de Dieu, je le faiſois ſouvenir de ſes bons ſentimens paſſés, & le priois de ne point étouffer le Saint-Eſprit dans ſon cœur : ſans cette liberté de lui dire en paſſant quelque mot, je n'aurois pas ſouffert cette confidence dont je n'avois que faire. Mais ce n'eſt pas tout : quand on rompt d'un côté, on croit ſe racquitter de l'autre ; on ſe trompe : la jeune merveille * n'a pas rompu, mais je crois qu'elle rompra. . . Enfin c'eſt un déſordre qui me fait rire, & que je voudrois de tout mon cœur qui le pût retirer d'un état ſi malheureux à l'égard de Dieu.

X

La Lettre que vous écrivez à votre frere eſt admirable. Vous avez très-bien deviné : il eſt dans le bel air par-deſſus les yeux ; point de Pâques, point de Jubilé ; je n'ai rien trouvé de bon en lui que la crainte de faire un ſacrilege ; c'étoit mon ſoin auſſi que de l'en détourner : mais la maladie de ſon ame eſt tombée ſur ſon corps, & ſes maîtreſſes ſont d'une maniere à ne pas ſup-

* La Champmêlé.

porter cette incommodité avec patience ; Dieu fait tout pour le mieux : j'eſpere qu'un voyage en Lorraine rompra toutes ces vilaines habitudes & ces chaînes-là. Il eſt plaiſant, il dit qu'il eſt comme le bonhomme Eſon : il veut ſe faire bouillir dans une chaudiere avec des herbes fines pour ſe ravigoter un peu. Il me conte toutes ſes folies ; je le gronde, & je fais ſcrupule de les écouter, & pourtant je les écoute : il me réjouit, il cherche à me plaire, je connois la ſorte d'amitié qu'il a pour moi. Il eſt ravi, à ce qu'il dit, de celle que vous me témoignez. Il me donne mille attaques en riant ſur l'attachement que j'ai pour vous. Je vous avoue, ma Fille, qu'il eſt grand lors même que je le cache.

*

Mon fils n'eſt pas encore guéri de ce mal qui fait douter ſes précieuſes maîtreſſes de ſa paſſion. Il me diſoit hier au ſoir que pendant la Semaine-Sainte il avoit été ſi épouvantablement dévergondé, qu'il lui avoit pris un dégoût de tout cela, qui lui faiſoit bondir le cœur. Il n'oſoit y penſer ; il avoit envie de vomir : il en avoit l'imagination tellement frappée, qu'il ne pouvoit pas regarder une femme. Ce mal n'a pas été d'un moment : j'ai pris mon tems pour faire un petit ſermon là-deſſus :

nous avons fait ensemble des réflexions chrétiennes : il entre dans mes sentimens, & particuliérement pendant que son dégoût dure encore. Il me montra des lettres qu'il a retirées de cette Comédienne * : je n'en ai jamais vu de si chaudes, ni de si passionnées : il pleuroit, il mouroit : il croit tout cela quand il écrit, & s'en moque un moment après. Je vous dis qu'il vaut son pesant d'or.

*

Parlons un peu de votre frere, ma chere Fillé, il est d'une foiblesse à faire mal au cœur. Il est tout ce qu'il plaît aux autres : il plut hier à trois de ses amis de le mener souper dans un lieu d'honneur ; il y fut. Ces Messieurs sont trop habiles pour vouloir courir la fortune ; ils disent à Sévigné de payer, je dis, payer de sa personne : tout misérable qu'il est encore, il paye, & puis me vient tout conter, en disant qu'il se fait mal au cœur lui-même : je lui dis qu'il me fait mal au cœur aussi ; je lui fais honte ; je lui dis que ce n'est point la vie d'un honnête homme, qu'il trouvera quelque chape-chûte ; & qu'à force de s'exposer il aura son fait. Je prêche un peu ensuite : il demeure d'accord de tout, & n'en

* La Champmêlé.

fait ni plus ni moins : il a quitté la Comédienne *, après l'avoir aimée par-ci par-là : quand il la voyoit, quand il lui écrivoit, c'étoit de bonne foi ; un moment après il s'en moquoit à bride abattue. Ninon l'a quitté : il étoit malheureux quand elle l'aimoit ; il est au désespoir de n'en être plus aimé, & d'autant plus qu'elle n'en parle pas avec beaucoup d'estime : C'est une ame de bouillie, dit-elle, c'est un corps de papier mouillé, c'est un cœur de citrouille fricassé dans de la neige. Elle voulut l'autre jour lui faire donner les lettres de la Comédienne, il les lui donna. Elle en a été jalouse : elle vouloit les donner à un amant de la Princesse, afin de lui faire donner quelques petits coups de baudrier. Il me le vint dire : je lui dis que c'étoit une infamie que de couper ainsi la gorge à cette petite créature pour l'avoir aimée; qu'elle n'avoit point sacrifié ses lettres, comme on le lui vouloit faire croire pour l'animer, qu'elle les lui avoit rendues ; que c'étoit une trahison basse & indigne d'un homme de qualité, & que même dans les choses malhonnêtes, il y avoit de l'honnêteté à observer. Il entra dans mes raisons, il courut chez Ninon, & moitié par adresse, moitié par force, il

* La Champmêlé.

retira les lettres de cette pauvre diableſſe : je les ai fait brûler. Vous voyez par-là combien le nom de Comédienne m'eſt de quelque choſe : cela eſt un peu de la Viſionnaire de la Comédie ; elle en eut fait autant, & je fais comme elle. Mon fils a conté ſes folies à M. de la Rochefoucault qui aime les Originaux. Je lui diſois l'autre jour que Sévigné n'eſt point fou par la tête, c'eſt par le cœur. Ses ſentimens ſont tout vrais, ſont tout faux, ſont tout froids, ſont tout brûlans, ſont tout fripons, ſont tout ſinceres ; enfin ſon cœur eſt fou. Nous rîmes fort de tout cela, & avec mon fils même, car il eſt de bonne compagnie, il dit tope à tout. Nous ſommes très-bien enſemble : je ſuis ſa confidente, & je conſerve cette vilaine qualité qui m'attire de ſi vilaines confeſſions, pour être en droit de lui dire mes ſentimens ſur tout. Il me croit autant qu'il peut, il me prie de le redreſſer. Je le fais comme une amie. Il veut venir avec moi en Bretagne pour cinq ou ſix ſemaines ; s'il n'y a point de camp en Lorraine, je l'emmenerai. Voilà bien des folies ; mais comme vous y prenez intérêt, il m'a ſemblé qu'elles ne vous ennuieroient pas.

X

Je crois que le chapitre de votre frere vous a divertie. Il eſt préſentement en quelque

repos : il voit pourtant Ninon tous les jours, mais c'eſt un ami. Il entra l'autre jour avec elle dans un lieu où il y avoit cinq ou ſix hommes : ils firent tous une mine qui la perſuada qu'ils le croyoient poſſeſſeur : elle connut leurs penſées, & leur dit : *Meſſieurs, vous vous trompez, ſi vous croyez qu'il y ait du mal entre nous, je vous aſſure que nous ſommes comme frere & ſœur.* Il eſt vrai qu'il eſt comme fricaſſé : je l'emmene en Bretagne, où j'eſpere que je lui ferai retrouver la ſanté de ſon corps & de ſon ame : nous ménageons la Mouſſe & moi, de lui faire faire une bonne confeſſion.

X.

Vous dites que je ne vous parle point de votre frere, je ne ſçais pourquoi, car j'y penſe à tout moment, & j'en ſuis dans des inquiétudes extrêmes : je l'aime fort, & il vit avec moi d'une maniere charmante : ſes lettres ſont auſſi d'un ſtyle, que ſi on les trouve jamais dans ma caſſette, on croira qu'elles ſont du plus honnête-homme de mon tems : je ne crois pas qu'il y ait un air de politeſſe & d'agrément pareil à celui qu'il a pour moi *.

* Charles, Marquis de Sévigné, fils de l'illuſtre Marquiſe de même nom, nâquit avec toutes

Le Prince d'Orange * s'eſt déclaré protecteur de la Religion d'Angleterre, & demande le petit Prince pour l'y élever. Voilà une très-grande affaire, pluſieurs Milords ſe ſont rendus auprès de lui.

---

les qualités qui contribuent à faire une réputation agréable, & ſes talens naturels ayant été perfectionnés par l'excellente éducation que lui donna la plus digne des meres, il parut dans le monde avec la plus grande diſtinction. Sa diſpute avec Dacier ſur le vrai ſens d'un paſſage d'Horace, lui fit beaucoup d'honneur. Il compoſa pour ce procès trois *Factums*, où, ſans faire parade d'une peſante érudition, il montre beaucoup de génie, ſe défend avec une politeſſe aimable, raille avec fineſſe, & repouſſe avec légéreté les attaques peſantes de ſon Adverſaire. Le Marquis de Sévigné renonça de bonne heure au monde, & paſſa le reſte de ſa vie dans la retraite, occupé uniquement du ſoin de ſon ſalut.

* Guillaume d'Orange, d'abord Capitaine Général des Troupes de Hollande, puis élu Stathouder, & enfin devenu Roi d'Angleterre par uſurpation, ſous le titre de Guillaume III, avoit épouſé Marie, fille de Jacques dont il envahit les Etats ſur la fin de 1688. Ce Prince, le plus grand Politique de ſon ſiecle, en fut auſſi un des grands Capitaines, quoique toujours battu par les Généraux François. Il mourut ſans poſtérité en 1702 à 52 ans.

On eſpere que le Prince d'Orange aura pris de fauſſes meſures, & que le Roi d'Angleterre le recevra & le battra fort bien. Il a parlé à ſes Milords, donné liberté aux moins affectionnés, & renouvellé l'attachement des plus fideles, a déclaré une parfaite liberté de conſcience, & fait commander à M. le Comte de Roye ſa Cavalerie. Comme c'eſt un bon Calviniſte, cela contente ſes ſujets.

Nous tenons ici le Prince d'Orange démâté, ſon eau douce s'eſt gâtée dans ſes vaiſſeaux : des vaiſſeaux qu'il envoyoit pour débaucher une partie de la Flotte Angloiſe, & qui auroient été bien battus, s'ils ſe fuſſent approchés, le vent en a égaré ou ſéparé cinq ou ſix en revenant. Le Roi a tout réuni à lui, en lâchant un peu la bride pour la liberté de conſcience. Dieu le protege juſqu'ici.

M. le Chevalier * eſt bien mieux ; ce qui eſt cruel, c'eſt que le tems qui lui eſt bon, eſt juſtement celui qui peut ſervir

* De Grignan.

à détrôner le Roi d'Angleterre, & ces jours passés, le Chevalier crioit & souffroit beaucoup quand le vent & la tempête dissipoit la flotte du Prince d'Orange : il se trouve malheureux de ne pouvoir accorder l'intérêt de sa santé avec le bien de l'Europe, car la joie est universelle de la déroute de ce Prince dont la femme est une *Julie*. Ha ! qu'elle passeroit bravement sur le corps de son pere. * Elle a donné procuration à son mari, pour prendre possession du Royaume d'Angleterre dont elle dit qu'elle est héritiere ; & si son mari est tué, car son imagination n'est point délicate, elle la donne à M. de Schomberg, ** pour en prendre possession pour elle. Que dites-vous de ce Héros qui gâte si cruellement la fin d'une si belle vie ? Il

* Allusion à l'action de la femme du dernier des Tarquins qui fit passer son Char sur le corps de Servius son pere.

** Maréchal de France, & l'un des plus habiles Généraux du dix-septieme siecle, qui après avoir servi avec un succès toujours égal, en Hollande, en France, en Portugal, quitta la France après la funeste révocation de l'Edit de Nantes, & passa au service de l'Angleterre. L'Usurpateur du Trône de Jacques l'envoya commander en Irlande ; & au combat de la Boyne, le Maréchal étant sans cuirasse, fut tué par un Irlandois d'un coup de pistolet en 1690.

a vu couler à fond devant lui l'amiral qu'il devoit monter ; & comme le Prince & lui alloient les derniers, ſuivant la flotte, qui étoit à la voile par un tems admirable, quand ils virent tout d'un coup la tempête effroyable, ils retournerent au Port, le Prince avec ſon aſthme & fort incommodé, & M. de Schomberg avec bien du chagrin. Il n'eſt entré avec eux que 26 vaiſſeaux, tout le reſte eſt diſſipé vers la Norwege, vers Boulogne. M. d'Aumont a envoyé un Courier au Roi lui dire qu'on avoit vu des vaiſſeaux à la merci des vents, & quelques marques de débris & de naufrage : il y a eu une flûte périe devant les yeux du Prince d'Orange, dans laquelle étoient neuf cens hommes. Enfin la main de Dieu s'eſt viſiblement appéſantie ſur cette flotte. Il en pourra revenir beaucoup ; mais de long-tems, ils ne ſeront en état de faire du mal ; & il eſt certain que la déroute a été grande, & dans le moment qu'on l'eſpéroit le moins : cela a toujours l'air d'un miracle & d'un coup du Ciel. Je ne devrois point vous parler de cette grande nouvelle, les Gazettes en ſont pleines, mais comme nous le ſommes auſſi, & qu'on ne parle d'autre choſe, cela ſe trouve naturellement au bout de la plume,

✕

Le Roi d'Angleterre eſt revenu à Londres, abandonné de ſes plus fideles en apparence ; il avoit un furieux ſaignement de nez : s'il eut été où il avoit deſſein d'aller, on l'eût mis entre les mains du Prince d'Orange. Il a été preſſé de promettre un Parlement libre pour le mois qui vient ; on dit que c'eſt ſa perte aſſurée. Son gendre, le Prince de Dannemarck & ſon autre fille qui eſt encore une Julie, & que j'appelle la Demoiſelle de Dannemarck * ſont allés trouver ce fléau de Prince d'Orange. On dit que le petit Prince (*de Galles*) n'eſt point à Portſmouth où l'on le croyoit aſſiégé. Sa fuite fera un Roman quelque jour. On ne doute pas que le Roi ſon pere ne s'enfuie auſſi. Voilà donc apparemment le Prince d'Orange maître & protecteur, & bientôt Roi, à moins d'un miracle.

✕

Le Roi d'Angleterre ** eſt toujours trahi,

---

* Elle fut depuis Reine d'Angleterre ſous le nom de la Reine Anne.

** Jacques II, Roi d'Angleterre, frere de Charles II, & fils de l'infortuné Charles Premier. Ce Prince attaché depuis ſa jeuneſſe à la Communion Romaine par perſuaſion, forma le

même par ſes propres Officiers. Il n'a plus que M. de Lauzun qui ne le quitte point. Il y aura un Parlement. On eſpere à un tiers parti qui ne voudra point du Prince d'Orange. Le petit Prince * eſt en ſûreté juſqu'ici à Portſmouth, que dites-vous de cette nation Angloiſe?

⁂

Mais ne ſemble-t-il pas à me voir cauſer tranquillement avec vous que je n'aye

---

deſſein de l'établir dans ſon Royaume, mais il s'y prit ſi malheureuſement qu'il révolta tous les eſprits, & donna lieu à la révolution qui lui fit perdre le Trône. Attaqué par le Prince d'Orange, un de ſes gendres, abandonné par l'autre, Prince de Dannemarck, maltraité par la populace, chaſſé de ſa maiſon, il profita de la liberté qu'on lui donnoit d'abandonner ſon Royaume, & alla chercher un aſyle en France, où il trouva dans la généroſité de Louis XIV, tous les ſecours que ſon infortune exigeoit. Ce grand Prince, protecteur des malheureux, fit deux tentatives pour rétablir ce Roi détrôné; mais les meſures de Jacques auſſi mal concertées à Londres, que celles de ſon Bienfaiteur étoient bien priſes en France, firent échouer ce projet. Il revint en France, & il paſſa le reſte de ſes jours à S. Germain, où il vécut des bienfaits de Louis XIV. Il mourut en 1701, âgé de 68 ans.

** Connu depuis ſous le nom du Chevalier de Saint George.

rien à vous mander ? écoutez, écoutez : voici une petite nouvelle qui ne vaut pas la peine d'en parler. La Reine d'Angleterre ** & le Prince de Galles, ſa nourrice & une remueuſe uniquement ſeront ici au premier jour. Le Roi leur a envoyé ſes carroſſes ſur le chemin de Calais, où cette Reine arriva Mardi dernier 21 de ce mois, conduite par M. de Lauzun. Voici le détail que M. Courtin revenant de Verſailles nous conta hier chez Madame de la Fayette. Vous avez ſçu comme M. de Lauzun ſe réſolut, il y a cinq ou ſix ſemaines d'aller en Angleterre, il ne pouvoit faire un meilleur uſage de ſon loiſir : il n'a point abandonné le Roi pendant que tout le monde le trahiſſoit & l'abandonnoit. Enfin Dimanche dernier, 19 de ce mois, le Roi qui avoit pris ſa réſolution, ſe coucha avec la Reine, chaſſa tous ceux qui le ſervoient encore, & une heure après ſe releva pour ordonner à un valet de chambre de faire entrer un homme qu'il trouveroit à la porte de l'anti-chambre, c'étoit M. de Lauzun. Le Roi lui dit : Je vous confie la Reine & mon fils : il faut tout haſarder, & tâcher de les conduire en France. M. de Lauzun le remercia, comme vous pouvez

* Elle étoit Princeſſe de Modène.

penſer, mais il voulut mener avec lui un Gentilhomme d'Avignon, nommé ſaint Victor, que l'on connoit, qui a beaucoup de courage, & de mérite : ce fut ſaint Victor qui prit dans ſon manteau le petit Prince qu'on diſoit qui étoit à Portſmouth, & qui étoit caché dans le Palais. M. de Lauzun donna la main à la Reine : vous pouvez jetter un regard ſur l'adieu qu'elle fit au Roi ; & ſuivis des deux femmes que je vous ai annoncées, ils allerent dans la rue prendre un carroſſe de louage : ils ſe mirent enſuite dans un petit bateau le long de la riviere, où ils eſſuyerent un fort gros tems : enfin à l'embouchure de la Tamiſe, ils ſe mirent dans un Yacht, M. de Lauzun auprès du Patron, en cas que ce fût un traître, pour le jetter dans la mer ; mais le Patron qui ne croyoit mener que des gens du commun, comme il en paſſe fort ſouvent, ne ſongeoit qu'à paſſer tout ſimplement, au milieu de cinquante bâtimens Hollandois qui ne regardoient ſeulement pas cette petite barque ; & ainſi protégée du Ciel, & à couvert de ſa mauvaiſe mine, elle aborda heureuſement à Calais où M. de Charoſt la reçut avec tout le reſpect que vous pouvez penſer. Le Courier arriva hier à midi au Roi qui conta toutes ces particularités, & en même-tems on donne ordre aux carroſſes du Roi d'aller

au-devant de cette Reine pour l'amener à Vincennes, que l'on fait meubler. On dit que Sa Majesté ira au-devant d'elle. Voilà le premier tome du Roman, dont vous aurez incessamment la suite. On vient de nous assurer que pour achever la beauté de l'aventure, M. de Lauzun, après avoir mis la Reine & le Prince en sûreté entre les mains de M. de Charost, a voulu retourner en Angleterre avec S. Victor, pour courir la triste & cruelle fortune du Roi. J'admire l'étoile de M. de Lauzun, qui veut encore rendre son nom éclatant, quand il semble qu'il soit tout-à-fait enterré. Il avoit porté vingt mille pistoles au Roi d'Angleterre. En vérité, ma chere Fille, voilà une jolie action & d'une grande hardiesse, & ce qui l'acheve, c'est d'être retourné dans un pays où, selon toutes les apparences, il doit périr, soit avec le Roi, soit par la rage qu'ils auront du coup qu'il leur vient de faire.

X

On ne parle, ma chere Fille, que de la Reine d'Angleterre. Elle a prié qu'on la laissât un peu respirer à Boulogne, jusqu'à ce qu'elle eût des nouvelles de son mari qui s'est sauvé d'Angleterre, & l'on ne sçait encore où il est. Le Roi a envoyé trois carrosses à dix chevaux à cette Reine, des litieres, des Pages, des Va-

lets de pied, des Gardes & un Lieutenant, & des Officiers. Nous vous dirons tout cela dans la feuille du bon Bigorre. M. de Lauzun doit être bien content de cette aventure, où il a montré de l'eſprit, du jugement, de la conduite, du courage. Il a enfin trouvé le chemin de Verſailles en paſſant par Londres. Cela n'eſt fait que pour lui.

Mais que vous dirai-je d'Angleterre, dont les modes & les manieres ſont encore plus fâcheuſes. M. de Lamoignon a mandé à M. le Chevalier que le Roi d'Angleterre étoit arrivé à Boulogne, un autre dit à Breſt, un autre dit qu'il eſt arrêté en Angleterre, un autre dit qu'il eſt péri dans les horribles tempêtes qu'il y a eu ſur mer . . . Ce qui eſt très-certain, c'eſt que la Reine ne veut point ſortir de Boulogne qu'elle n'ait des nouvelles de ſon époux. Elle pleure & prie Dieu ſans ceſſe. Le Roi étoit hier fort en peine de Sa Majeſté Britannique. Voilà une grande ſcène; nous ſommes attentifs à la volonté des Dieux.

. . . Et nous voulons apprendre
Ce qu'ils ont ordonné du Beau-pere & du Gendre.

Je reprends ma Lettre; je viens de la

chambre de M. le Chevalier. Jamais il ne s'eſt vu un jour comme celui-ci. On dit quatre choſes différentes du Roi d'Angleterre, & toutes quatre par de bons Auteurs. Il eſt arrivé à Calais, il eſt à Boulogne, il eſt arrêté en Angleterre, il eſt péri dans ſon vaiſſeau ; un cinquieme dit à Breſt ; & tout cela tellement brouillé, qu'on ne ſçait que dire. M. Courtin d'une façon, M. de Reims d'une autre, M. de Lamoignon d'une autre. Les laquais vont & viennent à tout moment. Jamais je n'ai vu un jour pareil.

✕

Le Roi d'Angleterre a été pris, on dit en faiſant le chaſſeur *, & voulant ſe ſauver. Il eſt à Witéhal **: il a ſon Capitaine des Gardes, ſes Gardes, des Milords à ſon lever, beaucoup d'honneur, mais tout cela eſt fort bien gardé. Le Prince d'Orange à ſaint James ***, qui eſt de l'autre côté du jardin. On tiendra le Parlement:

* Il fut reconnu & arrêté ſur le point de ſe rembarquer, & ramené ſolemnellement à Londres, où il fut reçu avec des acclamations & des cris de *Vive le Roi*.

** Palais des Rois d'Angleterre, dans le fauxbourg de Weſtminſter, à Londres.

*** Autre Palais des Rois d'Angleterre, voiſin de Witéhal.

Dieu

Dieu conduiſe cette barque. La Reine d'Angleterre ſera ici Mercredi : elle vient à S. Germain pour être plus près du Roi & de ſes bontés.

X

Vous allez voir par la nouvelle d'aujourd'hui comme le Roi d'Angleterre s'eſt ſauvé de Londres, apparemment par la bonne volonté du Prince d'Orange. Les Politiques raiſonnent pour ſçavoir s'il eſt plus avantageux à ce Roi d'être en France; l'un dit, Oui, car il eſt en ſûreté, & on ne le forcera point de rendre ſa femme & ſon fils, ou d'être en danger d'avoir la tête coupée. L'autre dit, Non; car il laiſſe le Prince d'Orange protecteur & adoré, dès qu'il le devient naturellement & ſans crime. Ce qui eſt vrai, c'eſt que la guerre nous va bientôt être déclarée, & peut-être même la déclarerons-nous les premiers. Si nous pouvions faire la paix en Italie & en Allemagne, nous vaquerions à cette guerre Angloiſe & Hollandoiſe avec plus d'attention. Il faut l'eſpérer, car ce ſeroit trop d'avoir des ennemis de tous côtés. Voyez un peu où me porte le libertinage de ma plume. Mais vous jugez bien que les converſations ſont pleines de ces grands événemens. Nous ne voyons pas aſſez l'Abbé Bigorre. Il vous enverra ce ſoir une belle feuille vo-

lante : quand il eſt queſtion de parler de la réception du Roi & de la Reine d'Angleterre, & du Prince de Galles, & de dire les détails de la réception que le Roi a faite à ces Majeſtés, toute pleine de généroſité, d'humanité & de tendreſſe, vous jugez bien que la feuille doit être remplie.

Nous voulons envoyer l'Abbé Teſtu * à S. Germain, pour y voir établir le Roi, la Reine d'Angleterre & le Prince de Galles. Peut-on voir un ſpectacle plus grand & plus digne de faire de grandes diverſions ? Pour la fuite du Roi, il paroît que

* Jacques Teſtu, de l'Académie Françoiſe, Aumônier & Prédicateur du Roi, tient un rang parmi les Poëtes François par un Recueil de Poëſies morales & pieuſes qui ſont eſtimées : on y trouve ſur-tout des *Stances Chrétiennes ſur divers paſſages de l'Ecriture Sainte & des Peres*, dont la verſification eſt aiſée & naturelle. L'Abbé Teſtu s'étoit d'abord appliqué à la Prédication, & il y réuſſiſſoit, lorſque le déſir de remplir plus dignement cet emploi, le fit renfermer avec le fameux Abbé de Rancé, ſon ami particulier, qui méditoit déja la terrible réforme de la Trappe, & ſon application continuelle dans cette Retraite ruina tellement ſon tempérament, qu'il s'en reſſentit le reſte de ſes jours. Il mourut en 1706.

le Prince d'Orange l'a bien voulu : le Roi étoit fort bien gardé par le devant de ſa maiſon, tandis que toutes les portes de derriere étoient libres & ouvertes. Le Prince n'a point voulu faire périr ſon beau-pere : il eſt dans Londres à la place du Roi, ſans en prendre le nom, ne voulant que rétablir une Religion qu'il croit bonne, & maintenir les Loix du pays, ſans qu'il en coûte une goutte de ſang : voilà l'envers tout juſte de ce que nous penſons de lui ; ce ſont des points de vue fort différens. Cependant le Roi fait pour ces Majeſtés Angloiſes des choſes toutes divines ; car n'eſt-ce point être l'image du Tout-puiſſant, que de ſoutenir un Roi chaſſé, trahi, abandonné comme il l'eſt. La belle ame du Roi ſe plaît à jouer ce grand rôle. Il fut au-devant de la Reine avec toute ſa Maiſon, & cent carroſſes à ſix chevaux. Quand il apperçut le carroſſe du Prince de Galles, il deſcendit & l'embraſſa tendrement. Puis il courut au-devant de la Reine * qui étoit deſcendue, il la ſalua, lui parla quelque tems, la mit à ſa droite dans ſon carroſſe, lui pré-

* Le Roi alla au-devant d'elle juſqu'à Chatou. *Je vous rends, Madame*, lui dit-il, *un triſte ſervice, mais j'eſpere vous en rendre bientôt de plus grands & de plus heureux.*

ſenta Monſeigneur & Monſieur, qui furent auſſi dans le carroſſe, & la mena à S. Germain, où elle ſe trouva ſervie, comme la Reine, de toutes ſortes de hardes & une caſſette très-riche avec ſix mille louis d'or. Le lendemain le Roi d'Angleterre devoit arriver; le Roi l'attendoit à S. Germain, où il arriva tard, parce qu'il venoit de Verſailles. Enfin le Roi alla au bout de la Salle des Gardes au-devant de lui. Le Roi d'Angleterre ſe baiſſa fort, comme s'il eût voulu embraſſer ſes genoux. Le Roi l'en empêcha, & l'embraſſa à trois ou quatre repriſes fort cordialement. Ils ſe parlerent bas un quart d'heure. Le Roi lui préſenta Monſeigneur, Monſieur, les Princes du Sang & le Cardinal de Bonzi; il le conduiſit à l'appartement de la Reine qui eut peine à retenir ſes larmes. Après une converſation de quelques inſtans, Sa Majeſté le mena chez le Prince de Galles, où ils furent encore quelque tems à cauſer: ils revinrent enſuite chez la Reine où le Roi le laiſſa, ne voulant point être reconduit, & lui diſant: *Voici votre maiſon, quand j'y viendrai, vous m'en ferez les honneurs, & je vous les ferai, quand vous viendrez à Verſailles.* Le lendemain qui étoit hier, Madame la Dauphine y alla, & toute ſa Cour: je ne ſçais comme on aura réglé les chaiſes des Princeſſes; car elles en eurent à la Reine

d'Eſpagne, & la Reine-Mere d'Angleterre étoit traitée comme fille de France : je vous manderai ce détail. Le Roi envoya dix mille louis d'or au Roi d'Angleterre. Ce dernier paroît vieilli & fatigué, la Reine maigre, & des yeux qui ont pleuré, mais beaux & noirs : un beau teint, un peu pâle, la bouche grande, de belles dents, une belle taille, & bien de l'eſprit. Tout cela compoſe une perſonne qui plaît fort. Voilà, ma chere Enfant, de quoi ſubſiſter long-tems dans les converſations publiques.

✕

Mais parlons du Roi & de la Reine d'Angleterre : c'eſt quelque choſe de ſi extraordinaire d'avoir là cette Cour, qu'on s'en entretient ſans ceſſe : on tâche de régler les rangs, afin de faire vie qui dure avec des gens ſi loin d'être rétablis. Le Roi le diſoit l'autre jour, & que ce Roi étoit le meilleur homme du monde, qu'il chaſſeroit avec lui, qu'il viendroit à Marly, à Trianon, & que les Courtiſans devoient s'y accoutumer. Le Roi d'Angleterre ne donne point la main à Monſeigneur, & ne le reconduit pas. La Reine n'a point baiſé Monſieur qui en boude : elle a dit au Roi : Dites moi comment vous voulez que je faſſe ; ſi vous voulez que ce ſoit à la mode de France, je ſa-

luerai qui vous voudrez ; pour la mode d'Angleterre, c'eſt que je ne baiſois perſonne : elle a été voir Madame la Dauphine qui eſt malade, & qui l'a reçue dans ſon lit. On ne s'aſſied point en Angleterre : je crois que les Ducheſſes feront avec elle à la mode de France, comme avec ſa Belle-Mere *. On eſt fort occupé de cette nouvelle Cour.

⁂

Cependant le Prince d'Orange eſt à Londres, qui fait mettre des Milords en priſon. Il eſt ſévere, & il ſe fera bientôt haïr. M. de Schomberg eſt Général des armées en Hollande à la place de ce Prince, & ſon fils a la ſurvivance : voilà le maſque bien levé.

⁂

Peut-être que le Prince d'Orange n'aura pas le tems cette année de ſonger à la France : il a des affaires en Angleterre & en Irlande où l'on veut armer pour le Roi : nos mers ſont toutes émues ; il n'y a que votre Méditerranée qui ſoit tranquille. Je ne ſçais à qui en ont vos fem-

* Henriette de France, fille de Henri le Grand, & femme de Charles I. Roi d'Angleterre.

mes avec leurs vœux extravagans ; je voudrois y ajouter de ne plus manger d'Oranges, & de bannir l'Oranger en arbre & en couleur. Ce devroit être ſur nos Côtes que l'on fit toutes ces folies. Je crois en vérité, comme vous, que le Roi & la Reine d'Angleterre ſont bien mieux à S. Germain que dans leur perfide Royaume. Le Roi d'Angleterre appelle M. de Lauzun ſon Gouverneur, mais il ne gouvernera que lui, car ſa faveur d'ailleurs n'eſt pas grande. Ces Majeſtés n'ont accepté de tout ce que le Roi vouloit leur donner que cinquante mille francs par mois, & ne veulent point vivre comme Rois. Il leur eſt venu bien des Anglois ; ſans cela ils ſe ſeroient contentés encore de moins : enfin ils ont réſolu de faire vie qui dure. Le Parlement d'Angleterre avoit élu le Prince d'Orange Roi, diſant que celui-ci a quitté ſon Royaume, & rompu le traité du Souverain avec ſes Sujets : que ſa fuite eſt une abdication, & qu'ils veulent rendre ce Royaume électif, & en effet ils n'ont point voulu de la Princeſſe d'Orange pour Reine ; voilà ce qui ſe diſoit hier.

✕

Voici enfin, ma chere Fille, la nouvelle d'Angleterre qui eſt fort bonne pour nous : le Prince d'Orange n'eſt pas encore le maître ; tout cela ne va pas ſi vîte, &

la guerre ne ſe fera pas dans un moment; comme on le croyoit. On dit de bonnes nouvelles d'Angleterre; non ſeulement le Prince d'Orange n'eſt pas élu, mais on lui fait entendre que lui & ſes Troupes n'ont qu'à s'en retourner; cela abrege bien des ſoins.

⁂

On parle étrangement des affaires d'Angleterre. Après de grandes conteſtations, ils ont élu Roi * cet enragé de Prince d'Orange & l'ont couronné. On croyoit le contraire il y a huit jours, mais ce ſont des Anglois.

⁂

C'eſt tout de bon que le Roi d'Angle-

---

* Les Etats d'Angleterre aſſemblés ſous le nom de Convention, déciderent que Jacques II ayant violé les Loix d'Angleterre par le conſeil des Jéſuites & autres perſonnes mal intentionnées, & ayant abandonné le Royaume, avoit laiſſé le trône vacant. Ils conclurent de plus, qu'un Prince profeſſant la Religion Romaine ne pouvoit être Roi d'Angleterre; enfin le 17 Février 1689, ils déférerent la Couronne au Prince & à la Princeſſe d'Orange, malgré l'oppoſition de quelques Prélats, & ſans faire aucune mention du Prince de Galles.

terre * eſt parti ce matin pour aller en Irlande, où il eſt attendu avec impatience : il ſera mieux là qu'ici, il paſſe par la Bretagne comme un éclair, & s'en va droit à Breſt, où il trouvera le Maréchal d'Eſtrées & des Vaiſſeaux tout prêts & des Frégates. Il porte cinq cents mille écus. Le Roi lui a donné des armes pour armer dix mille hommes : comme Sa Majeſté Angloiſe lui diſoit adieu, elle finit par lui dire en riant qu'il n'avoit oublié qu'une choſe, c'étoit des armes pour ſa perſonne. Le Roi lui a donné les ſiennes : nos Héros de Roman ne faiſoient rien de plus galant : que ne fera point ce Roi brave & malheureux avec ces armes toujours victorieuſes ? Le voilà donc avec le caſque, la cuiraſſe de Renaud, d'Amadis, & de tous nos Paladins les plus célebres ; je n'ai pas voulu dire d'Hector, car il étoit malheureux.

* Louis XIV fit des préparatifs immenſes pour cette expédition : une Eſcadre de treize Vaiſſeaux du premier rang partit de Breſt avec des armes, des munitions de toute eſpece. On y porta les meubles les plus vils, & juſqu'aux plus recherchés. Tous les Officiers, les Courtiſans & les Anglois qui étoient venus trouver Jacques à S. Germain, furent défrayés aux dépens du Roi de France, qui en faiſant ſes adieux à l'infortuné Stuart, lui dit : *Tout ce que je peux vous ſouhaiter de mieux, eſt de ne vous jamais revoir.*

Il n'y a point d'offres de toutes choſes que le Roi ne lui ait faites, la généroſité, la magnanimité ne vont point plus loin. M. d'Avaux * va avec lui, il eſt parti deux jours plutôt. Vous m'allez dire, pourquoi n'eſt-ce pas M. Barrillon **? C'eſt que M. d'Avaux qui poſſede bien les affaires de Hollande, eſt plus néceſſaire que celui qui ne ſçait que celles d'Angleterre. La Reine eſt allée s'enfermer à Poiſſy avec ſon fils : elle ſera près du Roi & des nouvelles : elle eſt accablée de douleur, & d'une néphrétique qui fait craindre qu'elle n'ait la pierre.

X

L'affaire d'Irlande eſt admirable, & occupe tellement le Prince qu'il n'y a rien

---

* Antoine de Meſme, Comte d'Avaux, neveu de ce fameux *Comte d'Avaux* ſi connu par ſes grands talens & par ſes négociations, ſe diſtingua auſſi par pluſieurs Ambaſſades qu'il remplit avec honneur, & fut Plénipotentiaire à la Paix de Nimegue qu'il conclut heureuſement, & il mourut à Paris en 1709, âgé de 69 ans.

** Il étoit Ambaſſadeur en Angleterre dans le tems de la révolution, & trompé par Milord Sunderland qui trahiſſoit le Roi Jacques, il aida à tenir ce malheureux Prince dans la fauſſe ſécurité où il étoit ſur les projets de l'ambitieux Prince d'Orange.

à craindre ſur nos Côtes. Les Seigneurs même qui ont élu malgré eux le Prince d'Orange, ont fait leur proteſtation de la violence de la Chambre-baſſe, diſant qu'on ne peut point élire un Roi, qu'il ne ſoit jugé juridiquement que le Royaume eſt vacant. Tout cela eſt fort bon; on ne veut rien animer, on ne fera point de ſiege. Si l'Eſpagne ſe déclaroit, on iroit plutôt du côté de Pampelune & de la Navarre que du côté de la Flandre, parce que par-là on la pourroit avoir. Enfin il paroît que nous ſommes ſi forts & ſi puiſſans, que nous n'avons qu'à nous tenir à nos places & faire bonne mine. Voici ce que dit le Roi au Roi d'Angleterre en lui diſant adieu: » Monſieur, je vous vois » partir avec douleur, cependant je ſou» haite de ne vous revoir jamais; mais ſi » vous revenez, ſoyez perſuadé que vous » me trouverez tel que vous me laiſſez ». Peut-on mieux dire? Il l'a comblé de toutes choſes & grandes & petites: deux millions, des Vaiſſeaux, des Frégates, des Troupes, des Officiers; M. d'Avaux qui fait en cette occaſion la plus belle & la plus brillante figure du monde: oui, je ne vois perſonne qui ne trouve cet emploi digne d'envie, & d'un homme conſommé dans les affaires, & capable de donner de bons conſeils. Si M. de Barillon ne ſent cela, il eſt heureux. Je reviens aux pe-

tites choſes, des toilettes, des lits de camp, des ſervices de vaiſſelle de vermeil doré & d'argent, des armes pour ſa perſonne, qui ſont celles du Roi, des armes pour des Troupes qui ſont en Irlande : celles qui vont avec lui ſont conſidérables ; enfin la généroſité, la magnificence, la magnanimité n'ont jamais tant paru que dans cette occaſion. Le Roi n'a pas voulu que la Reine ſoit allée à Poiſſy. Elle verra peu de monde, mais le Roi en aura ſoin, & elle aura ſans ceſſe des nouvelles. L'adieu du Roi ſon mari & d'elle faiſoit fendre le cœur de tout le monde. Ce furent des pleurs, des cris, des ſanglots, des évanouiſſemens, cela eſt aiſé à comprendre. Le voilà où il doit être ; il a une bonne cauſe, il protege la bonne Religion, il faut vaincre ou mourir puiſqu'il a du courage.

X

M. le Duc de Chaulnes a fait les honneurs de ſon Gouvernement au Roi d'Angleterre en toute perfection : il avoit fait préparer deux ſoupers ſur ſa route, l'un à dix heures, l'autre à minuit. Le Roi pouſſa juſqu'au dernier à la Roche-Bernard au-delà de Nantes. Il embraſſa fort M. de Chaulnes, il l'a connu autrefois : M. de Chaulnes voulut l'amener dans une chambre pour s'y repoſer : le Roi dit, Je

n'ai beſoin de rien que de manger. Il entra dans une Salle où les Fées avoient fait trouver un ſouper tout ſervi, tout chaud, des plus beaux poiſſons de la mer & des rivieres : toutes choſes à peu-près de même, c'eſt-à-dire, beaucoup de commodités, beaucoup de Nobleſſe, bien des Dames. M. de Chaulnes lui donna la ſerviette & voulut le ſervir à table, le Roi ne le voulut jamais, & le fit ſouper avec lui & pluſieurs perſonnes de qualité. Il mangea, ce Roi, comme s'il n'y avoit point de Prince d'Orange dans le monde. Il partit le lendemain, & s'embarqua à Breſt le 6 ou le 7 de ce mois. Quel diantre d'homme que ce Prince d'Orange, qui met lui ſeul toute l'Europe en mouvement ! Quelle étoile ! L'autre jour M. de la Feuillade exaltoit la grandeur de ce génie : M. de Chandenier diſoit qu'il eût mieux aimé être le Roi d'Angleterre : M. de la Feuillade lui répondit : *Cela eſt d'un homme qui a mieux aimé être comme M. de Chandenier que comme M. de Noailles.* Cela fit rire. On mande que le Roi d'Angleterre eſt arrivé en Irlande où il a été reçu avec tranſport. Le Prince d'Orange a tellement ſon aſthme, que toutes les Troupes qu'il aſſemble déſertent, croyant qu'il va mourir. Il y a ſept Régimens qui l'ont quitté pour aller en Ecoſſe. Pour moi je ſuis perſuadée que

le Roi, c'eſt-à-dire, Dieu par lui, ſurmontera tous ces ennemis, & débrouillera tous ces nuages qui paroiſſent ſi noirs, & prêts à fondre ſur nous.

✕

Les affaires d'Angleterre vont bien, le crédit du Prince d'Orange diminue tous les jours. Un plaiſant a mis ſur la porte de Withéal : *Grande maiſon à louer pour la S. Jean.* Cette ſottiſe fait plaiſir, l'Ecoſſe & l'Irlande ſont entiérement contre ce Prince. Le Roi d'Angleterre a été fort bien reçu en Irlande : il a aſſuré les Proteſtans de toute ſorte de liberté & de protection pourvu qu'ils lui fuſſent fideles. C'eſt le mari de Madame d'Hamilton qui eſt Vice-Roi. Il faut voir ce que deviendront toutes ces affaires : il me ſemble que c'eſt un gros nuage, noir, épais, chargé de grêle, qui commence à s'éclaircir. Dieu éclaircira tout. *

* Les choſes tournerent autrement que ne le prévoyoit Madame de Sévigné. Le Roi Jacques ne ſeconda pas les efforts de Louis XIV : il perdit la Bataille de la Boyne contre Guillaume ; & Limerick qui tenoit pour lui en Irlande, s'étant rendu, faute de ſecours, acheva de ruiner pour jamais les eſpérances de ce malheureux Roi.

✕

Pour la Perſonne** qu'on ne voit point & dont on ne parle point, elle ſe porte parfaitement bien : elle paroît quelquefois comme une divinité, elle n'a nul commerce : elle a donné des étrennes magnifiques à ſa devanciere, & à tous les enfans : c'eſt pour récompenſer des préſens du tems paſſé qui n'avoient point été rendus, parce qu'en ce tems-là les louis étoient moins fréquens.

✕

Sa Majeſté partit Lundi pour nous aller chercher Madame la Dauphine ; il ſe trouva dans la cour de S. Germain un très-beau carroſſe tout neuf à huit che-

---

* Mademoiſelle de Fontanges étoit de bonne Maiſon, & Fille d'honneur de Madame : dès qu'elle parut à la Cour, ſes yeux allumerent dans le cœur du Roi un feu que ceux de la Marquiſe de Monteſpan ceſſoient d'animer. Celle-ci s'en apperçut bientôt, parce que ſa rivale qui étoit d'une humeur hautaine, fit vanité de l'amour du Roi. Elle en devint furieuſe, & ſon dépit éclata en menaces. On prétend même qu'elle en vint juſqu'au crime, & on la ſoupçonna de s'être défait de Madame de Fontanges ; cependant il eſt plus probable que celle-ci mourut des ſuites d'une couche : le fils qu'elle mit au monde ne ſurvécut pas à ſa mere.

vaux, avec des chiffres, pluſieurs chariots & fourgons, quatorze mulets, beaucoup de gens autour habillés de gris; & dans le fond de ce carroſſe monta la plus belle perſonne de la cour avec Mademoiſelle Deſadrets ſeulement, & des carroſſes de ſuite pour leurs femmes. Il y a apparence que les ſoirs on ira voir cette perſonne, & voilà un changement de théâtre.

On mande qu'on s'eſt fort diverti à Villers-Cottrets: je ne vois pas que les viſites à ce *carroſſe gris* ayent été publiques, la paſſion n'en eſt pas moins grande. Il y a eu dix mille louis d'envoyés, & un ſervice de campagne de vermeil doré: la libéralité eſt exceſſive, & on répond comme on reçoit.

J'ai appris de bon lieu qu'il y avoit eu un bal à Villers-Cottrets, il y eut des maſques. Mademoiſelle de Fontanges y parut brillante & parée des mains de Madame de Monteſpan *; cette derniere dan-

* Françoiſe Athénaïs de Rochechouart, mariée au Marquis de Monteſpan, étoit ſœur du Duc de Vivonne, & devint la favorite de

ſa très-bien. Fontanges voulut danſer un menuet ; il y avoit long-tems qu'elle n'avoit danſé ; il y parut : ſes jambes n'arriverent pas, comme vous ſçavez qu'il faut arriver : la courante n'alla pas mieux, & enfin elle ne fit qu'une révérence.

✕

* Le *chat gris* eſt d'une beauté étonnante : elle vint l'autre jour au travers d'un bal, par le beau milieu de la Salle droit au Roi, & ne regardant ni à droite ni à gauche : on lui dit qu'elle ne voyoit point la Reine, il étoit vrai ; on lui donna une place, & quoique cela fît un peu d'embarras on dit que cette action d'une *imbenecida* fut extrêmement agréable ; il y auroit mille bagatelles à compter ſur tout cela.

✕

Vous allez apprendre une nouvelle qui

Louis XIV. Elle poſſéda long-tems le cœur de ce Prince, qui ne s'en dégoûta qu'à cauſe de ſon humeur impérieuſe. La veuve Scarron, par ſon caractère complaiſant & ſa vertu, acheva de perdre Madame de Monteſpan dans l'eſprit du Roi, qui excédé de ſes emportemens & de ſes fureurs, lui ordonna de quitter la Cour. Elle mourut en 1707, âgé de 66 ans.

* Madame de Fontanges.

n'eſt plus un ſecret, mais vous aurez le plaiſir de la ſçavoir des premieres. Madame de Fontanges eſt Ducheſſe avec vingt mille écus de penſion : elle en recevoit aujourd'hui les complimens dans ſon lit. Le Roi y a été publiquement : elle prend demain ſon tabouret, & s'en va paſſer le tems de Pâques à une Abbaye * que le Roi a donnée à une de ſes ſœurs. Voici une maniere de ſéparation qui ſera bien de l'honneur à la ſévérité du Confeſſeur. ** Il y a des gens qui diſent que cet établiſſement ſent le congé, en vérité je n'en crois rien ; le tems nous l'apprendra. Voilà ce qui eſt préſent.

X

Vous ſçavez tout ce que la fortune a ſoufflé ſur la Ducheſſe de Fontanges : voici ce qu'elle lui garde, une perte de ſang ſi conſidérable qu'elle eſt encore à Maubuiſſon dans ſon lit, avec la fievre qui s'y eſt mélée : elle commence même à enfler : ſon beau viſage eſt un peu bouffi : le

* L'Abbaye de Chelles.

** Le Pere de la Chaiſe faiſoit moins de ſcrupule à Louis XIV de l'amour de Madame de Fontanges, que du double adultere ; ce qui fit dire fort plaiſamment à Madame de Monteſpan que le Pere de la Chaiſe *étoit dans une chaiſe de commodité.*

Prieur de Cabrieres ne la quitte pas ; s'il fait cette cure, il ne ſera pas mal à la Cour. Voyez ſi tout cela n'eſt pas préciſément contraire à l'état d'une pareille beauté. On diſoit hier que Madame de Monteſpan vouloit ramener le Prieur de Cabrieres chez lui *, & ſur les lieux faire traiter ſes enfans, il dit que le chaud de ce pays-là eſt meilleur pour les remedes. Ce ſeroit une étrange folie que de quitter la partie de cette maniere : toutes les heures qu'elle occupe encore, elle les retrouveroit priſes ; pour moi, je crois que cela ne ſera pas. Cependant ce *Médecin forcé*, ** traite Madame de Fontanges d'une perte de ſang très-opiniâtre & très-déſobligeante, dont ſes proſpérités ſont troublées. Ne trouvez-vous pas que voilà encore un beau ſujet de réflexion, pour revenir à ce mêlange continuel de maux & de biens que la Providence nous prépare, afin qu'aucun mortel n'ait l'audace de dire, Je ſuis content ? Le mal eſt bien propre à troubler la joie & le repos au milieu des biens & des dignités. Nous

* C'eſt-à-dire, en Provence.

** Madame de Sévigné appelloit le Prieur de Cabrieres, le *Médecin forcé*, parce qu'il n'étoit rien moins que Médecin, quoiqu'il eût des remedes pour bien des maladies.

avons très-bien jugé du Prieur de Cabrieres, c'eſt le *Médecin forcé.* Cependant, Madame de Coulanges me mande qu'*en faiſant des fagots* * il a guéri Madame de Fontanges qui eſt revenue à la Cour où elle reçut d'abord publiquement une fort belle viſite. Le Roi veut que ce Prieur s'établiſſe à Paris, il n'ira chez lui que pour revenir.

⁂

Madame de Fontanges revient demain, voyez un peu comme le Prieur de Cabrières eſt venu redonner cette belle beauté à la Cour.

⁂

Madame de Fontanges pleure tous les jours de n'être plus aimée. Les grands établiſſemens ne la peuvent conſoler voilà qui eſt bon pour mettre dans notre ſac aux réflexions.

⁂

Vous avez ri de cette perſonne bleſſée dans le ſervice ; elle l'eſt à un point qu'on la croit *invalide.* Elle ne fait point le voyage, & s'en va dans notre voiſinage de Livry ** bien triſtement.

---

* Alluſion à la Comédie du Médecin malgré lui.

** A l'Abbaye de Chelles.

✕

Madame de Fontanges eſt partie pour Chelles : aſſurément je l'irois voir ſi j'étois à Livry : elle avoit quatre carroſſes à ſix chevaux, le ſien à huit, où étoient toutes ſes ſœurs ; mais tout cela ſi triſte qu'on en avoit pitié ; la belle perdant tout ſon ſang, pâle, changée, accablée de triſteſſe, mépriſant quarante mille écus de rente & un tabouret qu'elle a, & voulant la ſanté & le cœur du Roi qu'elle n'a pas. Votre Prieur de Cabrieres a fait une belle cure. Je ne penſe pas qu'il y ait un exemple d'une ſi heureuſe & ſi malheureuſe perſonne.

✕

On dit que la * *belle beauté* a penſé être empoiſonnée, & que cela va droit à demander des gardes : elle eſt toujours ſi languiſſante, mais ſi touchée de la grandeur, qu'il faut l'imaginer préciſément le contraire de cette petite *violette* ** qui ſe cachoit ſous l'herbe, & qui étoit honteuſe d'être Maîtreſſe, d'être Mere, d'être Ducheſſe : jamais il n'y en aura ſur ce moule-là.

---

* Madame de Fontanges.
** La Ducheſſe de la Valliere.

X

La Ducheſſe de la Valiere * manda

* Louiſe-Françoiſe de la Baume Leblanc, Ducheſſe de Vaujours, fut élevée Fille d'honneur d'Henriette d'Angleterre, premiere femme de Philippe Duc d'Orléans. Cette Demoiſelle accoutumée à voir ſouvent Louis XIV, l'homme le mieux fait de ſa Cour, ne put réſiſter au penchant de ſon cœur, & ce Prince ſe livrant à la paſſion qu'il ſentoit à ſon tour pour elle, elle fut deux ans l'objet caché de tous les amuſemens galans & de toutes les fêtes que le Roi donnoit. Enfin il lui donna le titre de Favorite, & créa pour elle la Terre de Vaujours en Duché-Pairie ſous le nom de la Valliere. La nouvelle Ducheſſe n'uſa de ſa faveur que pour faire tout le bien qu'elle put, & elle n'ajouta pas l'odieux de ſa conduite à l'illégitimité de ſon état. Louis XIV goûta avec elle le bonheur d'être aimé uniquement pour lui-même, & ce Prince, malgré les infidélités fréquentes qu'il lui faiſoit, revenoit toujours à celle, qui par la bonté de ſon cœur & de ſon caractere, par un amour vrai, & même par les chaînes de l'habitude l'avoit ſubjugué ſans art. Madame de la Valliere touchée de Dieu, penſa pluſieurs fois à ſe retirer, & rompit enfin les liens qui la retenoient à la Cour. Sa converſion fut encore plus éclatante que ſa tendreſſe, elle ſe fit Carmelite à Paris, & perſiſta depuis 1675 juſqu'en 1710, dans les auſtérités les plus terribles qui ne rebuterent point une femme accoutumée à tant de gloire, de molleſſe & de plaiſirs. Quand on lui annonça la mort du Duc

au Roi par le Maréchal de Bellefond, outre cette Lettre que l'on n'a point vue, » qu'elle auroit plutôt quitté la Cour, » après avoir perdu l'honneur de ſes bon- » nes graces, ſi elle avoit pu obtenir d'el- » le de ne le plus voir; que cette foi- » bleſſe avoit été ſi forte en elle, qu'à » peine étoit-elle capable préſentement » d'en faire un ſacrifice à Dieu : qu'elle » vouloit pourtant que le reſte de la paſ- » ſion qu'elle a eue pour lui, ſervît à ſa » pénitence, & qu'après lui avoir don- » né toute ſa jeuneſſe, ce n'étoit pas trop » encore du reſte de ſa vie pour le ſoin » de ſon ſalut. « Le Roi pleura fort, & envoya M. Colbert à Chaillot la prier inſtamment de venir à Verſailles, & qu'il pût lui parler encore. M. Colbert * l'y a

---

de Vermandois qu'elle avoit eu du Roi, elle dit : *Je dois pleurer ſa naiſſance encore plus que ſa mort.* Enfin cette ſainte pénitente après avoir autant édifié par ſon repentir, qu'elle avoit ſcandaliſé par ſon crime, mourut conſumée d'auſtérités à l'âge de 66 ans, dont elle en avoit paſſé 36 dans la pratique de toutes les Vertus Chrétiennes. On lui a attribué un Ouvrage de piété ſous le titre de *Réflexions ſur la miſéricorde de Dieu.*

* Jean-Baptiſte Colbert, le plus grand Miniſtre qu'ait eu la France, s'attacha d'abord au Cardinal Mazarin, qui en mourant le recom-

conduite ; le Roi a causé une heure avec elle, & a fort pleuré, & Madame de Montespan fut au-devant d'elle les bras ouverts & les larmes aux yeux. Tout cela ne se comprend point ; les uns disent qu'elle demeurera à Versailles & à la Cour, les autres qu'elle reviendra à Chaillot. Nous verrons.

---

manda à Louis XIV, & ce Prince le fit Conseiller d'Etat, puis Contrôleur-Général des Finances, Surintendant des Bâtimens, & enfin Secrétaire & Ministre d'Etat. M. Colbert remplit toutes ces places avec une supériorité de génie, une application infatigable, & un amour pour la gloire de son Prince & pour le bien du Peuple, qui le feront à jamais regretter. Son esprit d'ordre & ses vues patriotiques s'étendirent à toutes les parties du Gouvernement. Les Finances, la Marine & le Commerce prirent une nouvelle forme entre ses mains, & la France lui doit tout ce qu'elle est aujourd'hui. Les Arts & les Sciences ne lui sont pas moins redevables, il les fit fleurir, & fut le protecteur de tous ceux qui les cultivoient. Tant de beaux édifices dont il a orné la Capitale, sont des monumens éternels de son bon goût, de son application & de sa magnificence. Ce Ministre sage, actif, libéral, aussi jaloux des intérêts de son Prince que du bonheur des Peuples, qu'il ne put soulager selon ses désirs, mourut à Paris en 1683 à 64 ans.

Madame

⁂

Madame de la Valliere eſt toute rétablie à la Cour. Le Roi la reçut avec des larmes de joie : elle a eu pluſieurs converſations tendres. Tout cela eſt difficile à comprendre ; il faut ſe taire. Les nouvelles de cette année ne tiennent pas d'un ordinaire à l'autre.

⁂

A l'égard de Madame de la Valliere, nous ſommes au déſeſpoir de ne pouvoir vous la remettre à Chaillot, mais elle eſt à la Cour beaucoup mieux qu'elle n'a été depuis long-tems. Il faut vous réſoudre à l'y laiſſer.

⁂

La Ducheſſe de la Valliere fit hier profeſſion. Madame de Villars m'avoit promis de m'y mener, & par un mal entendu, nous crûmes n'avoir point de places. Il n'y avoit qu'à ſe préſenter, quoique la Reine eût dit qu'elle ne vouloit pas que la permiſſion fût étendue ; tant y a, Dieu ne le voulut pas : Madame de Villars en a été affligée. Elle fit donc cette action, cette Belle, comme toutes les autres, c'eſt-à-dire, d'une maniere charmante. Elle étoit d'une beauté qui ſurprit tout le monde.

✕

Je fus hier aux grandes Carmélites... mais quel Ange m'apparut à la fin! car Monſieur le Prince de Conti tenoit Madame de la Valliere au Parloir. Ce fut à mes yeux tous les charmes que nous avons vus autrefois : je ne la trouvai ni bouffie ni jaune. Elle eſt moins maigre & plus contente, elle a ſes mêmes yeux & ſes mêmes regards : l'auſtérité, la mauvaiſe nourriture & le peu de ſommeil ne les ont ni creuſés ni abattus : cet habit ſi étrange n'ôte rien à la bonne grace ni au bel air : pour la modeſtie, elle n'eſt pas plus grande que quand elle donnoit au monde une Princeſſe de Conti ; mais c'eſt aſſez pour une Carmélite. Elle me dit mille honnêtetés, elle me parla de vous ſi bien, ſi à propos ; tout ce qu'elle dit étoit ſi aſſorti à ſa perſonne, que je ne crois pas qu'il y ait rien de mieux. M. de Conti * l'aime & l'honore tendrement. Elle eſt ſon Directeur : ce Prince eſt dévôt, & le ſera comme ſon pere. En vérité cet habit & cette retraite ſont une grande dignité pour elle.

---

* Armand de Conty, petit neveu du Grand Condé, qui avoit épouſé Mademoiſelle de Blois, fille de Louis XIV & de Madame de la Valliere.

M. de la Valliere eſt mort ; on lui a fait pluſieurs opérations, & enfin il s'en eſt allé. Sœur Louiſe de la Miſéricorde * fit ſupplier le Roi de conſerver le Gouvernement pour acquiter les dettes, ſans faire mention de ſes neveux. Le Roi lui a donc donné le Gouvernement, & lui a mandé que s'il étoit aſſez homme de bien pour voir une Carmélite auſſi ſainte qu'elle, il iroit lui dire lui-même la part qu'il prend à ſa perte.

Je vous conſeille d'écrire à M. de la Rochefoucault ** ſur la mort de ſon Che-

* Madame de la Valliere, ſœur de M. de la Valliere.

** François, Duc de la Rochefoucault, un des premiers Seigneurs de la Cour de Louis XIV, ſe rendit célebre par ſon courage, ſon eſprit & ſon érudition. On a de lui deux Ouvrages excellens, les Mémoires de la Régence de la Reine Anne d'Autriche, & un Recueil de Maximes, Livre qui contribua le plus à former le goût de la Nation, & à lui donner un eſprit de juſteſſe & de préciſion. Quoiqu'il n'y ait preſque qu'une vérité dans le Livre, qui eſt que *l'amour-propre eſt le mobile de tout*, cependant cette penſée ſe préſente ſous tant d'aſpects variés, qu'elle eſt

valier, * & ſur la bleſſure de M. de Marſillac. ** J'ai vu ſon cœur à découvert dans cette cruelle aventure : il eſt au premier rang de ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendreſſe & de raiſon. Je compte pour rien ſon eſprit & ſon agrément.

✕

N'oubliez pas d'écrire à M. de la Rochefoucault ſur la mort de ſon Chevalier, & la bleſſure de M. de Marſillac ; N'allez pas vous fourvoyer, voilà ce qui l'afflige : hélas ! je mens : entre nous, ma Fille, il n'a pas ſenti la mort du Chevalier ; il eſt inconſolable de celui que tout le monde regrette. ***

✕

Je fus hier chez M. de la Rochefoucault : je le trouvai criant les hauts cris : ſes douleurs étoient à un point que toute ſa conſtance étoit rendue ; l'excès de ſes douleurs l'agitoit de telle ſorte qu'il étoit en l'air dans ſa chaiſe avec une fievre vio-

preſque toujours piquante. M de la Rochefoucault mourut en 1680 âgé de 68 ans.

* Il avoit été tué au paſſage du Rhin.

** Bleſſé au même paſſage.

*** Le Duc de Longueville.

lente. Il me fit une pitié extrême : je ne l'avois jamais vu en cet état : il me pria de vous le mander, & de vous assurer que les roués ne souffrent point en un moment, ce qu'il souffre la moitié de sa vie, & qu'ainsi il souhaite la mort comme un coup de grace ; sa nuit n'a pas été meilleure.

X

A propos d'esprit, M. de la Rochefoucault est retombé dans une si terrible goutte & dans une si terrible fievre que jamais vous ne l'avez vu si mal : il vous prie d'avoir pitié de lui, je vous défierois bien de le voir sans avoir envie de pleurer.

X

M. de la Rochefoucault a été, & est encore considérablement malade : il est mieux aujourd'hui ; mais c'étoit toute l'apparence de la mort, une grosse fievre, une oppression, une goutte remontée. Il étoit question de l'Anglois, des Médecins, & de frere Ange. Il a choisi son parrein, c'est donc frere Ange qui le tuera si Dieu l'a ainsi ordonné.

X

Je crains bien que nous perdions cette fois M. de la Rochefoucault ; la fievre a continué, il reçut hier notre Seigneur ;

mais ſon état eſt une choſe digne d'admiration : il eſt fort bien diſpoſé pour ſa conſcience, voilà qui eſt fait : du reſte c'eſt la maladie & la mort de ſon voiſin dont il eſt queſtion : il n'en eſt pas effleuré ; il n'en eſt pas troublé : il entend plaider devant lui la cauſe des Médecins, du frere Ange & de l'Anglois, d'une tête libre, ſans daigner quaſi dire ſon avis. Je reviens à ce vers.

Trop au-deſſous de lui pour y prêter l'eſprit.

Il ne voyoit point hier matin, Madame de la Fayette, parce qu'elle pleuroit, & qu'il recevoit notre Seigneur : il envoya ſçavoir à midi de ſes nouvelles. Croyez-moi, ma Fille, ce n'eſt pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute ſa vie : il s'eſt approché de telle ſorte ces derniers momens qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étranger pour lui. M. de Marſillac arriva avant-hier à minuit, ſi comblé de douleur amere, que vous ne ſeriez pas autrement pour moi : il fut long-tems à ſe faire un viſage & une contenance ; enfin il entra & trouva M. de la Rochefoucault dans cette chaiſe, peu différent de ce qu'il eſt toujours : comme c'eſt lui qui eſt ſon ami, de tous ſes enfans, on fut perſuadé que le dedans étoit troublé, mais il n'en parut rien, & il ou-

blia de lui parler de ſa maladie. Ce fils reſortit pour crever, & après pluſieurs agitations, pluſieurs cabales, Gourville contre l'Anglois, Langlade pour l'Anglois, chacun ſuivi de pluſieurs de la famille; & les deux chefs conſervant toute l'aigreur qu'ils ont l'un pour l'autre, M. de Marſillac décida pour l'Anglois; & hier à cinq heures du ſoir M. de la Rochefoucault prit ſon remede, à huit encore. Comme on n'entre plus du tout dans cette maiſon, on a peine à ſçavoir la vérité; cependant on m'aſſure qu'après avoir été cette nuit à un moment près de la mort, par le combat du remede & de l'humeur de la goutte, il a fait une ſi conſidérable évacuation, que quoique la fievre ne ſoit pas encore diminuée, il y a tout ſujet d'eſpérer: pour moi je ſuis perſuadée qu'il en réchappera. M. de Marſillac n'oſe encore ouvrir ſon ame à l'eſpérance, il ne peut reſſembler dans ſa tendreſſe & dans ſa douleur qu'à vous, ma chere Fille, qui ne voulez pas que je meure. Vous croyez bien que dans l'état où il eſt, je ne lui donne pas la lettre de M. de Grignan, mais elle ira avec les autres qui viendront; car je ſuis convaincue avec Langlade, de qui j'ai appris tout ceci, que ce remede fera le miracle entier.

Quoique cette lettre ne parte que Mercredi, je ne puis m'empêcher de la commencer aujourd'hui, pour vous dire, ma Fille, que M. de la Rochefoucault eſt mort cette nuit : j'ai la tête ſi pleine de ce malheur, & de l'extrême affliction de Madame de la Fayette, qu'il faut que je vous en parle. Hier Samedi le remede de l'Anglois avoit fait des merveilles : toutes les eſpérances du Vendredi que je vous écrivois étoient augmentées ; on chantoit victoire ; la poitrine étoit dégagée, la tête libre, la fievre moindre, des évacuations ſalutaires ; dans cet état hier à ſix heures, il tourne à la mort tout d'un coup : les redoublemens de fievre, l'oppreſſion, les rêveries, en un mot, la goutte l'étrangle traitreuſement, & quoiqu'il eût beaucoup de force, & qu'il ne fût point abattu des ſaignées, il ne fallut que quatre ou cinq heures pour l'emporter, & à minuit il a rendu l'ame entre les mains de M. de Condom *. M. de Marſillac ne l'a pas

* Jacques-Benigne Boſſuet, la gloire, l'ornement de l'Egliſe de France, l'oracle de la Vérité, le défenſeur de la Foi Catholique pour laquelle il ne ceſſa de combattre & d'écrire, nâquit à Dijon, d'une famille noble ; & étant venu à Paris en 1642, il s'y fit bientôt admirer par l'é-

quitté d'un moment, il eſt dans une af-

---

tendue de ſes talens, & ſur-tout par ceux de la Chaire qui lui attiroient une foule d'Auditeurs diſtingués. La Reine-Mere qui le ſuivoit par tout, lui procura l'honneur de prêcher devant le Roi; & ce Prince, à qui le mérite n'échappoit point, goûta ſi bien celui du jeune Boſſuet, qu'il le nomma d'abord à l'Evêché de Condom, puis il le fit Précepteur du Dauphin, & ſucceſſivement premier Aumônier de la Dauphine, Evêque de Meaux, Conſeiller d'Etat, & premier Aumônier de Madame de Bourgogne. M. Boſſuet remplit toutes ces places avec une ſupériorité de talens, un zele pour la Religion, & une grandeur épiſcopale qui le firent admirer & reſpecter de ſon ſiecle, & lui mériteront les ſuffrages de la poſtérité. La beauté de ſon génie, la vaſte étendue de ſes connoiſſances, la ſublimité de ſon éloquence, la profondeur de ſa doctrine & ſon inviolable attachement à la vérité, le rendront à jamais les délices de ceux qui ont envie de s'avancer dans la Science & dans la Vertu; & l'on jugera de leurs progrès dans l'une & l'autre, par le goût qu'ils auront pour les Ouvrages de ce Prélat immortel. La Collection qu'on en a faite forme vingt Volumes *in*-4°. qui, outre l'univerſalité des Sciences qu'ils renferment, ſont tous écrits avec un art, une éloquence & une force inexprimables. Les deux Editions qu'on en a données en France, ont été enlevées en ſi peu de tems, & ont été ſi bien accueillies du Public, que pour ſatisfaire à ſon empreſſement on en prépare une nouvelle, augmentée des Ouvrages de ce grand homme, qui n'avoient pas encore été im-

fliction qui ne ſe peut repréſenter ; cepen-

primés. L'Expoſition de la Foi, le Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle, les Oraiſons Funebres, & les ſix Avertiſſemens, ſont des Chefs-d'œuvres où l'on trouve toute la beauté d'eſprit, la grandeur, l'élévation de génie, le fond lumineux de Religion qui caractériſoient le grand Boſſuet. Il mourut à Paris le 12 Avril 1704, à l'âge de plus de 72 ans, après avoir pratiqué pendant une vie vraiment épiſcopale, la Religion qu'il avoit ſi bien défendue dans ſes admirables Ecrits. Ce zélé, ce ſçavant Prélat, dont le nom ſeul doit faire taire la médiſance & l'envie, n'a pu échapper aux traits empoiſonnés de la calomnie. Que des Hérétiques ayent oſé déchirer la mémoire de celui qui les a foudroyés avec tant de force, cela s'explique aiſément, ils avoient intérêt de le décrier : mais qui a pu inſpirer à quelques Ecrivains qui n'étoient point animés par cet eſprit de parti, la noire fureur de porter leurs mains ſacrileges ſur cet homme, l'objet de la vénération publique ? Soupçonne-t on la raiſon qui fait dire à un Poëte célebre par ſes talens, plus fameux encore par ſes égaremens, que *Boſſuet penſoit en Philoſophe ſur certaines matieres qu'il traitoit en Théologien* ? Un autre Ecrivain auſſi téméraire, auſſi impie, mais bien moins connu, n'a-t-il pas entrepris de faire paſſer notre grand Prélat pour un *mal-honnête-homme* & un *fripon* ? C'eſt le ſens que renferme cette indécente réflexion inſérée dans une rapſodie informe dont il vient d'inonder le Public : *Ceux qui défendent le mieux nos Myſtères, ne ſont pas ceux qui s'en jouent le moins.* Que veut-il dire ? que Boſſuet

dant, ma Fille, il retrouvera le Roi & la Cour, toute ſa famille ſe retrouvera à ſa place : mais où Madame de la Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle ſociété, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une conſidération pour elle & pour ſon fils ? Elle eſt infirme, elle eſt toujours dans ſa chambre, elle ne court point les rues : M. de la Rochefoucault étoit ſédentaire auſſi ; cet état les rendoit néceſſaires l'un à l'autre ; rien ne pouvoit être comparé à la confiance & aux

---

a travaillé toute ſa vie pour une Religion qu'il ne croyoit pas ; mais une accuſation auſſi grave méritoit au moins d'être prouvée, & ſi le lâche accuſateur ne l'a pas fait, c'eſt impuiſſance. C'eſt donc l'excès de la méchanceté de l'avoir avancé ſans preuve ; & ce Calomniateur doit être livré à toute la rigueur des Loix, ainſi que ſon déteſtable Ouvrage, où il ne ceſſe de blaſphémer la Religion, d'inſulter les Puiſſances, & d'outrager des hommes d'un mérite reconnu, que nous ſommes accoutumés de voir avec les yeux du reſpect & de l'admiration. Ceux qui prennent intérêt à la mémoire du grand Boſſuet, ne déſapprouveront pas cette réclamation contre deux téméraires qui ont fouillé dans leur propre cœur pour en tirer les traits envenimés qu'ils lancent ſur un homme, qu'ils ne calomnient que pour le rabaiſſer, s'il étoit poſſible, juſqu'à eux, & par le déſeſpoir d'atteindre à la hauteur de ſes vertus.

charmes de leur amitié. Ma fille, ſongez y, vous trouverez qu'il eſt impoſſible de faire une perte plus ſenſible, & dont le tems puiſſe moins conſoler. Je n'ai pas quitté cette pauvre Amie tous ces jours-ci, elle n'alloit point faire la preſſe parmi cette famille, en ſorte qu'elle avoit beſoin qu'on eût pitié d'elle : Madame de Coulange a très-bien fait auſſi, & nous continuerons encore quelque tems aux dépens de notre rate qui eſt toute pleine de triſteſſe. Voilà en quel tems ſont arrivées vos jolies petites lettres qui n'ont été admirées juſqu'ici que de Madame de Coulange & de moi. Quand le Chancelier ſera arrivé, il trouvera peut-être après les douleurs, un tems propre à les donner : en attendant il faut en écrire une de douleur à M. de Marſillac : il met en honneur toute la tendreſſe des enfans, & fait voir que vous n'êtes pas ſeule ; mais en vérité vous ne ſerez guères imitée. Toute cette triſteſſe m'a réveillée, elle me repréſente l'horreur des ſéparations, j'en ai le cœur ſerré.

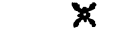
✕

Il eſt enfin Mercredi, ma Fille, M. de la Rochefoucault eſt toujours mort, & M. de Marſillac toujours affligé, & ſi bien enfermé, qu'il ne ſemble pas qu'il ſonge à ſortir de cette maiſon. La petite ſanté

de Madame de la Fayette ſoutient mal une telle douleur : elle en a la fievre, & il ne ſera pas au pouvoir du tems de lui ôter l'ennui de cette privation : ſa vie eſt tournée d'une maniere qu'elle le trouvera tous les jours à dire. Vous devez m'écrire tout au moins quelque choſe pour elle.

✕

M. le Duc me parla beaucoup de M. de la Rochefoucault, & les larmes lui en vinrent encore aux yeux. Il y eut une ſcêne bien vive entre lui & Madame de la Fayette ; le ſoir que ce pauvre homme étoit à l'agonie. Je n'ai jamais tant vu de larmes, ni jamais une douleur plus tendre & plus vraie : il étoit impoſſible de n'être pas comme eux : ils diſoient des choſes à fendre le cœur, je n'oublierai jamais cette ſoirée. Hélas, ma chere Enfant, il n'y a que vous qui ne me parliez point encore de cette perte ; ah ! c'eſt où l'on connoît encore mieux l'horrible éloignement : vous m'envoyez des billets & des complimens pour lui, vous n'avez pas envie que je les porte ſitôt. M. de Marſillac aura les lettres de M. de Grignan avec le tems : il n'y eut jamais une affliction plus vive que la ſienne. Madame de la Fayette ne l'a point encore vu ; quand les autres de la famille ſont venus la voir, ç'a été un renouvellement étrange.



La pauvre Madame de la Fayette ne ſçait plus que faire d'elle-même : la perte de M. de la Rochefoucault fait un ſi terrible vuide dans ſa vie, qu'elle en comprend mieux le prix d'un ſi agréable commerce : tout le monde ſe conſolera hors-mis elle, parce qu'elle n'a plus d'occupation, & que tous les autres reprennent leur place.

Plus la mort de M. de la Rochefoucault me fait penſer à la mienne; plus je déſire de paſſer le reſte de ma vie avec vous. Madame de la Fayette eſt tombée des nues : elle s'apperçoit à tous les momens de la perte qu'elle a faite. Tout ſe conſolera horſmis elle; M. de Marſillac, à préſent M. de la Rochefoucault, eſt déja retourné à ſon devoir : le Roi l'envoya querir : il n'y a point de douleur qu'il ne conſole : la ſienne a été au-delà des bornes, & le moyen de courir le cerf avec affliction violente ? Ne trouvez-vous pas que le nom de la Rochefoucault eſt quaſi auſſi chaud à prendre que celui d'Alet*?

* A cauſe du Saint Evêque, Nicolas Pavillon.

M. de Marſillac vouloit le laiſſer refroidir, mais le public ne l'a pas voulu, il eſt le maître.

⁂

Vous ne me parlerez de long-tems de ce pauvre M. de la Rochefoucault, lui qui me parloit ſi ſouvent de vous ; j'ai un billet & des complimens de votre part pour lui, cela fait tranſir. Jamais homme n'a été ſi bien pleuré. Gourville a couronné tous ſes fideles ſervices dans cette occaſion : il eſt ineſtimable & adorable par ce côté-là de ſon cœur, au-delà de ce que j'ai vu, il faut m'en croire. Je vous rebats un peu ce chapitre, ma Fille, c'eſt que j'en ſuis pleine : c'eſt une perte publique & particuliere pour nous.

⁂

Vous me parlez enfin de la mort de M. de la Rochefoucault. Elle eſt encore toute ſenſible en ce pays-ci, & M. de Marſillac n'a point encore pris la contenance d'un homme conſolé : il remplit parfaitement le perſonnage du meilleur fils qui fût jamais, & d'un fils qui a perdu ſon intime ami en perdant ſon pere. J'ai fait vos complimens à Madame de la Fayette, ce n'eſt plus la même perſonne : je ne crois pas qu'elle puiſſe jamais ôter de ſon cœur le ſentiment d'une telle perte : je l'ai ſen-

tie, & par moi, & par elle, & par les idées que j'avois qu'il étoit un chemin qui pouvoit être bon pour vous : voyez, je vous prie, la quantité de perſonnes conſidérables qui ſont mortes depuis un an.

✕

J'ai entendu la Paſſion du Maſcaron, qui en vérité a été très-belle & très-touchante. J'avois grande envie de me jetter dans le Bourdaloue *, mais l'impoſſibilité m'en a ôté le goût. Les laquais y étoient dès Mercredi, & la preſſe étoit à mourir. Je ſçavois qu'il devoit redire celle que M. de Grignan & moi nous entendîmes l'année paſſée aux Jéſuites, & c'étoit pour cela que j'en avois envie, elle

* Louis Bourdaloue, né à Bourges d'une famille conſidérable, entra dans la Société des Jéſuites, & fut l'un des plus grands Prédicateurs du dix-ſeptieme ſiecle. Il exerça pendant plus de 35 ans, & avec le plus grand ſuccès, le miniſtère de la Prédication à Paris, & à la Cour. Son ſtyle plus nerveux que fleuri, ſans aucune imagination dans l'expreſſion, paroît plutôt fait pour convaincre que pour toucher. Ses ſermons ſont un enchaînement continuel de preuves & de raiſonnemens ſolides qui entraînent l'eſprit, raviſſent le conſentement, & forcent l'impie même & le libertin à reſpecter une Religion qu'ils ne croient pas. Cet homme éloquent mourut à Paris en 1704.

étoit parfaitement belle, & je ne m'en ſouviens que comme d'un ſonge.

✕

J'ai été cette nuit aux Minimes, je m'en vais en Bourdaloue ; on dit qu'il s'eſt mis à dépeindre les gens, & que l'autre jour il fit trois points de la retraite de Treville : il n'y manquoit que le nom, mais il n'en étoit pas beſoin : avec tout cela, on dit qu'il paſſe toutes les merveilles paſſées, & que perſonne n'a prêché juſqu'ici.

✕

Le Pere Bourdaloue fit un Sermon le jour de Notre-Dame, qui tranſporta tout le monde. Il étoit d'une force à faire trembler les Courtiſans, & jamais Prédicateur évangélique n'a prêché ſi hautement & ſi généreuſement les Vérités Chrétiennes. Il étoit queſtion de faire voir que toute puiſſance doit être ſoumiſe à la Loi, à l'exemple de Notre-Seigneur qui fut préſenté au Temple : enfin, ma Fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, & certains endroits furent pouſſés comme les auroit pouſſés l'Apôtre S. Paul.

✕

Le Maréchal de Grammont étoit l'autre jour ſi tranſporté de la beauté d'un Ser-

mon du P. Bourdaloue, qu'il s'écria tout haut en un endroit qui le toucha, *Mordieu il a raiſon !* Madame éclata de rire, & le Sermon en fut tellement interrompu qu'on ne ſçavoit ce qui en arriveroit. Je ne crois pas, de la façon que vous dépeignez vos Prédicateurs, que ſi vous les interrompez, ce ſoit par des admirations.

✕

Nous entendîmes après le dîner le Sermon du Pere Bourdaloue, qui frappe toujours comme un ſourd, diſant des vérités à bride abattue, parlant à tort & à travers contre l'adultere, ſauve qui peut, il va toujours ſon chemin.

✕

J'entendis un beau Sermon du Pere Soanen *. La Samaritaine ne fut point des-

* Jean Soanen, de Riom en Auvergne, entra jeune dans la Congrégation de l'Oratoire, où il ne tarda pas à ſe faire connoître par de grands talens pour la Prédication : il courut avec éclat cette carriere à Lyon, puis à Paris d'où ſes ſuccès l'attirerent à la Cour ; il y rempliſſoit une ſeconde ſtation, lorſque ſon Sermon contre les Spectacles, mit l'allarme chez les Courtiſans. Un d'eux en parla au Roi, comme d'un Sermon outré, mais Louis XIV qui jugeoit toujours bien quand il décidoit par ſes propres lumieres, le fit

honorée ; quelle douleur de la voir défigurée par des Prédicateurs indignes ? Cela m'afflige ; tous ceux de cette année ſont écoutés, quand le grand Pan ne prêche pas ; ce grand Pan c'eſt le grand Bourdaloue qui faiſoit languir l'année paſſée le Pere de la Tour *, le Pere de la Roche ** méme, & M. Anſelme qui brille à S. Paul.

---

taire en lui diſant : *Monſieur, le Prédicateur a fait ſon devoir, tâchons de faire le nôtre.* Ce Prince, pour récompenſer les talens & la piété du P. Soanen, le nomma à l'Evêché de Senès, où il ſe rendit ſur le champ pour ſe conſacrer tout entier à la réforme de ſon Diocèſe & à l'inſtruction de ſon peuple. C'eſt-là qu'il a donné pendant long-tems l'exemple, malheureuſement trop rare aujourd'hui, du zele le plus ardent, de la vie la plus ſainte & de la réſidence la plus exacte. Ce Prélat mourut en 1740, âgé de 94 ans, à la Chaiſe-Dieu, où les ordres du Roi l'avoient fixé.

* Depuis Général de l'Oratoire, homme d'un génie ſupérieur, d'un eſprit brillant, & d'une grande érudition ; mais qui à ces qualités éminentes joignoit malheureuſement l'eſprit d'intrigue & de manege, & une fauſſe politique qui commença à réduire ſa Congrégation, ſi illuſtre autrefois, à l'état pitoyable où nous la voyons aujourd'hui.

** Autre Oratorien qui s'eſt fait un grand nom par l'excellence de ſes Panégyriques.

Racine * a fait une Tragédie qui s'appelle Bajazet, & qui releve la paille. Vrai-

* Jean Racine, le premier des Poëtes Tragiques François, nâquit à la Ferté-Milon, & fut élevé à Port-Royal des Champs, où il prit les premieres teintures des Belles-Lettres & de la Vertu. C'eſt-là qu'il eut occaſion de cultiver & de perfectionner les grands talens qu'il avoit reçus de la Nature, avec les ſçavans Solitaires qui habitoient ce déſert. Le jeune Racine en ſortant de Port-Royal, parut avec éclat dans le monde à l'âge de 21 ans; & il s'y fit admirer par les chefs-d'œuvres immortels qui nous reſtent de ſon eſprit. Il ne ſe fit pas moins eſtimer par les qualités du cœur & ſon attachement à la Religion, dont il ſe fit toujours gloire de remplir tous les devoirs avec exactitude, depuis que renonçant aux applaudiſſemens du ſiecle il renonça aux Muſes profanes, & n'employa ſon organe qu'à chanter des Sujets dignes d'un Poëte Chrétien. Il commençoit avec ſon ami Deſpréaux à travailler à l'Hiſtoire de Louis le Grand, lorſqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut l'an 1699, âgé de 59 ans. Il voulut être enterré à Port-Royal, où il avoit eu le bonheur de prendre le premier goût de la vertu, & ſa reconnoiſſance pour cette ſainte Maiſon éclata par l'Hiſtoire qu'il en fit, Ouvrage qui eſt un chef-d'œuvre écrit avec tout l'eſprit, toute la pureté & l'élégance imaginables. Ce grand homme a laiſſé un Fils, digne héritier de ſes talens & de ſes vertus, qui n'ayant jamais conſacré ſa plume qu'à la Religion, n'aura pas à gémir, comme ſon illuſtre Pere, ſur les productions de ſa jeuneſſe.

ment elle ne va pas *empirando*, comme les autres. M. de Tallard dit qu'elle eſt autant au-deſſus des Pieces de Corneille, que celles de Corneille ſont au-deſſus de celles de Boyer *. Voilà ce qui s'appelle louer. Il ne faut point tenir les vérités captives. Nous en jugerons par nos yeux & par nos oreilles. *Du bruit de Bajazet mon ame importunée* **, fait que je veux aller à la Comédie : enfin nous en jugerons.

⁂

La Piece de Racine m'a paru belle : nous y avons été ; ma Belle-Fille *** m'a

---

* Claude Boyer, Prêtre, né à Albi, ayant prêché dans Paris avec peu de ſuccès, ſe livra tout entier à la Poëſie, & fut reçu à l'Académie Françoiſe en 1666. Cet Auteur avec beaucoup d'eſprit, & un feu que l'âge ne put affoiblir, manquoit de goût & de ſens. Son ſtyle enflé, ſon langage peu correct & la dureté de ſes Vers, ont fait oublier plus de vingt pieces de Théâtre, & un Volume de Poëſies Chrétiennes, & pluſieurs autres Ouvrages en Vers que nous avons de lui. Il mourut en 1698, âgé de 80 ans.

** Imitation d'un Vers de la Tragédie d'Alexandre.

*** La Champmêlé, célebre Comédienne, qui avoit reçu de la Nature la beauté, la voix & la mémoire, mais qui d'ailleurs avoit ſi peu d'eſprit, qu'il falloit lui faire entendre les Vers

paru la plus miraculeusement bonne Comédienne que j'aie jamais vue. Elle surpasse la Desœillets * de cent mille piques, & moi qu'on croit assez bonne pour le Théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paroit. Elle est laide de près, & je ne m'étonne pas que mon fils ait été suffoqué par sa présence ; mais quand elle dit des Vers, elle est adorable. Bajazet est beau, j'y trouve quelque embarras sur la fin, & il y a bien de la passion & de la passion moins folle que celle de Bérénice : je trouve pourtant à mon petit sens, qu'elle ne surpasse pas Andromaque ; & pour les belles Comédies de Corneille, elles sont autant au-dessus, que votre idée étoit au-dessus de ... Ap-

---

qu'elle avoit à dire, & lui en donner le ton. Racine qui excelloit dans l'art de la déclamation, prit soin de la former, & y réussit avec beaucoup de peine La Champmêlé mourut en 1698 à Auteuil près de Paris, où elle étoit allée prendre l'air Pendant sa derniere maladie, elle avoit renoncé au Théâtre en présence du Curé de saint Sulpice, & elle renouvella cette abjuration avant sa mort, entre les mains du Curé d'Auteuil. Madame de Sévigné appelloit cette Comédienne sa Belle-Fille, parce que le Marquis de *Sévigné* avoit eu des liaisons avec elle.

* Actrice excellente, dont la réputation s'est soutenue long-tems au Théâtre.

pliquez & reſſouvenez-vous de cette folie, & croyez que jamais rien n'approchera, je ne dis pas, ſurpaſſera, je dis que rien n'approchera des divers endroits de Corneille : il nous lut l'autre jour une Comédie chez M. de la Rochefoucault, qui fait ſouvenir de ſa défunte veine.

✕

A propos de Comédie voilà *Bajazet* : ſi je pouvois vous envoyer la Champmélé, vous trouveriez la piece bonne ; mais ſans elle, elle perd la moitié de ſon prix. Je ſuis folle de Corneille. Il nous donnera encore *Pulchérie*, où l'on reverra,

La main qui crayonna
La mort du Grand Pompée, & l'amour de Cinna.

Il faut que tout cede à ſon génie. Voilà cette petite Fable de la Fontaine ſur l'aventure du Curé de M. de Boufflers qui fut tué tout roide en carroſſe auprès de lui : cet événement eſt biſarre. La Fable eſt jolie, mais ce n'eſt rien au prix de celles qui ſuivront.

✕

Je ſuis au déſeſpoir que vous ayez eu Bajazet par d'autres que par moi : c'eſt ce chien de Barbin * qui me hait, parce

* Fameux Libraire.

que je ne fais pas des Princeſſes de Cleves & de Montpenſier *. Vous en avez jugé très-bien & très-juſte, & vous aurez vu que je ſuis de votre avis. Je voulois vous envoyer la Champmêlé pour vous réchauffer la piece. Le perſonnage de Bajazet eſt glacé; les mœurs des Turcs y ſont mal obſervées; ils ne font point tant de façons pour ſe marier: le dénouement n'eſt point bien préparé: on n'entre point dans les raiſons de cette grande tuerie; il y a pourtant des choſes agréables, & rien de parfaitement beau, rien qui enleve, point de ces tirades de Corneille qui font friſſonner. Ma Fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine; ſentons-en la différence. Il y a des endroits froids & foibles, & jamais il n'ira plus loin qu'Andromaque **: Bajazet eſt au-deſſous, au ſentiment de bien des gens, & au mien, ſi j'oſe me citer. Racine fait des Comédies pour la Champmêlé, ce n'eſt pas pour les ſiecles à venir; ſi jamais il n'eſt plus jeune, & qu'il ceſſe d'être amoureux, ce ne ſera plus la même choſe ***. Vive donc

* Romans de Madame de la Fayette, dont le prodigieux débit enrichit Barbin.

** Racine avoit déja été plus loin qu'Andromaque, puiſqu'il avoit fait Britannicus qui n'eſt certainement pas l'ouvrage d'un jeune amoureux.

*** La prophétie s'eſt trouvée fauſſe. Racine a

norte

notre vieil ami Corneille ; pardonnons-lui de méchans vers en faveur des ſublimes & divines beautés qui nous tranſportent : ce ſont des traits de Maître, qui ſont inimitables : Deſpréaux * en dit encore plus que moi, & en un mot, c'eſt le bon goût, tenez-vous-y. Vous avez Eſther, l'impreſſion a produit ſon effet ordinaire : vous ſçavez que M. de la Feuillade dit, que c'eſt une Requête civile contre l'approbation publique, vous en jugerez. Pour moi, je ne réponds que de l'agrément du ſpectacle qui ne peut pas être conteſté.

✕

Je voulus hier prendre une petite doſe de Morale, je m'en trouvai aſſez bien ; mais je me trouvai encore mieux d'une petite critique contre la *Bérénice* de Racine, qui me parut fort plaiſante & fort ingénieuſe, c'eſt de l'Auteur ** des *Sylphi-*

---

fait voir qu'il pouvoit aller plus loin, & qu'il travailloit pour l'avenir.

* Deſpréaux étoit fort éloigné de penſer comme le préſume Madame de Sévigné. Il n'a jamais décidé entre ſon ami & Corneille. Il ſçavoit leur rendre juſtice & les admirer tous deux : l'illuſtre Marquiſe qui ſe faiſoit un devoir de reſter fidele à ce qu'elle appelloit ſes *vieilles admirations*, n'en jugeoit pas avec la même impartialité, & elle ſacrifioit la réputation naiſſante de Racine aux vieux lauriers de Corneille.

** Montfaucon de Villars, d'une famille noble

des, des *Gnomes* & des *Salamandres*. Il y a cinq ou ſix petits mots qui ne valent rien du tout, & même qui ſont d'un homme qui ne ſçait pas le monde : cela fait quelque peine, mais comme ce ne ſont que des mots en paſſant, il ne faut point s'en offenſer : je regarde tout le reſte, & le tour qu'il donne à cette critique, & je vous aſſure que cela eſt bon. Comme je crus que cette bagatelle vous auroit divertie, je vous ſouhaitai dans votre petit cabinet auprès de moi, ſauf à vous en retourner dans votre beau Château, quand

---

du Languedoc, embraſſa l'Etat Eccléſiaſtique, & vint à Paris où il brilla par ſon eſprit & ſes talens pour la Prédication ; mais ſes Ouvrages ſur les Sciences ſecretes lui attirerent bientôt un interdit, d'autant mieux mérité qu'on ne ſçavoit ſi l'Auteur n'avoit voulu que badiner, ou ſi ce n'étoit pas ſérieuſement qu'il débitoit ſes propres ſentimens. Ces Ouvrages ſont écrits avec beaucoup de fineſſe d'eſprit & une grande délicateſſe de ſtyle. Il n'en eſt pas de même de l'Ecrit qu'il compoſa pour venger le P. Bouhours de la critique ingénieuſe de Barbier d'Aucourt ; on n'y trouve ni la même délicateſſe, ni la même légéreté. On les trouve encore moins dans les différentes critiques qu'il fit contre Meſſieurs Paſchal, Arnauld & Racine. L'Abbé de Villars fut tué d'un coup de piſtolet à l'âge de 35 ans en 1675, ſur le chemin de Paris à Lyon, & les Rieurs plaiſantant ſur cet accident, dirent qu'il avoit été commis par des Gnomes & des Sylphes déguiſés pour le punir d'avoir révélé les ſecrets de la Cabale.

vous auriez achevé cette lecture. On a déja repréſenté à ſaint Cyr la Comédie ou Tragédie d'Eſther. Le Roi l'a trouvée admirable. M. le Prince y a pleuré. Racine n'a rien fait de plus beau ni de plus touchant. Il y a une priere d'Eſther pour Aſſuérus qui enleve. J'étois en peine qu'une petite Demoiſelle repréſentât ce Roi : on dit que cela eſt fort bien. Madame de Caylus fait Eſther, & mieux que la Champmêlé. Si cette Piece s'imprime, vous l'aurez bientôt.

✕

Le Roi & toute la Cour ſont charmés de la Tragédie d'Eſther. Madame de Miramion *, huit Jéſuites dont le Pere Gail-

* Marie Bonneau, Dame de Miramion, ſe rendit illuſtre par ſa piété dans le dix-huitieme ſiecle. Ayant perdu dès la premiere année de ſon mariage M. de Miramion, Conſeiller au Parlement, qu'elle avoit épouſé, le fameux Buſſi Rabutin épris d'un violent amour pour elle, ſe détermina à la faire enlever. Cet accident qui penſa la faire mourir de douleur, la détermina à faire vœu de Chaſteté, & à ſe livrer toute entiere aux œuvres de piété, auxquelles elle ſe ſentoit invinciblement portée. Dès ce moment ſa vie n'offrit qu'une image de tout ce que le zele le plus ardent pour les intérêts de la Religion, la charité la plus ingénieuſe pour les pauvres peuvent inſpirer. Ce détail édifiant ſe trouve dans ſa vie écrite par l'Abbé de Choiſi. Cette vertueuſe Dame mourut en 1716, âgée de 66 ans.

lard étoit, ont honoré de leur préſence la derniere repréſentation : enfin, c'eſt un chef-d'œuvre de Racine; ſi j'étois dévote, j'aſpirerois à la voir.

Racine s'eſt ſurpaſſé, il aime Dieu comme il aimoit ſes maîtreſſes : il eſt pour les choſes ſaintes comme il étoit pour les profanes : la Sainte-Ecriture eſt ſuivie exactement dans cette Piece ; tout eſt beau, tout eſt grand, tout eſt traité avec dignité : vous avez vu ce que M. le Chevalier m'en a écrit ; ſes louanges & ſes larmes ſont bonnes. Le Roi & la Reine d'Angleterre y étoient Samedi. Quand elle ſera imprimée, je l'enverrai à ma chere Fille, plût à Dieu qu'elle la pût voir.

Je fis ma cour l'autre jour à ſaint Cyr plus agréablement que je n'euſſe jamais penſé. Nous y allâmes Samedi, Madame de Coulange, Madame de Bagnols, l'Abbé Teſtu & moi. Nous trouvâmes nos places gardées : un Officier dit à Madame de Coulange que Madame de Maintenon lui faiſoit garder un ſiege auprès d'elle, vous voyez quel honneur ! Pour vous, Madame, me dit-il, vous pouvez choiſir : je me mis avec Madame de Bagnols au ſecond banc derriere les Ducheſſes. Le Maréchal de Bellefond vint ſe mettre par choix

à mon côté droit; & devant c'étoient Meſdames d'Auvergne, de Coiſlin, de Sully: nous écoutâmes le Maréchal & moi cette Tragédie avec une attention qui fut remarquée, & de certaines louanges ſourdes & bien placées qui n'étoient peut-être pas ſous les fontanges de toutes les Dames. Je ne puis vous dire l'excès de l'agrément de cette Piece: c'eſt une choſe qui n'eſt pas aiſée à repréſenter, & qui ne ſera jamais imitée; c'eſt un rapport de la Muſique, des vers, des chants, des perſonnes, ſi parfait & ſi complet, qu'on n'y ſouhaite rien. Les filles, qui ſont des Rois & des perſonnages, ſont faites exprès: on eſt attentif, & on n'a point d'autre peine que celle de voir finir une ſi aimable Piece; tout y eſt ſimple, tout y eſt innocent, tout y eſt ſublime & touchant. Cette fidélité de l'Hiſtoire-Sainte donne du reſpect: tous les chants convenables aux paroles qui ſont tirées des Pſeaumes ou de la Sageſſe, & mis dans le ſujet, ſont d'une beauté qu'on ne ſoutient pas ſans larmes: la meſure de l'approbation qu'on donne à cette Piece, c'eſt celle du goût & de l'attention. J'en fus charmée & le Maréchal auſſi, qui ſortit de ſa place pour aller dire au Roi combien il étoit content, & qu'il étoit auprès d'une Dame qui étoit bien digne d'avoir vu Eſther: le Roi vint vers nos places; & après avoir tourné, il s'a-

dreſſe à moi, & me dit : *Madame, je ſuis aſſuré que vous avez été contente :* moi ſans m'étonner, je répondis : *Sire, je ſuis charmée, ce que je ſens eſt au-deſſus des paroles.* Le Roi me dit : *Racine a bien de l'eſprit.* Je lui dis : *Sire, il en a beaucoup, mais en vérité ces jeunes perſonnes en ont beaucoup auſſi : elles entrent dans le ſujet, comme ſi elles n'avoient jamais fait autre choſe.* Il me dit : *Ah, pour cela, il eſt vrai ;* & puis Sa Majeſté s'en alla, & me laiſſa l'objet de l'envie. Comme il n'y avoit quaſi que moi de nouvelle venue, il eut quelque plaiſir de voir mes ſinceres admirations ſans bruit & ſans éclat.

*

Vous dites des merveilles ſur Eſther. Il eſt fort vrai qu'il falloit des perſonnes innocentes pour chanter les malheurs de Sion. La Champmêlé vous auroit fait mal au cœur. C'eſt cette convenance qui charmoit dans cette Piece. Racine aura peine à faire jamais quelque choſe d'auſſi agréable, car il n'y a plus d'hiſtoire comme celle-là. C'étoit un haſard & un aſſortiment de toutes choſes qui ne ſe trouvera peut-être jamais ; car Judith, Booz & Ruth, & les autres dont je ne me ſouviens pas, ne ſçauroient rien faire de ſi beau. Racine a pourtant bien de l'eſprit, il faut eſpérer *.

* Madame de Sévigné ne s'attendoit pas que

Je ne reprends point du tout les louanges que j'ai données à la Tragédie d'Eſther : je ſerai toute ma vie charmée de l'agrément & de la nouveauté du ſpectacle ; j'en fus ravie. J'y trouvai mille choſes ſi juſtes, ſi bien placées, ſi importantes à un Roi, que j'entrois avec un ſentiment extraordinaire dans le plaiſir de pouvoir dire, en ſe divertiſſant & en chantant, les vérités les plus ſolides : j'étois touchée de toutes ces différentes beautés ; ainſi je ſuis bien loin de changer de ſentiment, mais je vous diſois que l'impreſſion de cette Piece a produit ſon effet ordinaire, & s'eſt fait voir une *Requête Civile* contre les approbations exceſſives. Pour moi qui l'ai lue encore avec plaiſir, je penſe que les Critiques ſont déboutés.

Je m'en vais vous mander la choſe la plus étonnante, la plus ſurprenante, la plus merveilleuſe, la plus miraculeuſe, la plus triomphante, la plus étourdiſſante, la plus

dans un Chapitre du quatrieme Livre des Rois, Racine dût trouver le plus grand ſujet qu'aucun Poëte eût encore traité, & en faire une Tragédie, qui ſans amour, ſans épiſodes, ſans confidens, intéreſſeroit toujours, dans laquelle le trouble iroit croiſſant de ſcêne en ſcêne juſqu'au dernier moment, & qui ſeroit dans toute l'exactitude des regles.

inouie, la plus ſinguliere, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus ſecrete juſqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie; enfin une choſe dont on ne trouve qu'un exemple dans les ſiecles paſſés, encore cet exemple n'eſt-il pas juſte : une choſe que nous ne ſçaurions croire à Paris, comment la pourroit-on croire à Lyon ? Une choſe qui fait crier miſéricorde à tout le monde, une choſe qui comble de joie Madame de Rohan & Madame de Hauterive; une choſe enfin qui ſe fera Dimanche, où ceux qui la verront, croiront avoir la *berlue* ; une choſe qui ſe fera Dimanche, & qui ne ſera peut-être pas faite Lundi ; je ne puis me réſoudre à la dire, devinez-la, je vous le donne en trois : *jettez-vous votre langue aux chiens ?* Hé bien ! il faut donc vous la dire. M. de Lauzun * épouſe

* Antoine Nompar de Caumont, Marquis de Peguilin, depuis Duc de Lauzun, fut d'abord Capitaine d'une des deux Compagnies des cent Gentilshommes au Bec de Corbin, & enſuite Colonel Général des Dragons. Il fut favori de Louis XIV, & obtint la permiſſion d'épouſer Mademoiſelle de Montpenſier, petite Fille de Henri IV. Cette Princeſſe ſe livrant à l'idée flatteuſe de faire la fortune d'un homme qu'elle aimoit, donnoit tous ſes biens eſtimés 20 millions, au Comte de Lauzun, quatre Duchés & la Sou-

Dimanche au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en dix ; je vous le donne en cent. Madame de Coulange dit : Voilà qui eſt bien difficile à deviner ; c'eſt Mademoiſelle de la Valliere. Point du tout, Madame. C'eſt donc Mademoiſelle de Retz ? Point du tout, vous êtes bien provinciale. Vraiment, nous ſommes bien bêtes, dites-vous : c'eſt aſſurément Mademoiſelle de Créquy. Vous n'y êtes pas : il faut donc à la fin vous le dire. Il épouſe

---

veraineté de Dombes. Le contrat étoit dreſſé, & il n'y manquoit que la ſignature, lorſque le Roi aſſailli par les repréſentations des Princes, des Miniſtres & des ennemis d'un homme trop heureux, retira ſa parole & défendit cette alliance. Un an après cette rupture éclatante, Lauzun épouſa en ſecret la Princeſſe, & Louis XIV le fit enfermer au Château de Pignerol, où il languit dix ans. Il n'en ſortit que parce que Mademoiſelle céda au Duc du Maine la Souveraineté de Dombes & le Comté d'Eu, dans l'eſpérance que Lauzun ſeroit reconnu pour ſon Epoux : mais Louis XIV ne voulut pas le permettre, & conſentit ſeulement qu'elle donnât à ce Mari ſecret & infortuné quelques terres & des revenus conſidérables. Lauzun toujours deſtiné aux aventures extraordinaires, paſſa en Angleterre en 1688, & en ramena la Reine épouſe de Jacques II, & ſon fils encore au berceau. Il commanda depuis en Irlande avec peu de ſuccès, & mourut enfin en 1723, fort âgé & oublié, comme il arrive à tous ceux qui n'ont eu que de grands événemens ſans avoir fait de grandes choſes.

avec la permiſſion du Roi, Mademoiſelle.... Mademoiſelle de... Mademoiſelle.... devinez le nom; il épouſe Mademoiſelle; ma foi, par ma foi, ma foi jurée, Mademoiſelle, la grande Mademoiſelle, Mademoiſelle, fille de feu Monſieur, Mademoiſelle, petite-Fille d'Henri IV, Mademoiſelle d'Eu, Mademoiſelle de Dombes, Mademoiſelle de Montpenſier, Mademoiſelle d'Orléans, Mademoiſelle Couſine-germaine du Roi, Mademoiſelle deſtinée au Trône, Mademoiſelle le ſeul parti de France qui fût digne de Monſieur. Voilà un beau ſujet de diſcourir. Si vous criez, ſi vous êtes hors de vous-même, ſi vous dites que nous avons menti, que cela eſt faux, qu'on ſe moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela eſt bien fade à imaginer; ſi enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raiſon. Nous en avons fait autant que vous. Adieu, les lettres qui ſeront portées par cet ordinaire, vous feront voir ſi nous diſons vrai ou non.

✕

Ce qui s'appelle tomber du haut des nues, c'eſt ce qui arriva hier au ſoir aux Tuileries. Mais il faut reprendre les choſes de plus loin. Vous en êtes à la joie, aux tranſports, aux raviſſemens de la Princeſſe & de ſon bienheureux Amant.

Ce fut donc Lundi que la choſe fut déclarée, comme vous avez ſçu. Le Mardi ſe paſſa à parler, à s'étonner, à complimenter. Le Mercredi Mademoiſelle fit une donation à M. de Lauzun, avec deſſein de lui donner les titres, les noms & les ornemens néceſſaires pour être nommés dans le contrat de mariage qui fut fait le même jour. Elle lui donna donc, en attendant mieux, quatre Duchés. Le premier c'eſt le Comté d'Eu qui eſt la premiere Pairie de France, & qui donne le premier rang; le Duché de Montpenſier, dont il porta hier le nom toute la journée; le Duché de Saint Fargeau, le Duché de Chatellerault; tout cela eſtimé vingt-deux millions. Le contrat fut fait enſuite, où il prit le nom de Montpenſier. Le Jeudi matin, qui étoit hier, Mademoiſelle eſpéra que le Roi ſigneroit, comme il l'avoit dit; mais ſur les ſept heures du ſoir, Sa Majeſté étant perſuadée * par la Reine, par Monſieur, & pluſieurs Barbons, que cette affaire faiſoit tort à ſa réputation, il ſe réſolut de la rompre; & après avoir fait venir Mademoiſelle & M. de

* On dit que la vanité de Lauzun qui faiſoit des préparatifs proportionnés à l'élévation de ſa nouvelle fortune, cauſa un retardement dont les Princes du Sang ſçurent profiter pour faire révoquer le conſentement que le Roi avoit donné à ſon mariage.

Lauzun, il leur déclara devant M. le Prince qu'il leur défendoit de plus ſonger à ce mariage. M. de Lauzun reçut cet ordre avec tout le reſpect, toute la ſoumiſſion, toute la fermeté & tout le déſeſpoir que méritoit une ſi grande chûte : pour Mademoiſelle, ſuivant ſon humeur, elle éclata en pleurs, en cris, en douleurs violentes, en plaintes exceſſives, & tout le jour elle a gardé le lit, ſans rien avaler que des bouillons : voilà un beau ſonge, voilà un beau ſujet de Roman ou de Tragédie ; mais ſur-tout un beau ſujet de raiſonner, & de parler éternellement : c'eſt ce que nous faiſons jour & nuit, ſoir & matin, ſans fin, ſans ceſſe. Nous eſpérons que vous en ferez autant, & ſur cela je vous baiſe très-humblement les mains.

✕

Vous avez préſentement l'Hiſtoire Romaneſque de Mademoiſelle & de M. de Lauzun. C'eſt le juſte ſujet d'une Tragédie dans toutes les regles du théâtre. Nous en réglions les actes & les ſcénes l'autre jour : nous prenions quatre jours au lieu de vingt-quatre heures, & c'étoit une piece parfaite. Jamais il ne s'eſt vu de ſi grands changemens en ſi peu de tems : jamais vous n'avez vu une émotion ſi générale ; jamais vous n'avez oui une ſi extraordinaire nouvelle. M. de Lauzun a joué ſon perſon-

nage en perfection. Il a ſoutenu ce malheur avec une fermeté, un courage, & pourtant une douleur mêlée d'un profond reſpect, qui l'ont fait admirer de tout le monde. Ce qu'il a perdu eſt ſans prix; mais les bonnes graces du Roi qu'il a conſervées, ſont auſſi ſans prix, & ſa fortune ne paroît pas déplorée. Mademoiſelle a fort bien fait auſſi; elle a bien pleuré, elle a recommencé aujourd'hui à rendre ſes devoirs au Louvre, dont elle avoit reçu toutes les viſites. Voilà qui eſt fini.

J'ai reçu vos réponſes à mes lettres. Je comprends l'étonnement où vous avez été de tout ce qui s'eſt paſſé depuis le 15 juſqu'au 20 de ce mois, le ſujet le méritoit bien. J'admire auſſi votre bon eſprit; & comme vous avez jugé droit, en croyant que cette grande machine ne pourroit pas aller depuis le Lundi juſqu'au Dimanche. La modeſtie m'empêche de vous louer à bride-abattue là-deſſus, parce que j'ai dit & penſé les mêmes choſes que vous. Je dis à ma Fille Lundi: Jamais ceci n'ira à bon port juſqu'à Dimanche, & je voulus parier, quoique tout reſpirât la nôce, qu'elle ne s'achevcroit pas. En effet le Jeudi, le tems ſe brouilla, & la nuée creva le ſoir à dix heures, comme je vous l'ai mandé. Ce même Jeudi, j'allai dès neuf

heures du matin chez Mademoiſelle, ayant eu avis qu'elle s'en alloit ſe marier à la campagne, & que le Coadjuteur de Reims faiſoit la cérémonie. Cela étoit ainſi réſolu le Mercredi au ſoir; car pour le Louvre, cela fut changé dès le Mardi. Mademoiſelle écrivoit: elle me fit entrer, elle acheva ſa lettre, & puis me fit mettre à genoux auprès de ſon lit: elle me dit à qui elle écrivoit, & pourquoi, & les beaux préſens qu'elle avoit faits la veille, & le nom qu'elle avoit donné, qu'il n'y avoit point de parti pour elle en Europe, & qu'elle vouloit ſe marier. Elle me conta une converſation, mot à mot, qu'elle avoit eue avec le Roi: elle me parut tranſportée de joie de faire un homme bienheureux: elle me parla avec tendreſſe du mérite & de la reconnoiſſance de M. de Lauzun; & ſur tout cela je lui dis: Mon Dieu! Mademoiſelle, vous voilà bien contente; mais que n'avez-vous donc promptement fini cette affaire dès Lundi? Sçavez-vous qu'un ſi grand retardement donne le tems à tout le Royaume de parler, & que c'eſt tenter Dieu & le Roi que de vouloir conduire ſi loin une affaire ſi extraordinaire. Elle me dit que j'avois raiſon; mais elle étoit ſi pleine de confiance, que ce diſcours ne lui fit alors qu'une légere impreſſion. Elle retourna ſur la maiſon & ſur les bonnes qualités de M. de

Lauzun : je lui dis ces vers de Sévere dans Polieucte :

Du moins ne la peut-on blâmer d'un mauvais choix ;
Polieucte a du nom, & sort du sang des Rois.

Elle m'embrassa fort. Cette conversation dura une heure : il est impossible de la redire toute ; mais j'avois été assurément fort agréable durant ce tems, & je le puis dire sans vanité, car elle étoit aise de parler à quelqu'un, son cœur étoit trop plein. A dix heures elle se donna au reste de la France, qui venoit lui faire sur cela son compliment. Elle attendoit tout le matin des nouvelles, & n'en eut point. L'après-dînée elle s'amusa à faire ajuster elle-même l'appartement de M. de Montpensier. Le soir vous sçavez ce qui arriva. Le lendemain qui étoit Vendredi, j'allai chez elle, je la trouvai dans son lit, elle redoubla ses cris en me voyant, elle m'appella, m'embrassa, & me mouilla toute de ses larmes. Elle me dit : Hélas ! vous souvient-il de ce que vous me dites hier ? Ha ! quelle cruelle prudence ! Elle me fit pleurer à force de pleurer. J'y suis encore retournée deux fois, elle est fort affligée, & m'a toujours traitée comme une personne qui sentoit ses douleurs. Elle ne s'est pas trompée ; j'ai trouvé dans cette occasion des sentimens qu'on ne sent gueres pour des personnes d'un tel rang.

Mais vous ſouvient-il de M. de Lauzun, quelle ſorte de bruit il faiſoit il y a un an *? Qui nous eût dit, Dans un an il ſera priſonnier, l'euſſions-nous cru? Vanité des vanités, & tout eſt vanité; vous avez eu tous les étonnemens que doit donner un malheur comme celui de M. de Lauzun. Toutes vos réflexions ſont juſtes & naturelles; tous ceux qui ont de l'eſprit les ont faites; mais on commence à n'y plus penſer. Voici un bon pays pour oublier les malheureux. On a ſçu qu'il avoit fait ſon voyage dans un ſi grand déſeſpoir, qu'on ne le quittoit pas d'un moment. On le voulut faire deſcendre de carroſſe à un endroit dangereux, il répondit: *Ces malheurs là ne ſont pas faits pour moi.* Il dit qu'il eſt innocent à l'égard du Roi; mais que ſon crime eſt d'avoir des ennemis trop puiſſans. Le Roi n'a rien dit, & ce ſilence déclare aſſez la qualité de ſon crime: il crut qu'on le laiſſeroit à Pierre-Enciſe, & commençoit à Lyon à faire ſes complimens à M. d'Artagnan; mais quand il ſçut qu'on le menoit à Pignerol, il ſoupira, & dit: *Je ſuis perdu.* On avoit grande pitié de ſa diſgrace dans les villes où il paſſoit; pour

* Les emportemens de Lauzun contre la Marquiſe de Monteſpan, qu'il accuſoit de lui avoir ſuſcité ce terrible revers, le firent envoyer priſonnier à la Citadelle de Pignerol.

vous dire le vrai, elle eſt extrême.

✕

Vous ſçavez bien que Lauzun en entrant en priſon, dit: *In ſæcula ſæculorum*; & je crois qu'on eût répondu ici en certain endroit, *Amen*, en d'autres, *Non.*

✕

On ne parle, ma chere Fille, que de la Reine d'Angleterre. Elle a prié qu'on la laiſsât un peu reſpirer à Boulogne juſqu'à ce qu'elle eût des nouvelles de ſon mari qui s'eſt ſauvé d'Angleterre; & l'on ne ſçait encore où il eſt. Le Roi a envoyé trois carroſſes à dix chevaux à cette Reine, des litieres, des Pages, des Valets de pied, des Gardes & un Lieutenant, & des Officiers. Nous vous dirons tout cela dans la feuille du bon Bigorre. M. de Lauzun doit être bien content de cette aventure, où il a montré de l'eſprit, du jugement, de la conduite, du courage: il a trouvé enfin le chemin de Verſailles * en paſſant par Londre; cela n'eſt fait que pour lui. La Princeſſe ** eſt outrée de penſer que le

* Lauzun, pour achever ſa réconciliation avec la Cour, avoit brigué l'emploi de paſſer en Angleterre pour affermir le Roi Jacques ſur le Trône, mais il arriva trop tard, & ne put empêcher la révolution.

** Mademoiſelle réduite à être ſecrétement la femme de Lauzun, n'en étoit pas bien traitée en public.

Roi en eſt content, & qu'il le fera revenir à la Cour.

✕

M. de Lauzun n'eſt point retourné en Angleterre : il eſt logé à Verſailles ; il eſt fort content. Il a écrit à Mademoiſelle; mais dans la colere où elle eſt, je doute qu'il réuſſiſſe à l'appaiſer.

✕

.....L'étoile de M. Lauzun repâlit : il n'a point de logement, il n'a point ſes anciennes entrées ; on lui a ôté le Romaneſque & le merveilleux de ſon aventure. Elle eſt devenue quaſi toute unie : voilà le monde & le tems.

✕

Relevez vos idées pour M. de Lauzun : le Roi lui a redonné ſes entrées ; c'eſt une grande affaire qui a ſurpris tout le monde, & fait enrager la Princeſſe.

✕

Le Roi d'Angleterre donna hier dans l'Egliſe de Notre-Dame l'Ordre de la Jarretiere à M. de Lauzun : on y lut une Formule qui eſt une eſpece de ſerment qui en fait la cérémonie. Le Roi lui mit le Collier à l'autre côté du nôtre, & un S. George qui vient du feu Roi ſon pere, & qui eſt tout plein de diamans : il vaut bien dix mille écus. M. de Lauzun alla chez Madame de la Fayette avec cette parure : il ne lui dit rien. Madame de la Fayette re-

gardoit ce Cordon bleu ; & comme elle ſçavoit qu'il n'avoit pas celui de France, elle ne comprenoit rien à cette maſcarade ; elle ne diſoit mot, ni lui auſſi. Enfin il ſe mit à rire, & à lui conter ce qui venoit d'être fait : il faut pourtant que le Roi d'Angleterre croie lui être obligé pour le traiter ſi bien.

X

Tout ce qui aura l'honneur de ſuivre Madame la Dauphine *, eſt à Seleſtad ; Madame de Maintenon & M. de Condom ſe ſont ſéparés de la troupe ; ils ſont allés à la rencontre de cette Princeſſe, tant que la terre les pourra porter ; ce ſera peut-être trois ou quatre journées. Voilà une diſtinction bien agréable & bien marquée. Si Madame la Dauphine croit que tous les hommes & toutes les femmes ont autant d'eſprit que cet échantillon, elle ſera bien trompée ; c'eſt en vérité un grand avantage que d'être du premier ordre.

* Marie-Anne Chriſtine Victoire de Baviere, épouſa le Dauphin, fils de Louis XIV, le 8 Mars 1680. Le goût de cette Princeſſe pour la retraite empêcha qu'elle ne fût heureuſe en France, où elle auroit eu un grand crédit ſi elle s'étoit ſoucíée de plaire davantage au Roi : mais elle n'aimoit qu'à paſſer ſes journées ſeule avec une Femme de chambre Allemande. Après bien des tentatives, le Roi la laiſſa dans cette Solitude où elle ſe plaiſoit tant, & il ne lui reſta perſonne. Cette Princeſſe mourut la dixieme année de ſon mariage.

L'Abbé de Lanion qui eſt revenu de Baviere, dit que Madame la Dauphine eſt tout-à-fait aimable, que ſon eſprit la pare, qu'elle eſt *virtuoſe*, qu'elle ſçait trois ou quatre langues, & qu'elle eſt bien mieux que le portrait que de Troy * a envoyé. Sa Majeſté partit Lundi pour nous aller querir cette Princeſſe. Nous ſommes préſentement occupés du voyage du Roi : il a reçu pluſieurs lettres de ces Dames, qui l'aſſurent que Madame la Dauphine eſt bien plus aimable qu'on ne l'avoit dit : elles en ſont contentes au dernier point. Elle eſt fille & petite-fille de deux Princeſſes fort aimables & fort careſſantes. Je ne ſçais ſi c'eſt bien l'air d'ici, nous verrons. Cette Princeſſe d'Allemagne reçut en paſſant le compliment des Députés de Straſbourg ; elle leur dit : *Meſſieurs, parlez-moi François, je n'entends plus l'Allemand.* Elle n'a point regretté ſon pays, elle eſt toute Françoiſe. Elle a écrit à M. le Dauphin des nuances de ſtyle, ſuivant qu'elle a été près d'être ſa femme, qui ont marqué bien de l'eſ-

* François de Troy, Peintre célebre, né à Toulouſe en 1645, excella ſur-tout dans les Portraits & les Faits d'Hiſtoire. Il fut envoyé en Baviere pour peindre Madame la Dauphine. On voit à Paris pluſieurs Tableaux de ce Peintre qui mourut en 1730, laiſſant un fils qui eſt mort en 1752, Directeur de l'Académie de Peinture de Rome.

prit. C'eſt à Monſeigneur à mettre la derniere couleur, & à ne la point faire ſouvenir du pays qu'elle quitroit avec tant de joie. Madame de Maintenon mande au Roi que ſa perſonne eſt aimable, ſa taille parfaite, ſa gorge, ſes bras & ſes mains, & que parmi cette envie de dire toujours ce qui peut plaire, il y a beaucoup d'eſprit & de dignité.

✕

A propos de Cour, je vous envoie des relations. Madame la Dauphine eſt l'objet de l'admiration ; le Roi avoit une impatience extrême de ſçavoir comme elle étoit faite. Il envoya Sanguin, qui eſt un homme vrai & incapable de flatter. *Sire*, dit-il, *ſauvez le premier coup-d'œil, & vous en ſerez fort content.* Cela eſt dit à merveille ; car il y a quelque choſe à ſon nez & à ſon front, qui eſt trop long à proportion du reſte, cela fait un mauvais effet d'abord ; mais on dit qu'elle a ſi bonne grace, de ſi beaux bras, de ſi belles mains, une ſi belle taille, une ſi belle gorge, de ſi belles dents, de ſi beaux cheveux, & tant d'eſprit & de bonté, careſſante ſans être fade, familiere avec dignité ; enfin tant de manieres propres à charmer, qu'il faut lui pardonner ce premier coup-d'œil.

✕

On m'a voulu mener voir Madame la Dauphine ; en vérité je ne ſuis pas ſi preſ-

ſée. M. de Coulange l'a vue : le premier coup-d'œil eſt à redouter, comme dit Sanguin, mais il y a tant d'eſprit, de mérite, de bonté, de manieres charmantes, qu'il faut l'admirer. *S'il faut honorer Cybele, il faut encore plus l'aimer.* On ne conte que ſes dits pleins d'eſprit & de raiſon ; la faveur de Madame de Maintenon * augmen-

* Françoiſe d'Aubigné, petite-fille de Théodore Agrippa d'Aubigné, nâquit en 1635, dans une priſon de Niort, où étoient enfermés Conſtant d'Aubigné ſon pere, & ſa mere fille de Cardillac Gouverneur du Château-Trompette. Françoiſe d'Aubigné deſtinée à eſſuyer toutes les rigueurs & toutes les faveurs de la Fortune, fut menée à l'âge de 3 ans en Amérique, où ayant été laiſſée ſur le rivage par la négligence d'un domeſtique, elle faillit à y être dévorée par un ſerpent. De retour en Europe à l'âge de 12 ans, orpheline & ſans bien, elle fut élevée avec beaucoup de dureté chez la mere de la Ducheſſe de Navailles. ſa parente, & fut trop heureuſe d'épouſer en 1651 le fameux Scarron, homme diſgracié de la nature, & qui n'avoit qu'un bien très-médiocre. Sa beauté & ſon eſprit la firent bientôt rechercher avec empreſſement de la meilleure compagnie de Paris, & ce tems de ſa jeuneſſe fut ſans doute le plus heureux de ſa vie. Après la mort de ſon mari, elle fit long-tems ſolliciter auprès du Roi une penſion de 1500 liv. dont il avoit joui, & en obtint 2000 au bout de quelques années. Louis XIV ſe ſouvint d'elle lorſqu'il fut queſtion de chercher une perſonne de confiance pour accompagner aux eaux de Barrège le Duc du Maine âgé d'un an. Madame Scarron conduiſit cet enfant, & comme elle écrivoit au Roi directement, ſes lettres

te tous les jours. Ce ſont des converſations infinies avec Sa Majeſté, qui donne à Madame la Dauphine le tems qu'il donnoit à Madame de Monteſpan ; jugez de l'effet que peut faire un tel retranchement.

On dit des biens ſolides de Madame la Dauphine : c'eſt une perſonne enfin, c'eſt un

---

plurent beaucoup, & furent l'origine de ſa fortune que ſon mérite acheva. Le Roi lui acheta la terre de Maintenon, dont elle prit le nom, & ce fut le ſeul bien fonds qu'elle poſſéda. Son élévation ne fut pour elle qu'une retraite, & elle n'en profita pas pour faire tomber toutes les dignités & tous les grands emplois dans ſa famille. Le Roi venoit tous les jours chez elle, & y travailloit avec ſes Miniſtres, pendant que Madame de Maintenon s'occupoit à la lecture, ou à quelque Ouvrage des mains, ne parlant jamais des affaires d'Etat dont elle ne ſe mêloit point, & bien plus occupée de complaire à celui qui gouvernoit que de gouverner. Elle avoit 50 ans lorſque le Roi, pour légitimer une liaiſon qui pouvoit paroître criminelle, l'épouſa ſecrétement en préſence de ſon Confeſſeur & de deux autres témoins. La bénédiction nuptiale leur fut donnée par M. de Harlay Archevêque de Paris en 1686. Ce mariage fut toujours problématique à la Cour : on reſpectoit en Madame de Maintenon le choix du Roi ſans la traiter en Reine. Après la mort de Louis-Quatorze, Madame de Maintenon ſe retira entiérement à ſaint Cyr qu'elle avoit fondé, n'ayant rien conſervé de ſon ancienne grandeur qu'une penſion de 80000 liv. qui lui fut exactement payée juſqu'à ſa mort arrivée en 1719.

bel & bon esprit : elle a des manieres toutes charmantes & toutes françoises : elle est accoutumée à cette Cour, comme si elle y étoit née : elle a des sentimens à elle toute seule : elle ne prend point ceux qu'on lui présente. Madame, ne voulez-vous pas jouer ? Non, je n'aime pas le jeu. Mais vous irez à la chasse ; point du tout, je ne comprends pas ce plaisir. Que fera-t-elle donc ? Elle aime fort la conversation, la lecture des Vers & de la Prose, l'ouvrage, la promenade, & sur-tout de plaire au Roi ; c'est son unique occupation, & elle est aussi celle de Sa Majesté. Il passe beaucoup d'heures dans sa chambre, & plus du tout dans celle de Madame de Montespan : cela fait une Cour fort retirée ; car on ne voit point cette Princesse, pendant qu'elle a si bonne compagnie : on y tient le cercle une heure du jour, on ne la verra ni à sa toilette, ni à son coucher.

✕

Ce que vous m'avez mandé de ce monde, qui paroîtroit un autre monde si l'on voyoit le dessous des cartes de toutes les maisons, me paroît une bien plaisante & bien véritable chose. Eh, bon Dieu ! que sçavons-nous si le cœur de cette Princesse dont nous disons tant de bien, est parfaitement content. Elle a paru triste trois ou quatre jours, que sçait-on ? Elle voudroit être grosse, elle ne l'est pas encore : elle voudroit peut-être

peut-être voir Paris & S. Cloud, elle n'y a point encore été ; elle eſt complaiſante, & ne ſonge qu'à plaire : que ſçait-on ſi cela ne lui coûte rien ? Que ſçait-on ſi elle aime également les Dames qui ont l'honneur d'être auprès d'elle ? Que ſçait-on ſi une vie retirée ne l'ennuie point ?

*

Vous me parlez de Madame la Dauphine, le Chevalier vous doit inſtruire bien mieux que moi : il me paroît qu'elle ne s'eſt point condamnée à être couſue avec la Reine : elles ont été à Verſailles enſemble, mais ſes autres jours elles ſe promènent ſéparément. Le Roi va ſouvent l'après-dinée chez la Dauphine, & il n'y trouve point de preſſe : elle tient ſon cercle depuis huit heures du ſoir juſqu'à neuf & demie ; tout le reſte eſt particulier : elle eſt dans ſes cabinets avec ſes Dames. C'eſt en vérité une merveille d'eſprit, de raiſon, de bonne éducation : elle parle fort ſouvent de ſa mere avec beaucoup de tendreſſe, & dit qu'elle doit tout ſon bonheur au ſoin qu'elle a eu de la bien élever : elle apprend à chanter, à danſer ; elle lit, elle travaille ; enfin c'eſt une perſonne : il eſt vrai que j'ai eu la curioſité de la voir ; j'y fus donc avec Madame de Chaulnes & Madame de Carman : elle étoit à ſa toilette : elle parloit Italien avec M. de Nevers : on nous préſenta, elle nous fit un air honnête ; &

folie, & tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite choſe que l'on puiſſe faire à un vieux Courtiſan. Pour moi qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrois que le Roi EN FIT LA-DESSUS, ET QU'IL JUGEAT PAR-LA COMBIEN IL EST LOIN DE CONNOÎTRE JAMAIS LA VÉRITÉ.

---

préaux pour lui en demander ſon avis; celui-ci avec ſa franchiſe ordinaire, blâma le Sonnet. Le Duc appercevant Madame la Dauphine, courut à elle & lui récita le Sonnet, que cette Princeſſe qui ne l'avoit peut-être pas écouté, trouva fort beau: alors le Maréchal, fier de ſa déciſion, courut à Deſpréaux, & lui reprocha d'un air moqueur ſa délicateſſe qui lui faiſoit critiquer un Sonnet que le Roi & la Princeſſe trouvoient bon. « Je ne doute point, répliqua Deſpréaux, que » le Roi ne ſoit très-expert à prendre des Villes » & à gagner des Batailles: je doute encore auſſi » peu que Madame la Dauphine ne ſoit une » Princeſſe pleine d'eſprit & de lumieres; mais » avec votre permiſſion, M. *le Maréchal*, je crois » me connoître en Vers auſſi bien qu'eux ». Là-deſſus le Maréchal accourt chez le Roi, & lui dit d'un air vif & impétueux: « Sire, n'admirez » vous pas l'inſolence de Deſpréaux, qui dit » ſe connoître en Vers un peu mieux que Votre » Majeſté ». *Oh! pour cela*, répondit le Roi, *je ſuis fâché d'être obligé de vous dire*, M. le Maréchal, *que* Deſpréaux *a raiſon*.

FIN.

76770790